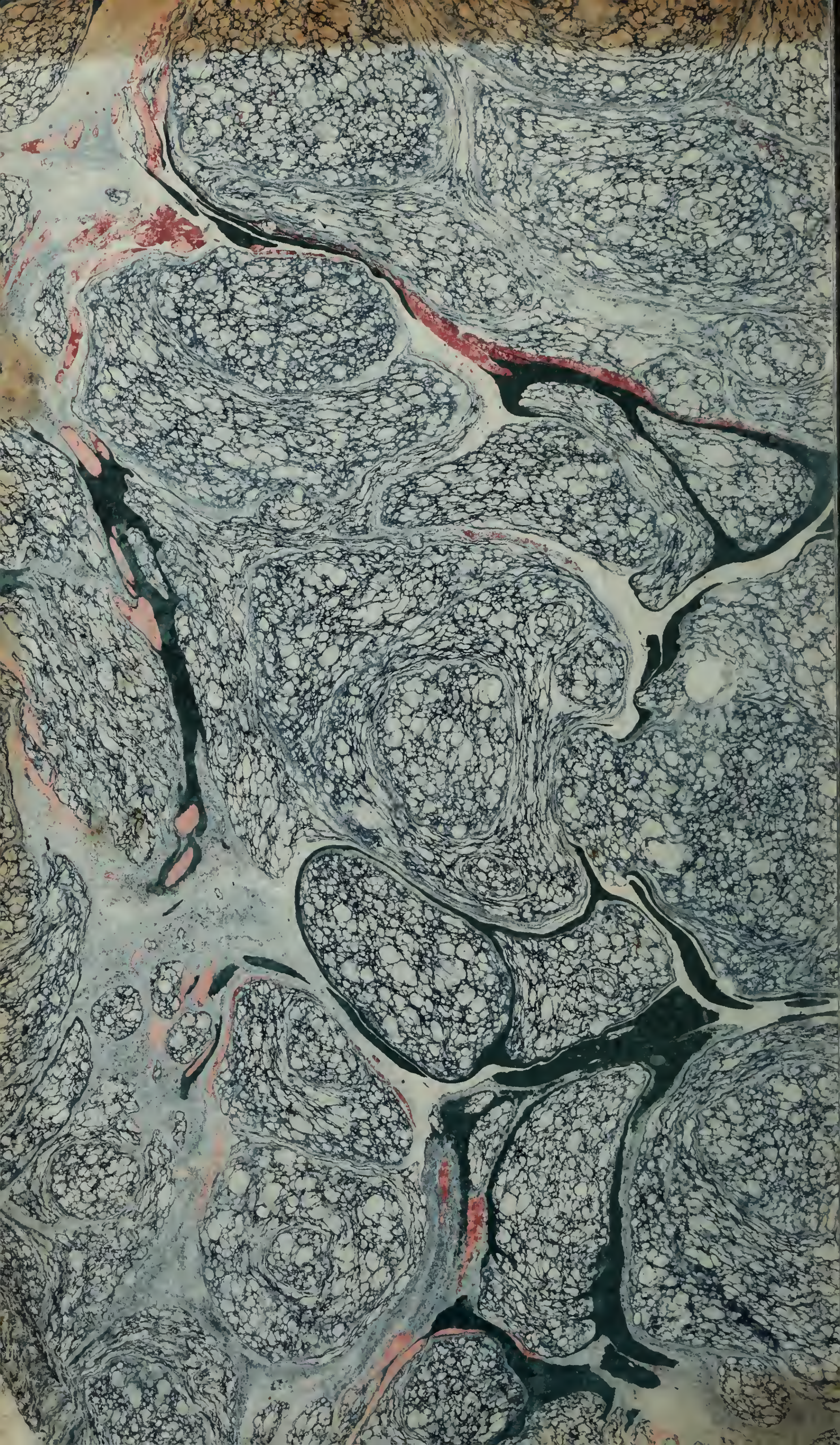
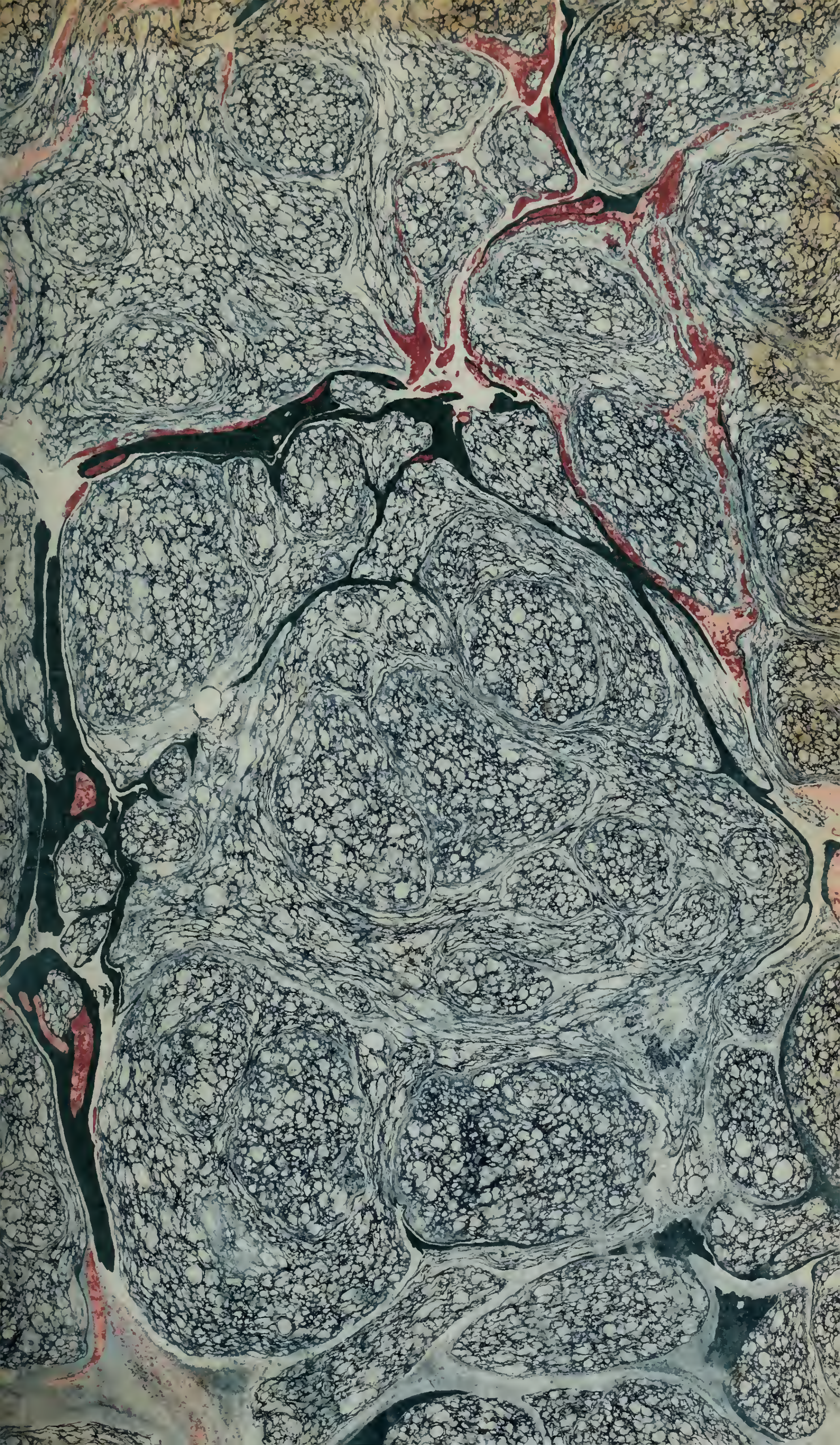






THÉATRE

DE

RENÉ-CHARLES

GUILBERT DE PIXERÉCOURT.

TOME CINQUIÈME.



PARIS,

CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,

DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

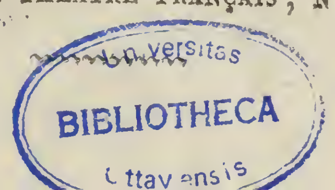


TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS LE CINQUIÈME VOLUME.

LA ROSE BLANCHE ET LA ROSE ROUGE, Drame lyrique en trois actes et en prose.

MARGUERITE D'ANJOU, Mélodrame historique en trois actes et en prose.

LES RUINES DE BABYLONE, ou GIAFAR ET ZAÏDA, Mélodrame historique en trois actes et en prose.

LE BERCEAU, Divertissement en un acte et en vaudevilles.

LE PRÉCIPICE, ou LES FORGES DE NORWÈGE, Mélodrame en trois actes et en prose.

LE FANAL DE MESSINE, Mélodrame en trois actes et en prose.



LA ROSE BLANCHE ET LA ROSE ROUGE,

DRAME LYRIQUE EN TROIS ACTES

ET EN PROSE;

Paroles de R. C. GUILBERT PIXERÉCOURT;

Musique de P. GAVEAUX;

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre impérial de l'Opéra-Comique le 20 Mars 1809.

PRIX : 1 fr. 50 c.

PARIS,

CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,

DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

1809.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
HENRI, comte de Derby, l'un des chefs du parti de la Rose rouge.		M. *Gavaudan.*
SEYMOUR, ami d'Henri,	partisans de la Rose blanche.	M. *Paul.*
MORTIMER, père d'Anna,		M. *Solié.*
ANNA, fille de Mortimer, promise à Henri, puis à Seymour.		Mad. *Belmont.*
RAYMOND, ménestrel, écuyer d'Henri (*).		M. *Moreau.*
LOWEL, intendant du château de Seymour.		M. *Lesage.*
Mistriss NORTON, compagne d'Anna.		Mad. *Desbrosses.*
WILLIAMS, gouverneur de la tour d'Yorck.		M. *Darancourt.*
Sir AKINSON, officier intime du Roi.		M. *Allaire.*
Un Ecuyer.		
Une Sentinelle.		
Seigneurs partisans de la Rose blanche.		
Soldats.		
Paysans.		

(*) Les Auteurs et le Comité de l'Opéra-Comique ont décidé que *Raymond* étant un rôle de chant, il appartient exclusivement et de droit à l'acteur chargé de l'emploi de Martin; de même que le *vieux Lowel* doit être joué par un grime. MM. les Directeurs des départemens sont priés de ne point s'écarter de cette distribution.

L'action se passe en 1399, *dans la province d'Yorck.*

Vu au Ministère de la Police générale de l'Empire, conformément aux dispositions du Décret impérial du 8 juin 1806, et à la Décision de Son Excellence le Sénateur-Ministre, en date de ce jour.

Paris, ce 27 octobre 1808.

Le Secrétaire-général, SAULNIER.

Vu l'approbation, permis d'afficher et représenter.

Le 1er. mars 1809

Le Conseiller-d'Etat Préfet de Police, Comte de l'Empire, DUBOIS.

LA ROSE BLANCHE
ET
LA ROSE ROUGE,

DRAME LYRIQUE EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente les dehors d'un château gothique habité par Seymour, et situé à quelques milles d'Yorck. Il occupe toute la gauche, et s'étend obliquement depuis le premier plan jusqu'au cinquième. Il est flanqué de tourelles, et défendu par un pont-levis et des fossés. Les croisées des appartemens s'ouvrent sur le rempart, qui est peu élevé. A droite, un Parc garni d'arbustes, de plantes exotiques et de fleurs. Au fond, la rivière d'Ouze, au-delà de laquelle se dessine un joli paysage.

SCENE PREMIERE.

HENRI, RAYMOND.

(*Ils arrivent dans une barque en remontant la rivière, et s'arrêtent au pied du château. Henri est déguisé en montagnard écossais. C'est lui qui tient l'aviron. Raymond est vêtu en ménestrel; il porte un luth en sautoir.*)

HENRI, *qui est descendu le premier.*

Amarre notre barque derrière ces roseaux. (*Raymond obéit et disparaît un moment. Henri découvre sa tête et se jette à genoux.*) Je te salue, terre de mes ayeux! Dieu de

ma patrie, protégez le comte de Derby ! ce n'est pas pour renouveller de sanglantes querelles qu'il reparaît sur ces bords; il y vient, au péril de sa vie, pour chercher une épouse qui lui fut solennellement promise. (*Il se lève.*) Chère Anna ! seconde mes projets, et ton fidèle Henri verra sans s'émouvoir les chocs de l'ambition, la fureur des partis. Oui, je le jure, loin des orages de la Cour, et fier de régner sur ton cœur, je ne desirerai plus d'autre empire, je mettrai mon bonheur et ma gloire à le conserver toujours.

RAYMOND, *revenant.*

Seigneur, j'ai caché la nacelle de manière que personne...

HENRI.

Chût !.... n'oublie donc pas qu'en mettant le pied sur le sol de l'Angleterre, nous avons changé de rôle. Je ne suis plus qu'un obscur montagnard écossais, qui a conduit sur cette rive le brave Raymond, mon écuyer, sous l'habit d'un ménestrel fameux par ses romances.

RAYMOND.

Il ne veut l'être que par son dévouement et sa fidélité.

HENRI.

Nous voilà parvenus à-peu-près au terme de notre voyage. Ce château appartient au lord Seymour, dont je t'ai si souvent entretenu. C'est dans le sein de cet ami fidèle que je viens chercher un asile, et déposer mes espérances. Seymour apprendra mes projets; il m'aidera de ses conseils, de son bras s'il est nécessaire; je puis, je dois tout attendre de cette âme noble et généreuse.

RAYMOND.

Tenez-vous à l'écart : je vais, comme nous en sommes convenus, tâcher de m'introduire dans le château pour savoir si milord y est en ce moment, et si vous pouvez être admis sans craindre d'être reconnu.

HENRI.

Tu me retrouveras dans l'allée de saules qui borde la rivière. (*Il sort par la droite.*)

SCENE II.

RAYMOND, puis LOWEL.

RAYMOND, *s'approche du rempart, prélude sur son luth et chante en s'accompagnant.*

ROMANCE DU MÉNESTREL.

Premier Couplet.

De châteaux en châteaux,
Errant à l'aventure,
Je chante les héros,
L'amour et la nature.
Voulez-vous tour-à-tour
Pleurer, danser et rire ?
Parlez au ménestrel ; il accorde sa lyre
Aux accens de la gloire, ainsi qu'aux chants d'amour.

LOWEL, *paraissant sur le rempart; il a l'air rébarbatif et le ton sévère.*

Que le ciel te conduise.

RAYMOND, *à Lowel.*

Deuxième Couplet.

Jeune et beau damoisel,
Issu de haut parage,
Si quelqu'objet cruel
Tient ton cœur en servage;
Ouvre-moi ce séjour,
Conte-moi ton martyre ;
Il sait le ménestrel comment on peut réduire
Jeune fille insensible aux plaisirs de l'amour.

LOWEL, *à part.*

Il se moque de moi, je pense. (*Haut.*) Passe ton chemin, l'ami ! nous n'avons besoin ni de toi, ni de tes chansons.

RAYMOND.

Vous me rendriez cependant un grand service en me permettant de m'arrêter quelques heures dans ce château, car je tombe de lassitude et de besoin.

LOWEL.

Eloigne-toi, te dis-je.

SCENE III.

Les Mêmes, Mistriss NORTON.

Mistriss NORTON, *qui s'est approchée doucement de Lowel pendant le deuxième couplet.*

Ah! M. Lowel, un peu d'humanité.

RAYMOND, *à part.*

Il faut la flatter pour la mettre dans nos intérêts.

Troisième Couplet.

Un tyran ombrageux,
Sous sa garde cruelle
Vous tient-il en ces lieux,
Aimable jouvencelle ?
Avant la fin du jour,
Sortirez d'esclavage.
Du tendre ménestrel l'adresse ou le courage,
Saura vous délivrer et vous rendre à l'amour.

Mistriss NORTON.

Comment donc?... il est très-aimable, ce ménestrel.

LOWEL.

Parce qu'il vous dit des douceurs. Ah! les femmes, les femmes!... (*A Raymond.*) Décampe au plus vîte.

Mistriss NORTON.

Doucement, M. Lowel, comme vous le traitez!

LOWEL.

Obéis, ou sinon....

SEYMOUR, *dans le château.*

Lowel! Lowel!

LOWEL.

Plaît-il, milord?

SEYMOUR, *de même.*

D'où nait ce bruit?

Mistriss NORTON.

Ah! nous allons voir si milord sera aussi sévère que vous.

LOWEL.

Nous allons voir. (*Tous deux rentrent au château.*)

SCENE IV.

RAYMOND, *s'approchant du rempart.*

C'est sans doute lord Seymour... écoutons.

SEYMOUR, *de même.*

Ta prévoyance va trop loin ; fais venir ce ménestrel.

RAYMOND.

Bon !

LOWEL, *sans être vu.*

Si vous l'ordonnez, milord....

SEYMOUR, *de même.*

Oui, je le veux.

RAYMOND.

C'est lui... allons en prévenir mon maître, et puis je ne serai pas fâché de faire courir un peu ce vieux Lowel. On vient. (*Il s'enfonce dans le parc.*)

SCENE V.

LOWEL, puis SEYMOUR et Mistriss NORTON.

LOWEL sortant du Château, (*avec humeur.*)

Entrez, puisque milord le veut. Hé bien !.... où donc est-il ?.... Il a pris son parti, sans doute..... tant mieux. (*A Seymour, qui s'avance*). Milord, je ne vois plus personne, le ménestrel s'est éloigné.

SEYMOUR.

Cours après lui. J'exige que tu le ramènes. Ses chants pourront égayer la fête.

LOWEL, *mécontent.*

Milord semble douter de mon intelligence, de ma sagacité.

SEYMOUR.

Hé! non, mon vieil ami, je connais ton talent. Hâte-toi,

car il s'éloigne : il te sera peut-être difficile de le rejoindre.

LOWEL.

D'autant que je ne suis plus aussi alerte qu'autrefois. (*Il sort en criant*). Hé l'ami ! l'ami !

SCENE VI.

SEYMOUR, Mistriss NORTON.

SEYMOUR, *à part.*

Profitons de ce moment pour interroger Norton et connaître les dispositions de sa maîtresse à mon égard. (*Haut à mistriss, qui rentre au château*). Un mot, mistriss. Sans doute lord Mortimer et sa fille arriveront bientôt ?

Mistriss NORTON.

Je ne les ai devancés que de douze à quinze milles ; si rien n'a retardé leur marche, ils seront ici dans une heure.

SEYMOUR.

J'irai les recevoir à l'entrée du parc. Dites-moi, Lowel vous a-t-il fait voir l'appartement que je destine à miss Anna ? (*Il montre le balcon qui donne sur le rempart*).

Mistriss NORTON.

Oui, milord.

SEYMOUR.

Pensez-vous qu'il doive plaire à votre belle maîtresse ?

Mistriss NORTON.

J'en suis sûre. Seulement elle regrettera de ne pas l'occuper plus d'un jour.

SEYMOUR, *vivement.*

Vous croyez, mistriss ?.... Je serais bien heureux si j'osais me flatter qu'elle n'eût pas d'autres regrets.

Mistriss NORTON.

Qui pourrait lui en causer ?

SEYMOUR.

Peut-être.... ce qu'elle apprendra....

Mistriss NORTON.

Vous m'effrayez, milord. Auriez-vous reçu quelque nouvelle fâcheuse ? Son cher Henri....

SEYMOUR, *avec trouble.*

(*A part*). Son cher Henri ! (*Haut*). Non, mistriss, non. Tranquille à la Cour de France, le comte de Derby est loin sans doute de soupçonner ce qui se passe ici.

Mistriss NORTON.

Ce qui se passe, milord. Le parti de la Rose Rouge serait-il encore menacé ?

SEYMOUR.

La Rose Rouge ! elle n'existe plus.

Mistriss NORTON.

Plus ?

SEYMOUR.

Tous ses partisans l'ont abandonnée.

Mistriss NORTON.

Tous ! Non pas. Il lui en reste encore deux ; lord Mortimer et lord Seymour. Ceux-là lui seront toujours fidèles.

SEYMOUR, *avec embarras.*

Ceux-là aussi l'abandonnent.

Mistriss NORTON, *douloureusement.*

Vous aussi, milord ?.... Vous, le compagnon inséparable du brave et malheureux Henri !

SEYMOUR.

Il le faut. Richard, pour ôter au comte tout espoir de retour, ordonne que j'épouse Anna.

Mistriss NORTON.

La fiancée de votre ami !.... et vous y consentez ?

SEYMOUR.

Si je refuse, Mortimer et sa fille, accusés d'intelligence avec le comte, meurent bientôt victimes de leur dévouement et de la vengeance du monarque. Si cet hymen se conclut, Mortimer est nommé gouverneur de la province d'Yorck : on lui promet la faveur la plus éclatante. Je ne parle pas de moi ; Richard me comble aussi d'honneurs et

de richesses; mais je mourrais plutôt que de les obtenir à ce prix, si le sacrifice de ma vie pouvait soustraire Anna et son père au sort qui les menace.

Mistriss NORTON, *à part.*

Malheureuse Anna!

SEYMOUR.

C'est aujourd'hui, en présence de la noblesse des environs, rassemblée dans mon château, que lord Mortimer fera connaître à sa fille la volonté du roi.

Mistriss NORTON, *à part.*

Quel coup il va lui porter!

SEYMOUR.

Bonne Norton, vous, la compagne ou plutôt l'amie d'Anna, dites-moi sans détour ce que je dois craindre ou espérer. Pensez-vous qu'elle se soumette sans répugnance....

Mistriss NORTON, *avec une double intention.*

Puisque milord a cru pouvoir sacrifier aux ordres de son maître, les devoirs que lui prescrivait le plus beau, le plus noble de tous les sentimens, puisqu'il juge nécessaire d'immoler l'amitié à de plus grands intérêts, sans doute miss Mortimer s'efforcera d'imiter ce généreux dévouement.

SEYMOUR, *toujours plus embarrassé.*

Allez, mistriss. N'oubliez pas que c'est de son père seul que miss Mortimer doit apprendre ces détails.

Mistriss NORTON.

Il suffit, milord. (*A part.*) Ma pauvre maîtresse. (*Elle salue et rentre au château.*)

SCENE VII.

SEYMOUR, *seul.*

C'est vainement que je voudrais me faire illusion, je ne puis m'abuser sur le sentiment qui me domine; j'aime Anna; depuis long-tems je l'aime avec idolâtrie! Cepen-

dant j'ai su me contraindre et renfermer dans mon sein ce fatal secret. Mais tu pars, Henri!... un ordre cruel te bannit de l'Angleterre! que dis-je?.. tu n'y reparaîtras jamais, tant que Richard vivra. Anna ne peut donc être à toi. Faut-il pour cela la condamner à perdre son rang, sa fortune et peut-être la vie? Je me flatte sans doute, mais il me semble que toi-même, Henri, me prescrirais la conduite que je tiens aujourd'hui.

SCENE VIII.

SEYMOUR, HENRI, RAYMOND, LOWEL.

LOWEL, *amenant Henri et Raymond.*

Milord, je vous amène le ménestrel. Il a de bonnes jambes; il m'a fallu courir pour le rattraper. J'avais beau crier l'ami! l'ami! ah bien oui! il semblait qu'il fît exprès de doubler le pas pour me faire enrager.

RAYMOND, *à part.*

C'est vrai.

LOWEL, *à Raymond.*

Parlez à milord.

SEYMOUR, *se tournant vers Raymond, sans faire grande attention à Henri qui se tient derrière.*

Ah! ils sont deux?

RAYMOND.

Ce bon paysan m'a servi de guide dans les montagnes d'Ecosse; il s'est attaché à moi et m'a proposé de me suivre tant que je resterais en Angleterre.

SEYMOUR.

Fort bien. Vous êtes troubadour?

RAYMOND.

Oui, milord. Je compose des ballades, des romances, des virelais; je les mets en musique et je les chante en m'accompagnant avec le luth ou la harpe.

SEYMOUR.

On vous nomme?

RAYMOND.

Raymond.

SEYMOUR.

Eh bien, Raymond, je vous retiens pour plusieurs jours. Je vous mettrai à même d'exercer vos talens; suivez Lowel, il vous instruira de ce que vous aurez à faire. (*A Lowel.*) Je vais au-devant de mes amis, tu t'entendras avec mistriss pour que rien ne manque.

LOWEL.

Allez, milord, soyez tranquille; j'aurai l'œil à tout. (*Il passe le premier et entre au château, après avoir fait signe à Henri et à Raymond de le suivre.*)

SCENE IX.

HENRI, SEYMOUR.

(*Seymour s'éloigne par la droite; il est près d'entrer dans le parc. Henri suit Lowel et Raymond jusqu'à la porte, puis il revient sur ses pas après s'être assuré qu'il ne peut être vu.*)

HENRI *à demi-voix.*

Seymour!

SEYMOUR *se retourne, regarde Henri, paraît douter un moment que ce soit lui.*

Qui m'appelle?... que vois-je?... se peut-il! Henri!...
(*Ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre.*)

DUO.

Imprudent, toi dans ces lieux?
Ah! d'effroi mon cœur se glace.

HENRI.

Moi, Seymour, je suis heureux,
Je te vois et je t'embrasse.

SEYMOUR.

Ton danger me fait frémir;
C'est la mort qui t'environne.

HENRI.

Près d'Anna s'il faut mourir,
A mon sort je m'abandonne.

SEYMOUR, *à part.*	HENRI.
O ! malheureux Henri !	Ami tendre et chéri !
Quel supplice !	Quel délice
Affreux devoir !	De te revoir !

SEYMOUR.

Mais dans ces lieux que viens-tu faire ?

HENRI.

Chercher l'objet de mon amour.

SEYMOUR.

Anna ! tu veux...

HENRI.

Oui, cher Seymour;
Fuir pour jamais de l'Angleterre.

SEYMOUR.

Avec Anna ?

HENRI.

Oui, dès ce jour.

SEYMOUR.

Cette entreprise...

HENRI.

Elle est hardie.

SEYMOUR.

Si le succès...

HENRI.

N'en doute pas.

SEYMOUR.

Tes ennemis...

HENRI.

Je les défie.

SEYMOUR.

Ils sont nombreux.

HENRI *avec énergie.*

J'aurai ton bras.
Nous les vaincrons, tu peux m'en croire.
Seymour armé pour son ami,
Henri marchant auprès de lui,
Sont assurés de la victoire.

SEYMOUR.

Compte sur moi. (*à part*) Cruel moment !

HENRI.

Ah ! je connais ton dévouement.

SEYMOUR, *à part.*

Ami perfide! cœur infidèle!
Là, du remords le cri perçant...
Il me déchire! affreux tourment!
Mort, frappe-moi; viens, je t'appelle.

HENRI.

O des amis, parfait modèle!
Va, va, mon cœur reconnaissant
Conservera fidèlement
Le souvenir de tant de zèle.

HENRI.

Je n'ai pu supporter plus long-tems mon exil; pendant un an que j'ai passé à la cour de France, j'ai souffert chaque jour des tourmens affreux.... toi, qui n'as jamais aimé...

SEYMOUR, *à part.*

Hélas!

HENRI.

Tu ne sais pas ce qu'on souffre loin d'un objet adoré. Puisses-tu ne l'éprouver jamais, Seymour! cela fait trop de mal.

SEYMOUR, *à part.*

Bientôt peut-être.....

HENRI.

Le cruel Richard savait bien qu'en me séparant d'Anna, il me donnait cent fois plus que la mort. Décidé à la revoir, à la posséder à quelque prix que ce soit, j'ai quitté la France; une barque m'a conduit en ces lieux, elle me servira à transporter Anna jusqu'au vaisseau qui m'attend à Ravenspur; c'est là que je dis à l'Angleterre un éternel adieu.

SEYMOUR.

Tu n'as donc pas songé aux périls....

HENRI.

Quelque grands qu'ils soient, peuvent-ils être comparés au suprême bonheur de revoir Anna? de la voir, ne fut-ce qu'un instant?... Ah! je donnerais ma vie pour un moment si précieux. Mais, j'ai besoin de toi, Seymour; j'ai compté sur ton amitié. Nous partirons cette nuit pour nous rendre chez lord Mortimer; je le sommerai de sa promesse, je le presserai de m'accompagner en France.

SEYMOUR.

Il refusera.

HENRI.

Hé bien, je pars avec Anna.

SEYMOUR.

Crois-tu qu'elle y consente ?

HENRI.

Elle le doit.

SEYMOUR.

Ravir une fille à son père !

HENRI.

Elle est mon épouse.

SEYMOUR.

Pas encore.

HENRI.

Elle a juré de l'être.

SEYMOUR.

Promesse imprudente sur laquelle il serait peu sage de compter.

HENRI.

J'y compte cependant, comme sur mon honneur, comme sur le tien, Seymour, et je ne puis dire plus. Anna n'est point de ces femmes vulgaires, qu'entraînent la perfidie et la faiblesse ; elle m'a promis sa main, et j'ose croire que si elle n'est point à moi, du moins elle ne sera jamais à un autre. (*Seymour fait un mouvement involontaire.*) En douterais-tu, Seymour ? penserais-tu qu'Anna pût devenir inconstante, parjure ?

SEYMOUR.

Je suis loin d'accuser son cœur ; cependant si son père exigeait qu'un autre engagement....

HENRI.

Anna mourrait plutôt que d'obéir. Va, Seymour, la voix d'un père est bien faible auprès de celle d'un amant ; elle n'hésitera point à me suivre.

SEYMOUR.

Je tremble....

HENRI.

Rassure-toi.

SEYMOUR.

La prudence....

HENRI.

Je te le dit : je ne connais d'autre crainte que de la perdre, d'autre espoir que de la posséder.

SEYMOUR.

Je t'en conjure, Henri, renonce à ce projet.

HENRI.

Quand j'ai surmonté les plus grands obstacles, quand je touche au moment de voir combler mes vœux !...

SEYMOUR.

Tu ne sais pas.... si tu étais trahi !

HENRI.

Par qui ?... ne suis-je pas auprès de mon ami ? toi seul sais mon secret.

SEYMOUR, *troublé.*

Je veux dire, si tu étais reconnu... défie-toi de tout ce qui t'environne. Les passions nous entraînent, nous égarent... le plus honnête homme peut quelquefois....

HENRI.

Où tend ce discours ? d'où naît cette agitation ?...

SEYMOUR.

Si tu savais !...

HENRI.

Quel trouble !... parle... au nom de l'amitié !....

SEYMOUR, *à part.*

Mon secret m'échappe. (*Haut.*) Apprends donc....

SCENE X.

Les Mêmes, LOWEL.

LOWEL, *accourant.*

Milord, milord, je viens d'apercevoir du haut du donjon, la litière du lord....

SEYMOUR, *l'interrompant avec vivacité.*

Il suffit.

LOWEL.

Elle entrait dans le parc ; la compagnie a mis pied à terre et s'avance le long de la grande avenue.

SEYMOUR, *à part.*

O ciel! comment l'éloigner ?... (*Lowel va , vient , fait l'empressé.*)

HENRI.

Entrons au château....

SEYMOUR, *l'arrêtant.*

Où vas-tu, malheureux? tu cours à ta perte.

HENRI.

A ma perte, dis-tu ?

SEYMOUR.

Ce château est rempli de tes ennemis.

HENRI.

Mes ennemis, chez toi !

SEYMOUR.

Tu sauras tout; éloigne-toi vite par ce sentier que tu dois connaître. Il te conduira à la petite ferme; j'irai t'y retrouver dès que la nuit sera venue. Jusque là ne te montre à personne... à personne, entends-tu?

HENRI.

Mais pourquoi....

SEYMOUR.

Cède à ma prière, il y va de ta vie.

HENRI.

Que m'importe!

SEYMOUR.

Peut-être de la mienne.

HENRI.

Que ne l'as-tu dit d'abord ? j'obéis.

SEYMOUR.

Dans trois heures au plus, tu me reverras.

HENRI.

Dans trois heures !... n'y manque pas, Seymour. Songe que chaque instant passé loin de toi, va me sembler un siècle, au gré de mon amour et de mon impatience. Adieu. (*Il l'embrasse avec la plus tendre émotion, et rentre dans le parc.*)

SCENE XI.

SEYMOUR, LOWEL, PAYSANS.

(*Lowel appelle des paysans qui sortent du château, et qu'il fait entrer dans le parc en leur indiquant ce qu'ils auront à faire. Il se trouve dans le nombre, des montagnards vêtus comme Henri.*)

SEYMOUR.

Est-il une situation plus cruelle ? A quelle épreuve me met ce retour imprévu ? Anna est tout pour moi ; je meurs si je la perds. Mais Henri!... que résoudre ? que faire?

LOWEL.

Tout est prêt, milord, ils peuvent arriver.

SEYMOUR, *préoccupé.*

Rentrons, Lowel. Je crains....

LOWEL.

Non pas, milord, il faut que vous restiez pour bien juger l'ordonnance de ma fête...... ici milord, c'est le vrai point de vue.

SEYMOUR.

Hé non, te dis-je, tout cela s'exécutera de même dans l'intérieur.

LOWEL.

Impossible, milord.

SEYMOUR.

Mais encore une fois....

LOWEL.

Demeurez. Vous allez voir. (*Il se sauve et rentre au château, dont on ferme la porte.*)

SCENE XII.

SEYMOUR, puis lord MORTIMER, ANNA, Suite de Mortimer.

SEYMOUR, *regardant dans l'allée à droite.*

La voici. Qu'elle est belle ! et il me faudrait renoncer

à tant de charmes?... Henri, ne l'espère pas; ce sacrifice est au-dessus de mes forces.

(Il va au-devant d'Anna, qui parait conduite par son père ; elle est précédée de quelques écuyers et suivie de ses femmes.)

SCENE XIII

Les Mêmes, LOWEL, Mistriss NORTON, Paysans et Paysannes.

(Des paysannes élégamment vêtues accourent et garnissent les remparts ; elles tiennent à la main des corbeilles remplies de fleurs et des guirlandes. Les paysans que Lowel a placés dans le parc, grimpent aux arbres et étendent des rameaux au-dessus de Mortimer et de sa fille. Les croisées du château s'ouvrent et sont occupées par des seigneurs richement parés. Mistriss Norton vient baiser la main de sa maîtresse. Lowel, qui présente à lord Mortimer les clefs du château, complète ce tableau, qui doit se poser avec beaucoup de vivacité et de précision.)

LOWEL.

Ensemble, tout le monde. C'est cela... ne bougez pas. Là... bien... voilà ce que c'est. (*Il est dans l'enchantement, il se frotte les mains, et manifeste sa joie de la manière la plus vive. Bas à Seymour avec importance.*) Hébien, milord, qu'en dites-vous ?

SEYMOUR, *à Anna.*

Vous le voyez, miss, le désir de vous plaire.... tout ceci est l'ouvrage de Lowel.

ANNA.

En vérité ? je vous remercie, bon Lowel.

LOWEL.

Je n'ai voulu céder à personne, pas même à milord, le plaisir de vous fêter.

Lord MORTIMER.

C'est très-bien. (*On entend préluder sur un luth dans le château.*)

LOWEL.

Paix donc, ce n'est pas encore à toi.

SEYMOUR.

Qu'est-ce ?

LOWEL, *avec humeur.*

C'est ce ménestrel, milord; il veut chanter avant moi. Jalousie de métier ! mais nous allons voir.

(*Il invite miss Mortimer, son père et Seymour à s'asseoir sous un berceau à droite, puis se place à la tête des jeunes filles et des paysans.*)

CHANSONNETTE.

Premier Couplet.

Avec mon destrier,
Revenais de la guerre ;
Nous suivions un sentier
Tracé sur la bruyère :
Au bord d'un clair ruisseau
Vis gente pastourette,
Qui gardait son troupeau
En gémissant seulette.
Belle, sèchez vos pleurs.
La vie est un passage ;
Et, comme a dit un sage,
Faut y semer des fleurs.

(*Le chœur répète le refrain, sur lequel on danse.*)

SCENE XIV.

Les Mêmes, RAYMOND.

RAYMOND *sort du château, et chante en s'accompagnant.*

ROMANCE.

Premier Couplet.

Sur un rocher qui borde l'autre rive,
Les yeux fixés vers le flambeau des nuits,
Aux sons d'un luth mêlant sa voix plaintive,
Le jeune Arthur soupirait ses ennuis.

LOWEL.

Second Couplet.

Qui vous tient en émoi,
Gente bergeronnette?
Beau sire, plaignez-moi :
Hélas ! mon cœur regrette
Un joli pastoureau,
Qui me contait fleurette,
Lorsque sous cet ormeau
Filais ma quenouillette.
Belle, sèchez vos pleurs.
Oubliez un volage ;
La vie est un passage,
Faut y semer des fleurs.

(*Refrain et danse comme au premier couplet.*)

RAYMOND.

Second couplet.

Je t'aimerai, chere ame de ma vie,
Toi qu'on retient en ce lointain séjour :
A ma tendresse en vain l'on t'a ravie,
Je t'aimerai jusqu'à mon dernier jour.

LOWEL.

Troisième Couplet.

Laissant là mon coursier,
Vins m'asseoir sur l'herbette ;
En galant écuyer,
Consolai la pauvrette.
Que vous êtes savant
Au doux jeu d'amourette !...
Beau sire, maintenant
Plus rien je ne regrette.
Belles, sèchez vos pleurs,
Vengez-vous d'un volage ;
La vie est un passage,
Faut y semer des fleurs.

(*Refrain et danse.*)

RAYMOND *qui s'est aperçu de l'attention que lui prête Anna, chante ce dernier couplet avec une expression particulière.*

Troisième Couplet.

Dans mon absence, ô ma fidele amie,
Si l'on tentait de me ravir ta foi,
Ah! dis un mot; au péril de ma vie
Tu me verras accourir près de toi.

HENRI *en dehors et de loin, répète le dernier vers.*

Tu me verras accourir près de toi.

(*Surprise générale. Tout le monde tourne la tête du côté où est venu la voix.*)

ANNA *se lève vivement, et dit à part avec beaucoup d'émotion.*

Me trompé-je?... (*douloureusement.*) Ah! c'est une illusion.

RAYMOND, *à part.*

Imprudent!

MORTIMER.

Quelle est cette voix!

RAYMOND, *embarassé.*

Milord, c'est... c'est mon compagnon qui se promène dans le parc.

LOWEL.

Ah oui, c'est le montagnard. (*Il se met en place comme pour chanter encore.*)

SEYMOUR, *qui a reconnu la voix d'Henri.*

Rentrons maintenant.

LOWEL.

Excusez, milord, il y a encore... vous allez voir.

SEYMOUR.

Hé non, c'est assez.

ANNA.

Pourquoi donc, milord, vous opposer au désir de ce bon Lowel? il s'acquitte si bien de son emploi!

LOWEL, *minaudant.*

Miss est bien indulgente. (*Il fait placer lord Mortimer, Seymour et tous les seigneurs à gauche, le long du rempart; Anna est debout, dans le milieu, pour recevoir les bouquets.*)

SCENE XV.

Les Mêmes, HENRI.

HENRI, *à part, il reparait par la droite.*

J'ai reconnu de loin la suite du lord Mortimer... peut-être Anna.... c'est elle !

RAYMOND, *qui a vu Henri, s'avance vivement vers lui, l'arrête et le cache en le plaçant devant lui.*

Ne vous montrez pas.

HENRI, *bas à Raymond.*

Je veux qu'elle me voie.

FINALE.

CHŒUR de paysans et de jeunes filles.

Jeune beauté, recevez notre hommage :
Nul ne pourrait vous flatter davantage ;
Car dans nos cœurs
Et dans ces fleurs,
Vous retrouverez votre image.

(*Pendant que l'on chante le chœur, les jeunes filles et les paysans défilent devant Anna, qui reçoit leurs bouquets avec grace, et les remet à mistriss Norton, placée près d'elle. Lowel est tout occupé de faire marcher son monde. Seymour et Mortimer, après avoir regardé les premières personnes qui se sont présentées, s'entretiennent avec les seigneurs qui les entourent.*)

ANNA.

Croyez, mes bons amis,
Que mon cœur sent le prix
D'un si touchant hommage.

(*Henri se mêle aux paysans qui sont vêtus comme lui. Il s'approche d'Anna le dernier, et lui présente une rose rouge qu'il a détachée du bouquet de Raymond.*)

ANNA, *avec étonnement et douleur.*

Une rose ! (*Elle lève les yeux sur son amant, le reconnaît, et s'écrie à demi-voix :* Henri !

(*Sa figure exprime le saisissement de la joie la plus vive. Henri et Raymond lui font signe de ne pas se trahir. Anna, en prenant la rose, a laissé tomber le bouquet qu'elle tenait. Mistriss Norton se baisse pour le ramasser, ce qui donne à Henri le tems de prendre la main d'Anna, qu'il pose sur son cœur. Anna, de son côté, presse la rose sur ses lèvres. Mistriss Norton se relève; Henri et Raymond rentrent dans la foule.*)

LOWEL, *à Seymour.*

Quand vous voudrez, milord.

CHŒUR.

Venez, venez embellir ce séjour.

SEYMOUR.

Avant que, par votre présence,
Fut embelli ce paisible séjour,
On n'y voyait règner que le silence;
Mais vous y ramenez le bonheur, l'espérance:
Il devient aujourd'hui le temple de l'amour.

(*Le Chœur répète.*)

HENRI, *à part.*

Il deviendra pour moi le temple de l'amour;
Ne détruis pas, ô ciel! cette douce espéranse!

(*Seymour présente la main à Anna, et la conduit au chateau entre deux haies de jeunes filles et de paysans; mistriss Norton, chargée d'une énorme quantité de bouquets, suit Anna, qui retourne plusieurs fois la tête pour revoir Henri, resté sous un arbre à droite avec Raymond. Tout le monde rentre au château.*)

SCENE XVI.

HENRI, RAYMOND.

HENRI.

Conçois-tu mon bonheur?
Raymond, je l'ai revue!
Ah! quel trouble enchanteur
L'a surpris à ma vue!

RAYMOND, *à part.*

Dois-je lui raconter
Ce que je viens d'entendre ?
De moi doit-il l'apprendre ?
Quel coup à lui porter !

HENRI.

Tu gardes le silence !
Me serais-je abusé ?

RAYMOND, *à part.*

Tout mon cœur est brisé !
Haut. Peut-être l'apparence...

HENRI.

Parle.

RAYMOND.

On dit que demain...

HENRI.

Achève.

RAYMOND.

Un autre hymen...

HENRI.

Ciel ! un autre !... Avec qui?
(*D'une voix menaçante.*)
Avec qui ?

RAYMOND.

Je l'ignore.

HENRI.

Oh ! si j'étais trahi
Par celle que j'adore,
Pour elle il vaudrait mieux
Qu'elle eût perdu la vie.
Viens ; je veux à tes yeux
Punir sa perfidie.

RAYMOND.

Vous courez à la mort.

CHŒUR *dans le château.*

Parons de fleurs les autels d'hymenée.

HENRI *avec fureur.*

Entends-tu ?... les autels d'hymenée !

CHŒUR.

Oui, l'amour tressera la chaîne fortunée
Qui va de ces amans unir la destinée.

HENRI.

L'amour !

RAYMOND.

Calmez-vous.

HENRI.

Cet effort...

Je ne puis... Entends-tu leur ivresse ?
Je veux en cris de mort
Changer leur allégresse.

RAYMOND.

Vous courez à la mort.

HENRI.

Je déteste la vie.

RAYMOND.

Réprimez ce transport :
Raymond vous en supplie.

HENRI.

Non ; je veux...

RAYMOND.

Cette nuit,
Dans une heure... auprès d'elle,
(Il montre la croisée de l'appartement d'Anna.)
Par moi-même introduit...

HENRI.

Hé bien, ami fidèle,
J'y consens ; j'attendrai.

RAYMOND.

Dans ces lieux.

HENRI.

J'y viendrai.

Ensemble.

HENRI.	RAYMOND.
Femme ingrate et perfide !	Femme ingrate et perfide,
Va, frémis de ton sort :	Je frémis de ton sort :
La vengeance me guide ;	La vengeance le guide ;
Je t'apporte la mort.	Il t'apporte la mort.

(Henri rentre dans le parc, et Raymond au château. Pendant toute la fin du morceau, le Chœur continue dans l'intérieur.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(Le théâtre représente un sallon gothique dans le château de Seymour. Au premier plan, à droite et à gauche, une croisée praticable avec des vitraux de couleur ; à gauche une table avec des lumières.)

SCENE PREMIERE.

ANNA, *seule.*

Je l'ai revu, le bien aimé de mon cœur ; c'est de sa main que j'ai reçu cette rose, fatal emblème d'un parti devenu bien malheureux. Va, je te serai toujours fidèle... (*Elle presse à plusieurs reprises sur ses lèvres, la rose qu'Henri lui a donnée.*) A quels dangers il s'expose pour moi !.... ô le plus aimable, le plus chéri des hommes, si ta loyauté, ta valeur n'avaient pas dès long-tems fixé mon choix, l'étonnante marque d'amour que tu me donnes aujourd'hui, ne suffirait-elle pas pour t'assurer une tendresse éternelle ?

CANTABILE.

Je t'ai revu, cher objet que j'adore,
Toujours tendre, toujours aimant !
Comme un éclair a fui ce doux moment.
Rendez-le moi, vous que ma voix implore !

POLONAISE.

Puissant dieu d'amour,
Entends ma prière ;

Tu peux de ce jour
Faire un jour prospère.
En toi seul j'espère ;
Entends ma prière,
Puissant dieu d'amour.

Dès que la nuit sombre
Aura, de son ombre,
Voilé l'univers ;
Que ton flambeau guide
L'amant intrépide
Vers ces lieux ouverts ;
Que sous ton égide,
Il passe à travers
La foule ennemie,
Les dangers divers ;
Qu'il vienne à sa mie
Jurer de nouveau,
D'aimer sans partage
Et jusqu'au tombeau,
Celle qui l'engage.

Puissant dieu d'amour,
Entends ma prière ;
Tu peux de ce jour
Faire un jour prospère.
En toi seul j'espère ;
Entends ma prière,
Puissant dieu d'amour.

SCENE II.

ANNA, HENRI, RAYMOND.

RAYMOND *précédant Henri qui entre mystérieusement.*

Entrez, et soyez sans crainte ; je veille sur vous.

(Henri ôte le manteau qui l'enveloppe, et le remet à Raymond, qui se tient en dehors.)

ANNA, *jettant un cri de surprise.*

C'est lui.

HENRI, *avec amertume.*

Oui, c'est moi.

ANNA.

A l'instant même, je demandais au ciel de me faire jouir de ta présence ; il a exaucé ma prière.

HENRI, *à part.*

La perfide !

ANNA.

Quels regards !... Henri, pourquoi ta figure n'exprime-t-elle pas le bonheur et la joie ? tourne les yeux vers moi ; s'ils peignent bien ce qui se passe en mon ame, les miens sont remplis de tendresse et d'amour.

HENRI, *à part.*

Qui la croirait coupable ?

ANNA.

Henri, fais que je puisse dissiper ce sombre nuage.

HENRI.

Est-elle encore présente à votre pensée, cette nuit où tous deux, à genoux, dans la chapelle antique où reposent les cendres de mes ayeux, nous fûmes solennellement fiancés l'un à l'autre ?

ANNA.

Je la regarderai toujours comme la plus heureuse de ma vie.

HENRI.

Hé bien, dans cette nuit mémorable, dont le souvenir fait battre aujourd'ui mon cœur (*bas.*) d'une manière si différente, (*Haut.*) que promites-vous à Henri ?

ANNA.

Je jurai de n'aimer jamais que lui, de n'être jamais à d'autre.

HENRI.

Ce serment, l'avez-vous tenu ?

ANNA.

Henri ! c'est toi qui me le demandes !

HENRI.

Quel motif vous amène en ces lieux?

ANNA.

J'ai suivi mon père.

HENRI.

On parle d'un mariage....

ANNA.

Je l'ignore.

HENRI, *recouvrant l'espérance, et changeant de ton.*

Tu l'ignores !.... comment ? on ne t'a point parlé d'un autre hymen ?

ANNA.

Me crois-tu donc capable de tromper ?

HENRI.

Mais cette fête, ces apprêts.... ces chants qui m'ont déchiré l'ame.

ANNA.

J'en ignore le motif.

HENRI.

Cette réunion des partisans de la rose blanche dans le château de Seymour.

ANNA.

M'étonne autant que toi, sans que j'en devine la cause.

HENRI, *après un instant de réflexion.*

Ah !... je frémis du soupçon ! Seymour serait-il un traître ?

ANNA.

Tu lui fais outrage ; le tendre intérêt qu'il prend à ton malheur, ses soins constans mais respectueux, ne permettent pas de s'arrêter à cette supposition offensante.

HENRI.

Ton père a donc abandonné notre parti ? (*Anna soupire.*) Ton silence explique tout. N'en doutons pas, d'après le rapport de mon écuyer, on médite quelque dessein funeste à notre amour. Anna, si l'on t'ordonnait de manquer à la foi que tu m'as jurée, que ferais-tu ?

ANNA.

Ce que tu ferais, Henri, si l'on voulait te contraindre à trahir ton amie.

DUO.

HENRI.

Ah! plutôt que d'être parjure,
Cent fois je braverais la mort.

ANNA.

Anna, cher Henri, je le jure,
La recevrait avec transport.

HENRI.

Pardonne, je t'ai fait injure;
Anna, tu me vois à tes pieds.

ANNA *le relève.*

Va, je pardonne cette injure;
Torts d'amour sont vite oubliés.

HENRI.

Quand par les vertus, par l'estime,
Deux cœurs sincères sont liés,
Douter n'est-il donc pas un crime?

ANNA.

Heureux, oui, ce serait un crime;
J'excuse un amant malheureux,
Qui craint de perdre ce qu'il aime.

HENRI.

Si tu voulais, aujourd'hui même,
D'un mot tu comblerais mes vœux.

ANNA.

Parle.

HENRI.

Sans toi, je ne puis vivre.

ANNA.

Suis-je plus heureuse que toi?

HENRI.

En France consens à me suivre.

ANNA.

Moi, fuir!

HENRI.

Viens recevoir ma foi.

ANNA.

Henri, de grace, éloigne-toi.
N'es-tu pas certain de ma foi?

HENRI.

Oui, mais sans toi je ne puis vivre.

ANNA.

Suis-je plus heureuse que toi ?
Henri, sans toi je ne puis vivre.

HENRI.

Hé bien, s'il faut partir...

ANNA.

Il le faut, à l'instant.

HENRI.

Qu'un même serment nous unisse.

ANNA.

Qu'un même serment nous unisse.

HENRI.

Et que le ciel, qui nous entend,

ANNA.

Et que le ciel, qui nous entend,

HENRI.

Si nous pouvons l'oublier un instant,

ANNA.

Si nous pouvons l'oublier un instant.

HENRI.

Par notre prompt trépas se venge et nous punisse.

ANNA.

Par notre prompt trépas se venge et nous punisse.

(*Après avoir chanté ces quatre derniers vers l'un après l'autre, ils tombent à genoux et les répètent ensemble avec inspiration et énergie; puis ils s'embrassent.*)

SCENE III.

Les Mêmes, SEYMOUR.

SEYMOUR, *dans le fond.*

Que vois-je ?... Henri ! (*Henri et Anna se relèvent et courent vers Seymour.*)

TRIO.

HENRI et ANNA.

Seymour, Seymour, on veut nous séparer;
Mais nous comptons sur vous / toi pour nous défendre.

SEYMOUR, *à part.*

O ciel !

HENRI et ANNA.

A l'Éternel nous venons de jurer
De nous aimer de l'amour le plus tendre.

SEYMOUR, *avec embarras.*

De vous aimer de l'amour le plus tendre...

HENRI.

Mais d'un seul mot tu peux nous rassurer.
Raymond m'a dit qu'un autre ose aspirer...

SEYMOUR.

Il t'a dit vrai.

HENRI.

Oh ! fais-le moi connaître.

SEYMOUR.

Il t'est connu.

HENRI *avec énergie.*

Nomme-le donc ce traître !

ANNA, *à Henri.*

Modère-toi.

HENRI, *à Seymour.*

Viens, courons le trouver.

SEYMOUR, *à part.*

Affreux tourment !

HENRI.

Viens, c'est sa dernière heure.

SEYMOUR.

Et quoi, tu veux...

HENRI.

Seymour, il faut qu'il meure.
De ma fureur rien ne peut le sauver.

SEYMOUR et ANNA.

Malheureux, quelle est ton envie ?

HENRI.

De me venger ou de mourir.

SEYMOUR et ANNA.

Insensé ! tu perds ton amie !...

HENRI, *douloureusement.*

Et si je pars, ils vont me la ravir !

ANNA.

Non, non, compte sur ton amie.

HENRI.

Mais ce rival?

SEYMOUR.

Je saurai le punir.

HENRI, *lui prenant la main.*

Tu le promets?

SEYMOUR, *solennellement.*

Oui, sur ma vie.

HENRI.

A ta promesse je me fie;
Sous ta garde je la remets.
(*Il lui présente Anna.*)
A l'amitié je la confie;
Ne souffre pas que jamais
A mes vœux elle soit ravie.

SEYMOUR.

Sur l'honneur, je te le promets.

Ensemble.

HENRI.

Cette assurance m'encourage,
Je te quitte moins malheureux;
Espérons qu'à ces jours d'orage,
Succéderont des jours heureux.

ANNA.

Va, cher Henri, reprends courage;
Grace à cet ami généreux,
Espérons que ces jours d'orage
Se changeront en jours heureux.

SEYMOUR, *à part.*

Cette promesse me soulage;
Je me trouve moins malheureux;
O ciel! achève ton ouvrage:
Que je meure, et qu'ils soient heureux.

SCENE IV.

Les Mêmes, RAYMOND.

RAYMOND, *entrant.*

Lord Mortimer s'avance.

ANNA.

Mon père!

SEYMOUR, *montrant la porte d'une galerie à gauche.*

Entre dans cette galerie.

ANNA.

Vite !....

HENRI, *à Anna.*

Tu le veux ?

ANNA, *d'une voix suppliante.*

Je t'en conjure.

(Henri entre dans la galerie dont Seymour remet la clef à miss Mortimer.)

SCENE V.

SEYMOUR, ANNA, MORTIMER, RAYMOND.

SEYMOUR, *bas à Anna.*

Ne vous troublez pas, miss.

MORTIMER.

Je te cherchais, ma fille. Vous voilà, Seymour? (*Bas.*) J'ai cru nécessaire de la prévenir, et je viens....

SEYMOUR, *de même à Mortimer.*

Attendez, milord.

MORTIMER.

A quoi bon tarder davantage?

SEYMOUR.

Au moins qu'elle ignore le nom de celui que vous lui destinez ; j'ai d'importantes raisons pour désirer qu'elle ne l'apprenne que de moi.

MORTIMER, *à part.*

Quelle bizarrerie ! (*Haut.*) Allons, milord, vous le voulez, j'y consens.

(Seymour salue et sort avec Raymond.)

SCENE VI.

MORTIMER, ANNA, *assise devant une table, près de la porte de la galerie.*

MORTIMER.

Ma fille, j'ai cru devoir, pour ménager ta sensibilité, te

cacher jusqu'à présent les motifs de notre voyage, il est tems de te les faire connaître.

ANNA, *à part.*

Je tremble !

MORTIMER.

Ton union avec le comte de Derby est devenue impossible.

ANNA.

Impossible, mon père ?

MORTIMER.

Oui. Je n'examine point s'il est coupable, si l'arrêt qui le bannit est injuste. Richard l'a proscrit, il suffit pour nous. Tu dois surmonter un penchant que l'intérêt de notre maison m'avait fait approuver, quand ce même intérêt ordonne qu'il soit réprimé. J'ai fait un autre choix, et j'espère trouver dans ta conduite, la soumission et l'obéissance que j'ai droit d'attendre de ma fille.

ANNA *se lève.*

Milord, je ne prétends point me soustraire à votre autorité ; je connais toute l'étendue de votre pouvoir et je le respecte : mais si je ne puis être à Henri, à cet époux que vous m'aviez donné, souffrez que je ne vive que pour vous seul. Epargnez-moi toute idée d'engagement, il n'en est point qui ne doive m'être odieux. Voudriez-vous que votre fille se rendît coupable d'un parjure, que sa bouche prononçât des vœux démentis par son cœur ? non, milord, non, je ne porterai point à l'autel un cœur brûlant d'amour pour un autre. J'aime Henri, je l'aimerai jusqu'à mon dernier soupir.

MORTIMER.

Errant dans une autre contrée, Henri ne peut plus être à toi ; quel est donc ton espoir ?

ANNA.

S'il était heureux, mon père, je pourrais croire qu'il n'a pas besoin de ma tendresse ; mais dans ce moment, la certitude d'être aimé d'Anna peut seule lui faire surmonter sa

douleur et l'empêcher de se livrer aux sentimens qui l'agitent. S'il me croyait assez vile pour former d'autres nœuds, rien ne pourrait le retenir, il se précipiterait au-devant de la mort. Mais ne crains rien, cher Henri, absent comme présent, je braverai tout pour te conserver ma foi.

MORTIMER.

Réprimez ces transports qui m'offensent. Je vous le répète, j'ai promis votre main : celui que je vous destine est d'une naissance égale à la vôtre; cette alliance est convenable, avantageuse; elle aura lieu. Je vais rejoindre les chevaliers conviés à la fête. Votre nouvel époux ne tardera point à se présenter; je vous ordonne de le recevoir avec les égards dus à son rang, à son mérite, et au titre qu'il doit avoir bientôt près de vous.

(Anna veut répondre ; lord Mortimer lui impose silence par un regard sévère. Anna le suit jusqu'à la porte, puis elle revient vivement ouvrir la galerie.)

SCENE VII.

HENRI, ANNA.

ANNA.

Tu l'as entendu! fuis, malheureux.

HENRI.

Je ne sors pas d'ici.

ANNA.

Henri! je t'en conjure, dérobe toi aux regards de tes ennemis ; s'ils te découvraient, j'aurais la douleur de te voir expirer sous leurs coups.

HENRI.

La mort est moins affreuse que l'idée de te voir passer dans les bras d'un autre.

ANNA.

Tu doutes de me sincérité, de mon courage ?

HENRI.

Si je ne puis empêcher ce fatal hymen, au moment où tu iras à l'autel, je cours porter ma tête à Richard.

ANNA.

Cruel !... tu ne crois donc point à mon amour ?

HENRI.

Hé bien, chère Anna, s'il est sincère, cet amour, donne-m'en la preuve. Consens à suivre ton époux ; cette fête nous favorise, j'ai tout préparé, un vaisseau m'attend à Ravenspur, viens.

ANNA.

Mais l'honneur....

HENRI.

N'es-tu pas mon épouse ? pour toi j'ai bravé tous les périls et tu m'abandonnerais! Anna, j'embrasse tes genoux : je ne les quitte point que tu n'aies cédé à ma prière ; j'y resterai jusqu'à ce que les cruels viennent percer ce cœur qui t'adore, et ne peut supporter plus long-tems sa douleur.

ANNA.

Que résoudre ? on vient !... éloigne-toi.

HENRI.

Anna, promets-tu ?

ANNA.

Je n'ose....

HENRI.

Je t'en conjure.

ANNA.

Fuis, cher Henri. (*Elle va ouvrir une croisée à droite.*) Cette croisée donne sur le rempart, tu n'as plus d'autre issue....

HENRI.

Tu le veux !... J'obéis et vais tout disposer. Avant une heure je serai au pied de ces remparts. Si tu consens à me suivre, cette fenêtre sera fermée : si elle est ouverte au contraire, ce sera la preuve que tu refuses, que tu m'abandonnes, et je reviens sur-le-champ me livrer à mes ennemis. (*Il baise la main d'Anna et disparaît par la croisée.*)

ANNA.

Qu'exiges-tu?

HENRI *en dehors.*

Tu m'entends?... si elle est ouverte c'est fait de moi. adieu, chère Anna.

SCENE VIII.

ANNA, SEYMOUR, puis MORTIMER, WILLIAMS, LOWEL, Mistriss NORTON, Seigneurs, *dont quelques-uns sont vêtus en chevaliers, tous portent une rose blanche sur le côté gauche*, Ecuyers, Suite.

ANNA, *ferme vivement la croisée.*

Cruelle alternative !

SEYMOUR *entre avec vivacité, et en regardant par-tout avec inquiétude. Il s'approche d'Anna et lui dit à voix basse.*

Est-il parti ?

ANNA.

Oui, milord.

SEYMOUR.

J'ai frémi pour lui ; je tremblais qu'il ne fût reconnu par quelque soldat de la suite de lord Williams.

ANNA.

Le gouverneur de la tour d'Yorck est ici ?

SEYMOUR.

Le voilà qui s'avance avec votre père.

(*Lord Mortimer paraît suivi de Williams et d'un grand nombre de seigneurs ; il s'avance vers Anna. Comme, au premier acte, Lowel dirige tous les mouvemens et indique à chacun la place qu'il doit occuper.*)

MORTIMER, *bas à sa fille.*

Ce n'est plus un père irrité qui commande, Anna, c'est un ami qui te prie de te soumettre à la volonté du sort. Songe que du parti que tu vas prendre, dépendent tes

jours et les miens. (*A part.*) Je vais la mettre dans l'impossibilité de refuser. (*Se tournant vers les seigneurs.*) Milords, vous avez cru peut-être que notre réunion n'avait pour objet qu'un simple amusement, détrompez-vous : elle a un but important pour nous, pour l'état ; l'anéantissement total du parti de la rose rouge. (*Anna lève les yeux au ciel.*)

SEYMOUR, *bas à Mortimer.*

Milord, vous m'aviez promis....

MORTIMER, *à demi-voix à Seymour.*

Il le faut ; un plus long retard serait une désobéissance formelle aux ordres du roi. (*Haut.*) Ma fille, c'est à vous qu'est réservé l'honneur d'appaiser ces divisions intestines, et de rendre la paix à notre pays ; cette lettre du roi vous fera connaître ses intentions. Lisez, miss, et félicitez-vous d'avoir à remplir une tâche aussi glorieuse.

Mistriss NORTON, *à part.*

Que je la plains !

ANNA *lit d'une voix altérée ; tout le monde écoute avec le plus vif intérêt. Seymour, les yeux attachés sur Anna, voudrait pouvoir la rassurer, mais elle est tout entière à sa douleur.*

« Lord Mortimer, quoique votre bravoure m'ait été
» souvent fatale, vous ne possédez pas moins toute mon
» estime. J'ai besoin de votre bras et de votre expérience ;
» je les réclame, j'ai droit de les exiger. Vous et lord
» Seymour êtes les seuls qui soyez restés fidèles au parti
» de la rose rouge. En vous attachant à moi, il est anéanti
» sans retour. Je sais quels liens devaient unir votre famille
» à celle du comte de Derby; je veux, en les rompant, dé-
» truire à jamais l'espoir d'Henri, et vous rendre ennemis
» irréconciliables. Vous marierez votre fille.... (*Ici l'alté-*
» *ration d'Anna augmente.*) à Seymour. Cet hymen sera
» conclu sous huit jours, en présence des principaux sei-
» gneurs de la province. A ce prix, je vous nomme gouver-
» neur d'Yorck ; un refus me prouverait qu'un proscrit

» vous est plus cher que votre maître, et vous savez s'il
» est dangereux de m'inspirer des craintes.

RICHARD. »

(*Anna a souvent interrompu cette lecture par des soupirs et des larmes ; on voit qu'elle fait tous ses efforts pour se contraindre ; sa voix s'affaiblit de plus en plus ; enfin elle s'évanouit, et tombe dans les bras de mistriss Norton.*)

SEYMOUR, *à Mortimer.*

Qu'avez-vous fait, milord ?

MORTIMER.

Mon devoir.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

TOUS.

O ciel !

Mistriss NORTON.

Ah ! ma pauvre maîtresse !

SEYMOUR.

A la secourir qu'on s'empresse.

(*On lui prodigue des secours ; mistriss Norton fait signe à Lowel d'ouvrir les croisées, ce qu'il fait avec beaucoup d'empressement. Il est nécessaire que l'on voie bien qu'il ouvre la croisée par laquelle Henri est sorti.*)

MORTIMER.

Anna, pourquoi cette douleur ?
Peux-tu douter de ma tendresse ?
Va, je ne veux que ton bonheur.

CHŒUR.

Voyez comme son cœur palpite !
Voyez comme son sein s'agite !

MORTIMER.

Anna !

CHŒUR.

Rendez-vous à nos vœux.

Mistriss NORTON.

Fatal hymen !

SEYMOUR, *à part.*

O peine affreuse !

CHŒUR.

Ah ! croyez bien que dans ces lieux
Chacun voudrait vous voir heureuse.

(*Anna ouvre les yeux, revient à elle, porte sa vue sur les objets qui l'environnent, voit la croisée de gauche ouverte, et regarde vivement à droite.*)

ANNA, *à mistriss Norton, avec effroi, mais de manière à n'être entendue que d'elle.*

Mistriss, fermez cette croisée... vite ! vite !... je vous en prie. (*Mistriss Norton obéit.*) (*à Mortimer.*) Pardon, milord, je n'ai pas été maîtresse... (*A part.*) Je tremble qu'Henri ne soit venu !

SCÈNE IX.

Les mêmes, UN ÉCUYER.

L'ÉCUYER, *à Seymour.*

Milord, un chevalier se présente aux portes du château.

ANNA, *à part.*

Malheureuse ! c'est lui.

SEYMOUR.

Son nom ?

L'ECUYER.

Il a refusé de le dire. Il paraît même vouloir demeurer inconnu, car il porte la visière de son casque baissée.

SEYMOUR.

Que demande-t-il ?

L'ECUYER.

L'hospitalité pour cette nuit.

SEYMOUR.

Je ne la refusai jamais à personne...

ANNA, *bas et vivement à Seymour.*

C'est Henri, refusez.

SEYMOUR, *changeant d'intention.*

Mais dans ce moment, la présence d'un étranger pouvant être importune, peut-être même dangereuse ; (*il regarde Anna*) exprimez-lui tous mes regrets de ne le point recevoir. Dites-lui qu'en toute autre circonstance, il me trouvera prêt à le servir, fût-ce même au péril de ma vie.

MORTIMER, *arrêtant l'Ecuyer.*

Pourquoi donc, Seymour, déroger aux nobles usages de la chevalerie? le droit de l'hospitalité ne fut-il pas, de tout tems, sacré parmi nous?

WILLIAMS.

Milord a raison.

MORTIMER, *à l'Ecuyer.*

Qu'on l'introduise. (*L'Ecuyer sort.*)

ANNA, *à part.*

Comment le sauver?

SEYMOUR, *à part.*

Détournons les soupçons. (*Haut.*) J'y songe, milords; le chevalier qui se présente pourrait bien être le roi; il est depuis deux jours à Yorck; instruit de notre réunion, je ne serais pas étonné qu'il ait eu la fantaisie d'en être témoin, sans se faire connaître.

MORTIMER.

Il se pourrait, en effet....

ANNA, *à Seymour, avec toute l'expression de la reconnaissance.*

Vous avez là, milord, une excellente idée.

MORTIMER.

Plaçons-nous pour le bien recevoir.

(*On ouvre les portes du fond, et l'on voit, dans une vaste galerie brillamment illuminée, une table magnifiquement servie. On se dispose à se rendre dans cette salle. Seymour présente la main à Anna pour la conduire.*)

SCENE X.

Les Mêmes, HENRI.

HENRI *vêtu en chevalier la tête couverte d'un casque dont la visière est baissée. Il entre brusquement, porte la main à sa visière pour la lever.*

Milords, je viens.....

SEYMOUR *s'avance vivement vers Henri, et l'empêche d'achever son mouvement.*

Non, chevalier, non, laissez votre visière baissée; nous

savons que vous desirez de rester inconnu, quels que soient vos motifs, ils seront respectés.

ANNA.

Oui, seigneur, ils seront respectés.

MORTIMER.

Chevalier, soyez le bien venu. Milords, avant de nous mettre à table, nous ne pouvons, je crois, fèter mieux notre nouveau convive, qu'en célébrant à la ronde, les brillants exploits de la rose blanche.

(Henri fait un mouvement d'impatience qui n'est aperçu que par Seymour et Anna ; tous deux font des efforts pour le contenir.)

ANNA.

Milords, s'il est vrai que l'alliance ordonnée par le roi, doive éteindre pour jamais nos dissentions civiles, donnez-m'en la preuve aujourd'hui. Jurez sur l'honneur, que dès ce moment et jusqu'à la conclusion de cet hymen, aucun de vous n'exercera son ressentiment ou sa haine, envers qui que ce soit. Jurez de n'accepter et de ne provoquer le combat avec aucun de vos ennemis, et de les protéger, au contraire, si le hazard vous en présentait.

TOUS LES SEIGNEURS.

Nous le jurons.

WILLAMS.

Oui, pourvu que ce ne soit point un ennemi de l'état, un partisan de la rose rouge. Dans ce cas, point de grace.

MORTIMER.

LES DEUX ROSES.

Premier Couplet.

Au pays d'Angleterre,
Deux rosiers fleurissaient ;
Nés sur la même terre,
Tous deux se chérissaient.

L'aveugle jalousie
Les désunit un jour :
Rose blanche est choisie ;
L'autre meurt sans retour.

(*Anna est dans une affreuse perplexité ; elle tremble qu'Henri ne se découvre, et suit tous ses mouvemens.*)

Second Couplet.

Du fond de nos campagnes
Au milieu des cités,
Par l'écho des montagnes
Ses exploits sont portés.
L'active renommée
Va redire aux vaincus :
« Rose blanche est aimée,
» Rose rouge n'est plus. »

(*L'agitation d'Henri est au plus haut degré ; Anna, en signe de fidélité, baise la rose qu'il lui a donnée et qu'elle a cachée dans son sein. Pendant ces couplets, des écuyers ont présenté des coupes pleines aux seigneurs.*)

MORTIMER.

A la rose blanche!

(*Tous les convives élèvent spontanément leur coupe en l'air, et repètent le toast. Henri, Anna et Seymour demeurent immobiles. Un écuyer présente une coupe à Henri qui refuse de la prendre.*)

MORTIMER, *à Henri.*

Quoi, chevalier, vous ne partagez pas notre enthousiasme ?

HENRI, *hors de lui, prend la coupe, et se place fièrement au milieu des seigneurs.*

A moi.

Troisième Couplet. (1).

Que vos chants d'allégresse
S'élèvent dans les airs !
Célébrez votre ivresse
Par de joyeux concerts !...

---

(1) On passera ce couplet à la représentation, si on le juge convenable, pour donner plus de rapidité à la scène.

(Changeant de ton, et avec beaucoup d'énergie.)

Mais....

Cette rose, peut-être,
Qu'on flétrit en ce lieu,
Vous la verrez renaître
Et fleurir avant peu !

A la rose rouge !....

(Il jette son casque, vide sa coupe, et découvre sa poitrine, sur laquelle on voit une rose rouge.)

TOUS.

Henri !

ANNA et SEYMOUR.

Il est perdu !

FINALE.

HENRI.

Oui, c'est moi ; je viens ici,
Me livrer à votre haine.

SEYMOUR.

Malheureux !

ANNA.

Mon cher Henri !

SEYMOUR, MORTIMER, ANNA, NORTON.

Quel fatal dessein t'amène ?

LES SEIGNEURS, *qui se sont avancés vers Henri, l'épée à la main.)*

Bénissons l'heureux hazard
Qui le livre à notre haine ;
Frappons-le : vengeons Richard.

SEYMOUR *se jette au-devant d'Henri, qu'il couvre de son corps. Il tient aussi l'épée à la main.*

Jusqu'à lui pour qu'on parvienne,
Il vous faut percer mon cœur.

ANNA, *en attitude suppliante, s'efforçant d'arrêter les seigneurs.*

Ah ! milords, qu'il vous souvienne
D'un serment fait sur l'honneur ;
Appaisez votre fureur.

LES SEIGNEURS.

Frappons-le.

MORTIMER, ANNA, SEYMOUR, NORTON.

mes
Voyez ses larmes.
nos.

SEYMOUR.

Il est seul ! il est sans armes !

LES SEIGNEURS.

Frappons-le.

SEYMOUR.

Rougissez de cette cruauté.

LES SEIGNEURS, *à part.*

Tant de générosité
Pour un rival !.. A peine on peut le croire.

MORTIMER, SEYMOUR.

C'est Richard seul qui peut le condamner.

LES SEIGNEURS.

Hé bien ! devant Richard nous allons l'entraîner.

(Villiams sort.)

SEYMOUR et ANNA.

Non, non, jamais.

HENRI, *fièrement.*

Pour vous ce serait trop de gloire.
Je vais seul vers Richard.

SEYMOUR.

Je veux t'accompagner.

HENRI.

Que fera-t-il de plus qu'ordonner mon supplice?
Ce sera de sa part un signalé bienfait.

ANNA.

Ah ! ne crains pas que par un tel forfait,
Notre Monarque s'avilisse.

HENRI.

Je pars.

SEYMOUR, *protégeant la sortie d'Henri.*

N'approchez pas.

(Henri, protégé par Seymour qui contient les seigneurs, s'avance vers le fond avec noblesse et fierté.)

SCENE XI.

Les Mêmes, WILLIAMS, Soldats.

(*Williams paraît suivi de ses soldats.*)

WILLIAMS, *à Henri.*

De par le Roi, seigneur, il faut nous suivre.

Ensemble.

ANNA, SEYMOUR, NORTON.	LES SEIGNEURS.
Quel malheur !	Quel honneur !
O douleur !	O bonheur !

HENRI.

Mortimer, au trépas ta faiblesse me livre.
Fidèle à l'amitié que vous méconnaissez,
J'ai tenu mes sermens, et vous les trahissez.
Je croyais près de vous trouver un sûr refuge;
Mais un vil intérêt subjuga votre cœur...
Je meurs pour mon parti, mais je meurs plein d'honneur.
C'est la postérité qui sera notre juge !
Adieu !

TOUS.

Partons.

ANNA.

Quel sera son appui ?
Ah ! laissez-moi le suivre.

HENRI.

Demeure, cher Anna !

ANNA.

Non, laisse-moi te suivre ;
Quel sera ton appui ?

MORTIMER, SEYMOUR

Je serai son appui !

LES SEIGNEURS.

Qu'importe votre appui ?
C'est la mort; oui, la mort qui l'attend aujourd'hui.

SEYMOUR.

Il faut que Seymour le délivre,
Ou qu'il meure avec lui.

(*Henri sort au milieu des soldats. Seymour veut suivre son ami, Williams s'y oppose ; Anna est dans les bras de son père et de mistriss Norton. Les seigneurs se disposent à suivre Henri ; ils paraissent au comble de la joie.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

(Le théâtre représente un vaste parloir dans l'intérieur de la tour d'Yorck. A gauche, au deuxieme plan, la porte de la prison d'Henri. En face, un large escalier à plusieurs révolutions, qui conduit à un rempart que l'on aperçoit à travers une galerie ogive, trés-élevée et fermée par une grille à claire-voie. Au fond, sous l'escalier, un arceau par lequel on descend aux étages inférieurs.)

SCENE PREMIERE.

WILLIAMS, Un Porte-Clefs.

WILLIAMS (*sortant de la prison d'Henri*) *au Porte-clefs qui le suit.*

Laisse la porte ouverte ; il est permis au prisonnier de se promener dans ce parloir, dont les issues sont gardées de manière qu'il ne peut échapper à notre vigilance. Du reste, la plus grande sévérité. J'interdis toute autre faveur.

SCENE II.

Les Mêmes, Un Soldat.

LE SOLDAT.

Un officier du roi demande à parler à milord gouverneur.

WILLIAMS.

Je vais le trouver. Faites-le conduire à mon appartement.

LE SOLDAT.

Il a voulu me suivre.

WILLIAMS, *sévèrement.*

Pourquoi l'a-t-on laissé pénétrer jusqu'ici ?

SCENE III.

Les Mêmes, Sir AKINSON.

Sir AKINSON, *paraissant par l'arceau du fond.*

Parce que le message dont je suis chargé ne doit éprouver aucun retard.

WILLIAMS.

N'importe. Il m'est expressément défendu par le roi....

Sir AKINSON.

C'est lui qui m'a ordonné de vous chercher, quelque part que vous fussiez. Je me nomme Akinson ; j'ai l'honneur de posséder la confiance intime de Sa Majesté.

WILLIAMS.

Voyons vos dépêches.

Sir AKINSON.

Je n'en ai point ; l'ordre que je vous apporte n'étant pas de nature à être confié au papier, Richard m'a chargé de vous le transmettre de vive voix.

WILLIAMS,

Qui m'assurera que je dois vous croire ?

Sir AKINSON.

La moitié de cet anneau. Vous devez avoir l'autre ?

WILLIAMS *tire de sa poche l'autre moitié de l'anneau, qu'il ajuste avec celle qui lui est présentée.*

Parlez. (*Il fait signe au porte-clefs et au soldat de se tenir dans le fond.*)

Sir AKINSON.

Richard est instruit, jusque dans les moindres détails, de tout ce qui s'est passé chez lord Seymour.

WILLIAMS.

Plus bas, le prisonnier pourrait vous entendre. (*Il le conduit du côté opposé à la chambre d'Henri.*)

Sir AKINSON, *mystérieusement.*

Il sait aussi, par des avis certains, que ce jeune seigneur a juré de sauver son ami, et de l'enlever ce matin même, de sa prison.

WILLIAMS, *en colère.*

Enlever un prisonnier à Williams!... le téméraire!... il paiera de sa vie...

Sir AKINSON.

Le roi vous ordonne au contraire de favoriser, sans qu'il s'en doute, l'évasion du comte de Derby.

WILLIAMS.

Son évasion!...

Sir AKINSON.

En sortant de ces lieux, il se réfugiera sans doute au château de Seymour, pour regagner de-là Ravenspur, où son vaisseau l'attend; mais de fidèles émissaires placés de trois en trois milles sur la route....

WILLIAMS.

Je conçois.

Sir AKINSON.

Après avoir heureusement terminé cette première expédition, les mêmes émissaires iront à Ravenspur, et forceront le bâtiment à faire voile pour la France, afin de persuader à toute l'Angleterre, qu'Henri est retourné au lieu de son exil.

WILLIAMS.

Fort bien. Que ferai-je du lord Seymour?

Sir AKINSON.

Vous l'empêcherez de suivre son ami, et le retiendrez sous différens prétextes, jusqu'à ce que Sa Majesté vous ait fait connaître ses dispositions ultérieures. Elle a d'importantes raisons pour en agir ainsi.

WILLIAMS.

Il suffit.

SIR AKINSON.

Vous m'avez bien entendu ?

WILLIAMS.

Parfaitement. Dites au roi que ses ordres seront exécutés à la lettre.

SIR AKINSON.

Il connaît votre exactitude.

WILLIAMS.

Je vais de suite changer la consigne que j'avais donnée aux différens postes.

(Il reconduit sir Akinson, puis ordonne au porte-clefs de sonner le beffroy dont la corde est attachée à un pilier à droite.)

SCENE IV.

WILLIAMS, Soldats.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

CHŒUR DE SOLDATS *que l'on entend en dehors et que l'on voit successivement paraître ; les uns arrivent par le rempart et descendent le grand escalier ; d'autres viennent des étages inférieurs, et montent par l'arceau du fond.*

L'airain nous appelle,
Amis, courons tous ;
Vite, rendons-nous
Où l'on nous appelle.

(Quand ils sont réunis.)

Parlez; qu'attendez-vous,
Milord, de notre zèle ?

WILLIAMS.

Vous allez le savoir.

(Il parle bas à chaque chef de peloton, qui transmet le mot aux soldats qui sont sous ses ordres; puis il envoie un des mêmes soldats en faction près de la grille du haut, après lui avoir donné des instructions particulières.

CHŒUR. *(à demi-voix et de l'un à l'autre.)*

Quel étrange caprice !
Bon! c'est un artifice ;

Hé mais, dans quel espoir ?

WILLIAMS.

Faites votre devoir.
Allez, qu'on obéisse.

(Les soldats font un mouvement pour retourner à leur poste. On entend préluder sur le luth, en dehors, sur le rempart.)

Arrêtez ;
Ecoutez. *(Ils obéissent.)*

SEYMOUR, *sans être vu.*

ROMANCE.

Premier Couplet.

(Pendant ce couplet, les soldats montent doucement et garnissent les degrés pour découvrir le chanteur.)

Sous les habits d'un troubadour,
Alfred voulant revoir sa mie,
Ose, sur le déclin du jour,
Traverser l'armée ennemie.
Un guerrier qui suivait ses pas,
Près de lui doucement s'écrie :
« Grand roi, dois-tu loin des combats,
« Sans gloire, ainsi risquer ta vie ? »

WILLIAMS, *à part.*

Cette voix,
Je le crois,
Ne m'est point étrangère.
(à part) Si c'était lord Seymour...

LE CHŒUR, *à demi-voix, à Williams.*

C'est un vieux troubadour
Accablé de misère.

WILLIAMS, *à part.*

Richard est bien instruit :
C'est lord Seymour lui-même.
(aux soldats) Vous, descendez sans bruit.

CHŒUR.

Paix, descendons sans bruit.
(à part.) Singulier stratagême.

(A mesure que Seymour s'avance, les soldats descendent, ensorte qu'il ne peut les voir.)

SCENE V.

Les Mêmes, SEYMOUR, *déguisé en ménestrel.*

SEYMOUR.

(Il se montre à la première arcade.)

Deuxième Couplet.

Sur les pas d'Alfred on accourt;
Vers lui le vieux guerrier s'élance :
Contre le luth du troubadour
Change son armure et sa lance.
Bientôt il tombe sous les coups
D'une soldatesque en furie ;
Mais ce trépas lui semble doux :
D'Alfred il a sauvé la vie.

CHŒUR.

Courons tous le saisir.

WILLIAMS, *les arrêtant.*

Le saisir! au contraire,
Laissons-lui, pour agir,
Liberté tout entière.

CHŒUR.

Liberté tout entière ?

WILLIAMS.

Vous devez obéir.

CHŒUR, *à part.*

La chose est singulière!

WILLIAMS.

C'est par ordre du roi.

CHŒUR, *avec étonnement.*

C'est par ordre du roi!

WILLIAMS.

Venez, tous; suivez-moi.

(Tous se retirent sous l'arceau, et y restent groupés.)

SEYMOUR, *qui a regardé de tous côtés, pendant la fin du morceau, s'approche de la sentinelle placée à la porte de la grille.*

Soldat, n'est-ce point dans cette partie de la tour, qu'est renfermé le comte de Derby ?

LA SENTINELLE.

Oui, bon ménestrel.

SEYMOUR.

Cent pièces d'or, si tu me laisses pénétrer jusqu'à lui.

(*La sentinelle prend la bourse et ouvre la porte de la grille à Seymour; les soldats descendent l'escalier qui est sous l'arceau; Williams reste caché dans le fond pour observer.*)

SEYMOUR, *à la sentinelle.*

De quel côté ?

LA SENTINELLE.

La bas..... à droite.

SCENE VI.

HENRI, SEYMOUR, WILLIAMS, *caché.*

SEYMOUR, *appellant à demi-voix.*

Henri ! Henri !

HENRI, *sortant de la prison.*

Qui m'appelle ? c'est toi, Seymour !..... quel dessein t'amène ?

SEYMOUR.

Je viens te sauver. Ce garde est séduit; couvert de ce vêtement, il te prendra pour moi. Tu te rendras dans une chaumière située près d'ici sur la route de Norling, et qui appartient à mon vieux serviteur ; c'est là que ton fidèle Raymond t'attend.

HENRI.

Et toi ?...

SEYMOUR.

Je reste.

HENRI.

A ma place !... ami trop généreux ! crois-tu que je puisse accepter ce noble sacrifice ?

SEYMOUR.

Fuis, cher Henri.

HENRI.

Que j'expose tes jours...

SEYMOUR.

Qu'ai-je à craindre ?

HENRI.

Tout, du ressentiment de Richard, s'il voyait sa vengeance trompée par l'amitié.

SEYMOUR.

Quelque soit son courroux, il n'osera s'y livrer. Au reste, si je me trompais, si le moindre péril menaçait ma tête, je promets de t'en avertir par le son de ce beffroi ; il parviendra facilement jusqu'à la chaumière de Lowel. Tu seras maître alors de suivre l'élan de ton cœur, et je ne m'opposerai point à ce qu'il te prescrira.

HENRI.

Non, non, présente-moi des obstacles au lieu de les applanir.

SEYMOUR.

Mais Anna qui t'appelle !..

HENRI.

N'affaiblis pas mon courage.

SEYMOUR.

Qui meurt loin de toi !...

HENRI.

Cruel ! pourquoi r'ouvrir ma blessure ? ah ! je donnerais tout mon sang pour la revoir encore !...

SEYMOUR.

Hé bien ! pars donc ; prends ce fer, il pourra t'être utile. (*Il lui donne une épée cachée sous son habit.*)

HENRI.

Tes instances.... le désir de voir Anna.... tout m'entraine malgré moi. (*Ici Williams sort en témoignant sa*

satisfaction.) Mais avant de partir, je veux connaître ce rival.

SEYMOUR.

Que t'importe?

HENRI.

Je veux laver mon offense dans le sang du perfide. Nomme-le moi, Seymour; ce n'est qu'à ce prix que je consens à fuir.

SEYMOUR.

Que me demandes-tu?

HENRI.

Nomme-le moi.

SEYMOUR.

Tu le veux?

HENRI.

Je l'exige.

SEYMOUR.

Et tu partiras?....

HENRI.

A l'instant. Foi de chevalier!

SEYMOUR.

Frappe donc.

HENRI.

Quoi! ce rival?....

SEYMOUR.

C'est moi.

(*Jusque là cette scène doit être dite mystérieusement.*)

HENRI.

Toi, Seymour!... (*Il a un premier mouvement de fureur, qu'il réprime bien vite. Il laisse tomber son épée.*) O dévouement rare et sublime!... et tu viens me sauver?..

SEYMOUR.

Puis-je faire moins pour toi?

HENRI.

Va, je t'excuse et te plains à-la-fois; s'il est impossible de voir Anna sans l'adorer, je sens qu'il doit être affreux de l'aimer sans espoir de retour, car sans doute....

SEYMOUR, *avec empressement.*

Elle ignore mon secret, et n'a reçu qu'hier la lettre du roi, qui lui ordonne de m'épouser.

HENRI, *entièrement rassuré, se jette dans les bras de son ami.*

Cher Seymour!..

SEYMOUR.

Mais, songeons à tes dangers ; prends ce vêtement, et cours à la chaumière.

HENRI.

N'espère pas que je te laisse après un tel aveu.

SEYMOUR, *avec fermeté.*

Il était à ce prix ; tu n'as plus le droit de me refuser.

HENRI.

Au moins tu n'attendras pas, pour me donner le signal, que le danger soit imminent?

SEYMOUR.

A la moindre apparence...

HENRI.

Tu me le jures?

SEYMOUR.

Sur l'honneur.

HENRI.

Hé bien! j'accepte tes offres généreuses.

SEYMOUR.

Ah! je suis au comble de mes vœux. Viens.

(*Ils se retirent dans le fond, pour n'être pas vus de la sentinelle. Pendant que Henri se revêt du costume de ménestrel, l'orchestre joue la ritournelle du morceau suivant. Avant de se quitter, ils s'embrassent avec la plus tendre effusion. Henri déguisé, monte les degrés, passe devant la sentinelle, qu'il remercie d'un geste, et s'éloigne rapidement le long du rempart. Seymour ne cesse de le regarder, que lorsqu'il est tout-à-fait hors de sa vue.*)

LA SENTINELLE.

Allons prévenir le gouverneur, ainsi qu'il me l'a ordonné. (*Elle s'éloigne par la droite.*)

SCENE VII.

SEYMOUR, *seul.*

AIR.

(*Il se jette à genoux.*)

Mon Dieu, mon Dieu, je te rends grace!

(*Il se lève.*) Des dangers qu'il court en ces lieux,
Préserve un ami malheureux,
Ou fais-moi mourir à sa place.
Sans moi, sans mon fatal amour,
Il serait heureux et tranquille.
Il croyait auprès de Seymour
Rencontrer un paisible asile :
Et c'est moi qui le perds !
O fatale disgrace !
O funeste revers !
Que tout mon sang l'efface.
Des dangers qu'il court en ces lieux,
Grand Dieu! préserve un malheureux,
Ou fais-moi mourir à sa place.

ANNA, *en dehors.*

Milord, conduisez-moi vers lui.

SEYMOUR.

Quelle voix! c'est Anna; quel motif l'amène en ces lieux?... (*Il va regarder au fond.*) Le gouverneur l'accompagne.... dérobons-nous à leurs regards... Henri n'est point assez éloigné... (*Il entre dans la prison d'Henri.*)

SCENE VIII.

ANNA, WILLIAMS.

ANNA, *en désordre.*

Ah! milord, quelle faveur inespérée!... je ne sais comment vous dire... l'excès de la joie m'égare... j'ai couru me jeter aux genoux du roi... j'étais éplorée, éperdue... mais l'amour m'inspirait... il m'a donné un courage dont je ne me croyais point capable. — Sire, me suis-je écriée avec cette énergie, cet enthousiasme qui partent d'une ame bien pénétrée.... je suis l'épouse d'Henri; c'est pour me revoir qu'il a bravé tous les dangers. Accordez-moi sa grace, ou faites-moi mourir avec lui. — Relevez-vous, m'a

dit Richard. Puis après avoir réfléchi quelques instans..... portez cet écrit au gouverneur ; il contient mes intentions formelles et irrévocables... allez, miss, puissiez-vous être heureuse ! Muette d'attendrissement et de joie, je saisis sa main, que je baigne de mes larmes... je pars, je me précipite.... j'arrive enfin dans ce séjour de deuil.... encore une fois, milord, excusez mon délire.... on ne passe pas sans trouble du dernier degré de l'affliction au comble du bonheur.

WILLIAMS

Mais.... cet écrit?

ANNA

Comment, je ne vous l'ai pas encore donné. Le voilà ; lisez, milord.

WILLIAMS, *lit.*

« Je fais grace.....

ANNA.

Vous voyez, milord, il fait grace !...

WILLIAMS. *continuant.*

» Au prisonnier qui se trouve dans la tour... (*à part.*) Je comprends. (*Il continue de lire bas.*) Le piège est adroit!... (*Il parcourt rapidement le reste de la lettre.*) Je la plains, mais l'ordre est positif. (*Haut.*) Miss, je vais tout disposer conformément aux intentions de Sa Majesté ; je reviens bientôt, et vous laisse, en attendant, la liberté d'annoncer cette nouvelle au prisonnier. (*Il lui montre la prison d'Henri, et s'éloigne.*)

SCENE IX.

ANNA, SEYMOUR.

ANNA, *s'avançant vers la prison d'Henri.*

Cher Henri.... apprends que Richard.... (*Elle pousse un cri d'effroi en voyant sortir Seymour.*)

FINALE.

Grand Dieu ! ce n'est pas lui !

SEYMOUR.

Henri n'est plus ici ;
De ces lieux il a fui.

ANNA.

Suis-je assez malheureuse ?

SEYMOUR.

Pourquoi cette douleur ?

ANNA.

Doux espoir du bonheur,
Illusion flatteuse,
Vous abusiez mon cœur !

SEYMOUR.

Pourquoi cette douleur ?

ANNA.

Suis-je assez malheureuse?...
Au prisonnier que renferme la tour,
Richard veut que je sois unie...

SEYMOUR.

Qu'as-tu fait, malheureux Seymour?
Tu le prives de son amie !

ENSEMBLE.

O ciel ! inspire-nous !
Fais luire dans notre ame
Un rayon de ta flamme ;
Seymour. Réunis ces
Anna. Protège deux } époux !

SCENE X.

Les Mêmes, HENRI.

HENRI *paraît sur le rempart. Il revient avec précipitation.*

Anna !

ANNA.

C'est lui !

SEYMOUR.

Que vois-je?

ANNA et SEYMOUR, *vivement et avec inspiration, pendant qu'Henri descend.*

O providence!
Doit-on jamais
Douter de tes bienfaits?

ANNA, *à Henri.*

Richard pardonne.

HENRI.

Lui! jamais.

ANNA.

Tu sauras tout.

SEYMOUR.

Contre toute espérance,
Qui te ramène ici?

HENRI.

De ces remparts
J'allais franchir l'enceinte; alors je vois paraître
Un officier du roi. Bientôt de toutes parts
On s'empresse, on s'émeut. Par ordre de son maître,
Il vient sans doute apporter mon arrêt.
Ma place est en ces lieux, et j'accours la reprendre:
Qu'il vienne, je suis prêt.

ANNA.

Non, non, rassure-toi.

SEYMOUR.

Je saurai te défendre,
Ou mourir avec toi.

HENRI.

Fuyez un malheureux; chers amis, laissez-moi.

ANNA et SEYMOUR.

Non, non, rassure-toi.

CHŒUR, *en dehors.*

Vive Richard! vive notre bon roi!

ANNA et SEYMOUR.

Tu l'entends! ô douce espérance!

SCENE XI et dernière.

Les Mêmes, WILLIAMS, AKINSON, Soldats.

CHŒUR, *en entrant.*

De Richard chantons la clémence.

WILLIAMS, *à Henri.*

Mortimer a du roi vaincu la résistance ;

AKINSON, *de même.*

Sa Majesté vous fait grace, seigneur;

WILLIAMS.

Mais elle y met un prix auquel il faut souscrire.

HENRI, *avec noblesse et énergie.*

Oui, s'il ne blesse en rien la loyauté, l'honneur.

WILLIAMS.

A l'union où votre cœur aspire,
Richard enfin consent;
Mais il exige qu'à l'instant
Tous deux et pour jamais vous quittiez l'Angleterre.

HENRI, *avec un mélange d'amour et de crainte.*

Il faut choisir entre un époux, un père ;
Anna, que répondrai-je au roi!

ANNA.

Puis-je être heureuse loin de toi ?

HENRI, *avec transport.*

Aveu charmant! ô jour prospère!
L'univers n'a plus rien qui soit digne de moi!
De tous les biens que m'offre l'Angleterre,
Je n'en desirais qu'un, mais le plus précieux :
Richard en l'accordant en ce jour à mes vœux,
M'a, de tous les mortels, rendu le plus heureux.

(*A Seymour.*)

Adieu, Seymour, ami de mon enfance;
Qu'avec regret je m'éloigne de toi!

Mais nos cœurs, chaque jour, franchissant la distance,
Pourront s'entendre encor des rives de la France.

HENRI et SEYMOUR.

Oui, nos cœurs, chaque jour, franchissant la distance,
Pourront s'entendre encor des rives de la France.

(*Ils s'embrassent.*)

CHŒUR GÉNÉRAL.

De Richard chantons la clémence :
Vive Richard ! vive notre bon roi !

FIN.

De l'imprimerie de HOCQUET et Compagnie, rue du Faubourg Montmartre, N°. 4, au coin du Boulevard.

MARGUERITE D'ANJOU,

MÉLODRAME HISTORIQUE EN TROIS ACTES, EN PROSE, ET A GRAND SPECTACLE;

PAR R. C. GUILBERT-PIXERÉCOURT.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Gaîté, le 11 *janvier* 1810.

Musique de M. GÉRARDIN-LACOUR.

SECONDE ÉDITION.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n°. 51.

1810.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MARGUERITE D'ANJOU, veuve de Henri VI, roi d'Angleterre.	Mlle *Bourgeois.*
ÉDOUARD, prince de Galles, son fils, âgé de onze ans.	Mlle *Élisa.*
Le duc de LAVARENNE, grand sénéchal de Normandie.	M. *Marty.*
ISAURE, épouse du Sénéchal, sous le nom d'Eugène.	Mme *Picard.*
RICHARD, duc de Glocester.	M. *Lafargue.*
CARL, charbonnier et chef de voleurs.	M. *Tautin.*
MORIN, chirurgien gascon.	M. *Duménis.*
BELLEPOINTE, canonnier français.	M. *Camel.*
HORNER, officier dans l'armée de Marguerite.	M. *Adam.*
STOFFEL, voleur de la troupe de Carl et espion du duc de Glocester.	M. *Pascal.*
CROFT, voleur.	M. *Tony.*
UN SOLDAT Anglais.	M. *Lafitte.*
Soldats Français.	
Soldats Anglais.	
Bûcherons Ecossais, déguisés en voleurs.	
Paysannes Ecossaises.	

La scène se passe en 1462, *près d'Exham, petite ville du Northumberland, non loin des frontières d'Ecosse.*

Vu au ministère de la Police générale de l'Empire, conformément aux dispositions du décret Impérial du 8 juin 1806, et à la décision de son Excellence le Sénateur Ministre, en date de ce jour. Paris, le 17 novembre 1809. *Le Secrétaire général*, SAULNIER.

Vu l'approbation, permis d'afficher et représenter, ce 8 janvier 1810. *Le conseiller d'Etat, Préfet de Police, comte de l'Empire.* DUBOIS.

MARGUERITE D'ANJOU.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une plaine, traversée par une rivière, sur laquelle est un pont de pierre ruiné, et dont les arches du milieu sont réparées en charpente. La partie qui est en-deçà de la rivière est occupée par un camp en désordre ; quelques tentes ; des toiles jetées sur des branches et des pieux ; des baraques, etc. Aux trois premiers plans, la tente de la Reine ; elle est ouverte au lever du rideau, et laisse voir le site qu'on vient de décrire. On voit des paysans armés, mêlés avec des soldats, tous groupés diversement ; les uns boivent, les autres dorment, jouent, mangent, etc.

SCENE PREMIERE.

BELLEPOINTE, HORNER, *appuyés contre une pièce de canon. Ils jouent aux dez sur un tambour.*

BELLEPOINTE.

Douze. Warwick sera vaincu.

HORNER.

Je le désire. Mais je me souviens de la bataille de Northampton, où il commandait l'aîle droite. Journée fatale qui nous coûta dix mille hommes, et dans laquelle notre bon Roi fut fait prisonnier.

BELLEPOINTE.

Puis traîné à Londres comme un criminel, et poignardé dans la tour par l'infâme Glocester. Mais éloignons ce souvenir déchirant. Nous sommes ici pour venger ce forfait inoui, et remettre la courageuse Marguerite sur le trône qui lui appartient ; notre mission sera remplie.

HORNER.

J'y verserai jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

Nota. Toutes les indications que l'on trouvera dans la pièce sont censées prises du parterre, c'est-à-dire relativement aux spectateurs. Les personnages doivent être placés au théâtre comme ils le sont en tête de chaque scène.

BELLEPOINTE.

Nous l'emporterons, brave Horner ! Les champs de Wakefield et de Saint-Albans retentissent encore de vos cris de victoire.

HORNER.

Oui. Mais combien d'autres attestent nos défaites, et semblent prouver que le ciel protège le criminel Edouard !

BELLEPOINTE.

Dans ces jours de désastre votre cause n'était pas soutenue par le duc de Lavarenne ; Marguerite n'avait point encore paru à la cour de Louis XI, et enflammé le cœur de notre jeune noblesse. Vous ne comptiez point alors quinze cents Français dans votre armée !... Savez-vous, Horner, ce que peuvent quinze cents Français animés par la gloire et le désir de s'illustrer aux yeux de la beauté ? C'est plus qu'il n'en faut pour conquérir les trois royaumes. Allons, mille bombes ! à notre entrée dans Londres ! (*Ils trinquent.*)

HORNER.

Puisse l'évènement justifier votre enthousiasme !

BELLEPOINTE.

Il le justifiera.

SCENE II.

ISAURE, MORIN, BELLEPOINTE, HORNER.

(On voit Isaure et Morin se présenter à la tête du pont. Ils sont arrêtés par la sentinelle, et paraissent se quereller avec elle.

MORIN, *très-haut.*

Hé donc ! jé n'ai pas dé compte à térendre. La consigne ?... Jé m'en bats l'œil ! Jé veux parler à la Reine... Entends-tu, c'est à la Reine qué jé veux parler... Où est-elle ? Que fait-elle ? Hein ? Elle visite le camp ?... Eh bien ! va la chercher. Donne-moi ta hallebarde, jé garderai ton poste.

BELLEPOINTE.

Plaisante proposition !

HORNER.

Que demande cet étranger ?

BELLEPOINTE.

Il est facétieux ! Je me trompe fort, ou son accent et sa gaîté m'annonçent un compatriote. N'est-il pas vrai, l'ami, vous êtes Français ?

MORIN.

Certainément ! et jé m'en fais honneur. (*A la sentinelle.*)

Qué diable ! laissé-moi donc passer . . . Tu vois bien qué jé suis en pays dé connaissance. (*A Isaure.*) Viens ça , pétit. (*Ils traversent tous deux le pont. A Bellepointe.*) Oui , mon brave , jé suis Français , originairé dé Bordeaux , naturalisé à Caudébec , en Normandie. Jé mé nomme Morin , j'ai pour prénom Michel.

BELLEPOINTE.

Ah ! Michel Morin !

MORIN.

C'est céla même. A l'exemple dé mon patron , j'ai su mettre à profit les talens universels qué la bienfaisanté nature m'a départis ; hé donc, jé fais un peu dé tout. Jé compose des vers , qué jé mets en musique , et qué jé chante divinément bien , quoiqu'en disent les envieux ; car , attendu qué les ignorans sont en très-grandé majorité dans cé bas monde , jé n'ai rencontré partout qué des antagonistes et des censeurs ; mais jé m'en bats l'œil. Dé plus ; jé danse à faire plaisir ; jé rase à faire peur (pour la vivacité s'entend); jé saigne jusqu'à extinction ; jé coupe les cheveux , les bras , les jambes , et même les oreilles à quiconqué s'avisé dé douter dé mon mérite.

(Il se tourne vers les paysans qui se sont approchés , et qui paraissent s'égayer de sa jactance.)

BELLEPOINTE.

Je ne crois pas que personne ici ait cette hardiesse.

MORIN.

J'ai su qué la reine Marguerite faisait un appel à tous les hommes braves , déterminés et amans dé la beauté , et jé mé suis mis aussitôt en campagné. J'apprends à Dieppe qu'on équipe un bâtiment pour l'Angleterre. Jé mé présente au comte dé Longuéville , chargé dé rassembler des hommes pour l'armée dé la reine Marguerite ; il est , comme dé raison , enchanté dé ma bonne mine , et m'enrôle de suite en qualité dé chirurgien. J'ai ma patente en poche... Oh ! jé suis en règle , et tout prêt à exercer mes fonctions. Si jé né guéris pas tous ceux qui uséront dé mon ministère , du moins jé mé flatte d'en fairé rire quelques-uns ; et après la mort , a dit jé né sais quel auteur , la gaîté est lé remède à presque tous les maux.

BELLEPOINTE.

Très-bien conclu , mon camarade

HORNER, *d'un ton sévère.*

Vous montrerez vos papiers au duc de Lavarenne , lieutenant de Marguerite.

ISAURE, *à part avec joie.*

Il est ici !

HORNER.

Car vous pensez bien que la prudence ne permet pas d'admettre des étrangers, sans savoir d'où ils viennent, et par qui ils sont envoyés.

MORIN.

Certainément ! c'est très - naturel. . . . Aussi jé né m'offensé pas...

BELLEPOINTE.

Si l'on recevait indistinctement tous ceux qui se présentent, la sûreté de l'armée serait bientôt compromise. Aussi M. le Duc a-t-il établi là-dessus l'ordre le plus sévère.

ISAURE, *à part.*

Comment rester inconnue ?

BELLEPOINTE.

Ce jeune homme t'appartient sans doute ?

MORIN.

Mais...

ISAURE, *bas et vivement.*

Dites que oui.

MORIN.

A-peu-près. Il était sur lé même bâtiment qué moi, et m'a suivi depuis Berwick, où nous avons débarqué.

BELLEPOINTE.

Comment l'appeles-tu ?

MORIN.

Comment jé l'appelle ?... C'est sélon ; tantôt d'uné façon, tantôt...

HORNER.

N'a-t-il pas un nom?

MORIN.

Parbleu ! sans doute. Il faut bien qué chacun ait le sien. Par exemple, jé m'appellé Morin. (*A Horner.*) Vous... (*bas à Isaure.*) Dis-moi donc ton nom.

HORNER.

Horner.

MORIN, *à Bellepointe.*

Toi ?... (*bas à Isaure.*) Ton nom ?

BELLEPOINTE.

Bellepointe.

ISAURE, *bas à Morin.*

Eugène.

MORIN.

Bellépointé ! Ah! il est joli ce nom-là ! Il conviendrait bien à un canonnier.

BELLEPOINTE.

Aussi le suis-je.

MORIN.

Jé t'en félicité. Hé donc! puisses-tu pointer si bien les Anglais, qu'il n'en échappe pas un.

HORNER.

Saurons-nous enfin comment s'appelle ton compagnon ?

MORIN.

Est-cé qué jé né vous l'ai pas encore dit? Eugène, n'est-cé pas ?

ISAURE, *timidement.*

Oui.

MORIN.

Vous l'entendez. Il s'appelle Eugène.

BELLEPOINTE.

Ah! ça, tu le connais au moins ?

HORNER.

Arrangez-vous. Vous en répondez sur votre tête.

MORIN.

Sur ma tête !... Un moment.

ISAURE, *bas.*

Ne craignez rien... Ne m'abandonnez pas, vous saurez tout. (*Elle lui met une bague au doigt.*)

MORIN, *à part.*

Qué signifie ?... Cetté bagué est tout-à-fait jolie.

BELLEPOINTE.

Eh bien ! tu balances ?

MORIN.

Non, jé né balancé pas. Mais où donc est cetté grandé Reine ? Né puis-je être admis à l'honneur dé la voir ?

BELLEPOINTE.

Elle visite les postes avec le prince de Galles son fils, et le duc de Lavarenne. Nous allons à sa rencontre pour lui annoncer l'arrivée d'un homme qui, selon toute apparence, nous sera fort utile; car d'après la disposition des deux partis, on se portera des coups vigoureux. (*Il s'éloigne.*)

MORIN.

Tant mieux, sandis ! c'est cé qué jé démande pour mé faire connaître avantageusement... Allez, jé vous attends dé pied ferme.

(Horner, en s'en allant par le pont, les désigne à la sentinelle, et semble lui recommander de ne pas les perdre de vue.)

SCENE III.

MORIN, ISAURE.

MORIN.

Ah ça, petit gaillard, vous allez mé dire, jé pénse, dans quel lieu vous avez dérobé cé bijou.

ISAURE.

Plus bas, je vous en prie.

MORIN.

Comment, sandis! plus bas!

ISAURE.

Mon cher Morin!

MORIN.

Jé né suis pas votré cher Morin. Né croyez pas mé séduire avec des paroles emmiellées. Lé cher Morin n'a jamais été pendu, et né commencera point pour vous. Voyons... expliquons-nous vîte. Vous l'avez entendu; jé réponds dé vous. Il faut qué ma conscience soit intacte.

ISAURE.

Quoique votre caractère ne soit pas de nature à justifier la confidence que je vais vous faire, elle devient excusable par la nécessité. La situation embarrassante où je me trouve, et de laquelle vous seul pouvez me tirer, exige que je vous apprenne un secret que je m'étais bien promis de ne confier à personne; mais j'ose croire que vous n'en abuserez pas.

MORIN.

C'est sélon. Au fait, dé quoi s'agit-il?

ISAURE.

De me cacher aux yeux d'un époux.

MORIN.

D'un époux?... Pétit séducteur!... N'espérez pas qué jé favorise....

ISAURE, *avec dignité.*

Vous ne me comprenez pas, Morin. C'est mon époux que je viens chercher en ces lieux.

MORIN.

Votre!... Eh quoi! vous seriez?...

ISAURE.

Isaure, duchesse de Lavarenne.

MORIN.

L'épouse du grand Sénéchal dé Normandie! Excusez, madame; jé suis bien coupable d'avoir osé... On dit en effet qué M. lé Duc...

ISAURE.

J'avais à peine quinze ans lorsque mes parens formèrent cette union, fondée sur les convenances, mais pour laquelle l'amour ne fut point consulté. Des intérêts de famille exigèrent même qu'elle demeurât secrète ; et, si j'en excepte nos parens les plus proches, personne ne soupçonne peut-être encore aujourd'hui que le duc de Lavarenne ait changé d'état. Mon cœur, libre encore, vola au-devant de l'époux que l'on me présentait ; mais celui-ci, comblé des dons de la nature et de la fortune, énorgueilli de la faveur dont il jouissait à la cour, et des succès constans qu'il y avait obtenus, dédaigna la conquête facile d'un enfant, et me quitta bientôt pour aller cueillir les doubles lauriers que lui offraient la gloire et la galanterie.

MORIN.

Passé pour la gloire, mais...

ISAURE.

La fatalité qui semblait vouloir m'enlever sans retour le cœur du Sénéchal, permit que la reine Marguerite vînt alors à Paris pour solliciter de Louis XI les moyens de venger le meurtre de son époûx et de reconquérir ses États; je ne connais pas cette princesse, mais on m'a dit souvent que sa beauté, son esprit et son courage la rendent digne de régner sur l'Univers. Sa vue ralluma l'ardente passion que le duc avait conçue pour elle à la cour de Lorraine ; car j'ai sû depuis qu'il se trouvait à Nancy, lorsque le marquis de Suffolck vint y demander à Réné d'Anjou, la main de sa fille, pour Henri VI son maître, et qu'il avait mis en usage tous les moyens que peuvent suggérer l'amour et la jalousie pour empêcher cette alliance.

MORIN.

Peiné perdue, madame, peiné perdue ! Toutes les fois qu'un rival peut mettre un trôné dans la balancé, alors l'amour, quelqué grand qu'il soit, né pèse pas une once.

ISAURE.

Marguerite, devenue bien plus intéressante encore par ses malheurs, se vit bientôt entourée d'une cour nombreuse ; mais de tous les chevaliers qui accoururent lui présenter leurs services, le duc de Lavarenne fut le plus empressé et le mieux accueilli. Il offrit sa fortune et son bras ; la Reine accepta l'un et l'autre, et il parvint à rassembler en peu de temps une petite armée, à la tête de laquelle il se flatte de la replacer sur le trône.

MORIN.

Cé n'est pas parcé qué j'en fais partie, mais maintenant

jé né doute pas qué cetté pétite armée né devienne avant peu uné pépinière dé héros. Mais êtes-vous bien sûre qué M. le Duc ait oublié lé nœud charmant qui l'unit à une épouse égalément intéressante par sa jeunesse et par ses grâces ?

ISAURE.

Oui, Morin, je n'en saurais douter. Des amis...

MORIN.

Ils avaient peut-être intérêt dé vous tromper.

ISAURE.

Le bruit public...

MORIN.

Est presque toujours menteur ou exagéré. Il se pourrait qué lé duc de Lavareune, aussi distingué par sa courtoisie qué par ses hauts faits d'armes, n'eût embrassé la causé dé Marguerite, qué par enthousiasme, et pour signaler son ardeur chévaleresque.

ISAURE.

Il n'est que trop vrai qu'il m'a totalement bannie de son cœur. Résolue à mourir, si je ne puis ramener l'ingrat qui m'abandonne, j'ai voulu du moins connaître ma redoutable rivale, et savoir jusqu'à quel point elle est aimée. Seule et sans autre guide que ma tendresse, j'ai quitté mes domaines. Sous ce déguisement je veux approcher de mon époux ; le voir, veiller sur lui sans en être connue, sans qu'il puisse soupçonner ma présence. Trop heureuse si je puis détourner le coup qui viendrait le frapper, et le diriger vers ce cœur rempli de son image. Vous voilà maître de mon secret... Secondez-moi dans le dessein généreux qui m'a conduit ici. Ah Morin ! si de l'or peut payer votre discrétion, je la mets à tel prix que vous exigerez. Mais, je vous en conjure, ne trahissez pas la malheureuse Isaure.

MORIN.

Vous trahir, sandis ! A Dieu né plaise qué jé la commette cette action infâme. (*Avec emphase.*) Non, madame, vous n'aurez pas vainement compté sur mon sécours. Réprenez cetté bagué et acceptez mes services. Jé sérais indigne du beau nom dé Français, si jé pouvais démeurer insensible aux prières dé l'innocencé persécutée et dé la beauté douloureuse dans les larmes. Hé donc, disposez dé Michel Morin ; il est à vous à la vie, à la mort. (*On entend battre aux champs.*) Cé bruit annonce lé rétour dé la Reine.

ISAURE, *regardant en-dehors.*

Le Duc l'accompagne. L'ingrat ! après une aussi longue séparation, est-ce auprès d'une rivale que je devais le revoir !

MORIN.

Madame, il n'est pas prudent dé vous offrir d'abord à sa vue ; outre que votre émotion vous trahirait infailliblement, il sé pourrait qué M. lé Duc vous reconnût.

ISAURE.

Je n'avais que quinze ans quand il me quitta, et cinq années à cet âge...

MORIN.

Ont dû vous dévélopper et occasionner un changément considérable, d'accord ; mais n'importe. Jé pense qué pour plus dé sûreté, il faut ajouter encore à votre déguisement. Céci, c'est dé mon ressort. Vous êtes blonde ? En un clin-d'œil jé veux vous faire brune. Cetté jolie figure n'annonce rien dé mâle... Deux petites moustaches, artistément placées, vous donneront un air martial. Oui, sandis ! avant qu'il soit deux jours, jé veux qué la reine Marguerite meure d'amour pour vous. Suivez-moi... J'ai dans mon havresac tout cé qu'il faut... Eclipsons-nous... là, à deux pas... derrière ces grands arbres...

ISAURE.

Fortune ! amour ! je m'abandonne à vous !

(Ils s'enfoncent, à droite, à travers les arbres.)

SCENE IV.

HORNER, LE SÉNÉCHAL, MARGUERITE, ÉDOUARD, BELLEPOINTE.

(A l'entrée de la Reine, tout le monde accourt et se tient sous les armes.)

TOUS.

Dieu sauve la Reine !

MARGUERITE.

Braves amis ! combien ces témoignages de votre amour me touchent et me pénètrent. Ah ! si je désire de recouvrer ma puissance, c'est surtout pour avoir les moyens de reconnaître dignement tant d'affection et de fidélité.

LE SÉNÉCHAL.

Vous la recouvrerez, madame ; jamais le ciel n'eut à protéger une cause aussi belle et plus juste.

MARGUERITE.

Plus juste ! Oui. Que demandé-je aux Anglais ? L'héritage de mon fils ; le trône que lui a transmis son père, qui lui appartient légitimement à titre de succession, et n'a pu

lui être ravi que par la coupable mobilité d'un parlement toujours prêt à se ranger du côté du plus fort.

LE SÉNÉCHAL.

Bientôt il se déclarera pour vous.

MARGUERITE.

Il le devrait, sans doute. Si l'amour des peuples est la juste récompense du bien qu'on leur a fait, qui jamais eut plus de droits que la veuve de Henry (1)? Souvent chargée par mon époux de tenir les rênes de l'État, ai-je abusé de sa confiance et de mon empire? Le bonheur de l'Angleterre n'a-t-il pas été l'unique objet de ma constante sollicitude? Et cependant quel a été le prix de tant de soins?... Après un règne de trente-huit ans, Henry est regardé comme un usurpateur, et c'est un Plantagenet qui occupe sa place! Le farouche Glocester, ce tigre de la maison d'Yorck, a trempé ses mains homicides dans le sang du meilleur des Rois!.... Et la veuve et le fils de Henry, naguères environnés de la splendeur du trône, sont réduits à mendier dans des cours étrangères!

LE SÉNÉCHAL.

Que dites-vous, madame? ce mot est un outrage. Il ferait croire que les Français ont cessé d'être les défenseurs du beau sexe! Ah! s'ils avaient pû se montrer à ce point ennemis de leur gloire et démentir leur réputation, jusqu'à abandonner les bannières de la beauté, un seul de vos regards aurait suffi pour les y ramener tous. Qu'il vous souvienne, madame, de l'empressement avec lequel notre jeune noblesse vola au-devant de vous!..: Louis vous avait permis d'engager à votre service tous ceux qui se présenteraient volontairement; mais il fut obligé de restreindre cette permission; vous eussiez bientôt dépeuplé ses états.

MARGUERITE, *avec affection.*

Je sais aussi, cher Duc, à qui je suis redevable de tant de zèle, ce cœur ne l'oubliera jamais. (*se tournant vers l'armée.*) Si le sort devenant plus juste, permet que, grace à votre courage, mon fils règne un jour sur la Grande-Bretagne, les malheurs de Henry seront une leçon frappante pour sa vie entière. Formé à l'école de l'adversité, il aura

---

(1) Henri VI n'était pas mort à l'époque où j'ai placé l'action. Il n'a péri que cinq ans plus tard; mais outre que sa vie a été purement passive, puisque depuis la bataille de Northampton, il est resté presque sans interruption à la tour de Londres, la supposition de sa mort devenant favorable à mon drame, j'ai cru pouvoir me permetre ce leger anachronisme. *Note de l'auteur.*

sur son père l'avantage d'avoir fait l'utile épreuve de l'infortune. Peut-être le ciel n'a-t-il voulu lui donner qu'à ce prix l'instruction nécessaire pour gouverner avec sagesse. Je ne croirai pas qu'il l'ait payée trop cher, si je la fais servir au bonheur de la nation, et si je puis faire oublier à l'Angleterre, dans un règne de justice et de paix, les troubles qui la désolent depuis trop long-tems.

ÉDOUARD.

Oh oui! quand je serai Roi, je veux que tout le monde soit heureux.

(On baisse à demi la draperie qui ferme la tente de la Reine, de manière à la faire remarquer.)

SCENE V.

Les Précédens, MORIN, ISAURE *avec une perruque brune et des moustaches.*

BELLEPOINTE, *s'avançant avec respect.*

Les deux Français, dont nous avons annoncé l'arrivée à sa Grace, sollicitent l'honneur d'être admis devant elle.

MARGUERITE.

Qu'ils s'approchent. Bons Français, soyez les bien venus! Je contracte chaque jour des dettes immenses envers votre nation. (*elle regarde Lavarenne d'une manière significative.*) Un seul instant peut les acquitter. Que mes vœux s'accomplissent, et cet instant sera le plus heureux de ma vie.

ISAURE, *à part avec inquiétude.*

Quelle expression! Comme elle a regardé le Sénéchal.

BELLEPOINTE, *à Morin.*

Tes papiers.

(Morin les lui donne et Bellepointe les remet au Sénéchal qui les examine.)

MORIN, *à part.*

Prouvons qué jé suis modeste quoiqué gascon. (*haut, après avoir salué respectueusement Marguerite.*) Grandé Reine, il est vrai qué jé possède des talens prodigieux, mais il est encore plus vrai qué mon zèle, pour votre service, est millé fois au-dessus de mes talens.

ÉDOUARD, *à Isaure.*

Et toi, viens-tu aussi te battre pour nous?

ISAURE.

Oui, mon Prince. Vaincre ou mourir fut toujours la devise des Français ; je sens mieux que jamais aujourd'hui que c'est la seule qui me convienne.

MARGUERITE.

Ce jeune homme a une figure tout-à-fait distinguée.

MORIN, *à part.*

Grace à mes moustaches !

LE SÉNÉCHAL.

Et une voix bien touchante.

ISAURE, *à part.*

L'ingrat la méconnaît !

MORIN, *à part.*

Puissé-t-elle arriver jusqu'à son cœur !

LE SÉNÉCHAL.

Il s'exprime avec une grâce parfaite.

MARGUERITE.

Ce serait dommage de l'exposer aux dangers des combats.

MORIN, *bas à Isaure.*

Lé charme opère. Hé donc ! quand jé vous ai dit...

EDOUARD, *à sa mère.*

Je supplie votre Grace de permettre qu'il me serve de page.

MARGUERITE.

Mais... oui. N'y consentez-vous pas... (*Elle paraît désirer de savoir son nom.*)

BELLEPOINTE.

Il se nomme Eugène.

MARGUERITE.

Eugène ?

ÉDOUARD.

Dis oui, je t'en prie.

ISAURE.

Tout ce qui me rapprochera de votre auguste personne, madame, ne peut que m'honorer et combler mes plus chers désirs.

ÉDOUARD, *à Isaure.*

Oh ! tu es bien aimable ! embrasse-moi... La Reine le permet. Ecoute, tu ne me quitteras plus... Sais-tu manier la lance, l'épée ?

ISAURE.

Je suis bien novice encore.

ÉDOUARD.

Tant pis! tu m'aurais appris ce que tu sais. Eh bien, c'est moi qui serai ton maître. Nous nous escrimerons du matin au soir. Je veux devenir bien habile afin de battre nos ennemis. Quand on veut être Roi, il faut s'accoutumer de bonne heure à donner l'exemple.

MARGUERITE.

Oui, mon fils : n'oubliez jamais que le trône impose tous les devoirs, et ne dispense d'aucun.

LE SÉNÉCHAL.

Il sera le digne héritier des vertus et du courage de sa mère. Bellepointe, je te charge de l'éducation militaire du jeune Prince et d'Eugène.

BELLEPOINTE.

M. le Duc, j'accepte avec transport cet honorable emploi, et je m'en acquitterai...

MARGUERITE.

Comme un Français ; c'est tout dire.

HORNER, *avec humeur.*

Toujours les Français ! Toutes les faveurs, tous les éloges sont pour eux.

BELLEPOINTE.

C'est tout simple, mon camarade. D'abord, sans amour-propre, ils le méritent ; et puis, la Reine est Française : voilà, j'espère, des raisons sans réplique.

EDOUARD.

Allons, Bellepointe, viens tout de suite nous donner une leçon.

BELLEPOINTE.

Je suis à vos ordres, mon Prince.

ÉDOUARD, *à Isaure.*

Viens.

(Isaure hésite, on voit qu'elle est fâchée de laisser son époux avec la Reine.)

MARGUERITE.

Allez, Eugène.

MORIN.

Moi, jé vous suis pour chanter lé vainqueur.

(Edouard sort en tenant Isaure par la main. Ils sont suivis de Bellepointe et de Morin.)

MARGUERITE, *à Horner.*

Laissez-nous. (*Horner sort.*)

SCENE VI.

MARGUERITE, LE SÉNÉCHAL.

(*La tente est entièrement fermée.*)

MARGUERITE.

Eh bien, Sénéchal, que pensez-vous de l'évènement qui se prépare et qui va décider de mon sort ?

LE SÉNÉCHAL.

Tout vous présage le plus heureux succès, madame. Le Northumberland retentit partout du bruit des armes; le roi d'Ecosse vous envoie des secours; le duc de Sommerset s'avance à la tète de douze mille hommes; le peuple vient de toutes parts se ranger sous vos drapeaux...

MARGUERITE.

Le peuple! Ah! Sénéchal, qui plus que moi a fait l'épreuve de son inconstance? Il se presse, il me flatte aujourd'hui, dans l'espoir des récompenses, parce qu'il croit au retour de mon pouvoir. Que demain un nuage obscurcisse l'éclat passager qui m'environne, cette foule empressée se dissipera comme une ombre légère, et je ne trouverai plus que des ennemis, des assassins peut-être, dans ces hommes en apparence si fidèles et si dévoués.

LE SÉNÉCHAL.

Ah! madame, ce tableau affligeant...

MARGUERITE.

Est vrai. Il est justifié par l'expérience de tous les tems. Je n'ai qu'un ami, un ami sûr et véritablement sincère. L'homme, qui pour me suivre et défendre ma cause, a abandonné son pays et sa famille, s'est dépouillé pour moi de tout ce qu'il possédait, a renoncé à son rang, à ses titres, à sa fortune, est le seul sur qui je puisse compter; celui-là seul mérite tous mes sentimens.

LE SÉNÉCHAL.

Ce que j'ai fait pour vous, madame, est loin de ce que vous méritez. (*A part.*) Qu'il m'en coûte pour retenir ce fatal secret toujours prêt à s'échapper.

MARGUERITE.

Vous soupirez, Sénéchal! Vous avez des peines.

LE SÉNÉCHAL.

Oui, madame... Mais parlons de vos espérances.

MARGUERITE.

Non, mon ami, parlons avant tout de vos chagrins; je veux les connaître.

LE SÉNÉCHAL.

Permettez que nous nous occupions de vos seuls intérêts.

MARGUERITE.

Mon cher Sénéchal, depuis long-tems je respecte vos secrets. Si j'ai mérité votre confiance, ne balancez pas à m'ouvrir votre cœur. Ce n'est pas la curiosité qui me fait désirer de lire dans votre âme; c'est l'intérêt le plus vif, l'amitié la plus tendre.

LE SÉNÉCHAL, *à part.*

Honneur, devoir, soutenez mon courage.

MARGUERITE.

Demain, aujourd'hui peut-être, nous volerons au combat. Qui sait le sort qui nous attend, et si le signal redoutable ne sera point celui de notre séparation. Au nom du ciel, ne me cachez pas vos chagrins, leur poids sera plus léger, si une amie véritable les partage.

LE SÉNÉCHAL.

Ah! madame!

MARGUERITE.

Quels sont les maux que ne peuvent guérir le tems et l'amitié?

LE SÉNÉCHAL.

Les miens. Ah! vous êtes loin d'en soupçonner toute l'étendue. Luttant sans cesse avec moi-même; me faisant une violence continuelle pour les renfermer dans mon sein; à jamais privé de l'espérance de les voir terminés; entièrement livré à une passion insurmontable, qui fait le charme et le tourment de mon existence... de grace, madame, ne me forcez pas à vous en dire davantage; laissez-moi me consumer en silence; ne m'exposez pas à perdre à la fois votre estime et la vie; laissez-moi mourir digne d'être plaint, d'être regretté par votre âme sensible, qui ne connaîtra pas, qui ne doit jamais connaître la cause de mon désespoir.

MARGUERITE.

Quoi! Sénéchal, aimeriez vous?

LE SÉNÉCHAL.

Dites donc que j'adore, que j'idolâtre!... Oui, le sort en est jeté! Dussé-je en périr, il faut que ma bouche confirme ce que mon trouble a du vous apprendre. Mon amour est trop violent pour vous le taire plus long-tems. Oui, Marguerite, je vous aime; je vous adore; cette passion, chère et fatale, fera le destin de ma vie. Je ne puis rien opposer à son invincible puissance. C'est envain que j'ai combattu ce sentiment impérieux. Je suis coupable, je l'avoue, je

suis indigne de pardon ; je sens que je vous fais une mortelle offense... Mais la force humaine ne peut résister à tant d'assauts. Connaissez toute la violence de l'amour que vous m'avez inspiré. Votre colère, le tems, l'absence, le bouleversement de la nature entière, ne pourraient vous bannir de ce cœur où vous régnez, et qui battra pour vous tant qu'une goutte de ce sang que vous animez, circulera dans mes veines.

MARGUERITE.

Relevez-vous, Sénéchal. Loin de m'irriter, votre aveu me touche.

LE SÉNÉCHAL.

Qu'avez-vous dit?

MARGUERITE.

Que je ne puis me défendre d'éprouver la plus vive reconnaissance pour un guerrier digne de toute mon admiration. Oui, Sénéchal, je ne crains pas de l'avouer; si je recouvrais ma couronne et qu'il me fût permis de la partager avec vous, je croirais ne pouvoir mieux servir ma nation qu'en m'associant un héros qui mettrait son bonheur et sa gloire à défendre mes droits.

LE SÉNÉCHAL, *anéanti.*

Qu'entends-je?

MARGUERITE.

La vérité.

LE SÉNÉCHAL.

Oh! moment délicieux et cruel!

MARGUERITE.

Je le pourrais sans crime, puisque je n'appartiens qu'à moi seule.

LE SÉNÉCHAL.

Sans crime! et moi, moi!... (*il se cache la tête dans les mains.*) Oh! jour à la fois heureux et terrible!... Marguerite, s'il arrivait que nous fussions séparés, promettez-moi du moins que vous me conserverez votre estime.

MARGUERITE.

Elle fut et sera toujours la base de mes sentimens pour vous. Mais vous me cachez quelque secret qui vous afflige. Cher Lavarenne, je vous en conjure, expliquez-moi la cause du trouble où je vous vois.

LE SÉNÉCHAL.

Vous la connaîtrez un jour. Alors, loin de m'accuser, vous me plaindrez; oui, Marguerite, vous me plaindrez, car je suis bien malheureux. (*A part.*) Quel mal tu me fais, cruelle Isaure!

SCENE VII.

MARGUERITE, ISAURE, LE SÉNÉCHAL.

ISAURE, *ouvrant la tente.*

Que désire Monseigneur ?

MARGUERITE.

Rien. Laissez-nous.

SCENE VIII.

MARGUERITE, ÉDOUARD, BELLEPOINTE, ISAURE, LE SÉNÉCHAL.

ÉDOUARD, *accourant avec une lance à la main.*

Viens donc, Eugène. Pourquoi as-tu quitté la leçon ?

ISAURE.

Pardon, mon prince ; j'ai cru que l'on m'appelait. (*douloureusement.*) Mais je me suis trompée.

ÉDOUARD.

La Reine veut-elle permettre que je lui montre ce que je sais ?

MARGUERITE.

Oui, mon fils.

ÉDOUARD.

Allons, Bellepointe ; d'abord l'exercice de la lance. (*aux différens signes de Bellepointe, il exécute, en marchant, tous les mouvemens que l'on peut faire avec la lance et le javelot.*) Maintenant l'arme blanche. (*il remet sa lance à Bellepointe qui lui donne une épée. Il s'escrime avec Isaure, et déploie beaucoup d'adresse et de vivacité dans ce petit combat, à la fin duquel Isaure laisse échapper son arme. Edouard, au comble de la joie, court dans les bras de Marguerite.*) La Reine voit bien que j'en sais maintenant plus qu'il ne faut pour battre les Anglais.

MARGUERITE, *à Bellepointe.*

Voilà un élève qui vous fera honneur.

SCENE IX.

BELLEPOINTE, MARGUERITE, ÉDOUARD, HORNER, LE SÉNÉCHAL, ISAURE, STOFFEL.

HORNER, *à la reine.*

Un courrier, qui arrive à l'instant, apporte cette lettre du duc de Sommerset, pour votre Grace.

MARGUERITE, *ouvre la lettre.*

(Pendant qu'elle lit, Stoffel passe derrière les personnages et se glisse, sans être vu, dans un coin de la tente, à droite. Après avoir lu, Marguerite s'approche de Lavarenne et lui dit :)

Le Duc me mande qu'il s'avance vers nous à marches forcées, et qu'il espère nous rejoindre peut-être aujourd'hui. Des feux allumés sur le sommet des montagnes voisines annonceront son arrivée.

STOFFEL, *à part.*

Des feux sur les montagnes !... Bon !

MARGUERITE.

Ils nous serviront de signal pour attaquer le féroce Glocester dans ses lignes, avant que Warwick ait pu le rejoindre, et qu'il ait eu le tems de rassembler toutes ses forces. Surpris de notre audace, il ne nous opposera qu'une faible résistance, et Sommerset, qui tombera à l'improviste sur ses flancs, achevera sa défaite.

LE SÉNÉCHAL.

Ce plan est bien conçu.

STOFFEL, *à part.*

Je vais le déranger. (*il sort furtivement.*)

SCENE X.

BELLEPOINTE, ISAURE, ÉDOUARD, MARGUERITE, LE SÉNÉCHAL, HORNER.

MARGUERITE.

Pendant que je vais parcourir la droite de l'armée, pour concerter avec les chefs les divers mouvemens qu'ils doivent exécuter, vous, Sénéchal, faites, avec vos braves Français, toutes les dispositions que vous jugerez convenables pour empêcher le passage de la rivière, et surtout pour la défense du pont. (*A demi-voix.*) Nous nous reverrons bientôt, et j'espère alors connaître tous vos secrets. (*haut.*) Suivez-moi, Édouard ; venez montrer à nos défenseurs celui qui doit être leur Roi.

(Elle sort suivie de son fils et d'Horner. Bellepointe et Isaure se retirent.)

SCENE XI.

ISAURE, LE SÉNÉCHAL.

LE SÉNÉCHAL.

Oui ! je dois le faire cet aveu, qui va détruire à jamais mon bonheur et renverser mes plus chères espérances. Si je le retardais plus long-tems, Marguerite pourrait croire que j'ai voulu la tromper. Elle aurait le droit de m'accuser de perfidie, de lâcheté. Grand Dieu ! Mes maux sont à leur comble ; mais ce serait-là le plus affreux de tous. (*il s'assied près d'une table, placée à droite dans un coin de la tente.*)

ISAURE, *à part, entr'ouvrant doucement la tente.*

Mon cœur me dit de voler dans ses bras ; mais la crainte, plus forte, me retient et semble enchaîner ma volonté.

LE SÉNÉCHAL, *écrivant.*

« Pardonnez, grande Reine, si la crainte d'attirer sur » moi votre courroux, m'a fait vous cacher le secret redou- » table qui cause mon malheur. »

ISAURE, *à part.*

S'il blâmait une démarche inspirée par l'amour... s'il me repoussait de son sein !... ah ! j'en mourrais, je le sens.

LE SÉNÉCHAL, *écrivant.*

« Envain vous m'avez flatté du plus heureux espoir. Le » sort nous sépare à jamais. Hélas ! ces mots si doux qui » pourraient nous unir, je les ai prononcés. »

ISAURE, *à part.*

Ses regards douloureux se portent vers le ciel ; on dirait qu'il l'accuse. (*A genoux.*) Mon Dieu ! quelle que soit la cause de sa peine, daigne l'adoucir ; ramène ses pensées vers celle qui lui a donné son cœur, et qui voudrait lui consacrer chaque instant de sa vie.

LE SÉNÉCHAL, *continuant d'écrire.*

« Oui, une autre a reçu mes sermens, et je ne puis me » le dissimuler, elle mérite toute mon estime ; elle méritе- » rait tout l'amour d'un cœur qui ne serait pas rempli de » l'image de Marguerite.

ISAURE, *à part, avec tristesse.*

Il a parlé de Marguerite.

LE SÉNÉCHAL, *écrivant.*

« Je suis donc coupable en vous aimant, et l'honneur veut » que je vous empêche de vous livrer à un sentiment que je

» ne puis éprouver sans crime. Adieu, Marguerite ; je vais » chercher dans les combats un repos que je ne puis plus con- » naître près de vous. Adieu, vous ne verrez plus l'infortuné LAVARENNE. » (*Il se lève après avoir plié et cacheté la lettre.*) Maintenant que j'ai satisfait à ce qu'exigeaient l'honneur et la loyauté, je me sens moins malheureux. Mon cœur bat plus librement. Il est là, l'éternel sentiment de notre devoir ; nul ne peut s'y soustraire. Par qui ferai-je tenir cette lettre à la Reine ? (*il aperçoit Isaure.*) Te voilà, Eugène ? tant mieux ! quoique je ne te connaisse que depuis un moment, cependant je te préfère à tout autre pour la commission délicate dont il s'agit. Ta figure, ta manière de t'exprimer, annoncent une âme honnête et de l'intelligence.

ISAURE.

Ce que je désire le plus au monde, c'est de plaire à M. le Duc.

LE SÉNÉCHAL, *à part.*

Sa voix a je ne sais quelle inflexion... (*haut.*) Ecoute, Eugène. Selon toute apparence, aujourd'hui, ou demain au plus tard, on se battra.

ISAURE.

Ciel !

LE SÉNÉCHAL.

Eh bien ! tu as peur ?

ISAURE, *avec une sensibilité naïve.*

Non pas pour moi, Monseigneur.

LE SÉNÉCHAL.

Et pour qui donc ?

ISAURE.

Mais pour vous...pour la Reine. (*A part.*) Sachons jusqu'à quel point il l'aime.

LE SÉNÉCHAL.

N'est-ce pas que tu n'as pu te défendre en la voyant d'une impression subite ?

ISAURE.

Il est vrai, Monseigneur ; j'ai éprouvé...

LE SÉNÉCHAL.

Ce qu'elle inspire à tous ceux qui ont le bonheur d'être admis près d'elle.

ISAURE.

Monseigneur paraît bien pénétré de toutes ses perfections.

LE SÉNÉCHAL.

Je ne le cache point, elles ont excité mon enthousiasme et mon admiration. L'espoir d'illustrer mon nom, en défendant

les droits d'une princesse malheureuse, a dû exalter mon courage, et je suis résolu à mourir, s'il le faut, pour replacer Marguerite sur le trône qui lui appartient.

ISAURE.

Mourir ! Et M. le Duc ne regrettera rien ?

LE SÉNÉCHAL.

Rien ! Qui t'a dit ?...

ISAURE.

Je pensais bien qu'un seigneur aussi galant, aussi aimable, devait avoir laissé en France...

LE SÉNÉCHAL, *à part.*

En France !... Oui !.. (*il soupire.*) Je ne puis, je ne dois jamais l'oublier.

ISAURE, *à part.*

Je n'ai pas perdu toute espérance.

LE SÉNÉCHAL.

Mais vous êtes curieux, Eugène.

ISAURE.

Pardon, Monseigneur. Je ne me consolerais pas de vous avoir offensé.

LE SÉNÉCHAL.

Revenons à l'objet dont je te parlais. L'emploi que t'a donné la Reine t'attache à sa personne et à celle de son fils ; ainsi tu ne les quitteras point.

ISAURE.

Et vous, Monseigneur, vous ne serez donc pas auprès d'elle?

LE SÉNÉCHAL.

Non.

ISAURE, *à part.*

Tant mieux !

LE SÉNÉCHAL.

Je commande l'aîle droite, et la Reine doit demeurer au centre. Après la bataille, et quelqu'en soit l'issue, tu remettras cette lettre à Marguerite. Tu me jures sur l'honneur de ne point la lui donner auparavant?

ISAURE.

Oui, Monseigneur. (*Elle prend la lettre.*)

LE SÉNÉCHAL.

J'aime à croire que tu rempliras fidèlement ta promesse, et je veux t'en récompenser d'avance. (*il lui offre une bourse.*) Il y a là de quoi assurer ta fortune.

ISAURE, *avec dignité.*

On n'achète point la fidélité, Monseignenr : de l'or ne saurait la payer.

LE SÉNÉCHAL.

Tu as raison. Je vois avec plaisir que je ne me suis pas trompé sur ton compte. Tiens, ce souvenir te flattera davantage. (*il lui donne un anneau.*)

ISAURE.

Je n'en avais pas besoin ; mais je l'accepte avec transport. Il ne me quittera jamais.

LE SÉNÉCHAL.

Adieu, Eugène. (*il ouvre la tente, dont on relève la draperie comme au commencement de l'acte.*)

ISAURE.

Est-ce que je ne dois plus revoir Monseigneur?

LE SÉNÉCHAL.

Je vais parcourir la partie du camp qui est confiée à mon commandement, et je reviendrai bientôt trouver ici la Reine pour lui rendre compte de l'exécution des ordres qu'elle m'a donnés.

ISAURE.

Si j'osais...

LE SÉNÉCHAL.

Parle.

ISAURE.

Je prierais Monseigneur de me permettre de l'accompagner.

LE SÉNÉCHAL.

Viens, mon ami.

ISAURE.

Ah ! monseigneur... (*elle se précipite sur sa main.*)

LE SÉNÉCHAL.

Bon Eugène !

ISAURE.

Vous comblez tous mes vœux !

LE SÉNÉCHAL.

Il m'intéresse vivement !

(*ils sortent tous deux par la gauche.*)

SCENE XII.

STOFFEL.

(Il était caché derrière la tente. Il suit de loin le Sénéchal et Isaure, en jetant les yeux de tous côtés. Dans les mouvemens qui vont être indiqués, il n'agit que quand la sentinelle du pont a le dos tourné. Il tient un arc à la main.)

Je viens de lancer de l'autre côté du fleuve un avis qui an-

nonce au duc de Glocester, l'arrivée prochaine de Sommerset et le signal convenu. Je ne doute pas qu'il n'en fasse promptement usage, et que nous ne voyons bientôt paraître sur le sommet des montagnes des feux trompeurs, qui éclaireront la défaite de Marguerite, au lieu du triomphe dont elle se flatte. Il me reste maintenant à remplir l'objet principal de mon message. Je dois placer sous ce pont cette boîte remplie de je ne sais quelle composition diabolique, dont l'explosion terrible et subite, au passage de la Reine, doit la frapper d'une mort inévitable. C'est à l'insu de Carl, de notre chef, que j'ai sollicité cette commission. Quelle serait sa colère s'il savait qu'un autre que lui est chargé de donner la mort à cette Reine altière, dont il est, depuis douze ans, l'implacable ennemi ! Quoique je ne me pique pas du tout de sensibilité, au contraire, j'avoue que ce moyen me répugne. Mais j'ai promis ; on me paye pour cela ; un honnête homme n'a que sa parole. *(il va placer adroitement sous le pont une boîte qu'il tenait cachée sous son manteau.)*

SCENE XIII.

STOFFEL, MORIN, puis BELLEPOINTE et des Soldats.

MORIN, *de loin, à Stoffel.*

Hé ! camarade...

STOFFEL, *se retourne, voit Morin, et change sur-le-champ d'attitude ; il feint d'être aveugle et boiteux.*

(*A part.*) On vient !... Changeons de rôle.

MORIN.

N'avez-vous pas vu...

STOFFEL.

Vu ! Hélas ! je le voudrais bien. Mais je suis privé de cet organe si nécessaire. (*il se dirige vers la rivière.*)

MORIN.

Comment, vous êtes aveugle ? . . . Eh bien, prenez donc garde, vous allez tomber dans la rivière. (*il regarde autour de lui.*) Eh ! Bellépointe ! Bellépointe ! viens donc.

BÉLLEPOINTE.

Que veux-tu ?

MORIN.

Avez-vous perdu la tête ?... Qué diable faites-vous ici dé cet aveugle ? Il sé noyait si jé né fusse arrivé.

BELLEPOINTE.

Qu'est-ce que tu dis ? Je ne connais point d'aveugle dans l'armée.

(Il arrive successivement plusieurs soldats qui sont attirés par les cris de Morin.)

STOFFEL, *à part.*

Haï ! haï !

MORIN.

Tu né connais pas ?... (*à part*) Dans lé fait, dé loin il m'avait paru ingambe. (*bas à Bellepointe.*) Jé soupçonne lé drôle ! Interrogé-le.

BELLEPOINTE.

Qui es-tu, l'ami ?

STOFFEL.

Hélas ! je suis un malheureux que la nature a cruellement maltraité.

BELLEPOINTE.

Que viens-tu faire dans ce camp ?

STOFFEL.

Implorer quelque secours de la pitié.

MORIN.

Y a-t-il long-temps que tu es aveugle ?

STOFFEL.

Depuis ma naissance.

MORIN.

Tant mieux, sandis ! (*bas à Bellepointe.*) Nous allons savoir la vérité. (*haut.*) Vite uné lancette, un bistouri, qué jé lui fasse l'opération.

STOFFEL.

Miséricorde ! je ne la supporterai jamais.

MORIN, *bas à Bellepointe.*

Il a peur : c'est un fourbe. Mais jé veux en être encore plus sûr. (*haut.*) Voyons qué j'examine ses yeux. (*il s'approche de Stoffel, qui est tenu par deux ou trois soldats.*) C'est cé qu'il mé faut. Lé malade a tous les symptômes réquis. Jé vais l'opérer devant vous. (*bas à Bellepointe.*) Il n'est pas plus aveugle qué moi.

STOFFEL.

Grace, M. le Docteur.

MORIN.

Mais non ; j'y songe. C'est lé ciel qui mé l'envoie. Dépuis long-temps jé cherche l'occasion dé faire usage d'une eau admirable, dont la découverte doit m'immortaliser.

STOFFEL, *à part.*

Ouf ! Je respire. Feignons d'être guéri par l'effet de cette

eau. (*haut.*) Oui, M. le Docteur, je préfère ce moyen ; il offre moins de dangers.

MORIN.

Qué l'on m'apporte ma pharmacie. (*bas à Bellepointe.*) Un peu d'eau dé la rivière. (*avec emphase*) Vous allez être témoins d'une cure miraculeuse. Faites asseoir l'aveugle. Ah! ah ! les cent bouches de la Renommée seront insuffisantes pour publier cette étonnante guérison.

STOFFEL, *à part.*

La bonne dupe !

(On apporte un siège, on fait asseoir Stoffel. Bellepointe revient et apporte de l'eau dans un verre.)

MORIN.

Bien ! Voilà la précieuse fiole... la voilà cette liqueur divine, dont la composition m'a coûté tant dé veilles. Attention ! tout lé monde. (*il laisse tomber quelques gouttes d'eau sur les yeux de Stoffel.*)

STOFFEL, *ouvrant les yeux, et paraissant frappé de l'éclat du jour.*

Quelle eau miraculeuse !... O mon bienfaiteur !

MORIN, *à tous ceux qui l'entourent.*

Hé donc ! vous avez vu lé prodige !... Mais il mé semble qué lé miracle est imparfait et qué tu né distingues pas encore bien les objets ?

STOFFEL.

A merveille!

MORIN.

J'en veux juger. Dé quelle couleur est cé vétément ?

(*il lui montre une étoffe rouge.*)

STOFFEL.

Rouge.

MORIN.

Bravo ! Et cèlui-ci ?

STOFFEL.

Jaune.

MORIN.

Bravissimo ! Et cet autre ?

STOFFEL

Noir.

MORIN.

Rusé scélérat ! Tu es aveugle dé naissance, dis-tu, et tu connais les couleurs !

STOFFEL, *à part.*

Oh ! maladroit ! Le drôle est plus fin que moi.

MORIN.

Ah ! triple coquin ! né bougé pas... Si mon bras sé lève sur toi, tu peux regarder à tes pieds : c'est comme si ta fosse y était creusée. Mais sélon toute apparence, tu n'es pas plus boiteux qué tu n'étais aveugle. Hé donc ! c'est cé qué nous allons voir. Viens-ça, bélitre, espion maudit. (*il le place à droite de la scène.*) Bellépointe, ton sabre ? (*Morin tire le sien ; tous les soldats en font autant.*) Maiténant, sauté, coquin, où nous té coupons les jambes.

STOFFEL.

Qu'exigez-vous de moi ? Je puis à peine me soutenir.

MORIN.

Sauté, té dis-je. (*Stoffel saute à plusieurs reprises pardessus les sabres, et se sauve à toutes jambes à travers le camp. Morin le poursuit et l'arrête.*) Tu voudrais t'echapper, jé pensé. Nenni dà ! jé veux avoir l'honneur dé té conduire moi-même à la garde du camp. (*il place Stoffel entre quatre soldats, et marche à leur tête d'un air triomphant.*) Ah ! ah ! prémière victoire, en attendant la seconde. En avant, marche.

SCENE XIV.

ISAURE, LE SÉNÉCHAL, MARGUERITE, EDOUARD, BELLEPOINTE, HORNER, Soldats Français, Paysans armés.

(On voit briller des feux sur les montagnes du fond. On entend battre la générale.)

HORNER.

Voici la Reine.

BELLEPOINTE.

Et monsieur le Sénéchal.

MARGUERITE, *entrant par la droite, au Sénéchal, qui vient à sa rencontre.*

Sénéchal, voilà les feux qui nous annoncent l'arrivée de Sommerset.

LE SÉNÉCHAL.

Madame, j'ai parcouru l'armée ; et j'ai trouvé tous les cœurs animés d'un égal enthousiasme. Officiers, soldats, tous se disputent l'honneur d'occuper les postes les plus périlleux. Je crois que vous pouvez tout espérer d'une si belle ardeur, et qu'il est prudent de ne la point laisser se ralentir. Donnez de suite le signal du combat.

(Au signe de Marguerite, Bellepointe et Horner crient aux armes. Ce cri est répété dans le camp. L'armée se rassemble.)

MARGUERITE.

Avant tout, demandons au ciel de nous être favorable. (*Au signe de Marguerite toute l'armée se prosterne.*) Protecteur éternel du juste, exauce les vœux d'une mère infortunée. Dieu des armées, verse dans l'âme de ces guerriers tous les feux dont la mienne est embrasée. O mon dieu ! j'adore tes décrets ; mais s'il faut que le jour qui nous éclaire soit le dernier de ma puissance, s'il doit soumettre pour jamais cet empire au joug d'un tyran, fais du moins que je rencontre l'assassin de mon époux ; donne-moi la force de le combattre, et que mon bras puisse trouver le chemin de son cœur. C'est là que vous trouverez le farouche Glocester. (*Tous les soldats se lèvent.*) puisse le ciel l'offrir à vos premiers coups ! Viens, mon fils ; malgré ta jeunesse, viens apprendre comment on doit reconquérir un trône.

(La Reine présente sa main au Sénéchal, qui la baise avec tendresse, puis elle sort en traversant le pont, à la tête d'une partie de l'armée. Isaure la laisse aller et vient auprès de son époux ; mais le jeune Prince, qui l'appelle, l'oblige à s'éloigner du Sénéchal.)

SCENE XV.

LE SÉNÉCHAL, Soldats Français.

LE SÉNÉCHAL, *à ses soldats.*

Pour vous, il suffit d'un mot. Vous êtes Français ; l'ennemi est là ; c'est vous montrer la victoire.

(Marche vive. Bellepointe commande l'artillerie. Tous sortent par la gauche.)

SCENE XVI.

HORNER, Soldats et Paysans de l'armée de Marguerite.

(Le canon gronde. On entend le bruit du combat. Bientôt l'armée de Marguerite est repoussée. On voit passer des corps en déroute.)

HORNER, *en fuyant.*

O trahison infâme ! ces feux nous ont trompés. Au lieu de Sommerset nous avons trouvé l'ennemi.

(Des soldats des deux partis passent en combattant. Les Lancastriens sont battus.)

SCENE XVII.

ISAURE, MORIN.

ISAURE.

Cher Sénéchal, où êtes-vous ?

MORIN, *l'entraînant en-deçà du pont.*

Tout est désespéré ! Songeons à nous soustraire à un trépas inévitable. Venez, madame, cachons-nous derrière cette tente.

ISAURE.

Cher Lavarenne !

MORIN.

Paix donc ! vos cris ne le sauveront pas, et ils peuvent nous perdre... ici, madame. (*Ils se cachent dans un coin de la tente à droite, derrière un faisceau d'armes.*)

SCENE XVIII.

Les Précédens, MARGUERITE, EDOUARD, Français, Soldats Anglais.

(Un gros d'Anglais veut prendre la Reine et son fils, qui sont entourés et défendus par des Français ; ceux-ci barrent le pont tandis que Marguerite passe avec Edouard.)

MARGUERITE, *en fuyant.*

O journée désastreuse ! les élémens eux-mêmes semblent conspirer contre moi !... (*A ses Officiers.*) Cherchez partout le duc de Lavarenne, et dites-lui qu'il me trouvera dans la forêt d'Exham. (*Elle disparaît par la droite.*)

SCENE XIX.

STOFFEL, ISAURE, MORIN.

STOFFEL, *paraissant à gauche.*

Malédiction ! je suis arrivé trop tard.

MORIN, *à part.*

Encore l'espion maudit ! ils l'ont laissé s'échapper.

STOFFEL.

Cépendant l'occasion était belle !... Dans la forêt d'Exham, a-t-elle dit. Allons vite porter cette nouvelle au duc de Glocester. (*il remonte du côté du pont*)

MORIN, *a parlé bas à Isaure, tous deux viennent surprendre Stoffel par derrière.*

Misérable !... Oui, c'est encore moi !... Viens ça, coquin, couché-toi là... S'il t'échappe un mot, un geste, un regard, jé té percé lé cœur.

(Ils l'entraînent auprès d'eux. Morin ne le perd pas de vue, et lui tient un poignard sur la poitrine.)

SCENE XX.

Les Précédens, GLOCESTER.

(Glocester traverse le pont; il est précédé et suivi de Soldats Anglais.)

GLOCESTER.

Point de prisonniers ; que tous les vaincus soient passés au fil de l'épée. Que l'on cherche partout Marguerite, son fils, et le Sénéchal de Normandie. Je promets mille pièces d'or et ma protection à celui qui me les ramènera. (*Stoffel fait un mouvement.*)

MORIN, *bas et le contenant.*

Silence, coquin ! ou j'enfonce.

GLOCESTER.

A-t-on vu Stoffel ? Sait-on ce qu'il est devenu ? Le misérable n'a point exécuté l'ordre que je lui ai donné. Cependant le moyen était infaillible. Il était chargé de faire sauter ce pont au passage de la Reine; Marguerite devait périr, et nous coupions à l'ennemi le chemin de la retraite. Sans doute l'avis qu'il nous a fait parvenir a été utile ; mais je regarderai ma victoire comme incomplète tant que je n'aurai point en mon pouvoir cette femme redoutable. Il était facile de culbuter des milliers de paysans armés à la hâte, et peu faits à la discipline ; mais il nous reste à vaincre Lavarenne et ses intrépides Français. Je ne les ai point aperçus dans la mêlée. Tenons-nous sur nos gardes ; il serait possible que ce calme apparent ne fût que le précurseur d'une tempête.

SCENE XXI.

Les Précédens, LAVARENNE, suivi de quelques Soldats Français.

LAVARENNE, *arrivant par le pont.*

Tu l'as dit, Glocester, la tempête va fondre sur toi.

(Il s'élance sur Glocester et tous deux se battent. Isaure quitte sa place, et veut combattre avec Lavarenne.)

LAVARENNE.

Non, non, Eugène ; laisse-moi le vaincre tout seul.

(Il s'engage entre la suite de Lavarenne et celle de Glocester un combat très-vif, dans lequel les Français sont vainqueurs.)

GLOCESTER, *à la cantonnade à droite.*

A moi, Anglais. (*Une ligne d'Anglais s'avance à droite, et repousse les Français qui se trouvent trop inférieurs en nombre.*)

SCENE XXII.

Les Précédens, BELLEPOINTE, et des Soldats Français.

BELLEPOINTE, *sur le pont.*

En avant, Français; exterminez ces farouches insulaires.

(Les colonnes Françaises débusquent par la gauche, et se forment en ligne de bataille, en marchant au pas de charge, et la lance en avant; protégées par l'artillerie que commande Bellepointe, elles ont bientôt culbuté les Anglais, qui ne peuvent soutenir ce choc terrible. Glocester et Lavarenne sortent en se battant. Isaure suit Lavarenne.

SCENE XXIII.

BELLEPOINTE, STOFFEL, MORIN.

(Après la déroute des Anglais, on voit reparaître Stoffel qui s'est échappé pendant le combat. Il cherche à s'esquiver; mais le vigilant Morin est à sa poursuite.)

MORIN.

Tu as beau faire, sandis! tu né m'échapperas pas. (*Stoffel veut fuir en traversant le pont. Morin crie à tue tête.*) Bellepointe! Bellepointe! arrète l'aveugle! arrète-le, mon ami.

(Bellepointe, la mêche à la main, s'élance à la rencontre de Stoffel et le force à rétrograder.)

BELLEPOINTE.

Encore ce coquin! il faut le mettre à la bouche du canon.

MORIN.

Non pas, sandis! ce serait un coup perdu; hé donc, nous allons en faire une capilotade. Sais-tu? lé monstre était chargé dé faire sauter cé pont au passage dé la Reine.

BELLEPOINTE.

Scélérat! tu vas périr.

STOFFEL.

Miséricorde! à moi, Anglais!

BELLEPOINTE.

Te tairas-tu?

MORIN.

Laisse-le crier.

(On entend le bruit d'une troupe qui s'approche.)

STOFFEL, *d'un air fanfaron.*

Frappez, si vous l'osez. Voilà les Anglais qui s'approchent.

MORIN.

Tant mieux, sandis! du moins cé plan ingénieux recevra son exécution: seulement il n'aura fait qué changer d'objet.

STOFFEL.

Quoi, tu veux...

MORIN.

Que tu donnes toi-même la mort à tes compatriotes.

STOFFEL, *se retourne à gauche, et fait signe aux Anglais de ne pas avancer.*

N'approchez...

(Bellepointe lui ferme la bouche et l'entraîne à droite, pendant que Morin va déployer la mèche de la boîte combustible.)

BELLEPOINTE, *à Stoffel.*

Obéis. Prends cette mèche.

MORIN.

Tiens le bien ; attends, attends que je m'empare de sa jambe. (*Il vient prendre la jambe gauche de Stoffel, pendant que Bellepointe, qui le mènace de la main gauche, le force de l'autre à tenir sa mèche près du conduit.*) Attention, monsieur le canonnier...

(Une colonne anglaise paraît et traverse le pont. Quand il en est entièrement couvert, Bellepointe dit à Stoffel : *Feu !*... Celui-ci obéit en tremblant ; la machine fait explosion, et le pont saute avec un fracas épouvantable, entraînant tous ceux qui sont dessus.)

Stoffel se sauve, Morin et Bellepointe courent à sa poursuite.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente une épaisse forêt. Dans le fond, une montagne escarpée, du haut de laquelle se précipite un torrent écumeux, que l'on traverse sur un arbre rompu. A gauche, au second plan, un vieux arbre creux. Du même côté, tout près de l'avant-scène, une trape cachée par un buisson épais. Il fait clair de lune.

SCENE PREMIERE.

CROFT, Voleurs, puis CARL.

(Au lever du rideau, on voit des bûcherons assis autour d'un grand feu. Pendant l'introduction, on en voit d'autres arriver de différens points. Tous ont une coignée, quelques-uns portent des fagots, qu'ils posent çà et là. On les voit s'arrêter, se faire des signes d'intelligence, et enfin se réunir à leurs camarades. Tous regardent vers la droite et paraissent inquiets jusqu'à l'arrivée de Carl.)

CROFT, *avec humeur.*

COMMENT! Carl, ordinairement si exact, n'est point encore au rendez-vous?

CARL, *avec un ton brusque.*

Me voici, ne vous impatientez pas. Je suis en retard, j'en conviens; il est bientôt huit heures. J'en suis d'autant plus fâché, que la nuit doit être bonne; mais je voulais être informé du résultat de la bataille. Je suis au comble de mes vœux: le ciel semble avoir pris soin de ma vengeance. L'armée de Marguerite est en pleine déroute. A l'exception du duc de Lavarenne et de ses vaillans compagnons, tout a été dispersé. Les fuyards ne manqueront pas de chercher un asile dans cette forêt, et nous pouvons compter sur une récolte abondante. Allons, que l'on répare le tems perdu.

CROFT.

Nous ne demandons pas mieux.

(Carl tire une clef de sa ceinture, et la donne à Croft, qui écarte les broussailles qui sont à gauche, et ouvre une trape qui couvre un trou, dans lequel sont cachés les habits qui servent à déguiser les faux bûcherons. Tous s'affublent de haillons, s'arment jusqu'aux dents, et se défigurent d'une manière horrible. On referme la trape.)

CARL.

Votre toilette est-elle terminée?

CROFT et les autres.

Tu vois. (*tous se rangent en demi-cercle autour de Carl.*)

CARL, *examinant ces figures hideuses.*

Bien ! bien ! très bien ! Je défierais à vos femmes de vous reconnaître. Vîte, en campagne. A propos, où est donc Stoffel ?

CROFT.

Nous ne l'avons pas vu.

CARL.

Il reviendra. Que personne ne s'écarte de ce qui est ordonné par nos statuts. Attaquez pour combattre ; pillez après la victoire, c'est juste. Mais n'assassinez pas.

CROFT.

A moins que...

CARL, *d'un ton menaçant.*

Jamais. (*A Croft.*) Je te confie la clef de la trape, tu m'en rendras bon compte. (*il divise sa troupe par petits pelotons, qu'il dirige de différens côtés, et sort lui-même par la droite.*)

SCENE II.

CROFT, Voleurs, puis MORIN.

CROFT, *contrefaisant Carl.*

Jamais ! Quel ton impérieux ! il semble que nous soyons forcés de lui obéir. Que m'importe qu'il ait été jadis officier dans les troupes du Roi ; il n'est plus aujourd'hui qu'un soi-disant charbonnier comme nous. En le reconnaissant pour notre chef, je n'ai pas prétendu me donner un maître, et je ne souffrirai pas qu'il s'arroge des droits... (*On entend chanter, à gauche.*) Paix ! quelqu'un s'approche en chantant ; c'est sans doute un poltron. (*il fait signe à ses camarades de se tenir à l'écart, et se blottit lui-même derrière l'arbre creux.*)

MORIN, *achevant son air d'une voix mal assurée.*

Voilà du feu qui sé présente bien à propos, car jé suis tout dé glace. Jé né sais pas bien précisément si c'est lé froid ou la peur qui produit cet effet ; c'est peut-être bien l'un et l'autre. Quoiqu'il en soit, j'ai beau chanter, jé né puis parvenir à mé tranquilliser. Cet éspion maudit est cause qué jé n'ai pu réjoindre la colonne française. Depuis près dé deux heures jé trotte dans cette immense forêt sans avoir vu âme qui vive. Après tout, au lieu dé m'en plaindre, jé dois plutôt m'en féliciter ; car dans un pays où chaque

voyageur fait, dit-on, d'avance une bourse pour les voleurs, on doit désirer dé né rencontrer personne.

(Pendant ce monologue, il s'est assis auprès du feu, et Croft a fait signe à ses camarades d'approcher, ce qu'ils ont fait avec précaution.)

Heureusement, jé n'ai rien entendu qui puisse m'effrayer. Il mé semble qué jé mourrais dé peur au premier coup de sifflet.

(A l'instant même, tous les voleurs qui l'entourent lâchent un coup de sifflet. Morin regarde ces vilaines figures ; il veut crier, mais son effroi est si grand, qu'il ne laisse échapper que des sons mal articulés. On entend dans l'éloignement un autre coup de sifflet.)

Encore ? Voilà la correspondance établie.

CROFT.

On nous a répondu.

MORIN.

Jolie conversation ! (*tous mettent la main sur son havre-sac, qu'il a posé près de lui.*) Me voilà ruiné !

CROFT.

Ton argent ?

MORIN.

Jé suis gascon.

CROFT.

Tes bijoux ?

MORIN.

Sont là-dedans. C'est un vrai trésor. (*tous se précipitent sur le havre-sac qu'ils ouvrent avec empressement.*) Vous y trouverez des bistouris, des rasoirs, des bandélettes, enfin, tout cé qui constitue une pharmacie ambulante. (*les voleurs abandonnent leur proie.*)

CROFT.

Tu es donc apothicaire ?

MORIN.

Pour vous servir. Dé plus, jé suis barbier, chirurgien, médécin consultant, exerçant.

CROFT.

Et guérissant ?

MORIN.

Comme un autre, quand il plaît au hasard.

CROFT.

Bonne découverte, mes amis ! il n'y a rien là-dedans qui nous convienne ; qu'on respecte ses propriétés et sa vie. (*il lui rend son havresac.*) Cet homme peut nous être utile, nous en ferons le médecin dé la troupe.

MORIN.

Cé m'est infiniment d'honneur. Vous mé voyez ravi d'avoir

fait cette heureuse rencontre. Allez, allez, vous pouvez être malade impunément, jé vous aurai bientôt guéri... (*A part.*) Dé tous les maux.

CROFT.

Viens avec nous. Il faut que tu sois témoin de notre expédition. Peut-être auras-tu quelque chose à faire.

MORIN.

Volontiers. (*A part.*) Trop heureux d'en être quitte à si bon marché. Jé compte bien m'évader à la prémière occasion.
(Comme ils se disposent à s'éloigner, Stoffel arrive en courant.)

SCENE III.

Les Précédens, STOFFEL.

STOFFEL, *entrant tout essoufflé.*

Me voilà, camarades, me voilà ; grace aux coups de sifflet qui m'ont remis sur la voie.

MORIN, *à part.*

Fatale rencontre !

CROFT.

D'où diable viens-tu ?

STOFFEL.

De gagner de l'argent. Le duc de Glocester... Je vous conterai cela. L'essentiel dans ce moment est de venir bien vîte... (*Apercevant Morin.*) C'est toi !

MORIN.

C'est lui !

CROFT.

Quoi ! vous vous connaissez ?

STOFFEL.

A mon tour maintenant ! Coquin, tu vas avoir affaire à moi.

MORIN.

Misérable ! oses-tu mé regarder en face, lorsqué sans moi on allait té suspendre à un arbre ?

STOFFEL.

Assommez ce traitre.

MORIN.

Ingrat ! c'est à toi qué cé châtiment est dû. Vous êtes d'honnêtes gens ; jé né puis mieux m'adresser pour trouver des juges équitables...Hé donc ! il faut qué vous sachiez...

STOFFEL.

Ne l'écoutez pas.

CROFT.

Remettons la cause à un autre moment.

STOFFEL, *à ses camarades.*

enez garde de le laisser échapper.

MORIN.

Jé suis trop bien ici.

CROFT, *à Stoffel.*

Tu avais, ce me semble, quelque bonne nouvelle à nous annoncer ?

STOFFEL, *à Croft.*

Une capture magnifique ! La reine Marguerite et son fils se sont réfugiés dans la forêt ; tous deux sont couverts d'or, de pierreries...

CROFT.

Excellente aubaine ! Courons.

STOFFEL.

Et des armes ?

CROFT.

Prends-en, voilà la clef.

(Stoffel ouvre la trappe et prend des armes.)

MORIN, *à part.*

L'arsenal est ici, c'est bon à savoir.

CROFT.

Prends aussi ton costume.

STOFFEL.

Je n'ai pas le temps.

MORIN, *à part.*

Il paraît qué c'est aussi lé cabinet dé toilette.

STOFFEL.

Qu'allons-nous faire de ce drôle ?

(Isaure paraît à moitié de la montagne, et se retire en entendant les voleurs.)

CROFT.

L'emmener avec nous.

STOFFEL.

Il nous gênera. Il vaut mieux le tuer.

MORIN.

Non, non, jé né vous gênerai pas ! Laissez-moi vivre, qué diable ! Vous allez vous battre : on né sait pas cé qui peut arriver ; du moins, jé suis là pour vous couper bras et jambes.

STOFFEL.

A la bonne heure. Mais hâtons-nous pour ne pas laisser à d'autres l'honneur et le profit d'une si belle capture. (*ils sortent précipitamment.*)

SCENE IV.

ISAURE, *descendant avec précaution.*

A travers ces voix confuses, j'ai cru distinguer celle de Morin. Comment se trouve t-il ici? Quels sont ces hommes avec lesquels il s'éloigne? Leur langage et leurs manières ne m'ont pas semblé de nature à faire désirer leur rencontre. Si j'avais pu parler à Morin, il m'aurait dit peut-être si mon époux a rejoint la Reine. A l'entrée de la forêt, le Duc a divisé sa troupe en petits détachemens, et m'a contraint à le quitter pour chercher Marguerite. L'obscurité m'a séparée de ma suite, et me voilà seule, égarée dans cette immense forêt, sans savoir de quel côté je dois porter mes pas. (*douloureusement.*) O Marguerite! Marguerite!

(Elle s'avance vers la gauche, mais elle est bientôt arrêtée par plusieurs voleurs qui se présentent brusquement à elle et la menacent.)

SCENE V.

ISAURE, Voleurs, puis MORIN.

ISAURE.

Grâce, grâce, messieurs.

MORIN, *revenant sur ses pas.*

Encore un contretems? C'était bien la peine de m'échapper.

ISAURE, *aux voleurs qui la poursuivent.*

Je vous proteste que je ne possède rien.

MORIN, *à part.*

Hé! c'est madame Isaure. (*haut et s'élançant entre Isaure et les voleurs.*) Lé pétit a dit vrai, mes amis, jé lé connais; cé n'est pas vous qué jé voudrais tromper. Jé suis des vôtres, maintenant; jé viens, dé la part des camarades, chercher des armes dans lé magasin; et jé m'en félicite, sandis! puisqué jé suis arrivé à tems pour vous empêcher dé commettre une méchante action, en tuant cé malheureux jeune homme qui n'est pas plus riche qué moi... Qué moi, ai-je dit? Hé! sandis! jé possède un trésor dont jé veux vous rendre maîtres... Un véritable trésor qu'on voudrait vous ravir... Mais moi, jé né connais qué la droiture... Approchez tous. Vous connaissez Stoffel? Eh bien! il est allé dé cé côté, à la rencontre dé la reine Marguerite et dé son fils, (*il leur montre le côté opposé à celui par où est sorti Stoffel.*) dans l'intention dé la dépouiller. C'est une riche proie; il est juste qué chacun en ait sa part. C'est un adroit fripon que cé Stoffel, il voudrait tout pour lui seul; mais moi, jé porte un cœur

loyal, et jé né souffrirai pas qu'il vous trompe. Allez bien vîte dé cé côté ; il n'y a pas vingt minutes qu'il est parti. (*Les voleurs sortent vivement par la gauche.*) Ouf ! nous en voilà quittes : l'expédient n'est pas mauvais.

ISAURE.

Que de grâces, mon cher Morin !... Sans vous...

MORIN.

Fuyons, madame. Ces coquins mé donnent furieusement dé tablature !... Dieu veuille que... (*comme ils vont pour sortir à droite, on entend plusieurs sons de cor.*) On vient !... Allons, nous n'en sortirons pas. (*On voit des voleurs traverser le fond et parcourir la montagne. Morin ramène Isaure au-devant de la scène.*) Dérobons-nous à leur vue. (*à voix basse.*) Eh mais ! ils ont là un magasin d'armes et d'habillemens. (*il écarte les broussailles.*) Dans son empressement, Stoffel a oublié la clef ! Cé trou mé semble peu profond ; descendez-y, madame, pendant qué jé ferai sentinelle.

(Quelques voleurs s'approchent. Isaure et Morin se baissent pour les laisser passer. Isaure ouvre la trape et prend des armes. Morin veille. L'apparition soudaine de quelques voleurs les empêche, pendant quelques instans, de se réunir ; mais enfin Isaure parvient à rejoindre Morin au milieu du théâtre, et tous deux se glissent à travers les arbres, à gauche, sans être vus des voleurs qui arrivent successivement au bas de la montagne et se groupent des deux côtés.

SCENE VI.

STOFFEL, CROFT, Voleurs.

STOFFEL, *à ses camarades.*

L'avez-vous vue ?

CROFT.

Je viens de l'apercevoir tout-à-l'heure en haut de la montagne, et j'ai fait, à ce sujet, une réflexion que je veux vous communiquer. (*il rassemble ses camarades, et les amène au-devant de la scène.*) La fortune qui nous sourit, semble avoir exprès dirigé Carl d'un autre côté, pour que rien ne s'oppose à l'exécution de mon projet. La route que suit Marguerite doit infailliblement la conduire ici. (*il montre l'arbre jeté sur le torrent.*) Pendant que le gros de la troupe veillera au bas de la montagne, quatre des nôtres graviront jusqu'au sommet, envelopperont la Reine et son fils, et les précipiteront dans le torrent, après les avoir dépouillés, pour y ensevelir jusqu'à la moindre trace de notre crime, et n'être point obligés de partager avec notre chef cette immense capture.

TOUS.

Bien, camarade. (*ils remontent au bord du torrent.*)

SCENE VII.

Les Précédens, MARGUERITE, EDOUARD.

(On voit Marguerite tenant son fils sous le bras gauche.)

STOFFEL, *bas.*

La voilà !

TOUS LES VOLEURS *répètent l'un après l'autre et avec un joie féroce.*

La voilà !

CROFT.

Elle ne peut nous échapper.

MARGUERITE.

(Elle s'arrête au bord du torrent, en témoignant de l'effroi.)

Quel affreux précipice !... O ciel ! Est-ce ici que nous devons trouver la mort ?

TOUS, *d'une voix sombre.*

Oui.

MARGUERITE.

Ah ! je succombe ! (*Ses genoux s'affaiblissent. Elle pose son fils près d'elle ; il paraît inanimé.*) Edouard ! Edouard ! ce cher enfant est épuisé de fatigue et de besoin.

EDOUARD.

Ne vous affligez pas, je marcherai bien seul.

MARGUERITE, *à genoux.*

Mon dieu ! ce ne sont plus des armées, des victoires, ce n'est plus un trône que je te demande pour lui !... Fais seulement que sur une terre où régnèrent ses aïeux, et où il devrait commander en maître, il lui reste une caverne pour dérober sa tête au fer des assassins ! Grand dieu ! soutiens encore mes forces, et couvre-nous de ton ombre.

(Elle reprend son fils dans ses bras et traverse le torrent sur l'arbre qui sert de pont. Quand elle est à moitié chemin, elle entend du bruit à droite, tourne la tête et voit deux des voleurs qui ont gravi le roc pendant l'invocation, et qui s'avancent vers elle l'arme haute. Elle veut doubler sa marche pour leur échapper, mais elle fait un faux pas et tombe à la renverse en jetant un cri perçant. Un des bandits lui arrache sa couronne qu'il montre à ses camarades d'un air triomphant. Les deux autres qui entrent par la gauche, se jettent sur le prince et l'entraînent. Marguerite se relève et les poursuit en criant :)

Mon fils ! mon fils !

(On les perd de vue dans le bois qui couvre la montagne.)

STOFFEL.

Le moment est favorable... Courons. (*A Croft.*)Toi, grimpe là-haut pour lui fermer le passage.

MARGUERITE, *en-dehors.*

A l'aide ! au secours !

MORIN, *de même.*

Scélérat maudit ! tu oses ménacer ta Reine !

(On entend un cliquetis d'armes. Croft redescend la montagne pour secourir Stoffel.)

SCENE VIII.

CROFT, Voleurs, MARGUERITE, EDOUARD, CARL.

(Marguerite et Edouard accourent éperdus. Ils sont poursuivis de près par les brigands qui les menaçent et leur présentent partout la mort. Il fait jour.)

CARL, *entre rapidement par la droite, en tenant son sabre à deux mains.*

Mille morts ! que se passe-t-il ici ?

MARGUERITE, *soulève Edouard, court à la rencontre de Carl, et lui dit avec un ton ferme et majestueux.)*

Mon ami ! mon ami ! sauve le fils de ton Roi !

(Carl reste un moment immobile et interdit. Il laisse tomber son sabre. Tableau.)

CROFT.

Frappons ! (*tous les voleurs font un mouvement en avant.*)

CARL, *d'une voix terrible, tandis que de son arme qu'il a ramassée, il couvre la Reine et son fils.*

En arrière !... En arrière, vous dis-je !

(Les voleurs obéissent à regret.)

CROFT.

Pourquoi donc l'épargner ? Ce Français que nous avions pris, vient de tuer Stoffel.

CARL.

Il a bien fait ! (*Mouvement séditieux des voleurs.*) Par l'enfer ! Le premier qui s'avance est mort !... Et vous savez si je tiens parole. C'est à moi seul de prononcer sur son sort.

MARGUERITE.

O ciel !

CARL.

Marguerite, tu vois en moi ce Carl dont ton époux signa l'arrêt de mort ; cet officier Ecossais dont la franchise déplut au ministre Suffolck, qui confisqua mes biens, et me fit condamner à perdre la tête.

MARGUERITE.

Nous sommes perdus !

CARL.

Cet acte d'iniquité m'inspira la haine la plus violente contre ton gouvernement, et me fit embrasser le vil métier que j'exerce. Certes, à ce titre, je dois te haïr et me venger. Mais ta situation éteint mon ressentiment; j'oublie tout en te voyant malheureuse; je tombe à tes pieds. Dispose de moi et de ceux qui m'accompagnent. Tu ne peux sans un miracle échapper aux innombrables dangers qui t'environnent; mais nous tenterons ce prodige. Te sauver ou mourir, voilà la seule vengeance que j'ambitionne, et qui soit digne de moi.

(Il tombe aux pieds de Marguerite.)

MARGUERITE.

O mon sauveur!... Je ne regrette en ce moment de toute ma fortune que le moyen de te récompenser; mais le peu qui me restait, m'a été enlevé par ces hommes avides.

CARL.

Est-il vrai? Désignez le misérable qui a enfreint mes ordres, et je fais rouler sa tête à vos pieds. (*aux voleurs.*) Restituez sur-le-champ. Restituez, vous dis-je...

(Plusieurs voleurs intimidés fouillent tristement dans leur ceinture.)

MARGUERITE.

Non, Carl; je leur abandonne ces tristes débris de ma grandeur. Puissent-ils à ce prix protéger ma fuite et celle de mon cher Edouard.

CARL, *aux voleurs.*

Rendez grace à la clémence de Marguerite, et prosternez-vous devant elle, pour la supplier de vous accorder l'honorable faveur de la défendre.

(Tous les voleurs tombent aux pieds de la Reine.)

MARGUERITE, *à part, pendant que les voleurs se répandent dans la forêt pour veiller à sa sûreté.*

Quel excès d'abaissement! Marguerite, épouse et fille de Roi, était naguères brillante de gloire et de majesté; voyez-là maintenant vaincue, proscrite, au milieu d'un désert, errant de rocher en rocher, portant dans son cœur la douloureuse image d'un époux massacré, dont elle ne peut venger la mort, et réduite, pour conserver les jours de son fils, à implorer l'assistance d'une troupe de brigands!

SCENE IX.

CROFT, CARL, MORIN, MARGUERITE, EDOUARD, ISAURE.

MORIN, *à part, à Isaure.*

Jé crois qué nous pouvons nous montrer maintenant, la paix est faite. (*Haut avec un air triomphant.*) Oui, sandis! cé fer a puni lé traître!... Il est occis!

MARGUERITE.

Brave Morin !

MORIN.

Madame, certainement...(*A part.*) Qui m'aurait dit qu'un jour jé serais nommé brave par une Reine ? On a bien raison dé dire qu'il né faut jurer dé rien. Cé sont les circonstances qui font les héros.

EDOUARD, *à Isaure.*

Ah ! te voilà, Eugène ! combien nous avons souffert depuis que tu nous as quittés !

ISAURE.

Mon prince ; dans la mêlée, j'ai rencontré M. le Sénéchal, et j'ai été assez heureux pour combattre à ses côtés.

MARGUERITE.

Tu me fais frémir !... Cher Lavarenne ! Si le fer ennemi...

ISAURE.

Non, madame, il a respecté son courage.

MARGUERITE, *se retournant vers les voleurs que Carl rassemble d'un geste.*

De grace ! parcourez la forêt. . . Faites ensorte de le rejoindre, cet intrépide défenseur ; vous le reconnaîtrez à sa bravoure, à l'air de noblesse répandu sur toute sa personne. Dites-lui que je l'attends...

CARL, *à Isaure et à Morin.*

Dans la chaumière de Carl, du chef des bûcherons, au milieu de la forêt. (*A Marguerite.*) Pardonnez-moi, madame, de vous introduire dans un lieu si peu digne de vous ; mais ce n'est que chez moi que vous pourrez trouver un asile, si les nombreux détachemens qui sont à votre poursuite, nous permettent d'y arriver. Allez tous, et faites diligence.

(Tous sortent par différens côtés.)

MARGUERITE, *pressant son fils contre son sein.*

Que ne souffrirai-je pas pour sauver mon cher fils !

ISAURE, *à Marguerite, pendant que Carl donne des ordres à ses gens.*

M. le Duc m'a chargé de remettre à votre Altesse cet écrit.

MARGUERITE.

Que peut-il contenir ?

ISAURE.

Votre Grace s'en instruira bientôt. Je vole où vos ordres m'envoyent. Croyez bien que mon cœur est d'accord avec mon devoir, et que je ne désire pas moins que vous que nos recherches soient heureuses. (*Elle sort par la gauche et Morin par la droite.*)

SCENE X.

MARGUERITE, EDOUARD, CARL.

MARGUERITE, *parcourt rapidement la lettre du Sénéchal.*

Il est marié !... Je le connais donc ce secret qu'il n'osait m'avouer, et qui combattait dans son cœur avec le devoir ! Pourquoi ai-je voulu le découvrir ? J'ignorerais encore un sentiment que je ne veux, que je ne dois point partager.

CARL, *revenant près de Marguerite.*

Venez, madame, suivez-moi. Je connais des sentiers peu fréquentés que l'on a pratiqués dans la partie la plus épaisse de la forêt. C'est par là que je prétends vous conduire et vous dérober, s'il se peut, aux regards de vos nombreux ennemis.

MARGUERITE.

Allons, puisqu'il le faut. Viens, mon fils.

(Ils sont prêts à s'enfoncer dans la forêt à droite.)

SCENE XI.

Les Précédens, MORIN.

MORIN, *les arrêtant.*

N'allez pas dé cé côté ; jé viens dé voir à travers les arbres une grosse patrouille qui s'approche. Cé sont des Anglais ; j'ai reconnu distinctement leurs voix...Ils cherchent la Reine et le jeune prince. (*A part.*) Jé crois qué nous aurons bien du mal à sortir d'ici. Pauvre Morin ! qu'es-tu venu faire dans cé pays ?

CARL.

Gravissons la montagne. En traversant le torrent...(*on voit Croft passer sur l'arbre en courant.*) Je vois accourir un des nôtres. C'est Croft... Que vient-il nous apprendre ?

SCENE XII.

CROFT, CARL, MARGUERITE, EDOUARD, MORIN.

CROFT, *accourant à toutes jambes.*

Vîte, vîte ! voici nos femmes. Je vais appeler nos camarades. (*il sonne du cor ; tous les voleurs se réunissent.*) Quittons ces habits.

MARGUERITE.

Pourquoi cet effroi ?

CARL.

C'est l'heure à laquelle leurs femmes viennent chaque jour

à la cascade pour leur apporter les provisions de la journée. Notre sûreté exige qu'elles ne soient point initiées dans le secret de notre conduite. Elles nous croient de malheureux bûcherons, et nous mettons tous nos soins à les entretenir dans cette erreur.

(Pendant ce couplet, Croft et ses compagnons ont ôté leurs vêtemens de voleurs qu'ils ont jetés dans le trou de la trape et dans le tronc d'arbre ainsi que leurs armes. Ils paraissent en bûcherons comme au commencement de l'acte.)

MORIN, *à part.*

Sandis ! voilà des maris bien dociles !... Commé jé rirais si jé n'avais pas peur. (*A Croft.*) N'auriez-vous pas un habit dé trop ?

(Croft lui donne un habit de bûcheron avec lequel il se travestit.)

SCENE XIII.

Les Précédens, Paysannes Ecossaises.

(Les bûcherons prétendus vont au-devant de leurs femmes qui paraissent par la droite, elles portent des paniers remplis de provisions.)

CROFT.

Soyez les bienvenues.

(Il embrasse sa femme, tous en font autant.)

CARL, *à la Reine.*

Laissons-les, madame, et tâchons de nous échapper de ce côté. (*il indique la gauche.*) Le circuit sera long; mais n'importe.

GLOCESTER, *en-dehors à gauche.*

Alte-là.

MARGUERITE, CARL et MORIN.

Paix ! (*Tout le monde écoute.*)

GLOCESTER, *de même.*

Qui es-tu ?

ISAURE, *en-dehors, d'une voix ferme.*

Français.

EDOUARD.

C'est Eugène !

MARGUERITE.

Ecoutons.

GLOCESTER, *de même.*

As-tu vu Marguerite ?

ISAURE.

Oui.

GLOCESTER.

Où est-elle ?

ISAURE.

C'est mon secret.

GLOCESTER.

Conduis-nous vers elle.

ISAURE.

Plutôt mourir. (*Elevant très-haut la voix.*) Fuyez, Marguerite.

GLOCESTER.

Tu ne nous échapperas pas.

MARGUERITE.

Brave jeune homme !

CARL.

Vous êtes perdue !... Le danger est le même de tous côtés.

CROFT.

Eh bien ! combattons.

CARL.

Oui, morbleu, combattons !

MARGUERITE.

La résistance est vaine ; laissez-moi subir mon sort. Je vais au-devant...

CARL.

Y pensez-vous ?... Là, au milieu de ce groupe. (*A Edouard.*) Vous, mon prince, dans le creux de cet arbre.

EDOUARD, *résistant.*

Me cacher ? On croira que j'ai peur.

MARGUERITE.

Il le faut, mon fils.

CARL, *à ses gens et à leurs femmes.*

Ayez les yeux sur moi. Obéissez à tous mes mouvemens.... Que de gloire si nous sauvons la Reine !

(Édouard se blottit dans le tronc d'arbre. Marguerite est cachée par les femmes.)

SCENE XIV.

Les Précédens, ISAURE, puis GLOCESTER et des Soldats Anglais.

ISAURE, *à Carl.*

Je suis poursuivi ! Où est la Reine ?

CARL.

En sûreté. (*lui serrant la main.*) Bien, mon ami !... Tu t'es conduit en brave. Vîte là. (*il lui montre le buisson.*)

(Isaure court se cacher dans le trou de la trape qu'elle referme sur

elle. Au moment où Glocester entre, Carl et tous ses gens le saluent et paraissent aller au-devant de lui en dansant.)

GLOCESTER, *d'un ton dur.*

Que faites-vous ici ?

CARL.

Nous sommes les bûcherons de cette forêt. Nous allions au-devant de Monseigneur pour le féliciter.

GLOCESTER.

Vous avez dû voir à l'instant un jeune Français que nous poursuivons.

CARL.

Il a sans doute évité notre rencontre, et il a bien fait.

GLOCESTER.

Et la belle fugitive ?

CARL.

Qui ? Marguerite ?... Un de mes gens a cru l'apercevoir là-bas... du côté de l'ouest.

GLOCESTER.

Puisses-tu dire vrai ! Elle ne peut manquer d'être prise. Cependant le cri de ce jeune téméraire semblerait indiquer qu'elle n'est pas loin d'ici. Ah ! Glocester, quel beau jour pour toi!... (*A ses soldats.*) Battez les environs. Je vais me reposer une heure en ce lieu... Vous viendrez m'y rejoindre.

(Il est arrivé des détachemens de tous côtés, quelques-uns s'éloignent pour continuer leurs recherches. Pendant que Glocester a le dos tourné pour parler à sa troupe, Carl conduit le groupe de bûcherons et de femmes vers l'arbre ; il voudrait cacher Edouard aux regards de Glocester, et le réunir à sa mère pour les faire esquiver ensemble. Mais les soldats qui font partie de la halte viennent poser leurs lances autour de ce tronc d'arbre, qui leur sert de point d'appui, ensorte qu'il en est totalement environné. Par ce moyen le jeune prince est caché, mais il ne peut sortir et sa mère ne peut s'éloigner.)

CARL, *à part.*

Surcroit d'embarras!... Le voilà pris, nous ne pouvons nous éloigner. (*haut*) Monseigneur, permettez à de malheureux montagnards d'offrir à vos soldats les provisions que voici.

GLOCESTER.

Volontiers.

CARL.

Allons, enfans, saluez Monseigneur, et tâchez de le distraire ainsi que ses dignes compagnons.

(Il forme son monde en ligne et en groupes, au milieu desquels Marguerite se trouve toujours adroitement cachée. Il lui fait faire

ainsi le tour du théâtre et la conduit près de la trape. Glocester est assis à droite.)

GLOCESTER.

Il est juste que je témoigne ma satisfaction à ces braves gens. Il se lève et vient passer en revue chaque personne. Marguerite, qui se trouve à l'extrémité entre deux lignes, ne peut manquer d'être vue. La présence d'esprit de Carl la tire de ce danger. Les bûcherons tiennent à la main de petites branches de feuillage qu'ils élèvent de manière à former un épais rideau, derrière lequel Marguerite passe rapidement pour se glisser au bord du torrent, puis auprès de l'arbre creux.)

CARL.

Passez, Monseigneur.

(Il fait passer Glocester entr cette haie qu'il croite avoir été disposée pour lui. Pour détourner l'attention de Glocester et de ses soldats, Carl fait exécuter par ses gens différentes danses montagnardes, dont les groupes et les attitudes doivent être dessinés de manière à cacher toujours Marguerite, sans la dérober aux regards du public.)

SCENE XV.

Les Précédens, UN SOLDAT Anglais.

LE SOLDAT.

Milord! Milord!... envoyez-nous du secours. Tout près d'ici, un français seul, contre douze des nôtres, combat en désespéré.

GLOCESTER.

Malédiction!... courez tous; il faudra bien qu'il cède au nombre.

(Les bûcherons et leurs femmes occupent dans ce moment la droite et le fond. Les soldats anglais courent prendre les lances qu'ils ont appuyées contre le tronc d'arbre, et laissent à découvert Edouard, qui s'est affublé d'un des vêtemens que les voleurs ont jetés dans le creux de l'arbre avant le ballet. La précipitation empêche les soldats de voir Edouard, et ils sortent tumultueusement par la gauche.)

CARL, *à part.*

Oh! bonheur! ils ne l'ont pas vu!... (*Glocester s'avance vers le tronc d'arbre.*) Je tremble!... (*Quand il aperçoit le travestissement du Prince, il dit à part.*) Excellente idée. (*il a l'air de chercher.*) Mais ou est donc mon petit James? (*Aux paysans.*) L'avez-vous vu, vous autres?... oh! si je l'attrappe... (*il va à l'arbre, et prenant Edouard par le bras, il le tire rudement et fait semblant de le maltraiter.*) Voyez un peu ce petit drôle qui se fait chercher!... a-t-on jamais eu semblable idée?... aller se cacher derrière des

lances !... Que cela t'arrive encore... et tu auras affaire à moi. Quest-ce que c'est donc que cela !. . . Eh bien ? tu regardes derrière, je crois ?... veux-tu bien t'en aller vite à la maison ?... Excusez, Milord, si j'ai pris la liberté de corriger notre fils devant vous... mais il n'en fait pas d'autres... Là, je vous demande un peu !... (*bas au Duc.*) C'est si jeune !... c'est bien pardonnable... on est bien forcé de faire le méchant... Nous vous saluons, Milord.

GLOCESTER.

Au revoir.

(Il remonte pour aller à la rencontre de ses soldats. Carl profite de ce moment, il fait passer tout son monde à gauche, appelle la Reine, la réunit à son fils, et se jette aux genoux d'Edouard.)

CARL.

Pardon, mon Prince... et vous, madame, de la liberté...

(Marguerite et son fils se glissent vivement de gauche à droite devant une longue ligne oblique formée par les bûcherons et leurs femmes. Tout le monde s'éloigne en dansant. Isaure veut sortir de la trappe, mais Glocester qui rentre l'en empêche.)

SOLDATS, *en-dehors.*

Le voici ! le voici ! (*Ils entraînent Lavarenne désarmé.*)

SCENE XVI.

ISAURE, *cachée*, LE SÉNÉCHAL, GLOCESTER, Anglais.

GLOCESTER, *avec une voix féroce.*

Ah ! ah ! c'est le duc de Lavarenne.

ISAURE, *à part.*

Mon époux, ô ciel !

GLOCESTER.

Le voilà donc en notre pouvoir, ce valeureux chevalier ?

LE SÉNÉCHAL.

Lâche ! Après m'avoir fait accabler sous le nombre de tes satellites, il ne te manque plus pour couronner cette honorable victoire que d'insulter à un ennemi sans défense. Quoique tu sois indigne de mourir de la main d'un français, fais moi rendre mon épée, et du premier coup je renverrai ton âme aux enfers.

GLOCESTER.

Je te permets la menace et l'insulte, tu ne jouiras pas longtems de cette consolation. Mes yeux vont se repaître avec délices du spectacle de ta mort. Je veux que ton corps serve de dégré à ta Reine pour monter à l'échafaud que je lui prépare.

LE SÉNÉCHAL.

Prends garde qu'il ne serve pour toi. Il te reste à vaincre

quinze cents français, qui tous ont juré, comme moi, de mourir pour venger Marguerite, et je viens de te prouver qu'il font payer cher les victoires qu'on remporte sur eux..

GLOCESTER, *à ses soldats.*

Qu'on l'enchaîne; que l'on dresse un bûcher au pied de cet arbre, et qu'il devienne la proie des flammes.

LE SÉNÉCHAL.

Vil bourreau de ton Roi!... après un tel forfait on ne doit plus s'arrêter dans le chemin du crime. Mais le jour des vengeances approche, tout le sang que tu auras versé retombera goutte à goutte sur ta tête coupable.

GLOCESTER.

Exécutez mes ordres.

(On enchaîne Lavarenne, on lui lie les mains derrière le dos, et on le force à s'asseoir sur une pierre, à gauche, le dos tourné au buisson. Les soldats se répandent dans la forêt, ramassent les fagots que les bûcherons ont apportés, et les placent autour de l'arbre creux. On entend de tous côtés des coups de hache. Glocester va de droite à gauche, et semble presser ses gens. Isaure lève doucement la trappe et délie les mains de son époux qui se retourne.)

LE SÉNÉCHAL, *à part.*

Eugène!

(Isaure lui fait signe de se taire. Les soldats reviennent, le Sénéchal reprend sa position; quand ils sont éloignés, il détache les liens de ses jambes, et prenant bien son tems, se glisse dans le trou, dont Isaure referme la trappe, après avoir rapproché les broussailles.)

GLOCESTER.

Eh bien! où donc est-il? malédiction! vous l'avez laissé fuir! malheur aux traîtres qui l'ont sauvé! Il n'a pas eu le tems de s'éloigner... cherchez... qu'on le ramène mort ou vif.

(Tous les anglais sont accourus aux cris de Glocester, ils sortent en désordre pour aller à la poursuite du Sénéchal. Isaure et Lavarenne ouvrent la trappe, et en sortent avec précaution. Le Sénéchal embrasse Isaure qui paraît au comble de la joie.)

ISAURE.

Evitons les sentiers.

(Ils gravissent la montagne du fond en côtoyant le torrent. Quand ils sont prêts d'atteindre la hauteur, on voit un détachement des troupes de Glocester, qui s'avance et traverse le torrent sur l'arbre. Isaure et Lavarenne n'ont que le tems de se blottir sous ce même arbre pendant le passage des soldats. Quand le péril est passé, les fugitifs quittent leur position gênante, parviennent au sommet de la montagne et s'éloignent en suivant la route opposée à celle de leurs ennemis.)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente l'intérieur d'une chaumière. Dans le fond un hangard fermé par des palissades, au-dessus desquelles on découvre la forêt. La porte d'entrée est à droite. A gauche celle d'un mauvais réduit. Deux siéges et une table.

SCENE PREMIERE.

MARGUERITE, EDOUARD, CARL, MORIN.

CARL.

Entrez, madame, vous voilà chez moi. (*Le premier mouvement de Marguerite est de tomber à genoux et d'embrasser son fils avec la plus vive tendresse et à plusieurs reprises.*) Vous pouvez être tranquille. Qui soupçonnerait jamais que ce misérable réduit servît de retraite à la Reine d'Angleterre ?

MARGUERITE.

Le desir de soustraire mon fils à une mort, qui semblait inévitable, a soutenu mon courage et mes forces. Mais à présent que je puis envisager de sang froid l'énormité du péril qui nous menaçait, tout mon cœur en frémit. La main de la providence a pu seule nous guider dans cette nuit désastreuse. Sans vous, généreux Carl...

CARL.

Que dites-vous, madame ? C'est moi qui vous dois une éternelle reconnaissance. Vous avez daigné me fournir l'occasion de réparer mes torts envers la société, et si je viens à bout de mon dessein, vous aurez répandu quelque lustre sur une carrière jusqu'alors obscure et semée d'erreurs.

MARGUERITE.

Vous aussi, Morin, vous m'avez rendu un service signalé.

MORIN.

Hé donc ! grande Reine, cé n'est pas la première fois qué jé dépêche les humains vers l'autre monde. C'est là lé fort dé la profession qué j'exerce. Mais du moins jé puis vous jurer qué jamais céla né m'a fait autant dé plaisir qué dans cette circonstance. J'avais dé puissans griefs contre cé misérable Stoffel. Mais, chut ! il est défunt, il né faut jamais parler mal des absens.

CARL.

Reposez-vous, madame, vous devez en avoir grand besoin... Et vous aussi, mon Prince. Viens avec moi, Morin, viens

m'aider à rassembler le peu de provisions que je possède, pour en composer une petite collation.

MORIN.

Jé vous suis, sandis ! jamais on né m'a vu réculer au feu... (*A part.*) dé la cuisine. (*ils sortent.*)

SCENE II.

MARGUERITE, EDOUARD.

MARGUERITE.

Tu parais accablé, mon fils ; désires-tu quelque chose ?

EDOUARD.

Je remercie votre Grace.

MARGUERITE.

Cependant tu souffres, je le vois.

EDOUARD.

Oui. J'ai dû par obéissance céder aux ordres de ma mère; mais le fils de Marguerite et de Henry, ne devait jamais se cacher ni fuir.

MARGUERITE, *l'embrassant.*

Combien j'aime à te voir ces nobles sentimens!

EDOUARD.

Ne sont-ce pas ceux que vous m'avez inspirés ?

MARGUERITE.

Ton âge ne te permet pas de savoir que la prudence doit s'allier au vrai courage, et qu'elle en est la compagne inséparable. Songe donc, mon Edouard, qu'avec toi s'évanouit l'espoir de l'Angleterre. Tant que tu vivras, ton père ne meurt pas tout entier.

EDOUARD.

Je ne me cacherai plus d'abord, c'est bien décidé.

MARGUERITE.

Mon cher fils, ne me prive pas du bonheur de te presser dans mes bras. Ta mère infortunée peut tout supporter, tout excepté ce dernier coup auquel elle ne survivrait pas.

SCENE III.

CARL, MORIN, MARGUERITE, ÉDOUARD.

(Tout deux apportent du lait, du fromage, des fruits, enfin tout ce qu'il faut pour un petit repas.)

CARL.

Je fais tous mes efforts, madame, pour vous traiter de

mon mieux, mais ce mieux-là est bien peu de chose. C'est aujourd'hui pour la première fois que je regrette d'avoir perdu ma fortune.

MARGUERITE.

L'intention suffit pour mériter toute ma gratitude.

MORIN.

Des œufs frais tout chauds, des fruits délicieux et du laitage parfait, j'ose vous en répondre. (*A part.*) En qualité de maître-d'hôtel, j'ai goûté chaque mets d'avance.

CARL.

Tout est prêt, quand vous voudrez, madame....

MARGUERITE.

Mettez vous à table, mon fils.

ÉDOUARD.

Volontiers ; j'ai un appétit dévorant.

(Marguerite et Edouard se mettent à table; Carl et Morin les servent.)

MORIN.

Si sa Grace le permet, je serai son échanson, et toi, Carl, son écuyer tranchant.

CARL.

Le jour où je pourrais servir ma souveraine, serait le plus beau de ma vie ; mais je suis indigne d'un tel honneur.

MARGUERITE.

(*Avec bonté.*) Approchez. Ah ! Carl, vous ne m'avez obligée qu'à demi. Il vous reste encore à m'apprendre quel est le sort du Sénéchal de Normandie. Je ne l'ai point revu depuis la bataille. J'ignore ce qu'il est devenu ; et je tremble que cet intrépide chevalier n'ait été victime de son généreux dévouement.

CARL.

Je suis prêt à courir sur ses traces, madame ; mais qui veillera sur vous pendant mon absence ?

MORIN.

Comment lé trouvéras-tu? Tu né lé connais pas. Hé donc! si madamé veut mé confier cet honorable message, jé mé chargé dé réjoindre M. le Duc, ainsi qué sa jeune épouse. Cette pauvre madame Isaure doit être dans des angoisses mortelles.

MARGUERITE.

Que dis-tu, Morin ?

MORIN, *à part.*

Haï ! haï ! Le sage dit : Tourne sept fois ta langue..... Hé donc ! j'en ai trop dit ; mais lé mot est lâché.

MARGUERITE.

De qui parles-tu ?

MORIN.

Dé madame la Sénéchale, qué j'ai eu l'honneur d'accompagner dépuis la France jusqu'à l'armée, et qui, sous lé nom d'Eugène...

MARGUERITE.

D'Eugène !... Femme généreuse ! Elle a bravé la mort pour me sauver dans la forêt ! Mais, dis-moi, Morin, quel motif a pu la conduire ?

(On frappe à la porte de la chaumière, tout le monde écoute.)

CARL.

Paix ! (*On frappe encore plus fort.*) Qui frappe ?

CROFT, *en-dehors.*

C'est moi.

CARL.

C'est Croft. Es-tu seul ?

CROFT, *de même.*

Oui, ouvrez vîte.

SCENE IV.

Les Précédens, CROFT.

CARL, *à Croft, qui entre avec beaucoup d'empressement.*

Que viens-tu nous apprendre ?

CROFT.

Le duc de Glocester est à vingt pas d'ici, avec un détachement considérable.

CARL.

La fuite est impossible. Entrez dans ce réduit, madame. Toi, Morin, franchis cette palissade ; à la faveur de cet habit, on te laissera passer ; tu diras que tu es à mon service. Fais diligence : puisses-tu nous amener du secours !

MORIN.

Vous allez voir, sandis ! dé quoi jé suis capable.

ÉDOUARD.

Moi, je reste.

MARGUERITE.

Edouard, mon fils ! Veux-tu donc faire mourir ta mère ?

EDOUARD.

Oh ! non, non, jamais. (*Il court embrasser sa mère, et entre avec elle dans un réduit à gauche. Morin franchit la palissade du fond.*)

SCENE V.

CROFT, CARL, puis GLOCESTER, suivi de plusieurs Officiers.

CARL.

Ouvrons maintenant pour ne pas inspirer de défiance. (*il ouvre la porte de la chaumière.*) (*A Croft.*) Ote vîte un couvert, un siége... dispose tout comme si nous attendions le Duc. (*il regarde en-dehors.*) Le voici.

(Ils arrangent la table et feignent beaucoup d'empressement. Glocester entre sans bruit, s'arrète sur le seuil de la porte et les écoute.)

CROFT, *bas à Carl.*

Il nous écoute.

CARL, *sans regarder Glocester.*

Hâte toi donc, que j'aille bien vîte au-devant de notre brave duc de Glocester pour l'inviter à se reposer dans ma chaumière. Si j'avais pu prévoir que le héros de l'Angleterre...(*A part.*) Brigand ! (*haut.*) me fit un tel honneur, j'aurais tâché de le recevoir convenablement. (*A part.*) Que n'est-il à cent pieds sous terre ! (*haut.*) Vîte, vîte ! va chercher nos plus beaux fruits et ce petit flacon de rhum qui est là-bas, derrière les fagots ; tu placeras tout cela sur la table. Moi, je cours à sa rencontre. (*il se retourne et feint beaucoup d'étonnement en se trouvant face à face avec le Duc.*) Mille pardons, Milord, je ne croyais pas que votre Altesse...

GLOCESTER.

Bien, mon ami, je suis content de toi, et je saurai reconnaître ton zèle.

CARL.

Assurément, Milord, l'honneur que je reçois mérite bien que je fasse tous mes efforts pour y répondre.

GLOCESTER.

Si je ne me trompe, c'est toi que j'ai rencontré ce matin dans la forêt ?

CARL.

Votre Altesse ne se trompe pas ; c'est moi-même qui ai été assez heureux pour la saluer à la tête de mes camarades.

GLOCESTER.

Tu n'as rien appris concernant les fugitifs que je poursuis ?

CARL.

Rien, Milord. Si j'avais eu ce bonheur, j'aurais couru bien vîte en informer votre Grace. Ah, morbleu ! quel beau jour pour moi que celui où notre pays sera délivré des

misérables qui le fatiguent de leur présence, et le déshonorent par leurs actions.

GLOCESTER.

J'aime cette chaleur.

CARL.

Si j'osais dire à votre Altesse tout ce que je pense, elle serait bien étonnée. Je suis dans une telle indignation que je ne me possède pas.

GLOCESTER.

Allons, calme-toi ; l'Angleterre sera bientôt débarrassée de tous ceux qui te déplaisent.

CARL.

Faites donc, Milord, que ce soit le plutôt possible.

GLOCESTER.

La journée ne se passera pas sans que tes vœux soient exaucés.

CARL.

Que le ciel vous entende !

GLOCESTER.

Je viens d'imaginer un expédient fort simple, mais contre lequel échoueront infailliblement toutes leurs ruses.

CARL.

(*Avec inquiétude.*) Ah ! (*se remettant.*) tant mieux !

GLOCESTER.

J'ai fait cerner la forêt par quinze mille hommes, qui ont ordre de marcher toujours vers le centre, de manière à s'y réunir.

CARL, *s'efforçant de paraître gai.*

C'est bien cela ! (*A part.*) Ils sont perdus.

GLOCESTER.

Mais comme il existe çà et là dans l'intérieur du bois, des cabanes de bûcherons, et qu'il se pourrait que les fugitifs y trouvassent un asyle qui échapperait à la vigilance et aux recherches de mes gens, je vais ordonner que toutes les chaumières soient brûlées et détruites de fond en comble.

CARL, *à part.*

Plus d'espoir. (*haut.*) Il est certain que ce moyen est infaillible. Cependant cette mesure, d'une invention admirable sans doute, présente quelques légers inconvéniens que votre Altesse n'a peut-être pas prévus. Si j'osais...

GLOCESTER.

Parle.

CARL.

Il me semble qu'en visitant exactement chaque habitation

on parviendrait au même résultat, sans exposer la forêt à un embrasement général.

GLOCESTER.

Tant mieux. Certain, comme je le suis, que Marguerite, son fils et le duc de la Varenne s'y sont réfugiés, peu m'importe que cette forêt soit entièrement consumée; du moins elle sera devenue leur tombeau.

CARL, *à part.*

Faudra-t-il les voir périr sans les défendre?

GLOCESTER, *à ses Officiers.*

Vous m'avez entendu! dirigez vous sur les différens points de la forêt et que ma volonté reçoive à l'instant son entière exécution. (*les Officiers sortent.*)

SCENE VI.

CARL, GLOCESTER.

CARL, *à part.*

Les voilà partis! peut-être trouverons nous un moyen... (*haut.*) Votre Altesse ne me fera-t-elle pas l'honneur de goûter ces fruits, ce lait? C'est un déjeuner de charbonnier.

GLOCESTER.

Excellent, quand l'appétit l'assaisonne. (*il se met à table.*)

CARL, *à part.*

Comment les faire sortir?

GLOCESTER.

Il me paraît que mon plan n'a pas obtenu ton approbation?

CARL.

Au contraire, Milord. Il faudrait que je fusse bien difficile. Ce doit être un magnifique coup d'œil que celui d'une forêt de trente milles de circuit totalement embrasée. C'est ainsi que, pour se divertir pendant une belle nuit, le célèbre Néron fit mettre le feu au quatre coins de Rome.

GLOCESTER, *avec humeur.*

Ah! tu n'es pas heureux dans tes comparaisons.

CARL.

Pardon, Milord, je la croyais cependant juste, à une légère différence près; c'est que le brigand de Rome était sur une tour de laquelle il pouvait tout voir; au lieu que votre Grace, dans cette chaumière placée au milieu de la forêt, ne verra rien et se trouvera nécessairement enfermée par les flammes.

GLOCESTER.

Sois tranquille ; avant que l'incendie gagne, nous aurons le tems de nous éloigner.

CARL.

Puisque c'est un parti pris, votre Altesse voudra bien permettre que je m'occupe au plutôt de mon déménagement?

GLOCESTER.

Va, fais comme si tu étais seul.

CARL.

Cela ne se peut pas, Milord.

GLOCESTER.

Pourquoi non ?

CARL.

La crainte...le respect...(*A part.*) J'imagine...payons d'audace. (*haut.*) Allons, Brigitte, notre femme, alerte !... lève toi bien vite... Hein ? (*il écoute.*) Tu ne peux pas? (*au Duc.*) C'est qu'elle a été bien malade, voyez-vous, ma pauvre Brigitte et elle n'est pas encore remise. (*haut.*) Il le faut cependant. Rassemble tes effets ; on va mettre le feu à la chaumière, il est bien force de déguerpir. Croft? Croft ?

CROFT, *en-dehors.*

Plait-il, notre maître ?

CARL.

Dis à ma femme de se dépêcher, il faut que je reste pour servir Milord, pour le distraire.

GLOCESTER.

Tu n'as point d'enfant ?

CARL.

Pardon, Milord, un petit bonhomme de huit ans. (*A part.*) Le Prince en a onze. (*haut.*) Vous l'avez vu ce matin dans la forêt.

GLOCESTER.

Ce petit espiègle qui s'était caché ?

CARL.

C'est cela, Milord.

GLOCESTER.

Où donc est-il ?

CARL.

Il tient compagnie à sa mère. Quand on n'a rien à laisser à ses enfans, il faut au moins leur inspirer de bonne heure pour leurs parens, ces égards, ce respect dont ils manquent trop souvent et sans lesquels ils ne sont que de mauvais sujets lorsqu'ils sont livrés à eux-mêmes.

GLOCESTER.

C'est bien pensé. Fais le venir, je serai bien aise de le voir.

CARL, *à part.*

S'il allait le reconnaître. (*haut.*) Croft ! dis à James de descendre. (*Croft paraît sur le seuil du réduit. Carl lui fait signe de barbouiller la figure de l'enfant*) Vous excuserez, Milord ; je suis sûr qu'on n'aura pas eu le tems de le débarbouiller. C'est que ça travaille déjà comme un homme, et dans notre métier, on n'est pas beau tous les jours.

GLOCESTER.

Qu'importe ?

SCENE VII.

EDOUARD, CARL, GLOCESTER.

(Le jeune prince est couvert de la même tunique dont il s'est affublé dans l'arbre. Il a le visage légèrement barbouillé.)

CARL, *à part.*

Ils m'ont compris. (*haut.*) Je vous l'avais bien dit. Ta mère aurait dû t'approprier un peu .

GLOCESTER.

Qu'est-ce que cela fait ?

CARL.

Allons, approche, et salue son Altesse le duc de Glocester. Vous l'excuserez, Milord, il est un peu gauche.

(Edouard qui comprend ce que Carl veut dire, salue d'un air gauche.)

GLOCESTER.

Non pas ; il est tout-à-fait gentil.

CARL.

Eh bien ! remercie donc sa Grace ! Dis lui que tu es bien sensible, bien flatté. Oh ! il ne dira rien ! (*Edouard se roidit; on voit le mécontentement se peindre sur tous ses traits. Carl, qui craint qu'il ne se trahisse, se hâte de prendre la parole.*) Allons, tais-toi plutôt que de faire quelque maladresse ou de dire quelque sottise. Son Altesse ne refusera pas d'accepter un verre de rhum ?

GLOCESTER.

Volontiers.

CARL, *à Edouard.*

Allons, va-t-en, maussade.

GLOCESTER *le prenant par la main, et le ramenant au bord de la scène.*

Pourquoi ? Laisse-le.

CARL, *à part.*

Je tremble qu'il ne fasse quelqu'imprudence.

GLOCESTER, *montrant à Carl un verre qu'il a rempli.*

Prends.

CARL.

Je ne mérite pas l'honneur que votre Altesse me fait.

GLOCESTER.

Prends, te dis-je. Buvons à la mort de Marguerite.

EDOUARD.

A la mort de ma mère ! Scélérat !

(Il prend une javeline que portait Glocester en entrant et se met en attitude menaçante.)

GLOCESTER.

Qui donc es-tu? (*il s'élance sur Edouard, ouvre le haut de sa tunique, et voyant le vêtement riche qu'il porte, s'écrie avec une joie féroce:*) Le fils de Marguerite ! (*il arrache la javeline des mains du jeune Prince, tire son poignard et s'avance vers lui pour le frapper.*) Descends dans la tombe, unique et précieux rejeton des Lancastre.

SCENE VIII.

EDOUARD, MARGUERITE, CARL, GLOCESTER, CROFT.

CARL, *ferme la porte de la chaumière, et fait signe à Croft d'approcher.*

Non pas, s'il vous plait.

(Il s'élance sur le Duc, et lui arrache d'une main son épée, et de l'autre son poignard.)

CROFT.

Un moment, milord.

(Il s'est précipité vers le Duc, et le menace avec la javeline.)

GLOCESTER.

Traîtres !

MARGUERITE, *accourant et se mettant au-devant d'Edouard.*

Mon fils ! mon fils !

(Ces mouvemens doivent être extrêmement rapides. Tableau.)

GLOCESTER.

A moi... (*Il fait un mouvement pour appeler.*)

CARL.

Laissez donc. (*A Croft.*) Un bandeau sur la bouche... Sois tranquille, je le tiens. (*Glocester veut se débattre.*)

CROFT.

Qu'allons-nous en faire? Le tuer.

CARL.

Ma foi, oui.

CROFT.

C'est le plus court.

CARL.

Et le plus sûr.

(Il lève le bras pour le percer. Pendant ce dialogue, Croft a pris une serviette, avec laquelle il lui couvre la bouche, et que l'on noue derrière la tête.)

MARGUERITE, *arrêtant Carl.*

Non, non ! je vous demande grace pour lui.

CARL.

Craignez, madame, que trop de pitié ne vous devienne fatale.

MARGUERITE.

Je rougirais d'imiter son exemple. Il faut le forcer à nous signer un sauf-conduit pour nous rendre en Ecosse.

CARL.

Il le révoquera quand nous serons partis (*Marguerite insiste. A Edouard.*) Mon Prince, vous trouverez là tout ce qu'il faut pour écrire. (*il indique le réduit.*)

MARGUERITE.

Glocester, ta vie est entre nos mains, consens-tu à ce que je te demande?

(Glocester fait un signe affirmatif. Carl et Croft ne le perdént pas de vue. Edouard apporte du papier et de l'encre. Le Duc écrit.)

MARGUERITE.

Jure devant Dieu !

CARL.

Il n'y croit pas.

MARGUERITE.

Sur l'honneur.

CARL.

Il l'a perdu. Non, madame, ces précautions sont insuffisantes ; si vous voulez n'être pas troublée dans votre fuite, nous n'avons qu'un parti à prendre, c'est de l'enfermer dans cette chaumière, après l'avoir mis hors d'état de nous nuire. (*Glocester présente le papier à Marguerite.*) Nous tenons le sauf-conduit; attachons-le à ce poteau, et sauvons-nous. Allez toujours devant, madame. Non pas de ce côté ; vous seriez vue par les gens de son escorte... Là, à droite, au fond du réduit, une petite barrière qui ouvre dans la forêt. (*Marguerite sort avec Edouard.*) Le sentier à gauche...puis tout droit... (*au Duc.*) Maintenant, Milord, à nous ; faites les choses de

bonne grace... ou sinon !... J'en suis fâché pour votre Altesse, mais il faut qu'elle en passe par-là.

(Carl et Croft conduisent le Duc devant un des poteaux qui soutiennent l'entrée du hangard, et l'attachent avec une corde.) (Il a toujours le bandeau sur la bouche.)

CROFT.

Au revoir, Milord Duc.

CARL.

Bien du plaisir en attendant qu'on brûle la forêt. Si je rencontre quelques-uns de vos officiers, je leur dirai de votre part de faire diligence. (*ils sortent tous deux.*)

SCENE IX.

GLOCESTER.

(Ses regards étincellent de fureur. Il parvient, à force de se débattre, à ôter son bandeau. Alors il crie :)

A moi, soldats ! à moi !...

(On ne lui répond pas ; en portant sa vue de tous côtés pour chercher les moyens de se dégager, il aperçoit la trompe de Carl, que celui-ci, en entrant, a suspendue au poteau. Alors il se lève sur la pointe des pieds, atteint l'embouchure de la trompe et la fait sonner. Ce signal est répété de poste en poste. On veut entrer dans la chaumière ; mais la porte est fermée.)

SCENE X.

GLOCESTER, Soldats Anglais.

(Des Soldats enfoncent la porte et courent délivrer le Duc.)

GLOCESTER.

Marguerite et son fils étaient ici... Ils viennent de fuir de ce côté avec deux bûcherons. Hâtez vous.

(Les Soldats sortent précipitamment.)

SCENE XI.

GLOCESTER.

Tu vas apprendre bientôt, généreuse Marguerite, que lorsque l'on tient son ennemi dans son pouvoir, il n'est point de considération qui doive porter à des ménagemens. Cette faute te coûtera la vie ! Enfin cette journée va donc terminer la longue et sanglante querelle qui a mis l'Angleterre en feu... Grace à l'intrépidité de Warwick, le plus ferme appui de

notre cause, nous avons triomphé sur tous les points. Marguerite seule nous restait à vaincre; sa défaite assure à la maison d'Yorck les plus brillantes destinées. Heureux Glocester! la fortune elle-même semble diriger tous tes pas. Elle ne tardera pas sans doute à te conduire au trône. (*on entend des cris en-dehors.*) Ce bruit m'annonce l'arrivée de ma captive.

SCENE XII.

GLOCESTER, MARGUERITE, EDOUARD, CARL, CROFT, Soldats.

MARGUERITE.

Tu dois être satisfait, Glocester?

GLOCESTER.

Je l'avoue, ce trophée manquait à ma gloire.

MARGUERITE.

La gloire d'un assassin!

GLOCESTER.

Madame!...

MARGUERITE.

Ton air farouche décèle encore tes sinistres projets.

GLOCESTER.

Rappelez-vous l'indigne traitement que vous fîtes éprouver à mon père après la bataille de Sandal.

MARGUERITE.

Ton père était un rébelle, il mérita son sort; et tu me prouves aujourd'hui que je fus coupable envers l'Etat, en ne faisant point partager son supplice à ton frère et à toi. Songes-y bien, Glocester, quelque désespérée que semble ma situation, la fortune peut sourire encore entre la tombe et moi.

GLOCESTER.

Je ne le crois pas, du moins je ferai ensorte qu'elle n'en ait pas le temps.

MARGUERITE.

Hâte-toi donc, barbare.

GLOCESTER.

Non, c'est à Londres que je veux offrir ce beau spectacle à ma nation.

MARGUERITE.

Et tu ne crains pas que l'ombre de Henry, s'échappant des bras de la mort...

GLOCESTER.

Ce prodige ne s'opérera point. Ce fer a placé ton époux dans la tombe de manière qu'il n'en sortira jamais.

MARGUERITE.

Ah ! monstre !

CARL.

Au nom du ciel, madame, n'irritez pas ce caractère fougueux. Intercédez plutôt pour vous, pour votre fils.

MARGUERITE.

Laisse-moi donner un libre essor à mes pensées : la vraie noblesse est exempte de crainte. Son regard est affreux!... Eh bien ! il ne saurait me faire trembler. Que la terre s'entr'ouvre et m'engloutisse vivante, avant que l'on me voie supplier le meurtrier de mon époux.

GLOCESTER.

Vous avez raison, vous ne le fléchiriez pas.

MARGUERITE, *avec force.*

Homme sanguinaire et féroce ! si le ciel tient en réserve des maux inconnus plus affreux que ceux que je pourrais nommer, qu'il lesretienne encore jusqu'à ce que la mesure de tes forfaits soit comblée, et qu'alors il les verse tous à-la-fois sur ta tête criminelle.

GLOCESTER.

Mets un terme à tes inutiles imprécations, elles fatiguent ma patience.

MARGUERITE.

Eh bien ! qu'attends-tu pour nous ôter la vie ? Frappe. Le meurtre est pour toi un acte de clémence ; tu ne refusas jamais l'ennemi suppliant qui te demanda de trancher ses jours.

GLOCESTER.

Non, te dis-je ; le ciel t'a marquée pour le supplice.

MARGUERITE.

Et toi pour l'infamie.

GLOCESTER.

Orgueilleuse française ! Dans peu ton nom sera flétri.

MARGUERIT

Il ne l'est pas même en passant par ta bouche, juge si rien peut le souiller. Marchons, mon fils ; c'est pour nous donner une vie glorieuse et plus durable qu'il va nous ôter de ce monde. Le coup qui nous affranchira de sa tyrannie doit nous porter à l'immortalité.

GLOCESTER.

Tu le veux, Marguerite? il faut te satisfaire. C'est en présence de l'armée que je vais t'envoyer joindre ton illustre époux.

SCENE XIII.

GLOCESTER, LE SÉNÉCHAL, MARGUERITE, EDOUARD, CARL, ISAURE, MORIN, Soldats Français.

LE SÉNÉCHAL, *entrant avec vivacité.*

Traître, tombe aux pieds de ta souveraine et implore ton pardon de sa clémence.

MARGUERITE.

Qu'entends-je?

GLOCESTER.

Mon pardon, dis-tu? (*A ses soldats.*) saisissez-vous de ce téméraire, et qu'il soit percé de mille coups.

LE SÉNÉCHAL, *avec force.*

En avant, Français!

(On entend quelques coups de canon et un grand bruit d'armes. Les palissades sont brisées. Les Français pénètrent de tous côtés et désarment l'escorte de Glocester. Des cris de : *bas les armes!* se font entendre de toutes parts.)

MORIN, *à Glocester.*

Désespéré, Milord, dé cé pétit contrétems. Voulez-vous bien mé rendre votre épée?

GLOCESTER, *furieux.*

Rendre mon épée à un Français?... jamais. (*il la brise.*)

MORIN.

Vous êtes bien difficile!

LE SÉNÉCHAL.

Il a raison. Il est indigne de cet honneur.

GLOCESTER.

Jouis de ce faible triomphe, Lavarenne; il ne sera pas de longue durée. Mon armée...

LE SÉNÉCHAL.

Tu n'en as plus.

GLOCESTER.

Warwick...

LE SÉNÉCHAL.

Est à nous.

MARGUERITE.

A nous !

GLOCESTER.

A vous ? tu en imposes. Ses sermens...

LE SÉNÉCHAL.

Pour qui jura le crime, le parjure devient une vertu. J'ai surpris, à l'entrée de la forêt, un courrier du Roi, ton frère. Ses dépèches (*il les remet à Glocester.*) t'annoncent que cédant à une passion aveugle et criminelle, il vient d'épouser la fiancée de Warwick.

GLOCESTER, *après avoir parcouru la lettre.*

O frère imprudent!

LE SÉNÉCHAL.

J'ai senti tout ce qu'un aussi lâche procédé nous donnait d'avantages, et j'ai couru en informer Warwick. Je ne vous peindrai pas ses transports, sa colère. Qu'il vous suffise, madame, de savoir qu'il abjure ses erreurs et se déclare solemnellement l'ennemi des traîtres qui l'avaient séduit. Ses soldats, qui le chérissent comme un père, ont juré de le suivre partout et de venger son offense. Tous marchent vers Londres pour y faire couronner aux acclamations universelles de l'armée et des nombreux sujets qui vous sont demeurés fidèles.

MARGUERITE.

O ciel ! ouvre tes portes éternelles pour donner un libre passage à mes actions de graces !... après Dieu, cher Lavarenne, c'est à vous que je devrai ma couronne. Comment pourrai-je m'acquitter ?

LE SÉNÉCHAL, *montrant Isaure.*

En récompensant ce jeune Français, qui s'est distingué par un courage et un dévonement extraordinaires...

MARGUERITE.

Je me suis occupée de son bonheur.

LE SÉNÉCHAL.

Et en me permettant de retourner près d'une épouse...

MARGUERITE.

Digne de tout votre amour.

LE SÉNÉCHAL.

Qui vous a dit ?...

MARGUERITE.

Je sais tout... (*Prenant Isaure par la main, et la présentant à Lavarenne.*) Isaure, embrassez votre époux.

LE SÉNÉCHAL.

Quoi ! vous seriez ?...

Le trait qui m'a fourni le sujet de cette pièce, quoique l'un des plus intéressans de l'histoire de l'Orient, n'est peut-être pas assez généralement connu pour qu'il soit inutile de le rappeler ici.

Giafar-le-Barmécide était premier Visir du Calife Haroun-al-Raschid, ami et contemporain de Charlemagne, et l'un des plus illustres souverains de son siècle. Ce prince avait une sœur très-aimable, près de laquelle il passait tous les momens que lui laissait le soin des affaires publiques. Son ministre et cette sœur chérie étaient les deux personnes qu'il aimait le plus : il eût voulu les réunir auprès de lui, pour jouir à-la-fois de leur entretien; mais les mœurs de l'Orient ne permettant pas que la sœur du Calife parût devant un étranger, Hâroun résolut de les marier. Seulement, comme il se faisait un point de religion qu'aucun sujet ne mêlât son sang avec celui d'Ali, qui était sacré chez les Mahométans, il exigea de Giafar la promesse qu'il n'userait jamais des droits du mariage; Barmécide s'y engagea par serment : il n'avait pas encore vu l'épouse que son maître lui destinait. Quand il la connut, son cœur se révolta contre l'engagement qu'il avait pris; il le trouva injuste et cruel. Malgré les ordres et la surveillance du Calife, il eut d'Abassa un fils qu'il fit élever secrètement à la Mecque. Haroun, quoique rempli d'ailleurs d'excellentes qualités, était d'un caractère extrêmement violent. Ayant eu connaissance de ce commerce secret, il s'abandonna aux plus grands excès où puissent porter la colère et le despotisme. Il condamna à mort Giafar et sa famille; tous les Barmécides, au nombre de quarante, furent égorgés dans une seule nuit; Abassa fut chassée honteusement du palais et de Bagdad. Réduite à la condition la plus déplorable, elle mourut bientôt de douleur et de misère.

Voilà ce qu'on lit dans l'*Histoire des Arabes*. Je n'ai pris de ces événemens et de cette catastrophe éminemment tragique que ce qu'il m'a fallu pour fonder ma pièce; tout le reste est d'invention.

On a dit qu'il y avait dans mon titre et dans la pièce un double anachronisme contre l'histoire et la géographie. Jamais je n'ai répondu aux critiques qui m'ont été adressées dans les journaux, même quand elles m'ont paru injustes, car je suis convaincu que les armes sont trop

inégales pour qu'un auteur parvienne à prouver qu'il a raison. Cependant comme les reproches que l'on me fait portent sur des points matériels, étrangers d'ailleurs au mérite littéraire de l'ouvrage, je puis et je dois me justifier pour n'être point accusé de manquer à l'exactitude dont j'ai contracté l'obligation en intitulant mon drame *historique*. Il est possible qu'un auteur fasse une mauvaise pièce, mais il ne lui est jamais permis de donner des mensonges pour des vérités.

En comparant les *Ruines de Babylone* aux *Barmécides* de la Harpe, ce que je tiens à grand honneur, on dit que nous avons traité le même sujet, mais qu'il s'est conformé *scrupuleusement* à l'histoire et que je l'ai altérée pour avoir un dénouement heureux, qu'en un mot j'ai fait un roman. On a lu plus haut le trait historique ; voici le sujet de la tragédie dont l'action est postérieure de vingt ans à celle de mon drame, ce qui repousse toute idée de ressemblance et même de rapprochement.

Giafar et son fils ont échappé au massacre des Barmécides. Le dernier élevé par un serviteur fidèle sous le nom d'Amorassan est parvenu au rang de Visir et conspire contre Haroun pour venger le meurtre de sa famille. Giafar, caché pendant vingt ans dans un coin de l'Asie sans que l'on en ait entendu parler, apprend le projet des conjurés, quitte sa retraite et accourt à Bagdad pour dénoncer son fils au Calife qui a la bonté de pardonner, quoique le jeune Aménor son héritier chéri soit tombé sous le fer des conspirateurs.

Je laisse au lecteur à décider lequel des deux a été le plus exact ou le plus romanesque.

Maintenant je passe à la géographie à laquelle la Harpe a été bien moins fidèle que moi, car il place Bagdad sur l'Euphrate. Saed dit en racontant comme il a sauvé Giafar :

> Et l'Euphrate cacha dans ses profonds abîmes
> Mon heureux artifice et mes tristes victimes.

On me reproche d'avoir mis les Ruines de Babylone près de Bagdad. Voici ma réponse. Strabon qui vivait vers l'an 14 de J. C. dit en parlant de cette ville presque fabuleuse par son antiquité, (puisque sa fondation par Nembrod remonte à l'an du monde 2300, environ un siècle après le déluge,) qu'elle était située sur l'Euphrate et qu'elle s'étendait vers le Tygre. Or Bagdad est construite sur les ruines de Séleucie, ville bâtie par Séleucus Nicator, sur le Tygre, en face de Babylone et à trois cents stades de cette dernière, ce qui fait environ dix à onze lieues (1). Tous les voyageurs placent la fameuse tour de Nembrod, que l'on croit être la tour de Babel et qui faisait partie de Babylone, dans une campagne entre le Tygre et l'Euphrate : c'est également dans ce petit intervalle qui sépare Bagdad de l'Euphrate que N. Defer, géographe estimé, place les ruines de Babylone. *Voyez sa carte de l'Empire des Turcs en Europe, en Asie et en Afrique* Fort de toutes ces autorités, j'ai cru ajouter encore à l'intérêt du sujet en plaçant le troisième acte de ma pièce dans un lieu qui rappelle de si beaux souvenirs.

---

(1) Le stade avait 125 pas.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
HAROUN-AL-RASCHID, Calife de Bagdad.	M. *Lafargue.*
HASSAN, fils d'Haroun.	Mlle *Hugens.*
ZAÏDA, sœur du Calife et épouse de Giafar.	Mlle *Bourgeois.*
GIAFAR LE BARMÉCIDE, premier Visir.	M. *Marty.*
NAÏR, fils de Giafar et de Zaïda, âgé de cinq ans.	Mlle *Jenny Soissons*
RAYMOND, français, ami secret de Giafar.	M. *Tautin.*
ISOUF, chef des Eunuques.	M. *Genest.*
ABOULCASEM, Cheik de Bédouins.	M. *Ferdinand.*
MORABEK, Bédouin.	M. *Duménis.*
AGIB, vieil Arabe. Un Garde du Calife.	} M. *Michot.*
Odalisques.	
Soldats.	
Bédouins.	
Esclaves.	
Eunuques.	

L'action se passe en 796, à Bagdad et dans les ruines de Babylone, qui n'en sont éloignées que de douze à quinze milles.

Vu au Ministère de la Police générale de l'Empire, conformément aux dispositions du décret Impérial du 8 juin 1806, et à la décision de S. E. le duc de Rovigo, en date de ce jour.

Paris, le 31 août 1810. Signé *le Secrétaire général*, SAULNIER.

Vu l'approbation, permis d'afficher et représenter, ce 22 octobre 1810. *Le conseiller d'état, Préfet de Police, Baron de l'Empire.*

Signé PASQUIER.

LES RUINES DE BABYLONE,

OU

GIAFAR ET ZAÏDA.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur des jardins du sérail. A gauche (1), *l'appartement de Zaïda, dont une croisée donne sur le jardin. A droite, un kiosque fort simple en apparence. Dans le fond une grille très-riche. En ouvrant les persiennes dont elle est garnie, on voit le Tygre qui baigne les murs du sérail et le pont couvert jeté sur ce fleuve. L'autre rive présente une campagne riante ornée de jolies habitations.*

SCENE PREMIERE.

Esclaves muets, RAYMOND.

(Au lever du rideau les Esclaves sont occupés des apprêts de la fête que l'on destine à Giafar; on place des vases remplis de fleurs, des guirlandes, etc. Raymond dirige tout. Ses recommandations et son activité impriment un grand mouvement à ce tableau.)

RAYMOND.

Je vous ai donné l'exemple du travail ; maintenant je vous dois celui du plaisir et de la joie. Voici la chanson que je vous ai promise pour stimuler votre zèle. Seulement, comme elle fronde tant soit peu les lois sévères du sérail, je chanterai tout bas et vous danserez incognito.

(1) Toutes les indications que l'on trouvera dans la pièce sont censées prises du parterre, c'est-à-dire relativement aux spectateurs. Les acteurs sont placés au théâtre comme en tête de chaque scène. Les changemens de position sont indiqués au bas de la page.

(Il chante en s'accompagnant du luth.)

Premier Couplet.

Je ris tout bas de votre Mahomet;
Que le Prophête ici me le pardonne :
Mais aux plaisirs que sa loi vous promet,
Moi, je préfère un baiser qu'on me donne.

(Pendant le refrain les muets dansent d'une manière grotesque sur l'accompagnement de Raymond, qui leur recommande de faire le moindre bruit possible.)

SCENE II.

Les Précédens, GIAFAR, *déguisé en esclave noir.*

(Giafar paraît dans le fond, il fait des signes à Raymond.)

RAYMOND, *à part, le remarquant.*

A qui donc en a cet esclave? sans doute il a fait quelque sottise, et il vient implorer mon appui contre le chef des Eunuques. (*Les esclaves se rapprochent de Raymond et le prient de continuer sa chanson.*) C'est juste, je n'ai pas rempli ma promesse; il vous faut encore un couplet.

(*Les esclaves applaudissent.*)

Second Couplet.

Aux vrais Croyans, dans son livre divin,
Après leur mort, il promet l'ambroisie.
Ah! sans attendre un bonheur incertain,
Transportons-nous d'avance en l'autre vie.

(Refrain et danse comme au premier couplet. Giafar, qui a parcouru les jardins pour ne pas inspirer de soupçons, revient à la fin de la danse et renouvelle ses signes à Raymond, mais avec plus d'instance; il le supplie d'éloigner ceux qui l'entourent.)

RAYMOND, *à part.*

Encore ce muet! décidément c'est à moi qu'il en veut. Ses instances me touchent. Allons... il faut le satisfaire. (*aux esclaves.*) C'est assez pour aujourd'hui. Allez dans l'autre partie des jardins, je ne tarderai pas à vous rejoindre. Vous disposerez le bois d'orangers pour l'illumination, d'après le plan que j'ai tracé.

(Giafar remercie Raymond et se tient à l'écart pendant la sortie des muets qui s'éloignent par la droite, en dansant.)

SCENE III.

GIAFAR, RAYMOND.

RAYMOND, *à Giafar.*

Approche. Que veux-tu?

GIAFAR, *le menant vivement près du kiosque, afin de n'être pas vu.*

T'embrasser et revoir ma chère Zaïda. (*Il ôte le masque qui couvre sa figure.*)

RAYMOND.

Giafar !

GIAFAR, *lui mettant la main sur la bouche.*

Silence !

RAYMOND.

Mon maître !

GIAFAR.

Dis donc ton ami. Mon cher Raymond ! (*ils s'embrassent.*)

RAYMOND (1), *après avoir regardé s'ils ne peuvent être vus.*

Votre imprudence me fait frémir. Si le Calife...

GIAFAR.

Quelle que soit sa défiance, ira-t-elle deviner son premier Visir sous les habits d'un vil muet ? non, sans doute. D'ailleurs il me croit occupé dans mon camp. Pendant que l'on dispose tout pour l'entrée triomphale et brillante que sa magnificence me prépare, je me suis secrètement dérobé de ma tente. A la faveur de ce déguisement, j'ai traversé la ville et suis entré au sérail sans rencontrer le plus léger obstacle.

RAYMOND.

Je tremble ! si l'on vous découvrait en ces lieux...

GIAFAR.

Je sais tout ce que j'aurais à redouter de l'implacable Haroun. Qui mieux que moi connaît ce despote orgueilleux, si étonnant par le mélange inconcevable des meilleures et des plus mauvaises qualités ? je sais que ce prince, justement renommé dans l'Orient par sa bravoure, sa libéralité et les bienfaits qu'il répand sur ses peuples, s'est montré souvent capricieux, ingrat, cruel même ; qu'il sacrifie, sans scrupule et sans regrets, les droits les plus sacrés de la reconnaissance et de l'humanité, à ses injustes soupçons et à la bizarrerie de ses goûts. Je ne puis donc ignorer que ni mes services depuis dix ans, ni les victoires que je viens de remporter, ni son amitié même, ne pourraient me soustraire à l'affreuse vengeance qu'il tire de quiconque ose enfreindre ses ordres : mais j'ai tout bravé pour revoir mon

(1) RAYMOND, GIAFAR.

épouse. Après une absence de dix lunes, j'ai du craindre que ses transports, que les miens ne nous trahissent en présence de l'argus adroit qui nous surveille. Elle attend de moi des détails sur son fils, sur notre cher Naïr, dont nous avons su couvrir, jusqu'à ce jour, l'existence d'un mystère impénétrable. En un mot, il faut, à tel prix que ce soit, que je la voye, que je lui parle sans témoins. J'ai compté dans cette circonstance importante sur la protection du Prophête et sur le zèle d'un ami sincère dont l'adresse a su éloigner de nous tous les périls, et m'a procuré les seuls instans de véritable bonheur que j'aie jamais connus.

RAYMOND.

O Barmécide ! mon digne bienfaiteur ! votre attente ne sera point trompée. J'ai plus que jamais les moyens de vous être utile. L'espèce de folie que j'affecte et dont Zaïda paraît s'amuser à dessein, plaît beaucoup au Calife, et me donne le droit de dire impunément la vérité. Personne n'ose se plaindre d'un homme qui a le bonheur de faire rire sa Hautesse et à qui elle a conféré le droit exclusif de rompre, par ses saillies bouffonnes, ou par les fêtes qu'il invente, la triste monotonie de ce séjour. Fidèle à notre plan, je continue de marquer pour vous de l'éloignement, de l'aversion même, et j'ai cru remarquer que c'est une des causes principales de la bienveillance d'Haroun à mon égard. Quoiqu'il vous aime beaucoup, par une suite naturelle de la bizarrerie de son caractère, il lui paraît piquant de l'emporter sur vous et de m'inspirer de l'ingratitude pour mon ancien maître. Ah ! qu'il connaît mal le cœur de Raymond. Le rang, les honneurs, les richesses, rien ne saurait éteindre la juste reconnaissance que je vous ai vouée. Généreux Giafar ! le souvenir de vos bienfaits est gravé là... en traits ineffaçables. Disposez de Raymond comme de votre esclave le plus fidèle ; il est à vous à la vie, à la mort.

GIAFAR.

Tant de zèle me touche et ne me surprend pas. Tu m'as prouvé depuis huit ans que ton attachement pour moi ne connaît rien d'impossible. Apprends donc...

ISOUF, *en-dehors.*

Raymond !

RAYMOND.

On m'appelle... (*il regarde.*) C'est Isouf.

GIAFAR.

Cet Eunuque dévoué à la favorite? est-il toujours en faveur?

RAYMOND.

Plus que jamais.

GIAFAR.

C'est tout simple ; il est faux et méchant.

ISOUF, *de même.*

Raymond !

RAYMOND.

Plaît-il, seigneur? (*à Giafar.*) Je vais le trouver. Attendez-moi. Il vient !... Remettez votre masque et feignez de vous occuper du soin de ces fleurs.

SCENE IV.

RAYMOND, ISOUF, GIAFAR.

RAYMOND, *très-gaîment.*

Me voilà, seigneur Isouf ; me voilà.

ISOUF.

Je te cherchais. Il faut que je te parle. (*D'une voix dure à Giafar, qui arrose des arbustes*) Esclave, éloigne toi.

GIAFAR (1), *bas à Raymond*

Fâcheux contre tems ! (*Il s'enfonce dans les jardins à droite.*)

SCENE V.

RAYMOND, ISOUF.

ISOUF, *à part.*

Ce Français peut m'être utile. Essayons de le séduire, sauf à le perdre ensuite.

RAYMOND, *à part.*

Défions-nous de ce vieil hypocrite.

ISOUF.

Trop heureux Raymond, rends grace à la fortune qui vient se présenter à toi.

RAYMOND.

Peut-elle m'offrir rien de plus agréable que cette rencontre imprévue ?

ISOUF.

Trève de complimens. Point de détours avec moi.

RAYMOND, *à part.*

Que veut-il dire ?

---

(1) RAYMOND, GIAFAR, ISOUF.

ISOUF.

Tes desseins me sont connus. J'ai deviné le motif qui t'a fait quitter Giafar et solliciter la faveur étonnante d'être admis dans les jardins du sérail.

RAYMOND, *avec inquiétude.*

Vous l'avez deviné ?

ISOUF.

Oui.

RAYMOND, *de même.*

Et ce motif... c'est...

ISOUF.

L'ambition.

RAYMOND, *à part.*

Il ne sait rien.

ISOUF.

Jamais personne ne m'a trompé.

RAYMOND, *à part.*

Je serai donc le premier. (*haut.*) Puisque, grace à votre étonnante pénétration, mon secret vous est connu, je vais vous dévoiler mon âme tout entière. Sans doute, j'ai de grandes obligations à Giafar ; pendant le séjour que ce ministre fit à la cour de Charlemagne, j'eus occasion d'éprouver la bonté de son cœur. Ma famille était opprimée, malheureuse ; il lui rendit tous les biens à la fois, l'honneur et la fortune. Je m'attachai à lui et je quittai la France pour le suivre à Bagdad. Il me regardait comme un autre lui-même et me communiquait ses plus secrètes pensées. Mais à travers ses confidences, j'observai le caractère du Calife ; je crus démêler que ce prince commençait à se lasser de Barmécide, soit par inconstance, soit par la seule raison peut-être qu'il en a reçu les services les plus signalés.

ISOUF.

Trop loyal encore pour vouloir précipiter la chûte de ton bienfaiteur, tu ne pus cependant repousser l'espoir de t'élever sur ses ruines ?

RAYMOND.

Il est vrai.

ISOUF.

J'avais deviné tout cela. Je t'observe depuis long-tems, et j'ai su démêler à travers cette folle gaîté, une profondeur et une souplesse très-propres à seconder mes importans desseins.

RAYMOND, *à part.*

Habile physionomiste !

ISOUF.

Nous touchons tous deux à une époque décisive pour notre fortune.

RAYMOND.

J'en accepte l'augure.

ISOUF.

Mais nous avons besoin d'un accord parfait, d'une alliance étroite que rien ne puisse rompre, et sur-tout d'un secret inviolable.

RAYMOND.

Vous ne pouviez mieux vous adresser.

ISOUF.

Choisis donc, ou vingt mille sequins et la seconde place de l'état après le Calife, car j'aurai la première.

RAYMOND.

C'est juste.

ISOUF.

Ou une mort...

RAYMOND.

Mon choix n'est pas douteux.

ISOUF.

Pénètre-toi bien du vaste plan que nous avons conçu. Je dis nous, car je ne suis que l'organe d'une femme jalouse et offensée, d'Almaïde.

RAYMOND.

L'épouse du Calife ?

ISOUF.

Depuis six ans Giafar est uni à la belle Zaïda ; mais tu ignores les circonstances qui ont amené cet étrange mariage, et la condition bizarre qui y fut attachée ; condition qui va devenir la source des plus grands événemens.

RAYMOND.

Chaque mot redouble ma curiosité.

ISOUF.

Almaïde, avant d'appartenir au Calife, était éprise de Giafar ; mais Barmécide fut insensible à ses attraits et à toutes ses séductions. Que fit cette fière beauté pour se venger d'une telle indifférence ? S'étant aperçue de l'inclination secrète de Giafar pour la sœur du Calife, elle conseilla à celui-ci de les unir. Puis, abusant des droits qu'elle avait sur son époux, dont elle avait comblé le vœu le plus cher en lui donnant un fils...

RAYMOND.

Ce jeune Hassan que l'on élève dans une forteresse construite au milieu des Ruines de Babylone ?

ISOUF.

Précisément. Sous prétexte que le sang d'Ali ne devait pas être souillé par une alliance étrangère, mais effectivement pour assurer le trône à son fils, elle mit à cet hymen la condition cruelle que Barmécide ne serait jamais pour Zaïda qu'un frère, un ami ; qu'en un mot il ne reclamerait jamais les droits d'un époux.

RAYMOND, *à part.*

L'idée de cette terrible vengeance n'a pu naître que dans le cœur d'une Africaine outragée.

ISOUF.

Ebloui d'un tel honneur, et se flattant peut-être que le Calife rétracterait un jour cet ordre rigoureux, Giafar se soumit à tout. Il s'engagea, sous peine de mort, à l'exécution entière de la volonté de son maître.

RAYMOND.

A coup sûr il n'aimait point Zaïda. S'il avait eu l'amour que vous lui supposez, il n'eût jamais fait un serment qu'il est au-dessus des forces humaines de ne pas enfreindre.

ISOUF.

Aussi l'a-t-il violé.

RAYMOND, *à part.*

Il sait tout.

ISOUF.

Du moins nous en avons la conviction intime.

RAYMOND, *à part.*

Ah !... (*haut.*) Malheureusement cela ne suffit pas pour le perdre, il faut la preuve.

ISOUF.

Nous l'aurons. Oui, je suis sûr qu'il existe un fruit de leur intelligence.

RAYMOND.

Quelle probabilité ?

ISOUF.

Environ quinze lunes après ce mariage, Zaïda demanda à son frère la permission d'aller en pélerinage à la Mecque, sous prétexte d'accomplir le vœu qu'elle avait fait pendant un maladie grave dont le Calife fut attaqué. Le motif était specieux. La Princesse partit ; mais nous l'entourâmes

d'espions adroits qui surveillèrent toutes ses démarches et nous en rendirent un compte exact. Nous sûmes qu'elle avait eu des conférences secrètes et fréquentes avec l'Iman du temple, et qu'elle avait disparu aux yeux da sa suite pendant un jour entier, (*avec défiance et un sourire malin.*) pour rester, dit-on, en prières.

RAYMOND.

Cette dernière circonstance a pu, j'en conviens, vous faire concevoir des soupçons; mais si rien ne les a confirmés depuis...

ISOUF.

Après le dernier combat que Giafar a livré aux Arabes, il a feint d'être retenu dans sa tente par une blessure, et s'est éloigné de son camp pendant cinq jours. Il a franchi, comme par miracle, l'énorme distance qui le séparait de la Mecque, où il s'est rendu furtivement pour chercher...

RAYMOND.

Qui?

ISOUF.

Son fils.

RAYMOND.

Son fils!

ISOUF.

Je ne puis encore le prouver; mais quelque tems après cette excursion, on a remarqué à sa suite un jeune enfant dont les traits ont beaucoup de ressemblance avec ceux de Zaïda. Il passe dans l'armée pour un orphelin recueilli sur le champ de bataille; mille témoins attestent le fait; mais cette ruse ne saurait m'en imposer. Giafar est à deux doigts de sa perte.

RAYMOND.

(*A part.*) Il me fait frémir. (*haut.*) Oui, sans doute.

ISOUF.

Maintenant il faut dissimuler. Il faut que tu te rapproches de Barmécide, que tu paraisses te repentir de ton ingratude. Il croira ton retour sincère et tu seras bientôt initié dans ce mystère qu'il nous importe tant de connaître.

RAYMOND.

Ah! que je vous remercie de vous être adressé à moi. Vous n'imaginez pas quelle reconnaissance...

ISOUF.

Je douterais de ta franchise si ta fortune ne devait pas

être le prix du traité. Tu sais d'ailleurs, d'après le caractère d'Almaïde et le mien, quelle serait la récompense d'une infidélité ou de la plus légère indiscrétion. Adieu. Je vais rendre compte à la favorite du succès de ma commission.

RAYMOND, *voyant Giafar qui traverse le fond.*

Oh ! je réussirai ou j'y perdrai la vie.

ISOUF.

Bien ! bien ! j'aime cette chaleur. Adieu.

RAYMOND.

Je salue le premier Visir de sa Hautesse.

ISOUF, *prenant le compliment pour lui.*

Pas encore ; mais cela ne tardera pas. Ah ! ah ! il est plaisant ce Français ! il est tout-à-fait aimable. (*Avec un air de protection.*) Sois sûr que dans ma prospérité, je ne t'oublierai pas.

RAYMOND, *avec intention.*

J'y compte, et je ferai ensorte que vous vous souveniez toujours de moi. Au revoir.

ISOUF

Adieu. (*Il sort en se frottant les mains.*)

SCENE VI.

GIAFAR, RAYMOND.

RAYMOND.

Ah ! traître ! je les déjouerai ces trames odieuses. (*il appelle Giafar qui reparaît.*) Malheureux Giafar, vous êtes entouré d'espions. Almaïde a juré votre perte. Craignez tout de sa haine. Opposons la prudence et l'adresse à la perfidie de ses agens. Puissai-je, au prix de mon sang, vous garantir des pièges qu'ils vous tendent.

GIAFAR.

Ami rare et fidèle !... je t'en conjure, au milieu de ces anxiétés, que je voye Zaïda un instant, un seul instant.

RAYMOND.

Il serait plus sage de vous éloigner.

GIAFAR.

Je ne le puis. Mon amour nourri par l'absence, par les obstacles, est plus impétueux, plus brûlant que jamais. Je payerais de ma vie une heure d'entretien avec ma chère Zaïda.

RAYMOND.

Une fois engagé dans ce doux entretien, serez-vous assez

maître de vous pour le rompre ? Je crains le retour d'Isouf, l'arrivée d'Haroun.

GIAFAR.

Que m'importe ? Ta résistance irrite encore mes désirs.

RAYMOND.

Rappelez-vous, Seigneur, que je suis chargé par l'un et l'autre de veiller sur tous deux ; et que je dois compte à chacun de vous de ce qu'il a de plus cher au monde.

GIAFAR.

Il est vrai. Eh bien ! j'y consens, je ne lui parlerai pas ; mais je veux la voir et lui remettre un selam (1) que je vais composer pendant que tu lui feras entendre le signal accoutumé.

RAYMOND.

Vous le voulez ?... Allons, il le faut bien.

(Il va prendre son luth, et prélude sous la croisée de l'appartement de Zaïda. Pendant ce tems, Giafar parcourt le jardin pour cueillir des fleurs et des fruits dont il forme un *selam*.)

SCENE VII.

ZAIDA, RAYMOND, GIAFAR.

ZAÏDA, *paraissant sur le balcon.*

Cher Raymond, que viens-tu m'annoncer ?

RAYMOND.

Un message de votre époux. (*A Giafar.*) Approchez.

ZAÏDA.

Quand donc me sera-t-il permis de le voir ?

GIAFAR.

Bientôt.

ZAÏDA.

Quelle voix !

GIAFAR.

C'est la sienne.

ZAÏDA.

Giafar sous ce déguisement !

RAYMOND. (2)

Imprudens ! Silence !

---

(1) On appelle *selam*, en Turquie et dans l'Orient, un petit paquet composé de fleurs, de fruits, de bois, de soies et autres objets qui tous ont une signification allégorique. Ce moyen ingénieux de correspondance est fort en usage parmi les amans, d'autant qu'il ne présente aucun danger, puisqu'en dérangeant la disposition de ces divers objets, ou en les divisant, ils n'offrent plus aucun sens.

(2) ZAIDA, GIAFAR, RAYMOND.

GIAFAR, *montrant le selam à Zaïda.*

Ce fidèle interprète de mes pensées te dira ce qui se passe en mon âme, tout ce que j'ai souffert pendant notre cruelle séparation et le moyen que j'ai trouvé pour nous réunir.

(En montant sur une balustrade qui se trouve au-dessous de la croisée, il parvient à donner le *selam* à Zaïda, qui se baisse pour le recevoir.)

ZAÏDA, *à demi-voix.*

Notre fils...

GIAFAR.

Ce selam t'apprendra...

RAYMOND, *qui observe dans le fond.*

J'aperçois Haroun, séparez-vous. Dans ce kiosque, seigneur, jusqu'à ce que vous puissiez sortir sans danger.

GIAFAR, *à Zaïda.*

Nous nous reverrons bientôt. (*il entre dans le kiosque.*)

ISOUF, *en-dehors dans l'appartement de Zaïda.*

Princesse...

ZAÏDA, *avec effroi.*

Isouf ! O ciel !

ISOUF, *de même.*

Le Calife, votre frère, vous invite à venir le rejoindre au pavillon des fleurs.

ZAÏDA.

(Elle se tourne pour répondre à Isouf, mais elle agite en-dehors du balcon le *selam* qu'elle tient de la main gauche pour le faire remarquer à Raymond.)

Dites à sa Hautesse que son humble esclave se fait un devoir d'obéir à ses ordres.

ISOUF, *de même.*

Elle m'a chargé de vous conduire moi-même.

(Il s'avance sur le balcon et baisse le store. Zaïda, avant de rentrer, a jeté le *selam* à Raymond, qui se blottit sous le balcon pour n'être pas vu d'Isouf.)

SCENE VIII.

RAYMOND, *seul, qui a ramassé le selam.*

Ce vieux coquin connaît sans doute le langage énigmatique de ces fleurs, et la Princesse a craint qu'il ne découvrît son secret. Cachons-les dans ce vase. (*Il met le selam dans un vase qui est au-dessous du balcon.*) Peut-être pendant la fête trouverai-je un moment favorable... (*Il fait un*

mouvement pour entrer dans le kiosque.) Le Calife s'avance; reprenons le caractère qui lui plaît et redoublons de gaîté, pour mieux dissimuler notre embarras. (*Il chante en s'accompagnant sur le même air qu'à la première scène.*)

Troisième Couplet.

Ah! si j'étais maître de ce séjour,
Du vrai bonheur prenant la route sûre,
Je bannirais Mahomet de ma cour,
Pour y fixer à jamais Epicure.

SCENE IX.

HAROUN, RAYMOND, Gardes du Calife.

(Haroun est entré vers le milieu du couplet. Ses gardes ont fait un mouvement pour imposer silence à Raymond, mais le Calife leur ordonne de le laisser finir. Il paraît s'amuser beaucoup de l'esprit d'indépendance et de la gaîté de Raymond qui danse d'une manière bouffonne, sur la ritournelle, comme à la première scène.)

HAROUN.

Courage, Raymond; tu me parais en bonnes dispositions.

RAYMOND.

Celle où je suis toujours quand j'ai le bonheur de voir sa Hautesse.

HAROUN.

Sais-tu qu'il faut que je t'aime beaucoup pour te permettre d'énoncer hautement dans ma cour des opinions aussi contraires à nos mœurs?

RAYMOND.

Si je n'avais d'autre preuve de la bienveillance dont vous m'honorez, à coup sûr celle-là ne suffirait pas pour me convaincre.

HAROUN.

Que veux-tu dire?

RAYMOND, *feignant d'être fâché d'en avoir trop dit.*

Seigneur...

HAROUN.

Explique-toi.

RAYMOND.

Votre Hautesse se fâchera peut-être..

HAROUN.

Que t'importe?

RAYMOND.

Diable! il m'importe beaucoup. Je crains fort les cadeaux de ces messieurs.

(*Il montre les muets qui entourent le Calife, et indique en pantomime l'action d'un homme à qui l'on apporte le cordon.*)

HAROUN.

Aimes-tu mieux les miens ?

RAYMOND.

Il n'y a pas de comparaison.

HAROUN.

Parle. Je veux connaître les motifs que tu me supposes pour tolérer ta hardiesse.

RAYMOND.

Vous le voulez absolument ?

HAROUN.

Absolument.

RAYMOND.

Hé bien, il y en a deux.

HAROUN.

Le premier ?

RAYMOND.

C'est que, quelque puissant... quelque desposte que soit le commandeur des Croyans, la pensée est encore plus forte que lui. Qu'étant indépendante de la volonté, on ne peut la soumettre à aucun joug, ni la restreindre dans les limites qu'il plairait au pouvoir de lui assigner, et qu'alors il est plus sage de lui laisser un libre cours.

HAROUN.

Et le second ?

RAYMOND.

C'est que le grand, le sublime Calife Haroun-al-Raschid, qui aime tout ce qui est extraordinaire, n'est pas fâché d'entendre quelquefois la vérité, ne fût-ce que pour la rareté du fait.

HAROUN, *tirant de son doigt un riche anneau qu'il présente à Raymond.*

Tiens.

RAYMOND.

Ah, mon dieu ! que deviendraient les courtisans si tous les souverains imitaient votre exemple ?

HAROUN.

Ils deviendraient sincères.

RAYMOND.

Tout le monde y gagnerait.

HAROUN.

Voici ma sœur.

SCENE X.

ISOUF, HAROUN, ZAIDA, RAYMOND, Esclaves et Gardes *dans le fond.*

(Zaïda voilée vient se prosterner aux pieds du Calife, qui la relève.)

ZAÏDA.

Je supplie Sa Hautesse d'agréer les témoignages de mon respect.

HAROUN.

Zaïda, ton époux a terminé glorieusement l'expédition dont je l'avais chargé. Vainqueur des Arabes, il revient déposer à tes pieds les dépouilles de nos ennemis Son armée victorieuse, campée depuis hier à la vue de Bagdad, doit entrer dans la ville deux heures avant le coucher du soleil.

RAYMOND, *à part.*

Comment faire ?

ZAÏDA, *bas à Raymond.*

Quel embarras !

HAROUN.

D'ici nous la verrons traverser le Tygre et défiler sous les murs du sérail. J'ai voulu, pour cette fois, te rendre témoin des honneurs éclatans que ma reconnaissance prodigue à un héros que nous aimons tous deux, et qui m'a paru digne d'être associé à mon sang.

RAYMOND, *à part.*

Il faut avant tout que le héros sorte de sa prison, et cela n'est pas facile.

ZAÏDA.

Seigneur, si quelque considération pouvait ajouter encore à la haute estime que je ressens pour Barmécide, certes, je n'en connaîtrais pas de plus puissante que la gloire dont ses derniers exploits viennent de couvrir votre nom et vos armes. Mais je suis accoutumée dès long-tems à ne trouver que des motifs d'admiration dans la conduite de l'homme illustre que vous m'avez donné pour époux.

HAROUN.

Sans doute, Raymond, la fête que je t'ai demandée sera digne de son objet. L'inimitié que tu montres pour Giafar aura cédé au désir de me plaire, en célébrant les victoires et le triomphe du premier de mes sujets ?

RAYMOND.

Je puis affirmer à mon maître (*avec une intention bien marquée.*) que jamais mon zèle n'aura éclaté davantage. Il en recevra dans ce jour des preuves toutes particulières.

HAROUN.

Je n'en serai pas surpris.

ISOUF, *à part.*

J'entends, ceci me regarde. (*il adresse un coup-d'œil de satisfaction à Raymond.*) Marchons à notre but. (*haut.*) Il est vrai que le premier Visir a justifié doublement dans cette circonstance le choix de Sa Hautesse, non seulement par sa valeur et ses succès, mais encore par l'audacieuse adresse avec laquelle il a rempli le secret message dont elle l'avait chargé pour l'Iman du temple de la Mecque.

ZAÏDA, *à part, avec trouble.*

Que dit-il ?

ISOUF, *fixant Zaïda.*

Personne que lui dans l'armée n'aurait eu peut-être la noble témérité de franchir seul à travers le désert infesté par les Arabes, un espace de deux cents milles.

HAROUN.

Quel est ce message dont tu parles ? je n'en ai pas connaissance.

RAYMOND, *à part.*

Le perfide !

ISOUF, *feignant le plus vif repentir.*

Commandeur des Croyans, pardonnez à mon indiscrétion; je le vois trop tard, ce voyage était un mystère pour tout autre que vous et votre ministre.

HAROUN.

Je le répète, il s'est fait sans mon ordre.

ISOUF.

Dans ce cas encore je n'en serais pas moins coupable d'avoir divulgué le secret d'un autre.

HAROUN.

Giafar ne peut, ne doit point en avoir pour moi. Connaît-on le motif de ce voyage clandestin ?

ISOUF, *feignant une fausse réserve.*

Non, seigneur. Mais je supplie Sa Hautesse d'oublier ce que je viens de dire, et qui n'est peut-être que le résultat d'un bruit mal fondé. (*à part.*) Zaïda ne se trahit point, m'aurait-on abusé ?

RAYMOND, *passant entre le Calife et Isouf.*

Au lieu d'écouter les rêves de ce vieux radoteur...

ISOUF, *avec humeur.*

Comment?... (*Raymond lui prend la main.*)

HAROUN, *à Isouf.*

Ne vas-tu pas te fâcher?... tu sais qu'il lui est permis de tout dire.

RAYMOND.

Hé! oui! radoteur... (*bas.*) C'est pour cacher notre intelligence.

ISOUF, *à part.*

Il a raison. (*bas à Raymond.*) C'est bien! c'est bien!

RAYMOND.

Sa Hautesse devrait plutôt parcourir les jardins pour examiner les apprêts de ma fête. (*à part.*) Si je pouvais l'éloigner. (*haut.*) Ce cher Giafar!... il sera si content!

HAROUN, *indiquant que Raymond a le cerveau fêlé.*

Ah! tu l'aimes donc à présent?

RAYMOND, *s'oubliant.*

Si je l'aime!... (*avec réflexion.*) Moi? un peu... cela commence à revenir. Cependant je voudrais qu'il fût loin d'ici.

ZAÏDA, *à part.*

Plût au ciel!

ISOUF, *à part.*

Je veux la pousser à bout. (*haut à Raymond.*) Il ne sera pas si content que tu le penses.

RAYMOND.

Il est certain que s'il aperçoit d'abord cette mine refrognée, si bien faite pour servir d'épouvantail aux femmes de Sa Hautesse, il n'aura pas lieu d'être fort satisfait.

HAROUN, *riant.*

Leurs querelles m'amusent.

ISOUF.

Il ne s'agit pas de moi, mais bien du visir Giafar. Ce qui vient de lui arriver doit troubler tant soit peu sa joie.

ZAÏDA, *s'oubliant.*

Qu'est-ce donc?

HAROUN.

Que lui est-il arrivé?

RAYMOND.

Encore quelque vision. Venez, Seigneur.

ISOUF, *observant Zaïda.*

Vision?... oui!... Un jeune enfant qu'il ramenait avec

lui et auquel il donnait tous les soins du père le plus tendre, a disparu depuis quelques jours sans que l'on sache ce qu'il est devenu.

ZAÏDA, *se trahissant.*

O ciel !

RAYMOND, *bas à Zaïda.*

Contenez-vous.

ISOUF, *qui a remarqué le mouvement de Zaïda.*

(*Bas.*) Ah ! plus de doute !

(Dans ce moment Giafar tourne les lames de la jalousie derrière laquelle il est caché. Raymond placé à droite fait remarquer ce mouvement à Zaïda, qui y lit ces mots que le Visir a tracés : *IL EST EN SURETÉ.*)

HAROUN, *à Isouf.*

Quel était cet enfant ?

ISOUF, *bas au Calife.*

Observez le trouble de la Princesse.

(Haroun regarde sa sœur ; mais elle s'est remise promptement et il ne remarque pas la moindre altération sur son visage.)

HAROUN.

Que me dis-tu donc ?

ISOUF, *méchamment.*

(*Bas.*) Vous allez voir. (*haut.*) Oui, Princesse, on assure qu'il a péri.

ZAÏDA, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! l'original ! Je voudrais bien savoir quel intérêt cet événement supposé ou véritable peut inspirer à mon frère ou à moi ?

ISOUF, *déconcerté.*

A vous ?... Mais un intérêt très-naturel, je pense.

ZAÏDA.

Vraiment, Seigneur, nous nous amusons parfois de la folie de Raymond ; mais celle de ce pauvre Isouf me paraît beaucoup plus plaisante.

ISOUF, *à part.*

Oh ! la rusée !

RAYMOND, *passant auprès d'Isouf.*

Ainsi te voilà fou. Allons, touche-là, camarade. (*se retournant vers Haroun.*) Ecoutez donc, Seigneur, il ne serait pas étonnant qu'il eût perdu la raison. Quand une seule femme fait quelquefois tourner la tête à l'homme le plus sage, comment voulez-vous que ce malheureux y résiste, lui que vous avez chargé d'en gouverner deux cents ? C'est impossible.

ISOUF, *à part.*

J'enrage !

HAROUN, *à Zaïda.*

J'aime assez sa réflexion.

ZAÏDA.

Elle est digne d'un Français.

RAYMOND, *à part.*

Comment le faire partir ? (*Haut.*) Si Sa Hautesse veut ordonner à mon confrère le fou d'aller chercher son joli troupeau, je vais la conduire ainsi que la Princesse dans le bois d'orangers où l'on prépare...

HAROUN.

Non. C'est d'ici que je veux voir la fête. Nous serons commodément placés dans ce kiosque.

RAYMOND, *à part.*

O ciel !

ZAÏDA, *à part.*

Il me fait trembler !

ISOUF.

Sa Hautesse a raison ; d'ici l'on découvre le fleuve. Je vais tout disposer... (*il s'avance vers le kiosque.*)

RAYMOND, *arrêtant Isouf.*

Permettez, seigneur Isouf : ceci n'est pas de votre ressort. Chacun son emploi.

HAROUN.

C'est juste.

ZAÏDA.

Et tu t'acquittes trop loin de celui qui t'est confié...

RAYMOND.

Je ne fais pas encore tout ce que je voudrais ; mais cela viendra peut-être. Avec de la persévérance, du courage et un peu d'adresse, on vient à bout de tout. N'est-il pas vrai, seigneur Isouf ?

(Il reconduit Isouf à sa place en lui faisant des signes d'intelligence.)

ISOUF, *bas à Raymond.*

Oui, oui.

RAYMOND, *à part*, *comme frappé d'une idée subite.*

Il est sauvé. (*Haut*, *au Calife.*) J'y songe, seigneur, ne vous semble-t-il pas convenable d'envoyer au-devant du Visir des personnes de votre maison chargées de le recevoir à l'entrée du sérail, et de le complimenter ?

HAROUN.

C'est à toi d'ordonner tout ce qui tient au cérémonial.

RAYMOND.

Je sais ce que je dois au Commandeur des Croyans, et quand même ses idées ne seraient pas tout-à-fait d'accord avec mon plan, je consentirais volontiers...

HAROUN, *souriant.*

Je te suis obligé de cette déférence; mais tu es libre d'agir comme bon te semblera.

RAYMOND, *aux muets qui sont dans le fond et vêtus comme Giafar.*

Approchez, vous autres.

HAROUN.

Quoi! ce sont des muets que tu vas envoyer au-devant de Giafar, pour le complimenter?

ISOUF.

Cela n'a pas le sens commun... Il est fou!

ZAÏDA, *à part.*

L'idée est tout-à-fait bouffonne. (*A Haroun.*) Laissez-le faire.

RAYMOND.

Oui. Mais c'est moi qui porterai la parole.

HAROUN.

A la bonne heure. Cette attention de ta part aura lieu de le surprendre.

RAYMOND.

Il en verra bien d'autres. (*Aux Muets.*) Mettez-vous sur deux rangs. (*il les fait placer en bataille de manière à masquer le kiosque.*) A la Française. Attention; alignement, serrez-vous bien près... Encore... là... Garde à vous! en avant! (*Giafar ouvre vivement la porte du kiosque, et se place derrière le rang.*) Y êtes-vous? bon! par le flanc gauche... marche. (*Il se met à la tête du peloton qui passe devant le Calife et Zaïda.*) Un quart de conversion... Gagnez la porte... Doublez le pas... Voilà ce que c'est.

(Par le mouvement qu'il a fait faire aux muets, Giafar se trouve en tête, et on le voit s'éloigner le premier avec précipitation. Les muets sortent au pas redoublé.)

ZAÏDA, *avec l'expression de la reconnaissance.*

C'est très-bien.

RAYMOND.

Du moins je ne puis faire mieux. (*il sort en dansant.*)

SCENE XI.

ISOUF, HAROUN, ZAIDA.

ZAÏDA.

Ce Français est charmant !

HAROUN.

Je sais un gré infini à Barmécide de nous en avoir fait le sacrifice ; il nous a procuré bien des momens agréables.

ISOUF, *à part.*

Il ne joue pas mal son rôle. (*haut en affectant de l'humeur.*) Il est aisé de plaire quand on peut tout se permettre impunément.

ZAÏDA, *bas à Haroun.*

Isouf ne l'aime pas.

HAROUN.

C'est tout simple ; leur emploi est si différent ! L'un nous divertit, tandis que le seul aspect de l'autre doit inspirer la contrainte et l'effroi.

ISOUF, *à part.*

Patience ! bientôt toutes les louanges seront pour moi seul. (*Il aperçoit le selam que Raymond a mis dans le vase.*) Que vois-je ? un selam ! (*il le prend et l'examine en cachette.*) Quelle importante découverte !

HAROUN.

Oui, Zaïda, va chercher tes compagnes et te parer de mes dons les plus précieux. Le triomphe de mon favori, de l'époux de ma sœur, ne saurait être célébré d'une manière trop pompeuse. Je veux que cette solennité soit embellie par tout ce que le luxe de l'Orient peut éclater de magnificence et de richesses. Je veux enfin que la cour d'Haroun présente un aspect digne du héros qu'elle attend. Tu viendras me rejoindre en ce lieu.

ZAÏDA.

J'obéis, seigneur. (*A part.*) O mon cher Giafar, je vais donc te voir sans trembler pour tes jours !

HAROUN.

Isouf, accompagne la Princesse.

ISOUF, *bas.*

Je supplie Sa Hautesse de m'accorder un moment d'entretien.

(Zaïda retourne au sérail, suivie des Eunuques qui étaient restés au fond.)

SCENE XII.

ISOUF, HAROUN.

ISOUF.

Plus vous répandez de bienfaits sur vos sujets, quand ils s'en rendent dignes par leurs services, plus vous êtes en droit d'en attendre une aveugle soumission et une fidélité à toute épreuve.

HAROUN.

Du moins je devrais l'espérer. Mais le plus souvent mes faveurs n'ont produit que des ingrats.

ISOUF.

Hélas! il n'est que trop vrai; je viens d'en acquérir une triste preuve.

HAROUN.

Tu portes si loin la défiance et le soupçon!

ISOUF.

Plût au ciel que je n'eusse que des soupçons!

HAROUN.

Serais-je trahi?

ISOUF.

Par ce que vous avez de plus cher au monde.

HAROUN.

Almaïde?

ISOUF.

Elle en est incapable.

HAROUN.

Et qui donc?... Serait-ce ma sœur?... Barmécide?

ISOUF.

Tous deux.

HAROUN, *dont la colère augmente par dégrés.*

Tous deux?

ISOUF.

Oui. Giafar a violé son serment.

HAROUN.

Malheur à lui!... Sa mort sera le prix du parjure.

ISOUF, *à part, avec joie.*

Ah!

HAROUN.

Mais malheur à toi, serviteur trop zélé, si tu ne peux justifier cette accusation. Songe qu'il me faut des preuves irrécusables... avant une heure, ou je fais tomber ta tête. (*à part.*) Ah! puisse-t-il ne me les offrir jamais.

ISOUF, *lui présentant le selam.*

Je n'attendrai pas long-tems. En voilà une.

HAROUN.

Quoi !... ces fleurs ?

ISOUF.

C'est un selam. Voyez.

HAROUN, *avec beaucoup d'émotion.*

En effet, ce mélange de fleurs et de fruits, la soie qui les attache... Où l'as-tu trouvé ?

ISOUF.

Dans ce vase.

HAROUN.

Sous la croisée de Zaïda !... Qui l'y a placé?

ISOUF, *avec malice.*

Sans doute Giafar.

HAROUN.

Comment supposer que ce ministre, occupé dans son camp...

ISOUF.

En effet, cela paraît difficile. Alors, ce ne peut être que Raymond, ce Français auquel vous avez accordé tant de confiance, et qui, selon toutes les probabilités, vous trompe, pour servir son ancien maître.

HAROUN.

Cruel ! quand donc cesseras-tu de me placer dans l'affreuse alternative de ne voir jamais autour de moi que des ennemis ou des traîtres ?...Ah ! maudit soit le zèle fatal qui t'anime, puisqu'il ne sert qu'à troubler la paix de mon âme.

ISOUF.

J'en conviens, seigneur ; ce coup doit vous paraître terrible. Mais il était de mon devoir...

HAROUN.

Ton devoir serait aussi de m'indiquer ceux auxquels je dois des récompenses ; mais tu n'es officieux que quand il faut punir.

ISOUF.

Je n'oublirai pas désormais que je dois mettre des bornes à ma vigilance et à ma fidélité.

HAROUN.

Loin de moi ce funeste témoin. (*il jette le selam ; Isouf le ramasse.*) Téméraire !

ISOUF.

Je supplie Sa Hautesse de se rappeler qu'elle a exigé,

sous peine de mort, que je justifiasse par des preuves de l'avis que je lui ai donné. Or, elle n'ignore pas que le sens mystérieux des objets rassemblés ici, dépend seul de leur arrangement. Il est donc de mon intérêt que le selam demeure intact.

HAROUN.

Qui me prouvera qu'il dépose contre Barmécide ?

ISOUF.

Son contenu. Veuillez le lire vous-même.

HAROUN.

Il veut absolument me forcer à punir. (*il prend le selam.*)

ISOUF, *à part, avec joie.*

J'ai réussi !

HAROUN, *examine chacun des objets qui composent le selam et l'explique à haute voix.*

« Soleil de ma vie, trésor incomparable de lumière et de » beauté, si la cruelle contrainte que l'on nous impose ne » me permet pas de laisser éclater à notre première entre- » vue les feux dont mon ame est embrâsée, et qui trahi- » raient notre intelligence, apprends que l'absence n'a fait » qu'augmenter encore l'ardent amour que j'ai puisé dans » ta possession. » C'en est assez. Les perfides !... Au mépris d'un serment solennel !... Tout s'explique maintenant ; ce voyage à la Mecque ; celui de Zaïda, couvert du manteau de la religion. Cet enfant que Barmécide a ramené, dis-tu ? (*avec une fureur concentrée.*) Isouf, ma vengeance sera terrible.

ISOUF.

Modérez-vous, Seigneur. Ah ! combien je me repens..

HAROUN.

Mais tu le conçois, il ne faut pas qu'il me reste l'ombre d'un doute.

ISOUF.

Malheureusement il sera facile de les dissiper tous en épiant les démarches de Giafar et de Zaïda.

HAROUN.

Je te charge de ce soin.

ISOUF.

Confiez à un autre cette tâche douloureuse.

HAROUN.

Elle t'appartient puisque tu as provoqué l'ordre. Demain avant le coucher du soleil, les coupables ou toi auront cessé de vivre, je le jure par Mahomet.

ISOUF, *à part.*

Je n'ai pas de tems à perdre. (*haut.*) Sa Hautesse sera obéie.

HAROUN.

Zaïda revient. J'ai peine à contenir mon ressentiment.

ISOUF.

Dissimulez, Seigneur.

HAROUN.

Tu as raison. Il faut qu'ils se croient dans une sécurité parfaite.

ISOUF, *à part.*

Ma fortune est assurée. J'emploierai Raymond jusqu'après le succès ; puis je l'enverrai rejoindre Barmécide.

HAROUN.

Grand Prophète ! détourne d'Haroun le coup terrible qui le menace, ne permets pas qu'il soit frappé dans les objets les plus chers à son cœur.

ISOUF.

Esclaves !... enlevez ces persiennes.

SCENE XIII.

ISOUF, RAYMOND, HAROUN.

RAYMOND, *accourant.*

Quel diable, Seigneur Isouf, mêlez-vous donc de ce qui vous regarde. C'est à moi seul...

ISOUF, *bas à Raymond.*

J'ai tout dit au Calife. Si tu le veux, Giafar est perdu.

RAYMOND, *bas à Isouf.*

Si je le veux !... le ciel sait...

ISOUF, *de même.*

Il faut que l'un de nous deux périsse.

RAYMOND, *avec une double intention bien prononcée.*

Votre affaire est faite.

SCENE XIV.

ISOUF, RAYMOND, ZAIDA, HAROUN, Odalisques.

ZAÏDA, *richement parée, s'avance à la tête des Odalisques, couvertes de leurs voiles.*

Seigneur, entendez-vous le bruit des cymbales et des clairons ? l'air retentit de chants harmonieux et des cris d'allégresse. De tous côtés on accourt; on se précipite au-devant

du vainqueur des Arabes, de mon cher Giafar !... Commandeur des Croyans, pardonnez aux transports de Zaïda, ils ne sauraient avoir une cause plus légitime et plus belle.

HAROUN, *avec contrainte.*

Aussi loin de les blâmer, je les approuve, et vous engage à leur laisser un libre cours. (*A part.*) Pourquoi faut-il qu'on ait empoisonné la joie d'un si beau jour ? (*A Isouf.*) Je ne vois point Almaïde.

ISOUF.

Elle m'a chargé de témoigner à sa Hautesse combien elle regrette de ne pouvoir prendre part à la fête. (*A part.*) Assister au triomphe de son plus cruel ennemi !

RAYMOND.

Le cortège s'approche. (*Bas à Zaïda.*) On a les yeux sur vous... contenez votre joie. (*haut.*) Je supplie le Commandeur des Croyans de prendre la place qui lui est destinée.

HAROUN.

Où est-elle ?

RAYMOND, *se tournant vers les esclaves.*

Ouvrez ces persiennes, pour que Sa Hautesse jouisse du coup-d'œil.

(On ouvre les persiennes qui garnissent la grille du fond. Au signe de Raymond, les esclaves ôtent les parties du kiosque qui sont entre les colonnes, de manière à le mettre entièrement à jour, et à présenter une estrade surmontée d'un dôme élégant et entourée d'une riche balustrade, garnie de fleurs et de cassolettes, où brûlent des parfums délicieux.)

ZAÏDA.

C'est charmant !

HAROUN.

Où donc puises-tu ces nouvelles surprises ?

RAYMOND.

Dans le désir de vous plaire, et sur-tout dans votre approbation.

(Haroun se place sur l'estrade ; plus bas, à sa droite, est Zaïda : ils sont entourés des Odalisques. Isouf et Raymond sont à gauche du théâtre.)

SCENE XV.

Les Précédens, GIAFAR, Soldats, Eunuques, Muets.

(Au son d'une musique bruyante et guerrière, on voit l'armée traverser le pont couvert dans une direction oblique. Elle disparaît un moment, puis elle défile derrière la grille du sérail. Giafar,

environné des nombreux trophées de sa victoire, est porté sur un magnifique palanquin. Le peuple le précède et le suit en dansant et en lui jetant des fleurs. L'armée se place sur des gradins disposés en-dehors de la grille, de manière à présenter trois rangs l'un au-dessus de l'autre. Raymond, suivi des odalisques, va au-devant de Giafar, qui entre à pied, précédé seulement des Eunuques et des muets. Haroun et Zaïda se lèvent et font quelques pas vers lui. Giafar vient mettre un genou en terre devant son maître.)

HAROUN.

L'hommage que tu me rends est dû à ma naissance; en voici un plus flatteur et justement mérité, que je rends à l'héroïsme.

(Il lui pose sur la tête une couronne d'or, façonnée en feuilles de laurier. Le peuple et l'armée applaudissent avec des transports inexprimables.)

ZAÏDA, *avec beaucoup d'émotion.*

Barmécide, le magnifique Haroun vient de couronner en toi la valeur et les talens militaires: mais l'admiration et (*d'une voix timide.*) l'amour, veulent aussi présenter un juste tribut à celui dont les exploits donnent la paix à cet empire. Reçois cette couronne d'olivier, formée par les mains de Zaïda.

GIAFAR, *recevant la couronne, et se précipitant sur la main de Zaïda qu'il baise avec transport. Ce mouvement déplaît visiblement au Calife.*

Ah! que ce triomphe est doux!... Comment ne pas aimer la gloire, lorsqu'une aussi flatteuse récompense doit en être le prix.

(Haroun, avec une impatience marquée, sépare Giafar et Zaïda, qu'il fait placer à côté de son trône.)

RAYMOND, *à part.*

Quelle affreuse contrainte pour deux tendres époux, après une aussi longue séparation!

HAROUN.

Raymond, c'est à toi maintenant.

(Au signal de Raymond on exécute une fête des plus brillantes, dans laquelle se trouve réuni tout ce que le goût et la volupté ont de plus séduisant et de plus enchanteur. Isouf, accroupi entre les deux époux, surveillés d'ailleurs par Haroun, les empêche de s'adresser un mot.)

Giafar, après de pénibles travaux, quelques instans de tranquillité doivent t'être nécessaires. Retourne à ton palais; je te permets d'y demeurer pendant trois jours et te dispense

jusques-là de tout service et même des devoirs que tu remplis près de moi.

GIAFAR.

O mon maître ! cette attention touchante...

HAROUN, *à Isouf.*

Je prendrai demain le plaisir de la chasse ; que tout soit prêt au point du jour.

GIAFAR, *à part.*

Qu'il sert bien mes projets !

HAROUN, *bas à Isouf.*

Ils se croiront libres, et je les surprendrai facilement.

ISOUF, *bas à Haroun.*

Le piége est adroit.

GIAFAR, *bas à Zaïda, dont il s'est approché furtivement.*

Demain tu verras ton fils au pavillon de la forêt. (*Il s'éloigne.*)

ZAÏDA, *à part.*

Bonheur inespéré !

HAROUN.

Séparons-nous. (*Giafar veut prendre congé de la Princesse*) Rentrez, Zaïda. (*Zaïda passe du côté du sérail avec toutes les femmes. Giafar ne peut que la saluer de loin.*) Barmécide, nous nous reverrons bientôt... (*Avec beaucoup d'émotion.*) J'espère et je désire te trouver toujours digne de la faveur de ton maître.

(Giafar se prosterne et va rejoindre l'armée qui s'est mise en marche, et qui le reconduit en triomphe.)

(*Tableau brillant et animé*)

(*La toile tombe.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente un joli pavillon circulaire ou octogone, dans une forêt agréable. On voit les arbres de chaque côté du pavillon, ainsi qu'à travers les portes et les croisées. Ces dernières sont garnies de stores en treillis peints. Cette construction doit être élégante et surtout très-légère. Elle occupe toute la largeur du théâtre.

SCENE PREMIERE.

NAIR.

(Une dalle de marbre se lève dans le milieu du théâtre. On voit sortir par cette ouverture un jeune enfant qui parcourt le pavillon, en examinant avec curiosité tout ce qu'il renferme. Il s'arrête devant plusieurs touffes de rosiers, de jasmins et autres arbustes, et y cueille des fleurs qu'il jette successivement pour en choisir d'autres qui lui semblent plus jolies ou plus odorantes. Il va de tems en tems au bord de la trappe, et indique par sa pantomime que son gardien est endormi, et qu'il a profité de son sommeil pour s'échapper.)

SCENE II.

AGIB, NAIR.

(Un vieil Arabe paraît à l'entrée du souterrain et suit les mouvemens de Naïr, dont l'absence l'avait inquiété. Il jouit de la joie que l'enfant manifeste en se voyant libre. Celui-ci, après avoir parcouru le pavillon, témoigne bientôt l'envie d'en sortir pour visiter les environs. Mais Agib le rattrape sur le seuil de la porte, le gronde de s'être éloigné et veut le ramener. Naïr rit de ses remontrances, de ses craintes, et annonce qu'il veut absolument se promener. Enfin l'Arabe ne pouvant le déterminer à obéir, l'enlève et l'emporte dans le souterrain, malgré la vive résistance qu'il lui oppose.)

SCENE III.

GIAFAR, AGIB, NAIR.

GIAFAR.

Naïr!

NAÏR, *se débattant dès qu'il voit Giafar.*

Laisse-moi! laisse-moi! Voici Giafar.

(Agib se retourne et reconnaît Barmécide. L'enfant s'échappe, et court embrasser son père. L'Arabe se plaint de sa désobéissance, et raconte à Giafar sa petite escapade tandis que Naïr se mocque de lui et le nargue finement.)

GIAFAR, *à Naïr* (1).

Agib est fâché. Tu es donc méchant ?

NAÏR.

C'est lui qui est méchant. Il ne veut pas que je me promène.

GIAFAR.

Il a raison ; je le lui ai défendu.

NAÏR.

Pourquoi le lui as-tu défendu? tu es donc méchant aussi, toi?

GIAFAR.

Non, c'est parce que je t'aime.

NAÏR.

Si tu m'aimes, pourquoi veux-tu me contrarier? Je m'ennuie là-dedans ; je veux me promener.

GIAFAR.

Cela ne se peut pas, mon fils. En allant dans la forêt, tu pourrais rencontrer des soldats qui te tueraient.

NAÏR, *avec une vivacité naïve.*

Je ne veux plus que tu y ailles ; reste avec nous.

(Giafar, enchanté de cette réponse, embrasse tendrement son fils. Agib, qui veillait dans le fond, accourt et indique qu'il a entendu le bruit d'une personne qui s'approche. Giafar lui remet l'enfant et lui ordonne de rentrer pendant qu'il va à la découverte. L'Arabe descend avec Naïr dans le souterrain et abaisse la dalle.)

SCENE IV.

GIAFAR, RAYMOND.

RAYMOND.

Où est votre fils ?

GIAFAR.

Dans sa retraite.

RAYMOND.

Est-elle impénétrable ?

GIAFAR.

A tous les yeux.

RAYMOND.

Puissiez-vous dire vrai !

GIAFAR.

D'où naît ce trouble ? Viens-tu m'annoncer quelque malheur ?

---

(1) NAIR, GIAFAR, AGIB.

RAYMOND.

Non. Mais je crains tout des ruses de votre ennemie. Je ne sais quel secret pressentiment me dit que le départ d'Haroun n'est qu'une feinte pour mieux connaître vos démarches. Redoublez de prudence, Seigneur, ou vous êtes perdu. N'oubliez pas que la haine d'une femme ne sommeille jamais.

GIAFAR.

Qui peut t'allarmer de la sorte ?

RAYMOND.

Isouf, vous le savez, devait accompagner le Calife à la chasse.

GIAFAR.

Eh bien ?

RAYMOND.

Il est resté à Bagdad. En venant ici je l'ai aperçu qui sortait furtivement du vieux sérail, par la petite porte. Il se dirigeait de ce côté. J'ai feint de ne le pas voir; mais aussitôt qu'il m'a reconnu, il s'est caché dans un champ de maïs. J'ai poursuivi mon chemin jusqu'à l'entrée de la forêt. Là, je me suis arrêté pour observer à mon tour l'ennemi qui a doublé sa marche afin de me rejoindre. Tremblant qu'il ne vous surprît, je me suis élancé à travers les sentiers les moins fréquentés, et je me félicite d'être arrivé à tems pour vous prévenir des nouveaux périls qui vous environnent.

GIAFAR, *conduisant Raymond à l'entrée du pavillon.*

Demeure et observe. (*Il revient frapper deux coups sur la dalle, avec son poignard.*) Ouvrez, c'est Giafar.

(Le vieil Arabe paraît : Giafar lui parle bas et lui recommande de n'ouvrir désormais que quand il entendra à-la-fois chanter et jouer du luth, puis il referme le souterrain.)

RAYMOND.

Quoi ! c'est ici même que votre fils ?...

GIAFAR.

Pardonne, cher Raymond ; ce secret connu seulement de Zaïda, devait en être un pour tout le monde, même pour toi; mais le danger qui menace ce cher enfant, me fait une loi impérieuse de ne plus rien te cacher. Je te demande, au nom de sa mère, de le protéger, de le défendre. Je te confie le fruit de l'union la plus tendre et la plus malheureuse. Ce n'est pas pour moi que je t'implore ; tu le sais, je ne m'appartiens plus ; ma vie se partage entre mon fils

et mon épouse; conserve donc une moitié de moi-même pour le bonheur de l'autre.

RAYMOND.

O mon maître ! que n'ai-je le pouvoir ou la force d'anéantir vos ennemis, vous n'auriez bientôt plus de vœux à former. Mais êtes-vous bien assuré du moins que cette retraite...

GIAFAR.

Je conçois ton inquiétude et je vais la dissiper. Tu n'ignores pas qu'il existe encore, dans ce pays, quelques descendans des Chaldéens. Ces adorateurs du feu ont scrupuleusement conservé la religion de Zoroastre; mais n'osant se livrer publiquement à ce culte, à cause des persécutions que leur font éprouver les Mahométans, ils habitent les vastes souterrains que couvrent les Ruines de Babylone. Surpris, il y a trois ans, par un violent orage, je vins chercher un abri dans ce bois. Tout-à-coup, au milieu des débris d'un temple, j'aperçois un vieillard à genoux; sa tête et ses mains élevées vers le ciel, son extase à la vue des éclairs et de la foudre qui sillonnaient la nue et semblaient embrâser la forêt, m'annoncent qu'il se croit en présence de son Dieu. Je m'avance; mais il s'enfuit à mon aspect. Plus agile que lui, je parviens à l'atteindre à l'entrée de sa demeure; il se jette à mes pieds, en me demandant la vie. Je le rassure et dissipe bientôt l'effroi que mon habit lui avait inspiré. En parcourant sa retraite, qui me semble vaste et commode, je remarque cette issue secrète, et je conçois à-la-fois le désir et la possibilité d'y soustraire mon fils à tous les regards, pour le montrer seulement à ceux de sa mère. Prévenue de mon dessein, Zaïda paraît remarquer ce site; elle dirige souvent sa promenade vers ce lieu et semble jouir avec délices de la vue qu'on y découvre et de l'air qu'on y respire. Alors je suggère au Calife l'idée d'une surprise agréable pour sa sœur. Je lui conseille de faire construire secrètement, à cette place, un joli pavillon où la Princesse pourra se reposer et se livrer aux arts qu'elle cultive. Mon projet lui plaît, il me charge de l'exécuter, et grace à cette heureuse inspiration, je vois s'élever par l'ordre même de notre tyran, du farouche ennemi de mon fils, l'asile invio-

lable où la tendre Zaïda pourra se livrer sans crainte aux doux épanchemens de l'amour maternel.

RAYMOND.

Combien le cœur d'un père est ingénieux!

GIAFAR.

Le vieillard, qui m'est dévoué par un double intérêt, a disposé pendant mon absence une partie du pavé, de manière que de l'intérieur on la soulève sans le moindre effort. C'est ici que Zaïda va se rendre; mais d'après les craintes que tu m'as fait concevoir...

SCENE V.

ISOUF, RAYMOND, GIAFAR.

ISOUF, *paraissant dans le fond et sans être vu.*

Ecoutons. (*il se cache derrière un store, près de l'entrée.*)

GIAFAR.

Je viens de défendre à mon fils...

ISOUF, *à part.*

Son fils!

GIAFAR.

Et à son gardien d'obéir à aucun signal.

RAYMOND.

C'est agir prudemment.

GIAFAR.

Ils ne paraîtront que lorsqu'ils auront entendu les sons d'un luth, mariés aux accens de la voix. Ainsi ce sera la Princesse ou toi qui donnerez le signal.

RAYMOND.

Par ce moyen ils sont à l'abri de toute surprise.

ISOUF, *à part.*

Allons chercher le Calife.

(Il s'éloigne en témoignant combien il est satisfait de ce qu'il vient d'entendre et du parti qu'il compte en tirer pour la perte de Giafar.)

SCENE VI.

RAYMOND, GIAFAR.

GIAFAR.

Je vais donc voir ma chère Zaïda sans contrainte, sans témoins!

RAYMOND.

Pour déjouer plus sûrement la perfide surveillance d'Isouf,

je crois que vous feriez sagement de retourner à votre palais pour y prendre ce déguisement qui vous a été si utile hier au soir. Vous attendrez auprès du sérail la sortie de Zaïda, et, vous mêlant à sa suite, il vous sera facile de vous faire remarquer de la Princesse.

GIAFAR.

J'approuve cet avis.

RAYMOND.

Hâtez-vous; mais prenez un chemin détourné pour ne pas rencontrer ce méchant Eunuque. Votre présence en ces lieux, lorsque le Calife ne vous a dispensé de le suivre que pour vous accorder du repos, ferait naître des soupçons que vous devez écarter avec un soin extrême.

GIAFAR.

Quant à toi, dont les démarches sont moins observées, tu te tiendras à quelque distance du pavillon pour nous aider de tes conseils ou de ton adresse, s'il est nécessaire.

RAYMOND.

Je veillerai sur vous; mais ne perdez pas un moment.

GIAFAR.

Ami fidèle!... quelle sera ta récompense?

RAYMOND.

L'aspect de votre bonheur et la certitude d'y avoir contribué. (*Giafar sort par la gauche.*)

SCENE VII.

RAYMOND.

Maudit soit le despote cruel dont le caprice inhumain, en bouleversant les lois éternelles de la raison et de la nature, ravit à cet infortuné tout le charme attaché aux titres sacrés d'époux et de père, et le livre, au sein de l'union la plus légitime, à toutes les craintes et pour ainsi dire aux remords qui suivent et accompagnent le crime ou la séduction. Je crains tout de l'inflexible orgueil d'Haroun s'il apprenait qu'on a osé enfreindre ses ordres. Qui peut prévoir où s'arrêterait sa vengeance?...Tenons-nous sur nos gardes; redoublons de ruse et d'activité; n'oublions pas que les méchans ne sont point découragés par les revers : ils trouvent sans cesse, dans l'envie de nuire, le courage et la fermeté nécessaires pour former de nouveaux projets. Il est donc juste que ceux qui sont forcés d'obéir soient plus ingénieux que celui qui commande. (*il sort du pavillon, et se trouve nez-à-nez avec Isouf.*)

SCENE VIII.

ISOUF, RAYMOND.

ISOUF.

Alte-là !

RAYMOND, *à part.*

Le coquin m'a surpris.

ISOUF, *avec finesse.*

Où vas-tu donc si vîte ?

RAYMOND, *à part.*

Donnons-lui le change. (*haut.*) J'allais vous trouver, Seigneur.

ISOUF, *à part.*

Je n'en crois rien. (*haut.*) Tu n'ignorais pas cependant que nous sommes partis ce matin pour la chasse.

RAYMOND, *finement et avec gaîté.*

Bah !

ISOUF.

Comment, bah ?

RAYMOND, *de même.*

Laissez donc !

ISOUF, *prêt à se fâcher.*

Eh bien ?

RAYMOND.

Ce matin !... vous ?... ah ! ah ! (*il rit aux éclats.*)

ISOUF.

Finiras-tu ?

RAYMOND.

C'est-à-dire que vous avez feint de partir pour laisser à Giafar et à la Princesse une entière liberté, à la faveur de laquelle nous pourrons découvrir plus sûrement leur intelligence. N'est-ce pas cela ?

ISOUF, *riant.*

C'est vrai.

RAYMOND.

Si la nature vous a doué d'une rare sagacité, croyez donc, seigneur Isouf, qu'elle n'a pas été moins libérale à mon égard. Sans cela nous entendrions-nous aussi bien ?

ISOUF.

Tu as raison. (*à part.*) Je crois qu'il me trompe.

RAYMOND, *à part.*

Sachons s'il est instruit. (*haut.*) Et cependant quel progrès avez-vous fait ? qu'avez-vous appris ?

ISOUF.

Mais... peu de chose.

RAYMOND.

Oui ; comme à l'ordinaire.., des conjectures ?

ISOUF, *s'oubliant.*

Mieux que cela.

RAYMOND, *à part.*

Il nous a vus. Livrons la moitié de notre secret, pour mieux assurer l'autre. (*haut*, *avec mystère.*) Et moi je sais tout.

ISOUF.

Ah ! cher Raymond, que d'obligations ! hâte-toi de m'apprendre...

RAYMOND.

Ce n'est pas sans dessein que l'on a construit ce pavillon.

ISOUF, *avec une apparente bonhommie.*

Certainement. Ce site romantique, la vue pittoresque de cette vaste plaine, qui s'étend depuis le Tygre jusqu'à l'Euphrate, ces superbes débris de l'orgueilleuse Babylone...

RAYMOND.

Vous n'y êtes pas. Il ne s'agit ici ni de l'Euphrate, ni de l'orgueilleuse Babylone.

ISOUF.

Et de quoi donc ? Je ne devine pas...

RAYMOND.

Vous ne savez pas non plus dans quelle intention la Princesse vient se promener ici presque tous les jours ?

ISOUF.

Pour s'occuper de musique, de lecture, de poësie et autres futilités auxquels elle attache, ainsi que son frère, une importance vraiment ridicule.

RAYMOND.

Vous n'y êtes pas.

ISOUF.

Comment ?

RAYMOND.

J'en conviens ; c'est là le prétexte.

ISOUF.

Le prétexte ?

RAYMOND.

Elle n'y vient que pour voir en secret son époux.

ISOUF.

Il est absent depuis près d'un an.

RAYMOND.

Il eût été mal-adroit d'en perdre l'habitude.

ISOUF.

Zaïda ne sort jamais qu'accompagnée d'une suite nombreuse.

RAYMOND.

Fort bien ! pour venir du sérail et traverser la forêt. Mais une fois arrivée...

ISOUF, *feignant une grande surprise.*

Tu m'ouvres les yeux. En effet, ce désir affecté d'être toujours seule ; cet ordre aux gens de sa suite de se tenir à cent pas du kiosque...

RAYMOND.

Pour n'être pas interrompue.

ISOUF, *avec beaucoup de finesse.*

Mais comment Barmécide peut-il pénétrer jusqu'ici, sans être reconnu ? Cette même garde, qui entoure le pavillon, est un obstacle...

RAYMOND.

Voilà...

ISOUF, *à part.*

Voyons s'il est sincère.

RAYMOND, *à part.*

Ce que tu ne sauras pas. (*haut.*) Ce que je devinerai avant peu.

ISOUF.

Avant peu ! Songe donc que ce soir Haroun me fera trancher la tête.

RAYMOND.

C'est à merveille.

ISOUF.

Comment !

RAYMOND.

Ne craignez rien. (*confidemment.*) J'ai surpris Giafar.

ISOUF.

Tu l'as surpris ?

RAYMOND.

Il était ici lorsque je suis arrivé.

ISOUF.

En vérité ? Mais toi, quel a été ton but en y venant ?

RAYMOND.

De m'instruire de tout ce que j'ignorais, et, grace au ciel, je n'ai plus rien à apprendre.

ISOUF, *à part.*

Ni moi non plus.

RAYMOND.

Je l'avoue, seigneur Isouf, vous avez fait ma conquête. Avant notre conversation d'hier je vous aimais peu ; mais vos manières engageantes, votre ton persuasif, m'ont séduit.

ISOUF.

Fripon ! Et plus que tout cela, les vingt mille sequins.

RAYMOND.

Ecoutez donc ; c'est bien naturel. Enfin, je me sens pour vous une affection si extraordinaire, que je voudrais connaître vos plus secrètes pensées, ne pas vous quitter un instant, vous suivre par-tout, vous voir... (*A part.*) A tous les diables !

ISOUF.

Je te remercie.

RAYMOND.

Vraiment, vous n'imaginez pas tout ce que je ressens pour vous. C'était dans la vue de vous servir que je m'étais rendu ici, et mon attente n'a pas été trompée. Ainsi que vous me l'aviez conseillé, j'ai montré au Visir beaucoup d'intérêt, j'ai paru honteux de mon ingratitude ; il a été touché de mon repentir qu'il croit sincère, et je ne doute pas qu'il ne m'admette très-incessamment dans sa confidence intime. Déjà il a confirmé mes soupçons en me disant qu'il a donné un rendez-vous à Zaïda, et qu'elle doit venir en ces lieux à l'issue de la prière. (*A part.*) Je saurai bien l'en empêcher.

ISOUF.

Où est Giafar maintenant ?

RAYMOND.

Il est allé au-devant d'elle.

ISOUF.

Est-ce là tout ce que tu sais ?

RAYMOND.

Il y a bien encore quelque chose... Une surprise que je vous ménage.

ISOUF.

Dis tout de suite.

RAYMOND.

Non. Plus tard, quand je serai mieux au fait. Je crois vous en avoir dit beaucoup... (*A part.*) Trop ! (*Haut.*) Maintenant vous voilà fort instruit.

ISOUF, *à part.*

Plus que tu ne penses ! (*haut*, *tendant la main à Raymond.*) C'est bien. Continuons de même.

RAYMOND.

Je ne demande pas mieux. (*A part.*) La bonne dupe !

ISOUF, *à part.*

Il croit m'avoir trompé !... Haroun ne vient pas.

RAYMOND.

Je retourne au sérail. Vous, attendez à quelque distance de ce pavillon que les époux s'y rendent. (*A part.*) Tu attendras long-tems.

ISOUF, *à part.*

Compte là-dessus.

RAYMOND, *à part.*

Courons les prévenir. (*haut.*) Adieu.

ISOUF, *le retenant.*

Un moment ! puisque tu as une si grande affection pour moi, pourquoi me quitter si vîte ? Demeure.

RAYMOND, *à part.*

J'ai affaire à forte partie.

ISOUF.

Justement le Calife s'avance.

RAYMOND.

Le Calife ? Ah ! tant mieux. (*A part.*) Surcroît d'embarras. (*haut.*) Mais, non, j'y songe ; sa présence va tout déranger. Il faut l'éloigner, sans cela le rendez-vous n'aura pas lieu.

ISOUF.

Sois tranquille. (*A part.*) Tu seras bien adroit si tu pares le coup que je vais te porter.

SCENE IX.

RAYMOND, HAROUN, ISOUF, Eunuques, Soldats.

(Raymond va en sautant se prosterner devant le Calife.)

HAROUN.

Te voilà, Raymond ?

RAYMOND.

Toujours prêt à obéir aux ordres de Sa Hautesse.

(Isouf s'approche du Calife et lui parle bas ; la figure d'Haroun exprime soudain l'indignation et la colère.)

RAYMOND, *à part.*

Quel secret si pressant ?

HAROUN, *se contenant à peine.*

Est-il possible ?

ISOUF, *à demi-voix.*

Ordonnez-lui de chanter, vous en aurez la preuve.

RAYMOND, *à part.*

Son front s'obscurcit, gare la tempête. (*haut.*) Commandeur des Croyans, daignerez-vous excuser la témérité de votre fidèle sujet, s'il ose vous témoigner sa surprise d'un retour si prompt, sur-tout lorsqu'il croit remarquer sur vos traits une altération...

HAROUN.

Il est vrai ; j'éprouve une secrète inquiétude... Je suis dans une anxiété... Tu ne pouvais te présenter plus à propos. Je vais me reposer quelques instans dans ce pavillon ; peut-être tu parviendras à me distraire. (*On apporte des carreaux, Haroun s'assied.*)

RAYMOND.

Ordonnez, seigneur. Sa Hautesse veut-elle que je lui fasse une lecture divertissante, que je la réjouisse par une danse bouffonne ou que je lui récite quelques uns de ces contes auxquels elle prend un si grand plaisir ?

HAROUN.

Non, je préfère que tu chantes.

RAYMOND, *à part.*

Isouf sait tout ! payons d'audace. (*haut.*) Je suis désespéré de ne pouvoir satisfaire sa Hautesse. Par quelle fatalité faut-il qu'elle me demande la seule chose que je ne puis faire ?

HAROUN, *s'enflâmant par degrés.*

Qui t'en empêche ?

RAYMOND.

Un obstacle insurmontable et malheureusement trop commun parmi les chanteurs. (*il tousse.*)

HAROUN.

Misérable !

RAYMOND, *très-gaîment.*

Je conviens qu'il est dur pour un souverain, qui fait mouvoir à son gré des milliers d'hommes et dont la puissance s'étend sur une immense partie du globe, d'éprouver dans l'exécution de ses désirs une opposition produite par une cause aussi légère. Mais emporté par mon zèle, pendant la fête que j'ai dirigée hier, la fraîcheur de la nuit...

HAROUN.

Tout autre que toi aurait déjà payé de sa tête sa téméraire audace.

RAYMOND.

J'oserai répresenter à sa Hautesse que ce ne serait pas le moyen de me rendre la voix.

HAROUN, *portant la main sur son poignard.*

Sans le respect que notre religion prescrit pour tout insensé... (*avec sévérité.*) Chante, je le veux.

RAYMOND, *à part.*

Je ne le puis sans danger, pourvu qu'ils n'entendent point d'accompagnement. (*haut.*) Puisque Votre Majesté l'exige, je vais lui obéir ; mais je puis l'assurer qu'elle ne sera pas contente de moi. (*il fredonne en affectant de tousser.*)

ISOUF, *bas à Haroun.*

Ordonnez-lui de s'accompagner avec son luth.

HAROUN.

Où est ton luth ?

RAYMOND.

Au palais, Seigneur ; je cours le chercher. (*à part.*) Je ne reviendrai pas.

ISOUF, *l'arrêtant.*

C'est inutile. Celui de la Princesse est ici.

(Il ouvre une armoire pratiquée dans la base d'une colonne, et en tire un luth.)

RAYMOND, *à part.*

Nous sommes tous perdus.

ISOUF, *présentant un luth à Raymond.*

Le voilà.

RAYMOND.

Dans quel état !... l'humidité a fait briser les cordes.

HAROUN, *se retournant vers ses gardes et d'une voix menaçante.*

C'en est trop. Qu'on lui... (*Tous les soldats lèvent leur cimeterre.*)

RAYMOND.

Non, non... ce n'est pas la peine ; je vais chanter. Votre Hautesse a des manières si engageantes qu'on ne peut rien lui refuser. Mais encore faut-il que j'aie le tems de choisir une chanson qui lui plaise.

HAROUN.

Que m'importe, pourvu que tu m'obéisses.

RAYMOND, *à part.*

J'en vais composer une. (*Bas à Isouf.*) Seigneur Isouf, voici la surprise que je vous ménageais. Ce n'est pas vous que je voudrais tromper. Le fils de Giafar est caché tout près de ce pavillon; ordonnez aux soldats de veiller à ce qui se passera en-dehors pendant que je chanterai; car c'est le signal auquel il doit paraître.

ISOUF.

On a bien de la peine à t'arracher ce secret.

(Il place les Eunuques en attitude menaçante à chacune des ouvertures et autour du pavillon: tous ont le cimeterre levé et tournent le dos à Raymond. Isouf revient près du Calife, à qui il parle bas, puis il remonte la scène pour observer en dehors. Haroun est assis à droite, au premier plan.)

RAYMOND, *debout à gauche en face du Calife. Il chante le couplet suivant en s'accompagnant avec son luth.*

Premier Couplet.

Chargés de parfums et d'encens,
Trésors de l'heureuse Arabie,
Cent chameaux suivaient à pas lents,
La route qui mène en Syrie.

(Le vieil Arabe soulève doucement la dalle. On voit déjà passer la tête de Naïr. Raymond remonte la scène sans affectation, mais en témoignant l'effroi le plus marqué, quand Haroun ne le fixe pas.)

Tout-à-coup des Bédouins errans,
Fondent sur eux avec furie...

(Il s'élance sur la dalle et la referme en chantant avec beaucoup d'énergie, les deux vers suivans.)

Demeurez-là, ne bougez pas;
Sinon vous courez au trépas.

(Isouf et les Eunuques font un demi-tour à droite, et par un mouvement très-vif, descendent vers Raymond en le menaçant de leur cimeterre. Haroun se lève.)

(*Avec beaucoup de sang-froid.*) Qu'est-ce? qu'avez-vous donc?... Ah! ah! (*il rit à gorge déployée.*) comment vous n'entendez-pas que c'est le cheik des Arabes qui, d'une voix terrible, adresse ces paroles au conducteur de la caravane?

(Il continue de chanter en dansant, mais sans quitter la dalle.)

Et, tra, la, la, tra, la, la, la.
Tra, la, la, tra, la, la, la.

Voilà le premier couplet. (*bas à Isouf.*) Retournez à votre poste, car ils pourraient bien s'échapper.

ISOUF, *remonte à l'entrée du pavillon, mais il redescend bien vîte, et dit au Calife à demi-voix.*

Je viens d'apercevoir le cortège de la Princesse.

RAYMOND, *qui a entendu, affecte de chanter très-fort.*

Second couplet.

Eloignez-vous, dit aussi-tôt
Le conducteur...

HAROUN.

C'est assez.

RAYMOND.

Quel dommage ! voici le plus intéressant.

HAROUN.

Je ne voulais qu'une preuve de ta soumission.

RAYMOND.

Maintenant que la voix m'est revenue, je chanterais jusqu'à demain. (*il chante.*)

HAROUN.

Paix. (*A Isouf.*) Fais retirer tout le monde. Sans doute, Giafar ne tardera point à se rendre auprès de sa coupable épouse. Dès qu'ils seront réunis, tu feras investir le pavillon, afin qu'ils ne puissent m'échapper. (*A Raymond.*) Suis-moi.

RAYMOND, *à part.*

Infâme Isouf ! ta méchanceté l'emporte.

(Le Calife et sa suite sortent par la droite. Isouf ne s'éloigne qu'au moment où l'on entend la voix de Zaïda.)

SCENE X.

ZAIDA, GIAFAR, *déguisé en muet, comme au premier acte.*

ZAÏDA, *aux Eunuques et aux femmes qui la suivent.*

Tenez-vous à la même distance que de coutume et ne laissez approcher qui que ce soit. (*à Giafar.*) Toi, demeure à l'entrée pour recevoir mes ordres. (*Les Eunuques se dispersent dans la forêt, Giafar les suit de l'œil : quand ils sont tous éloignés, il ôte son masque, revient vivement auprès de Zaïda et tous deux volent dans les bras l'un de l'autre.*) O Barmécide !

GIAFAR.

Chère âme de ma vie ! je l'éprouve aujourd'hui ; non, parfait bonheur n'est point une chimère.

ZAÏDA.

Par combien de tourmens et d'inquiétudes n'avons-nous pas acheté ce fortuné moment ?

GIAFAR.

J'oublie tout en pressant dans mes bras une épouse adorée. (*ils s'embrassent encore.*)

ZAÏDA.

Oh ! Giafar, quelles sont longues et pénibles les journées de l'absence !

GIAFAR.

Il est vrai. Mais du moins nous étions assurés d'une tendresse réciproque, et quelque malheureux qu'il soit, un amour mutuel répand sur la vie entière un charme délicieux qui en remplit tous les vides et que rien ne peut remplacer.

ZAÏDA.

Plus heureux que Zaïda, tu possédais ton fils : notre cher Naïr t'offrait à chaque instant l'image de sa mère, et moi, forcée de le livrer, aussitôt après sa naissance, à des mains étrangères, je n'ai pu recueillir son premier sourire, si douce récompense des soins maternels. Je n'ai pu jouir un seul jour, depuis cinq ans, de ces innocentes caresses, ni lui prodiguer les miennes. Oh ! fais-le moi voir ce fils si cher, je t'en conjure, ne retarde plus mon bonheur. (*Giafar va prendre le luth de Zaïda, qu'Isouf a remis à sa place.*) Je ne te demande pas si tu as pris toutes les précautions que la prudence exige ; ta tendresse m'en est un sûr garant.

GIAFAR.

Tes esclaves nous mettent à l'abri de toute surprise, et plus loin, notre ami, le brave Raymond, veille encore à notre sûreté. Le Calife seul aurait le droit de pénétrer jusqu'ici ; mais il est à la chasse.

ZAÏDA.

Dérobons-lui soigneusement notre secret. S'il pouvait soupçonner l'existence de notre fils, tu connais son inflexible rigueur, il exercerait sur nous une vengeance aussi barbare qu'insensée.

GIAFAR.

Que ton cœur se rassure.

ZAÏDA.

Songe qu'il nous faut tromper la jalousie d'une femme que tu as dédaignée. Elle est bien malheureuse ; je le conçois, Barmécide, un cœur qui te perd, après s'être flatté de te éder, doit être implacable dans sa haîne.

GIAFAR.

L'adresse de Raymond déjonera toutes leurs ruses. Tiens, prends ce luth et donne toi-même le signal auquel ton fils doit paraître.

ZAÏDA, *prend le luth et prélude.*

(Giafar, qui pendant ce tems, a parcouru les dehors du pavillon, revient frapper sur la dalle.)

Ouvrez, vous le pouvez sans crainte ; c'est Giafar.

SCENE XI.

ZAIDA, AGIB, GIAFAR, NAIR.

(La dalle se lève. Agib paraît le premier, voit Giafar et fait sortir l'enfant, qui court dans les bras de son père. l'Arabe referme le souterrain.)

NAÏR, *paraît effrayé en voyant Zaïda.*

Quelqu'un est avec toi ?

GIAFAR.

Ne crains rien, mon fils ; c'est cette bonne Zaïda dont je t'ai parlé si souvent.

NAÏR.

Comme elle me regarde ! on dirait qu'elle me connaît.

GIAFAR.

C'est ta mère.

ZAÏDA.

Viens.

NAÏR, *avançant avec timidité vers Zaïda, qui lui tend les bras.*

Elle m'appelle !

GIAFAR.

Approche.

ZAÏDA, *s'élançant vers Naïr, que lui présente Giafar et qu'elle embrasse à plusieurs reprises.*

Viens, cher enfant !

NAÏR.

m'aimes donc ?

ZAÏDA.

Si je t'aime ! Il le demande à sa mère.

NAÏR, *la caressant.*

Je t'aime bien aussi.

ZAÏDA.

Cher Naïr ! appelle-moi du doux nom de mère ; tu ne me l'as jamais donné.

NAÏR.

Ma mère ! (*Il se jette dans les bras de la Princesse, qui le couvre de baisers et le prend sur ses genoux.*)

ZAÏDA.

Encore.

NAÏR.

Ma mère !

ZAÏDA.

Que j'aime à l'entendre ! redis-le souvent, toujours... ne m'en donne jamais d'autre.

GIAFAR.

Si tu savais combien j'ai tremblé pour sa vie, et quels affreux dangers nous avons couru ! mais j'ai tout surmonté; j'avais promis de te le rendre.

ZAÏDA.

Combien de fois, en songeant aux difficultés de cette entreprise plus que téméraire, ne me suis-je pas repentie d'avoir arraché cette promesse à ton amour ?

GIAFAR.

Je n'avais pas rencontré le plus léger obstacle en allant à la Mecque ; mais à peine sorti de cette ville pour revenir à mon camp, je tombai dans un parti de Bédouins. Seul et chargé de ce précieux dépôt, la résistance semblait devoir accélérer ma perte, quand l'idée de ton désespoir en apprenant notre fin déplorable, se présentant à mon esprit avec toute son horreur, m'inspira un courage, une audace extraordinaires. Mon cimeterre d'une main et ton fils de l'autre, je m'élançai au milieu de ces barbares. J'immolai sans pitié tout ce qui s'opposait à mon passage. Leur chef lui-même, Aboulcasem, tomba sous mes coups et ne dût la vie qu'à ma générosité. Mais bientôt mon bras fatigué, laissant tomber mon arme, je ne vis plus autour de moi qu'une mort certaine. Soudain le Prophête, ou plutôt le désir de te conserver notre fils, me suggéra l'idée de jeter à mes ennemis une bourse ouverte et remplie d'or. Ils se précipitent à l'envie sur leur proie, et, grace à l'agilité de mon coursier, je m'échappe à travers le désert et me vois en un instant à l'abri de leurs poursuites.

ZAÏDA.

Tout mon cœur a frémi !

GIAFAR.

Mais je ne m'étais soustrait à ce péril que pour retomber dans un autre bien plus cruel. L'ardeur de ma course m'avait emporté loin de la route; bientôt le vent du midi soulevant avec violence les flots brûlans de cette mer de sable, effaça jusqu'aux moindres traces que l'on y avait imprimées. Pendant deux jours et deux nuits j'errai dans cette immense solitude, sans trouver une source, sans rencontrer un abri contre le ciel embrâsé, qui répandait sur nous des torrens de feu. J'avais perdu dans le combat les provisions que je destinais à mon fils, et je pressais les flancs de mon coursier dans l'espoir de découvrir un toît hospitalier, lorsque ce fidèle compagnon tomba lui-même exténué de faim et de fatigue.

ZAÏDA, *avec toute la sollicitude d'une mère.*

Grand dieu !

GIAFAR.

Je pris mon fils dans mes bras. En le serrant contre mon cœur, je cherchai à lui communiquer le peu de forces qui me restaient, et me traînai ainsi pendant toute la nuit. Enfin, au point du jour je découvris mon camp. Mais il fallait, pour y arriver, franchir encore un espace de douze milles, et la nature épuisée ne put suffire à ce nouvel effort. Une soif dévorante avait desséché les sources de notre vie; étendus sur le sable nous allions périr... quand j'aperçus à mes pieds le fruit d'un palmiste. Je le saisis avec transport, j'en exprime le suc, que je laisse tomber goutte à goutte sur les lèvres de mon cher Naïr.. Il était mourant; cette liqueur bienfaisante le ranime... il ouvre les yeux... me reconnaît... m'adresse un léger sourire... il est sauvé ! Nous renaissons tous deux, je l'emporte et j'atteins heureusement le but de ce périlleux voyage.

ZAÏDA, *se jettant à genoux.*

Dieu des Croyans !... reçois mes actions de grâces pour un si grand bienfait. En conservant mon époux et mon fils, tu m'as donné plus que la vie.

HAROUN, *en-dehors.*

Suivez-moi.

ZAÏDA, *avec effroi.*

Mon frère !

GIAFAR, *frappe du pied sur la dalle.*

Agib ! Agib !... (*il revient vers Zaida et veut emmener son fils.*)

ZAÏDA, *hors d'elle.*

Il est trop tard !... le voici !... sauve-toi, je le veux.

(Giafar remet son masque et se tient à l'écart. Zaïda cache son fils dans l'armoire où était son luth, puis elle revient vivement s'asseoir sur des carreaux à gauche. Elle tient à la main son instrument comme si elle en jouait, mais la frayeur l'a tellement troublée, qu'elle agite ses doigts sans toucher les cordes.)

SCENE XII.

ZAIDA, NAIR *caché*, HAROUN, ISOUF, RAYMOND, GIAFAR, Eunuques.

(Quand le Calife est entré, Giafar se place à droite parmi les Eunuques, on ne le perd pas de vue.)

HAROUN, *d'une voix terrible, après avoir considéré un moment la pantomime de sa sœur.*

Zaïda, d'où naît ce trouble ?

ZAÏDA, *éperdue, à part.*

Je ne vois plus que la mort. Juste ciel, épargne mon fils.

GIAFAR, *à part.*

O situation déchirante !

HAROUN.

Répondez, Zaïda ; vous n'étiez pas seule.

ZAÏDA, *tremblante.*

Seigneur...

HAROUN.

Giafar était ici.

ZAÏDA.

Non, seigneur, ce n'était pas lui.

HAROUN.

Et quel autre oserait ?... (*A sa suite.*) Cherchez partout. Visitez ces lieux. (*Quelques Eunuques sortent et regardent en-dehors du pavillon.*)

NAÏR, *effrayé du bruit qu'il entend, ouvre l'armoire et crie.*

Ma mère !...

HAROUN.

Sa mère ?...

(*Etonnement général.*)

ZAÏDA, *s'élance vers Naïr, qu'elle arrache des bras d'Isouf.*

Mon fils !

HAROUN.

Il est donc vrai !... vous m'avez trompé ?... tremblez, perfides ! Plus les coupables m'étaient chers, et plus leur punition sera terrible. Je veux que votre châtiment, à jamais mémorable, fasse frémir la postérité et serve d'exemple à quiconque oserait concevoir la coupable pensée de me désobéir. (*A Isouf.*) Saisissez-vous de cet enfant.

ZAÏDA.

Jamais.

NAÏR, *se débat pour résister aux efforts d'Isouf, et se réfugie auprès de Giafar.*)

Mon pè... (*Giafar lui met la main sur la bouche.*)

HAROUN, *à Zaida.*

C'est sous tes yeux qu'il sera frappé de mort... (*A Giafar en lui présentant son poignard.*) Esclave, prends ce fer et le plonge dans le sein de cet enfant. (*Giafar serre étroitement son fils contre son cœur et l'embrasse à plusieurs reprises.*) Prends, te dis-je. (*Giafar se jette à genoux et supplie le Calife d'épargner cette innocente créature.*) Tu m'oses résister ! (*il se tourne avec fureur vers ses gardes.*) Soldats, tranchez la tête à cet esclave. (*Les Eunuques s'avancent le cimeterre levé.*)

ZAÏDA, *jette un cri perçant et vient tomber évanouie aux pieds de Giafar en disant, d'une voix mourante :*

Epargnez Giafar (1) !

(Raymond appelle les esclaves de la Princesse, qui la relèvent ainsi que son fils et lui donnent des secours.)

HAROUN.

Giafar ! (*Les Eunuques se retirent avec respect. Tableau général.*)

GIAFAR, *ôtant son masque.*

Oui, cruel, c'est ton ami, c'est le soutien de ton empire, que ton barbare caprice réduit à la condition la plus misérable ; c'est l'homme qui cent fois a répandu son sang pour défendre ta gloire et tes Etats, que tu veux contraindre à verser celui de son fils, du fils de ta sœur !

HAROUN.

Ah ! ne me rappelle pas ton injure.

GIAFAR.

Qu'avons-nous fait, que désobéir à un ordre inhumain, impossible ?

---

(1) ISOUF, HAROUN, GIAFAR, ZAIDA, NAIR, RAYMOND.

HAROUN.

En t'offrant la main de Zaïda, je t'expliquai les raisons politiques qui s'opposaient à ce qu'il naquît de votre union un enfant, dont les prétentions au trône pourraient après ma mort troubler la paix de cet empire, en établissant une rivalité dangereuse entre mon fils et lui. Je ne devais point permettre d'ailleurs que le sang d'Ali fut souillé par une alliance étrangère. Ma loi me le défendait. Je t'imposai donc une condition difficile, il est vrai; mais avant de l'accepter, avant de te lier par des sermens terribles, tu as dû consulter ta vertu : « Puissai-je, m'as-tu dit, la main sur » l'Alcoran, attirer sur moi votre vengeance, et celle du » Prophète, si je deviens parjure. » Tu l'as enfreint, ce serment redoutable, et la mort punira ton crime. Zaïda qui l'a partagé, partagera ton châtiment.

GIAFAR.

Ah ! Seigneur, révoquez cet arrêt barbare. Inventez des supplices pour me punir, mais épargnez Zaïda. C'est moi seul qui suis coupable, c'est moi qui l'ai séduite; moi seul je vous ai trahi. Au nom de notre amitié...

HAROUN.

Je l'abjure.

GIAFAR.

De mes services...

HAROUN.

Je les oublie.

GIAFAR.

De votre gloire...

HAROUN.

Je la ternirais en ne punissant point un ingrat, un parjure.

GIAFAR.

Epargnez votre sœur.

HAROUN.

Elle n'est plus rien pour moi. Qu'on la traîne au sérail, qu'on la dépouille de ses riches vêtemens, pour la couvrir de ceux de l'indigence, et que dans cet état elle soit exposée aux regards du peuple et chassée du palais. Que Giafar, son fils, que tout ce qui porte le nom de Barmécide disparaisse de la terre; qu'avant la fin du jour ils soient tous immolés.

RAYMOND.

Seigneur !

HAROUN.

Va, sors de Bagdad à l'heure même : je te bannis de mes Etats (*A Isouf et aux gardes.*) Allez ; le moindre retard apporté dans l'exécution de mes ordres sera puni par un châtiment exemplaire. (*Les Eunuques, les esclaves et les femmes se prosternent aux pieds du Calife et demandant grace.*) Téméraires ! quiconque osera me parler en faveur de ces traîtres, ressentira le poids de ma juste colère.

(Il sort avec un air menaçant. (*Tableau général.*) Raymond et Giafar soutiennent la Princesse, qui, malgré son évanouissement, ne s'est point séparée de son fils.)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente la partie des ruines de Babylone, qui s'étendait vers le Tygre. A droite, au second et troisième plans, les murs d'un château fort, dont une petite porte dérobée donne sur le théâtre. Tout près de l'avant-scène, du même côté, une mâsure couverte avec des feuilles de palmier.

SCENE PREMIERE.

ABOULCASEM, MORABEK, Bédouins.

(Au lever du rideau, on voit une halte de Bédouins; des ballots, des chameaux, des esclaves, des draperies jetées sur des palmiers, etc.

MORABEK.

Nous voici donc au milieu des débris de la superbe Babylone; c'est donc là tout ce qui reste de cette antique cité, jadis la reine du monde, et qui ne sert aujourd'hui qu'à arbriter une troupe de Bédouins. Pour ma part, je te remercie, brave Aboulcasem, de nous avoir conduits dans ces ruines. Nous sommes tous fatigués de la marche longue et pénible que nous venons de faire; ce lieu est commode pour nous reposer; si tu m'en crois nous prolongerons la halte jusqu'à la fin du jour. Pendant que tes esclaves, dégagés de leurs fers, s'efforceront de charmer tes loisirs, moi, j'irai visiter en détail ces monumens fameux bâtis par Nemrod et Sémiramis.

ABOULCASEM.

J'y consens.

MORABEK.

Esclaves, le vaillant Aboulcasem, votre vainqueur et votre maître, vous permet de le divertir.

(Il va se promener dans les ruines. Danses et jeux exécutés par les captifs d'Aboulcasem. Ce divertissement doit être vif et court.)

ABOULCASEM.

C'est assez. Que l'on se dispose à partir.

MORABEK.

Déjà ? A peine sommes-nous arrivés. Pourquoi donc partir sitôt ?

ABOULCASEM.

Nous sommes trop près de Bagdad. Crois-tu que je veuille orner le triomphe de Giafar? Aussi intrépide guerrier, que ministre habile, il a promis d'expulser entièrement les Bédouins des états d'Haroun. Je volerais à sa rencontre si nous pouvions combattre à force égale ; mais je n'ai garde d'exposer mes compagnons aux coups d'une armée victorieuse. Sa présence nous avait forcés de sortir du désert; maintenant qu'il s'en est éloigné, nous pouvons y retourner. Nous allons repasser l'Euphrate, et nous mettre à la recherche de quelque riche caravane bien escortée, dont la prise, vaillamment défendue, me couvrira de gloire et vous enrichira.

MORABEK.

Oui, tu aimes la fumée, toi ; moi, je ne connais de réel que l'or.

ABOULCASEM.

Nous faisons chacun notre métier.

MORABEK.

Puisque tu es si jaloux de ce vain titre de gloire, comment n'as-tu pas cherché à réparer l'affront que tu as reçu de Giafar ?

ABOULÇASEM.

L'affront, dis-tu ? les chances de la guerre sont incertaines et journalières. Vainqueur aujourd'hui, demain on peut être défait. J'ai combattu Barmécide, la victoire long-tems indécise s'est déclarée pour lui. D'un coup de son cimeterre il pouvait trancher mes jours, il ne l'a pas voulu. Cela t'étonne, et moi je le conçois. La mort d'un ennemi n'ajoute rien à l'honneur de l'avoir vaincu.

MORABEK.

Nous ne pensons pas de même.

ABOULCASEM.

Cela doit être.

MORABEK.

En pareil cas la générosité du vainqueur ajoute encore à la honte de s'être laissé vaincre.

ABOULCASEM.

Il suffit, te dis-je ; sur ce point, nous ne pouvons nous entendre. (*A sa suite.*) Que l'on se mette en marche.

MORABEK, *à part.*

Malheur à Giafar, ou aux siens, si jamais ils tombent entre mes mains. J'aurai bientôt vengé l'outrage fait aux Bédouins, dans la personne d'un de leurs Cheiks.

(On plie les tentes, on enlève les draperies, tout s'anime, et la petite armée des Bédouins défile à travers les ruines, avec ses bagages, son butin, ses esclaves, etc.)

ABOULCASEM, *en sortant.*

Morabek !

MORABEK, *avec humeur.*

Je te suis. Les approches d'une ville riche et commerçante pouvaient nous offrir de fréquentes occasions de signaler à la fois notre audace et notre adresse... Il faut s'éloigner, et attendre au milieu des sables brûlans du désert, qu'il plaise au hasard... (*Tout en murmurant il se dispose à joindre l'armée. Un Bédouin qui est resté en arrière vient lui frapper sur l'épaule, et lui fait signe de regarder à gauche.*) Qu'est-ce ?... un Musulman s'avance de ce côté... Que risquons-nous de l'attendre ? c'est peut-être un trésor que le Prophète nous envoie. Tenons-nous à l'écart et baissons nos visières afin de n'être pas reconnus et punis par Aboulcasem, s'il apprenait cette infraction à la discipline qu'il veut établir parmi nous. (*ils se retirent à l'écart.*)

SCENE II.

ISOUF, MORABEK, Un Bédouin.

ISOUF, *arrivant par la gauche et regardant de tous côtés.*

On m'a dit qu'un parti de Bédouins s'était avancé jusque dans ces ruines et je m'en réjouissais ; mais il paraît qu'on m'a trompé. D'après le bruit qui s'en est répandu, j'ai quitté Bagdad pour venir chercher parmi ces hommes avides, des cœurs fermés à tous sentimens humains et à qui je pusse confier l'exécution des ordres de mon maître. Les services de Giafar, et la gloire récente dont il vient de se couvrir, l'ont environné d'un tel prestige, que le Calife lui-même, ne trouverait peut-être pas dans tous ses états un bras dévoué à sa vengeance, à l'exception du mien. Mais ma prudence s'oppose à ce que voudrait mon courage. Déjà l'armée murmure et redemande hautement son chef. Je dois craindre aussi l'inconstance d'Haroun, et ne pas lui laisser le

tems de se repentir. Je sais qu'un même objet excite alternativement sa fureur et sa pitié. Je n'ai donc pas un instant à perdre, si je ne veux me voir enlever le résultat de dix années d'intrigues et de ruse. Les Bédouins, ennemis naturels de Barmécide, et ne vivant que de pillage, ne se feront pas le moindre scrupule de me servir. Je me suis d'ailleurs muni d'argumens irrésistibles. Aussitôt que je les apercevrai, je prendrai une bourse de chaque main, et m'avançant hardiment .. (*il tient une bourse de chaque main.*) à la faveur de ces messagers de paix, je leur dirai : soyez les bien venus ! c'est vous que je cherchais. Sans doute vous aimez l'or ?

(Morabek et l'autre Bédouin se sont avancés sans bruit; arrivés près d'Isouf, l'un à droite et l'autre à gauche, ils empoignent à-la-fois les deux bourses que celui-ci presentait. Puis se mettent sur la défensive.)

MORABEK.

Beaucoup.

ISOUF, *d'abord un peu déconcerté, dissimule son trouble, puis il affecte un air riant et beaucoup d'assurance.*

Ah ! ah !

(Dans ce moment un homme enveloppé d'une ample draperie, à la manière des Arabes, traverse mystérieusement les ruines, s'arrête en voyant Isouf, et disparaît derrière les murs de la forteresse.

MORABEK.

N'est-ce pas là ce que tu voulais savoir ?

ISOUF.

La réponse est positive. Seulement je la trouve un peu brusque.

MORABEK.

Nous ne sommes pas obligés d'être polis.

ISOUF.

Je le vois bien. Mais passons sur les formalités. Ce n'est là qu'un faible à-compte sur riche salaire que je vous destine, si vous consentez à ce que je viens vous proposer.

MORABEK.

Parle. Nous sommes prêts à te satisfaire.

ISOUF.

Je ne vous demande pas si vous êtes sensibles ?

MORABEK, *ironiquement.*

Des Arabes !... Sans préambule, de quoi s'agit-il ?

ISOUF, *avec joie.*

Le Calife vient de condamner à mort Barmécide et toute sa famille.

MORABEK.

Ah ! tant mieux.

ISOUF.

Tu le hais donc ?

MORABEK.

Autant que toi.

ISOUF.

Qui t'a dit ?...

MORABEK.

Tes yeux. Au fait, tu veux nous charger de mettre à exécution... (*Isouf fait un geste affirmatif.*) Avec plaisir.

ISOUF.

Il est possible qu'Haroun révoque cet arrêt porté dans un moment de fureur ; je ne m'y opposerai pas, au contraire, pourvu qu'il ait frappé Giafar et son fils.

MORABEK.

A la bonne heure. Chacun le nôtre. (*Montrant son compagnon et lui.*) Où sont-ils?

ISOUF.

J'ai dû m'assurer avant tout de votre consentement. Cet ordre du Calife (*il montre un rouleau.*) m'autorise à enlever les prisonniers pour les faire conduire où bon me semblera. Je vais donc les prendre l'un après l'autre et les amener ici sous prétexte de les déposer dans ce château fort, où l'on élève le fils d'Haroun. Ils y seront ignorés et à l'abri d'un coup de main. (*Avec ironie.*) Dans le trajet nous attaqués par des Bédouins.

MORABEK.

A ce que tu dis. Giafar et son fils succombent.

ISOUF.

Je ne dois mon salut qu'à un miracle.

MORABEK.

Non. A la fuite.

ISOUF, *à part.*

Et si par hasard le Calife fait un retour tardif vers la clémence, je suis délivré de mes ennemis, sans que l'odieux de leur mort puisse m'être imputé.

MORABEK.

Je te devine. Ah ! quel talent ! Je ne m'étonne pas que tu aies fait ton chemin. Va, nous t'attendons. Hâte-toi ; car il nous faut rejoindre notre petite armée.

ISOUF.

Je ne tarderai pas.

MORABEK.

Tu nous trouveras ici, ou dans les environs. D'ailleurs, tu nous appelleras.

ISOUF.

Ah ça, je puis compter sur vous? Vous êtes gens d'honneur?

MORABEK.

Comme toi.

ISOUF.

Adieu.

MORABEK, *avec affectation.*

Adieu, camarade.

ISOUF, *à part, avec humeur et en s'en allant.*

Hum! camarade!

MORABEK.

En attendant le retour de ce vieux coquin, visitons les dehors de cette forteresse, où l'on élève, nous a-t-il dit, le fils d'Haroun; peut-être ferons-nous encore quelque heureuse rencontre. (*ils s'éloignent par la droite.*

SCENE III.

ZAIDA, *paraît dans le fond. Elle s'avance lentement; sa marche est incertaine et chancelante. Elle s'arrête à chaque pas sur des monceaux de ruines. Ses vêtemens en désordre sont ceux d'une femme du peuple. Elle est pâle et exténuée par la fatigue et le besoin.*

Les forces me manquent... Puissai-je trouver ici le terme de ma douleur! (*Elle tombe au pied d'un palmier.*) Est-il un sort plus déplorable? Oh! non, sans doute; nulle infortune ne peut se comparer à la mienne. Hier, assise auprès du trône, enivrée de l'encens qui fumait pour Giafar, certaine de son amour, de l'existence de mon cher Naïr, j'étais la plus heureuse des épouses et des mères. Aujourd'hui, réduite à la condition la plus misérable, chassée honteusement de Bagdad, comme la plus vile des créatures... à jamais séparée d'un époux et d'un fils, massacrés presque sous mes yeux... sans asile, sans appui, sans espérance!... Qu'ai-je à faire dans ce monde?... Grand dieu! ne prolonge pas cette douloureuse agonie; hâte-toi de me réunir à ceux que j'ai perdus. N'imite pas l'inflexible rigueur d'Haroun. Frère barbare!... Puisses tu n'éprouver jamais, pour ce fils

que tu chéris si tendrement, les cruelles angoisses auxquelles tu livres, sans pitié, le cœur de la malheureuse Zaïda. (*Elle est absorbée par la douleur.*)

SCENE IV.

ZAIDA, HASSAN.

HASSAN, *ouvrant la petite porte du château.*

J'ai cru entendre des gémissemens... des plaintes... (*il regarde.*) Ah ! c'est une femme ! (*il descend et accourt auprès de Zaïda.*) Infortunée !... O ciel ! elle est mourante... la chaleur sans doute... Hâtons-nous de la secourir... (*il rentre au château.*)

ZAÏDA, *se soulevant avec peine.*

Quels accens ont frappé mon oreille ? (*Elle jette autour d'elle des regards douloureux.*) Ah ! c'est une illusion ! Quel être dans l'univers pourrait prendre intérêt à mon sort ?

HASSAN *apportant de l'eau dans un vase de coco.*

Me voici, pauvre femme, me voici ; je t'apporte de l'eau.

ZAÏDA, *tendant les bras en avant.*

Oh ! j'en ai grand besoin.

HASSAN.

Tiens, bois. (*il lui verse de l'eau dans la bouche.*)

ZAÏDA.

Merci ! bon jeune homme.

HASSAN.

Maintenant quelques dattes fraîches. (*il lui présente un panier de jonc qu'il tient au bras.*)

ZAÏDA.

Quel est donc cet ange protecteur que le ciel m'envoie ?

HASSAN.

Prends, en attendant que je t'apporte une portion de pilau. Je vais la demander à mon Gouverneur. Quoiqu'il m'ait bien défendu de franchir l'enceinte du château, il excusera, j'espère, ma désobéissance en faveur du motif. S'il ne me permet pas de revenir, je t'enverrai...

ZAÏDA.

Demeurez, je vous en prie. Ce léger secours me suffit. *Elle se lève.*) Dites-moi, bon jeune homme, à qui je dois rendre grâce...

HASSAN.

Que t'importe ? Parmi les vertus dont on m'inspire depuis

mon enfance, le goût et la pratique, on m'a surtout recommandé de ne laisser jamais échapper l'occasion de secourir les infortunés ; mais secrètement, sans ostentation, sans autre récompense enfin que celle que l'on trouve dans son cœur ; et je sens aujourd'hui que c'est la plus douce que l'on puisse recevoir.

ZAÏDA.

Quelle âme noble !

HASSAN.

Mais, toi, qui parais si malheureuse, qui peut causer ta peine ?

ZAÏDA.

Un cruel qui m'a ravi mon époux et mon fils.

HASSAN.

On t'a ravi ton fils ! oh ! ce doit-être le plus grand des malheurs, si j'en juge par la douleur que j'éprouverais à être séparé de mon père. Tiens, cette seule idée fait couler mes larmes. Pauvre mère, que je te plains !... Mais prends courage, le dieu du Prophête est tout puissant... tu les retrouveras.

ZAÏDA.

Jamais. En ce moment la mort... (*Les larmes l'empêchent d'achever.*)

HASSAN.

Tous deux ?

ZAÏDA.

Tous deux.

HASSAN, *avec timidité.*

Peut-être... ils étaient coupables ?

ZAÏDA.

Eux coupables !... tu le sais, ô ciel !

HASSAN.

Quel est donc le barbare qui s'est souillé par cette action criminelle ?

ZAÏDA.

Hélas !

HASSAN, *avec chaleur.*

Sans doute le Calife n'en a point connaissance, car il n'a jamais souffert que l'on commît impunément dans ses Etats une injustice ou un crime. Ecoute, bonne femme, il vient me voir presque tous les jours ; si tu veux, je lui raconterai tes malheurs. Mais, non ; va plutôt te jeter à ses pieds... tu lui diras que tu as vu son fils...

ZAÏDA, *à part.*

Son fils !

HASSAN.

Que c'est lui qui t'a recueillie, qui t'envoie vers lui pour reclamer la protection qu'il ne refuse jamais à personne, fût-ce même au dernier de ses sujets. Il est bon, sensible, généreux ; il te vengera de tes ennemis, de ces méchans qui font couler tes larmes, et quand tu auras obtenu de lui la justice que tu demandes, tu viendras me retrouver afin que je puisse m'en réjouir avec toi.

ZAÏDA, *à part.*

C'est donc là le fils d'Almaïde, de notre cruelle ennemie ?... C'est lui qui est la cause, ou du moins le prétexte de nos persécutions !

HASSAN.

Qu'est-ce donc qui t'agite ? Tu t'éloignes de moi ! tu détournes la vue ! T'aurais-je fait du mal sans le savoir ? Ah ! j'en serais bien fâché, et je t'en demande sincèrement pardon.

ZAÏDA, *à part.*

Le mouvement que j'éprouve est injuste, je dois le réprimer. Cachons à ce jeune homme la cruauté d'Haroun. Epargnons à un fils l'affreux supplice d'avoir à rougir de son père. (*haut et d'un ton affectueux.*) Je vous remercie, bon jeune homme, du conseil que vous a suggéré votre cœur ; mais je ne puis le suivre. Il n'est peut-être plus au pouvoir du Calife de réparer le mal que le cruel... (*elle s'arrête.*) que l'on m'a fait. Je n'aspire plus qu'à m'éloigner de ces lieux. La seule faveur que je demande au ciel, c'est de terminer bientôt des jours à jamais flétris par le malheur et les larmes. (*elle fait un mouvement pour s'éloigner.*)

HASSAN, *la retient.*

Tu ne partiras pas dans cet affreux dénuement. L'entrée du château est sévèrement interdite à ton sexe, je n'ose donc te prier de m'accompagner ; mais tu peux te reposer, en attendant mon retour, dans cette masure que tu vois, là... tout près, couverte avec des feuilles de palmier. Je reviendrai bientôt t'apporter quelques provisions et un peu d'or, que je tiens des bontés d'Haroun.

ZAÏDA.

J'accepterai avec reconnaissance ce qui viendra de vous seul. Quant à l'or, je le refuse.

HAROUN.

Pourquoi ?

ZAÏDA, *dissimulant sa pensée.*

Il me serait inutile.

HASSAN.

Viens, que je te conduise. (*il la soutient et la mène à l'entrée de la masure.*) Du moins tu seras à l'abri du soleil... ne t'impatiente pas. Je reviendrai le plutôt possible. Dieu des Croyans ! puisses-tu embellir ainsi chacun des jours que tu me destines ! (*il retourne au château.*)

SCENE V.

NAIR, ISOUF.

NAÏR, *à Isouf, qui le mène par la main.*

Où donc me conduis-tu ?

ISOUF.

Tu vas le savoir.

NAÏR.

Est-ce auprès de ma mère ?

ISOUF, *avec une ironie cruelle.*

Oui... oui... vous serez bientôt réunis.

NAÏR.

Tu me fais plaisir. Je te croyais méchant ; mais je vois bien que l'on m'a trompé.

ISOUF, *remontant la scène et cherchant des yeux les Bédouins.*

Où sont-ils ? Bon ! je les aperçois... (*il fait des signes en-dehors.*)

NAÏR.

Qui donc appelles-tu ?

ISOUF.

Tu es trop curieux.

NAÏR.

Conduis-moi vîte auprès de ma mère.

ISOUF.

Tu es bien pressé.

NAÏR.

Tu me l'as promis.

ISOUF.

Patience !

SCENE VI.

ISOUF, NAIR, MORABEK, un Bédouin.

MORABEK.

Nous voilà.

ISOUF.

Tiens, voila d'abord le fils.

MORABEK.

Pourquoi ne les as-tu pas amenés tous deux ?

ISOUF.

J'ai laissé le père à un demi-mille environ, sous la garde d'une bonne escorte. J'ai craint sa fureur si nous le rendions témoin...

MORABEK.

Très-prudent. L'un après l'autre, cela revient au même. (*à son compagnon.*) Charge-toi de celui-là, c'est trop peu de chose pour moi. (*Le Bédouin tire son cimeterre et s'avance d'un air déterminé vers l'enfant.*)

NAÏR, *se réfugiant près d'Isouf.*

Défends-moi, je t'en prie, de ce vilain homme.

ISOUF, *le repousse durement vers le Bédouin.*

Bédouin, fais ton devoir.

NAÏR.

Ne me tue pas, je t'en prie. (*il élève ses mains jointes vers le Bédouin, qui paraît hésiter et baisse son arme.*)

ISOUF.

Tu balances ?... eh bien ! c'est moi qui vais le frapper. (*il tire son sabre et s'élance sur Naïr ; mais par un mouvement plus prompt que l'éclair, le Bédouin, de la main gauche, cache l'enfant avec son bouclier, et le couvre de son corps, tandis que de la droite il léve la partie supérieure de son casque et tient son cimeterre levé sur la tête d'Isouf, qui reconnaît Raymond.*) Comment, c'est toi ?

RAYMOND.

Oui, c'est moi (1).

ISOUF.

Je te trouverai donc partout ?

RAYMOND.

Partout. Je te poursuivrai jusqu'aux enfers. Caché dans ces ruines, j'ai tout entendu. J'ai voulu voir jusqu'où irait

(1) MORABEK, ISOUF, RAYMOND, NAIR.

ta barbarie. Scélérat !... Quoi, les larmes de cette innocente créature n'ont même pu t'émouvoir ? Oh ! il est tems de le frapper ce cœur inflexible.

MORABEK, *froidement.*

Ne t'en avise pas, il émousserait ton cimeterre.

NAÏR, *à Raymond.*

Ne le tue pas.

SCENE VII.

ISOUF, MORABEK, RAYMOND, NAIR, ZAIDA.

ZAÏDA, *sortant de la masure.*

Qu'entends-je ? Cette voix... (*Elle s'élance vers Naïr que Raymond lui remet.*)

NAÏR.

Ma mère !

RAYMOND.

Princesse, embrassez votre fils.

ISOUF.

O rage !

MORABEK, *à Isouf, avec ironie.*

Cela va mal.

ISOUF.

Et toi aussi ? Au mépris de nos conventions...

MORABEK.

Que veux-tu ? il m'a lié les mains. (*Montrant Raymond.*) Tu ne m'as donné qu'une bourse pour faire du mal ; il m'en a donné six pour faire du bien. Ecoute donc ; conscience à part, les Arabes savent compter. Cinq cents pour cent de bénéfice, cela ne peut pas se refuser. Demande à qui tu voudras.

ZAÏDA.

Cher Raymond, où est Giafar ? pourras-tu me le rendre ?

RAYMOND.

Je l'espère, madame.

ZAÏDA.

Ah ! quand même tu réussirais, comment échapperions-nous à la vengeance d'Haroun ? Elle nous poursuivra partout.

MORABEK, *à Raymond.*

Tu n'as plus besoin de moi ; je vais rejoindre Aboulcasem.

RAYMOND.

Aboulcasem, dis-tu ?

MORABEK.

C'est ainsi que se nomme le Cheik de ma tribu.

RAYMOND.

J'en ai entendu parler. Est-il loin d'ici ?

MORABEK.

A un mille, tout au plus.

RAYMOND.

Attends. (*Montrant Isouf.*) Veille sur lui. (*il cueille une feuille de palmier et y trace des caractères avec la pointe de son poignard, en écrivant de haut en bas.*) « Brave Aboul» casem . . . (*En écrivant il laisse échapper des mots sans suite.*) » Giafar.... Dans le désert.... Lui rendre service.... » Tu y trouveras le Calife. . . Pour première récompense je » t'envoie un esclave dont tu pourras faire un excellent con» ducteur de chameaux. » (*A Morabek.*) Tu vas lui mener ce coquin. (*Montrant Isouf. Puis il continue d'écrire.*) « Cent coups de bâton bien appliqués, tous les matins, l'au» ront bientôt mis au fait... »

MORABEK.

Sois tranquille, cela sera fait, je m'en charge.

ISOUF, *à part.*

Traître maudit !

MORABEK.

Tais-toi, ou je commence.

RAYMOND.

N'y manque pas. Il est paresseux et méchant. Sans cette correction tu n'en feras jamais rien.

MORABEK.

Matin et soir s'il le faut.

RAYMOND, *à Morabek.*

Va, cours porter cet écrit à Aboulcasem et emmène avec toi ce misérable.

ISOUF, *à Raymond.*

Grace, mon cher Raymond.

RAYMOND.

En as-tu fait à cet enfant, à cette mère infortunée ?

ISOUF.

Nous partagerons comme je te l'ai promis.

RAYMOND.

Point de partage entre nous ! Tu auras seul la honte et l'opprobre ; moi, le plaisir et l'honneur d'avoir déjoué tes desseins criminels : nous serons payés chacun comme nous le méritons.

MORABEK.

A propos ; il est porteur d'un ordre du Calife qui met

les prisonniers à sa disposition. (*il prend dans la ceinture d'Isouf le rouleau, et le donne à Raymond.*) Prends, et fais-en ton profit.

RAYMOND.

Merci. Fais diligence.

ISOUF, *d'un ton lamentable.*

Adieu mes vingt mille sequins.

MORABEK.

Allons, marche. (*il l'emmène dans le fond à travers les ruines.*)

SCENE VIII.

RAYMOND, ZAIDA, NAIR.

RAYMOND.

Vous Princesse, demeurez en ce lieu avec votre fils. Je vais à la rencontre de Giafar. J'emploierai tour-à-tour la persuasion et la force pour l'enlever aux agens de ce traître.

ZAÏDA.

Hélas! que pourras-tu seul contre tous?

RAYMOND.

Son danger et mon amitié, ont centuplé mes forces. (*Avec beaucoup d'énergie.*) Je combattrai pour vous le rendre tant qu'une goutte de sang circulera dans mes veines.

ZAÏDA.

Généreux ami!... ah! laisse-moi te suivre... (*Zaïda et Naïr suivent Raymond et disparaissent du même côté que lui.*

SCENE IX.

HASSAN, HAROUN, *déguisé.*

(Tous deux sortent par la petite porte du château, Hassan paraît le premier. Il supplie le Calife de descendre vîte.)

HASSAN.

Tu vas la voir. Elle se repose dans cette masure. Oh! elle est bien malheureuse. Tu ne pourras te défendre d'éprouver aussi pour elle le même intérêt qu'elle m'a inspiré. Je lui ai promis que tu la protégerais.

HAROUN.

C'est le devoir d'un souverain.

HASSAN.

Que tu la vengerais de ses persécuteurs.

HAROUN.

Sans doute; si elle n'a point mérité son sort.

HASSAN.

J'oserais t'en répondre. Il faut être bien méchant pour tourmenter ainsi une pauvre femme, dont tous les traits respirent la candeur et l'innocence. Tu vas en juger toi-même. (*il va près de la masure.*) Viens, bonne femme. Eh bien, viens donc. (*il entre.*) Elle n'y est plus. Où donc est-elle ? Je lui avais cependant recommandé de m'attendre. (*il parcourt les ruines*) Où es-tu, bonne femme ? viens... Ah ! je la vois. (*A son père.*) Je vais te l'amener; mais je ne lui dirai pas que tu es le Calife. Ta présence pourrait l'intimider. (*il disparaît un moment.*)

SCENE X.

HAROUN.

Bon Hassan ! O mon cher fils ! c'est toi qui désormais me tiendras lieu de tous ceux que j'ai perdus. En m'éloignant de Bagdad, pour n'être pas témoin de l'exécution des ordres rigoureux que j'ai donnés, où pouvais-je trouver des consolations plus douces et plus efficaces que celles que je puise dans ton excellent caractère et dans ces vertus qui m'assurent que ton nom deviendra quelque jour la splendeur et la gloire de l'Orient ?

SCENE XI.

NAIR, ZAIDA, HAROUN, HASSAN.

(*Zaïda, en voyant le Calife, cache son fils avec un mouvement d'effroi.*)

HAROUN, *troublé et détournant la vue.*

C'est toi !

HASSAN, *avec joie.*

Tu la connais ? Ah ! tant mieux.

HAROUN.

Est-ce bien la sœur d'Haroun qui s'offre à mes regards dans un tel dénuement ?

HASSAN, *à part.*

Sa sœur !

ZAÏDA.

Oui, c'est elle. Malgré l'abaissement où tu as voulu la réduire, son âme fière et indépendante n'a point changé. L'infortunée Zaïda vit toujours, mais elle n'a plus de frère.

HAROUN.

Plus ?

ZAÏDA.

Non. Le grand, le magnanime Haroun n'existe plus.

HAROUN.

Tu as raison. Je ne suis plus que ton juge.

ZAÏDA.

Il est vrai ; mais Dieu sera le tien.

HASSAN, *bas à Zaïda.*

Tu vas exciter son courroux.

HAROUN.

Est-ce pour me braver que tu as désiré ma présence ?

ZAÏDA.

Loin de la désirer, ton fils te dira que je voulais la fuir. Comment puis-je supporter la vue du meurtrier de mon époux et de toute sa famille ?

HAROUN.

Qui t'a rendu ton fils ?

ZAÏDA.

Le ciel, qui moins inflexible que toi, a voulu me laisser du moins quelques consolations dans mon malheur.

HAROUN.

Je saurai bien te l'enlever.

HASSAN, *se jetant aux genoux de son père.*

Haroun, mon père ! J'ignore par quel grand crime elle a mérité ta colère, mais quelqu'il soit, n'est-elle pas trop punie par la privation de ton amitié, par la misère où tu la vois plongée ? Je t'en conjure, ne la sépare pas de son fils. Si quelque barbare te privait du tien, si l'on m'enlevait à ton amour...

HAROUN.

Ah !

HASSAN.

Juge de sa douleur par celle que tu éprouverais. Tu m'as promis de la protéger, de la défendre. Si l'on t'avait trompé, si elle est innocente, c'est un devoir, m'as-tu dit. Si elle est coupable, eh bien, c'est un acte de bonté, de clémence et tu dois à ton fils l'exemple de toutes les vertus.

HAROUN.

Sais-tu pour qui tu m'implores ? Cet enfant, dont tu me demandes de conserver la vie, deviendra ton plus cruel ennemi.

HASSAN.

Lui ? (*il prend Naïr dans ses bras.*) N'est-ce pas que tu ne me haïras jamais ?

NAÏR.

Jamais.

HAROUN.

Quelque jour, ses prétentions au trône susçiteront dans tes Etats des guerres interminables.

HASSAN.

Et je serais la cause de cet affreux sacrifice !... Ah ! loin que l'on répande du sang, je ne veux point d'un trône s'il doit en coûter seulement une larme à l'innocence. Zaïda, et toi faible créature, joignez-vous à moi, embrassons les genoux d'Haroun, élevons nos mains suppliantes vers lui... Pardonne ! ô mon père !... pardonne...

ZAÏDA et NAÏR, *aux genoux d'Haroun.*

Pardonne !...

HAROUN, *attendri les relève et dit avec beaucoup d'émotion.*

Hé bien !... s'il en est tems encore...

SCENE XII.

ZAIDA, NAIR, HASSAN, UN GARDE du Calife, HAROUN.

LE GARDE.

Commandeur des Croyans, une affreuse sédition vient d'éclater. L'escorte qui conduisait Giafar, séduite par les conseils de Raymond, vient de ramener le Visir dans son camp. L'armée a reçu son chef avec des transports de joie qui vont jusqu'au délire. Elle le nomme hautement son maître. Fuyez, Seigneur, ou vous avez tout à craindre de l'audace des révoltés.

HAROUN.

Moi, fuir ! je vais à leur rencontre. Ma présence les aura bientôt rappelés à leur devoir.

SCENE XIII.

NAIR, ZAIDA, HASSAN, MORABEK, Bédouins, HAROUN, LE GARDE.

MORABEK, *en-dehors.*

Suivez-moi !... Courons de ce côté. (*il arrive par le fond à la tête d'un bon nombre des siens.*)

HAROUN.

Des Bédouins !

MORABEK, *à Haroun qu'il prend pour un simple soldat.*

Où est le Calife ?

HAROUN.

Tu vas le savoir. (*il remonte l'escalier qui mène au château en criant.*) A moi !

MORABEK.

Tu appelles du secours ! (*il s'élance sur le Calife qui est défendu par Hassan, Zaida et Nair.*)

HAROUN.

Soldats, obéissez à la voix de votre maître.

SCENE XIV.

NAIR, ZAIDA, HAROUN, ABOULCASEM, MORABEK, Bédouins.

(*Haroun recule et gagne le côté gauche de la scène.*)

ABOULCASEM, *paraissant sur le seuil de la porte.*

Ah ! c'est toi qui es le maître. Je te remercie de me l'avoir appris ; car c'est toi que je cherche et je ne t'aurais pas deviné sous ce déguisement.

HAROUN.

Que veux-tu ?

ABOULCASEM.

Te faire mon prisonnier.

HAROUN.

Haroun prisonnier d'un Bédouin !

ABOULCASEM.

Pourquoi pas, quand le Bédouin est plus adroit ou plus fort que lui ?

HAROUN.

Jamais.

ABOULCASEM.

Allons, sans cérémonie, donne-moi ton cimeterre.

HAROUN, *se mettant en défense.*

Viens le prendre.

ABOULCASEM.

Toute résistance est inutile. La garnison du fort est désarmée et prisonnière.

HAROUN.

Les lâches !

ABOULCASEM.

Rends-toi de bonne grace.

HAROUN.

Non.

ABOULCASEM.

Tu aimes donc mieux te battre avec moi ? J'y consens ; je ne serai pas fâché de me mesurer avec un si noble adversaire.

HAROUN, *se retranchant à gauche et se mettant en garde.*

Approche, si tu l'oses.

ABOULCASEM.

Pourquoi pas ? (*Un combat s'engage entre Aboulcasem et le Calife qui est bientôt désarmé.*)

SCENE XV ET DERNIERE.

HASSAN, HAROUN, GIAFAR, ZAIDA, NAIR, MORABEK, ABOULCASEM, RAYMOND, Soldats, Peuple, Bédouins.

GIAFAR, *accourant.*

Arrête, Aboulcasem !

TOUS.

Giafar !

ABOULCASEM.

C'est toi, Barmécide ? sois le bien venu. Tu m'as laissé la vie dans le désert, on m'a instruit de tes dangers et j'ai couru m'acquitter envers toi.

GIAFAR.

Je te remercie. Mes fidèles compagnons d'armes ont pris soin de ma vengeance.

ZAÏDA, *allant au devant de Giafar et effrayée de l'agitation où elle le voit.*

Giafar, je t'en conjure, fais taire un trop juste ressentiment.

HASSAN, *de même.*

Epargne mon père !

GIAFAR, *les repoussant tous deux.*

Laissez-moi. (*Se tournant avec noblesse et fierté vers le Calife.*) Tu le vois, Haroun, ta situation ne présente aucun espoir de salut ; tes gardes me sont dévoués ; les Bédouins sont tes ennemis ; te voilà seul au milieu des plus affreux dangers, et tu n'as plus même pour te défendre, le soutien de ta couronne, ton ami le plus zélé, Giafar. Tu l'as forcé d'abandonner ta cause, et par ton injustice et par tes cruautés. Reconnais enfin combien il est dangereux de se livrer à l'impétuosité des passions. Celui qui gouverne un grand peuple, lui doit de grands exemples. Si réprimant un aveugle transport, tu n'avais écouté que la voix de la justice, en conservant une épouse et un fils à

celui qui venait de sauver tes états, tu n'aurais point, en un seul jour, terni ta gloire, outragé l'amitié, méconnu la nature et compromis le rang suprême.

HAROUN, *avec amertume.*

Politique adroit, profite de mes torts pour satisfaire ton ambition.

GIAFAR.

Tu l'as dit, Haroun. Je l'avoue, l'occasion est trop belle pour la laisser échapper. Aboulcasem, et vous, braves soldats, promettez-vous de me servir ?

TOUS.

Oui.

ABOULSEM.

Demande-moi tout ce que tu voudras.

HASSAN, *à part.*

Je tremble !

ZAÏDA, *à part.*

Aurais-je méconnu Giafar ?

GIAFAR.

Jurez-tous, par Mahomet, de m'obéir aveuglément.

TOUS.

Nous le jurons.

GIAFAR, *avec énergie.*

Hé bien, imitez moi. (*il lève son cimeterre. Les soldats et les Bédouins en font autant.*) Tombez tous aux pieds de votre légitime Souverain. (*Tous posent les armes et se prosternent devant le Calife. Les esclaves des Bédouins sont accourus et garnissent les ruines. Tableau général.*)

HAROUN.

Ah! Giafar!... combien je fus injuste et que ta vengeance est noble ! (*il le relève et lui tend les bras. Giafar s'y précipite.*) Zaïda, Naïr, Hassan, Raymond, venez tous dans mes bras.

GIAFAR.

O mon maître !

(*La toile tombe.*)

FIN.

LE BERCEAU,

DIVERTISSEMENT EN UN ACTE,

A l'occasion de la Naissance du ROI DE ROME.

LE BERCEAU,

DIVERTISSEMENT EN UN ACTE,

A l'occasion de la Naissance du ROI DE ROME,

PAR R. C. GUILBERT-PIXERÉCOURT;

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Impérial de l'Opéra-Comique, le 23 mars 1811.

Musique de M. Gérardin Lacour.

PARIS,

CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

1811.

PERSONNAGES. *ACTEURS.*

Le COLONEL FRANCKMANN, Allemand, Parrain de l'Enfant du Seigneur des Abeilles, Officier de génie.	M. HUET.
LA MARQUISE, Marraine.	Mme. CRÉTU.
VICTOIRE, femme de La France.	Mme. BELMONT.
M. DURECLUS, original.	M. LE SAGE.
LABOMBE, Canonnier-invalide.	M. JULIET.
SUZANNE, sa fille.	Mlle. ALEXANDRINE. ST.-AUBIN.
FROMENT, frère de Victoire, cultivateur.	M. MOREAU.
Paysans, Paysannes.	
Domestiques du Château.	

La Scène se passe en France.

Vu au Ministère de la police générale de l'Empire, conformément aux dispositions du décret impérial du 8 juin 1806, et à la décision de son Excellence le Duc de Rovigo, en date de ce jour. Paris, le 20 mars 1811.

Le Secrétaire-général, SAULNIER.

Vu l'approbation. Permis d'afficher et représenter. Paris, le 20 mars 1811.

Le Conseiller d'État, Préfet de Police, PASQUIER.

LE BERCEAU,

DIVERTISSEMENT EN UN ACTE.

(Le Théâtre représente un Hameau : à droite, La maison de Labombe ; à gauche, celle de Victoire ; dans le foud, une rivière.

SCÈNE Ire.

LABOMBE, SUZANNE, VICTOIRE, FROMENT, PAYSANS et PAYSANNES.

Au lever du rideau, Suzanne et ses compagnes sont occupées à orner un Berceau ; Victoire, assise devant sa maison, berce son enfant sur ses genoux.

CHOEUR.

Air : *Jeunes fillettes.* (des Deux Journées.)

De fleurs jolies
Et ben choisies,
Ornons c'berceau.
Puis, s'lon l'antique usage,
J'irons en faire hommage
Au bon Seigneur (*bis*) de not' hameau.

LABOMBE.

Allons, morbleu ! distinguez-vous mes enfants ; songez que vous travaillez pour le nouveau né du Seigneur des Abeilles, officier de génie, sous les ordres duquel j'ai eu l'honneur de combattre.

FROMENT.

Par conséquent de vaincre.

LABOMBE.

Cela va sans dire. En sa qualité de propriétaire de ce vaste canton, chaque village s'empressera, sans doute, de lui faire une semblable offrande. Quelle gloire pour nous si nous obtenions la préférence ! . . Allons, ma petite Suzanne, arrange cela de ton mieux. Sans faire tort à tes compagnes, tu en sais un peu plus que si tu n'étais jamais sortie du village ; tu as été si souvent à Paris, que tu dois avoir acquis du goût et de l'esprit : ah ! ah ! ah ! arrange cela de ton mieux.

SUZANNE.

Il me semble, mon père, que cela n'est pas trop mal. Qu'en dis-tu, Victoire ?

VICTOIRE.

A merveille.

SUZANNE.

Comme il va être surpris notre bon Seigneur ! . .

LABOMBE.

Surpris, lui ! . . ah bien oui ! . . tu ne le connois guère.

Air : *Fidèle époux, franc militaire.*

Son étonnante intelligence
Surprit ses parens autrefois ;
Par son génie et sa vaillance
Il surprit la Gloire cent fois ;
Aux Grâces, forcé de se rendre,
Il surprit encor les Amours ;
Comment espérer de surprendre
Celui qui nous surprend toujours ?

FROMENT.

Pour ça, c'est bien vrai.

SUZANNE.

Mon père, mon père, j'aperçois M. Dureclus.

FROMENT.

Tant mieux, nous allons rire.

SUZANNE.

Oui, à ses dépens.

LABOMBE.

Espiègle! tâche du moins qu'il ne s'en aperçoive pas.

VICTOIRE.

Dans le fait, le bonhomme a d'étranges manies. s'imaginer que du fond de son triste manoir, où il vit comme un hibou, il règne exclusivement sur nos cœurs et presque sur nos propriétés!

LABOMBE.

Attendre tous les jours, depuis trente ans, un héritier que sa femme ne lui donne jamais! *(il rit)* ah! ah! ah! c'est fort drôle!

FROMENT.

Quant à moi, je le tiens fou, bien décidément.

VICTOIRE.

Du moins sa folie est amusante; elle ne nuit à personne.

(Tous vont au-devant de M. Dureclus; Victoire porte son enfant chez elle, puis revient se joindre aux autres.)

SCÈNE II.

Les Mêmes, M. DURECLUS.

M. DURÉCLUS.

Toujours gais ! tant mieux ! c'est ce que j'aime. Bonjour, mes enfants, bonjour. Quel est donc le motif qui vous a rassemblés d'aussi bonne heure ?.. vous n'avez pas coutume... *il aperçoit le Berceau.* ah ! que c'est joli !.. je vois ce que c'est. En vérité, mes amis, je suis on ne peut pas plus sensible à cette aimable attention.... Véritablement, je ne puis vous exprimer... Ah ! c'est charmant, c'est charmant !..

LABOMBE.

Mais c'est tout simple... M. Dureclus.

M. DURECLUS.

Non, non, il y a dans ce procédé une délicatesse... une... un... qui me... dont je... véritablement j'en suis touché jusqu'aux larmes.

LABOMBE.

Cela n'en vaut pas la peine.

M. DURECLUS.

Pardonnez-moi ; vous m'avez déjà donné bien des marques de votre attachement, car véritablement je puis dire que je suis adoré dans ce village ; mais découvrir, quand je le cache à tout le monde, que Madame Dureclus, après trente ans de l'union la plus tendre, est sur le point de me donner un héritier !..

FROMENT.

Mais, M. Dureclus, il y a au moins vingt ans que vous nous dites la même chose.

M. DURECLUS.

Oh! pour cette fois, j'en suis sûr; et vous mêmes, mes amis, vous n'en doutez pas, je le vois par ces apprêts.

VICTOIRE.

Il est fou!

M. DURECLUS.

Véritablement, me ménager une surprise aussi agréable qu'inattendue, en préparant vous mêmes le Berceau de ce cher enfant! c'est un trait que je n'oublierai de ma vie. (*Il tire son mouchoir pour s'essuyer les yeux.*)

VICTOIRE *à son frère.*

Est-ce qu'il croirait que c'est pour lui, par hasard?..

FROMENT.

Oh! c'est trop fort.

M. DURECLUS, *examinant le Berceau.*

Oh! le joli Berceau!.. Dieu! que c'est joli!..

LABOMBE.

Je crois bien qu'il est joli!

AIR: *Pégase est un cheval qui porte.*

Ce berceau chacun le destine
Au premier fils de la Valeur.

VICTOIRE.

Ou bien à la fille divine
Qui de sa mère aura le cœur.

SUZANNE, *montrant le berceau.*

Heureux s'il le regarde comme,
Un sûr garant de notre foi !
Nous le portons chez un grand homme....

M. DURECLUS, *baissant les yeux, et avec une modestie comique.*

Comment ! vous le portez chez moi ?

(*Tout le monde rit sous cape, M. Dureclus distribue de l'argent aux paysans.*) Tenez mes amis, prenez d'abord ceci pour boire à ma santé, en attendant mieux. . . Allez, allez, ne retardez pas le plaisir que ma chaste épouse doit éprouver en recevant cette étonnante preuve de votre affection ; partez bien vîte.

LABOMBE.

C'est ce que nous allions faire quand vous êtes arrivé.

M. DURECLUS.

Ma présence ne doit pas vous arrêter.

SUZANNE.

Au contraire.

M. DURECLUS.

Vous êtes bien honnête. Ah ! c'est charmant ! . .

CHOEUR.

Air : *Allons, donnez-moi le bras.* (de l'Amour filial.)

Allons au plus tendre époux,
Allons à not' bonn' maîtresse
Offrir ce présent bien doux
Pour ceux-là qu'j'aimons tretous.

M. DURECLUS.

Vraiment ! je suis dans une ivresse !
Voyez, j'en pleure de tendresse.

LE CHOEUR.

Ah ! calmez, calmez vot' ivresse.

M. DURECLUS.

Non, non, je veux par un bienfait
Récompenser votre délicatesse.

(*Avec emphase.*)

Je me souviens du bien que l'on me fait.

LE CHOEUR.

J'n'ons vraiment pas mérité c'te promesse,
Car pour vous j'n'ons jamais rien fait.

M. DURECLUS.

Grand Dieu ! quelle délicatesse !

CHOEUR.

Allons au plus tendre époux, etc.

(*Les Paysans et Paysannes, conduits par Labombe et Froment, sortent par la droite et emportent le berceau.*)

SCENE III.

VICTOIRE, M. DURECLUS, SUZANNE.

M. DURECLUS.

Vous vous trompez ! ce n'est pas de ce côté là... à gauche ! donnez donc à gauche ! ils ne m'écoutent pas... (*il s'agite, va, vient*) ... Véritablement, on dirait qu'ils se moquent de moi... c'est extraordinaire.

SUZANNE.

Pas du tout, c'est que vous n'avez pas réfléchi.

M. DURECLUS.

Comment ! Mademoiselle...

SUZANNE.

Hé non, Monsieur, vous n'avez pas réfléchi. Les croisées de l'appartement de Madame Dureclus ne donnent-elles pas précisément en face de la petite avenue ? ils prennent un chemin détourné.

M. DURECLUS.

Bien !.. bien !.. allons ! c'est moi qui extravague.

SUZANNE.

Cela n'est pas étonnant.

VICTOIRE.

Dans un jour comme celui-ci.

M. DURECLUS.

Tout est pour le mieux ; mais ce petit épisode m'a fait perdre de vue l'objet qui m'a conduit en ces lieux. J'y venais chercher une nourrice.

SUZANNE.

Pour qui ? est-ce pour vous ?

M DURECLUS.

Hé ! parbleu pour le nouveau né que j'attends. Vous sentez bien qu'à quarante-sept ans..... Madame Dureclus... véritablement, il y aurait de l'indiscrétion de ma part d'exiger...

VICTOIRE.

Oh, véritablement, comme vous dites, cela se conçoit.

SUZANNE.

Hé bien, adressez-vous à Victoire, elle vous indiquera cela : n'est-ce pas, ma bonne ?

VICTOIRE.

Avec plaisir.

M. DURECLUS.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

C'est vous que l'on nomme Victoire ?

VICTOIRE.

Lafrance est l'nom de mon mari.

M. DURECLUS.

Alors le plaisir à la gloire
Chez vous se trouve réuni.

SUZANNE, *tirant M. Dureclus à l'écart.*

Tout nous en donne l'assurance.
Oui, deux époux aussi parfaits
Que le sont Victoire et Lafrance,
Ne se désuniront jamais.

M. DURECLUS.

Véritablement, je le désire de tout mon cœur.

SUZANNE.

Est-ce que vous ne connoissez pas Lafrance ? Oh ! c'est un brave.

M. DURECLUS.

Renfermé chez moi, où je ne reçois jamais personne, il y a très-longtemps que je n'ai vu un brave.

SUZANNE.

Bah ! il y a plus de dix ans qu'ils sont établis.

M. DURECLUS.

Cela peut-être... ; mais comme je n'étais pas de la noce, il n'y a pas de raison pour que je m'en souvienne. Au fait, Mad. Victoire, pouvez-vous me rendre le service que j'attends de vous ?

SUZANNE.

Hé ! mon dieu ! sans chercher si loin, Simonne mariée il y a un an...

M. DURECLUS.

Que je vous remercie, ma bonne demoiselle Suzanne!...

VICTOIRE, *à part.*

Bon!... une nourrice de soixante ans!

M. DURECLUS.

Où demeure cette Simonne?

SUZANNE.

A l'extrémité du village, la bas! la bas!... la dernière maison à gauche en face de l'abreuvoir.

M. DURECLUS.

L'abreuvoir! j'y cours. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

VICTOIRE, SUZANNE.

SUZANNE.

Bon voyage!

VICTOIRE.

Tu es donc folle de l'envoyer chez cette bonne femme?

SUZANNE.

C'est pour nous en débarrasser. J'étais bien aise de causer avec toi. Je voulais te dire que mon père n'entend pas raison. Je serais si heureuse de te nommer ma sœur! mais il s'obstine à ne donner sa fille qu'à un militaire. Froment n'est qu'un laboureur,

dit-il, et il ne voit dans le monde qu'une seule profession.

VICTOIRE.

Ton père a tort...

AIR : *du pas redoublé.*

Sans doute il est très-glorieux
De servir sa patrie ;
Mais de l'homme laborieux
On aime l'industrie.
Du laboureur et du soldat
Le bras est nécessaire :
L'un est le soutien de l'Etat,
Mais l'autre en est le père.

SUZANNE.

C'est ce que je lui répète tous les jours ; mais il ne m'écoute pas, et aujourd'hui bien moins que jamais.

VICTOIRE.

Pourquoi donc ? il me semble au contraire...

SUZANNE.

Tu sais que mon père, malgré son âge et ses infirmités, conserve toujours le même enthousiasme pour l'honorable profession que ses blessures l'ont forcé d'abandonner. Ne s'est-il pas avisé ce matin, pour célébrer la délivrance de notre bonne maîtresse, de vouloir dérouiller un petit canon de fer qui, depuis plus de cent ans peut-être, reposait en paix dans les fossés du château !...

VICTOIRE.

Je le reconnais bien là !

SUZANNE.

Il s'est adjoint ton frère pour cette grande expédition. A force de bras, on retire la pièce : on la monte sur une vieille charrue, dont Froment fait généreusement le sacrifice.

VICTOIRE.

Jusques-là, tout va le mieux du monde.

SUZANNE.

Tu vas voir. Le maudit canon était rempli de terre, de gravier, et il fallait le mettre en état de service. Pendant que mon père va chercher les ustensiles du métier, le mal-avisé lieutenant, pour faire une surprise à son chef, imagine d'enfoncer un énorme clou, dans ce qu'ils appellent la lumière. A force de frapper, le clou se casse...

VICTOIRE, *riant.*

Ah ! mon dieu !.. mon dieu !.. quel malheur !..

SUZANNE.

Tu ris ! tu es bien heureuse, toi ! tu as un mari que tu aimes !.. (*elle sanglotte.*) Et moi, par cette maladresse, me voila privée de mon cher Froment... Mon père, comme tu peux bien le croire, s'est mis dans une colère épouvantable ; il a dit en jurant, que tant qu'il vivrait, je ne serais jamais la femme de ton frère. Il veut que j'épouse au moins un sergent de grenadiers ; je n'ai point d'ambition, moi !

VICTOIRE.

Calme-toi, ma pauvre Suzanne, tout cela peut se réparer.

SUZANNE, *s'essuyant les yeux et reprenant sa gaîté.*

Vrai ! oh mon dieu ! dis-moi vîte, comment...

VICTOIRE.

La maison de campagne du sous-Préfet n'est qu'à une demi-lieue d'ici. J'ai vu dans son jardin plusieurs grosses boîtes dont il se sert pour les réjouissances publiques ; le concierge est mon compère, il ne me refusera pas, sois tranquille.

SUZANNE.

Ah! mon dieu! si je ne me marie pas, j'en mourrai d'abord... Çà c'est sûr.

SCENE V.

VICTOIRE, FROMENT, SUZANNE.

FROMENT, *accourant.*

O mes amies, quel bonheur! Monsieur des Abeilles a été enchanté de notre présent. Il l'a reçu avec une grâce, une bonté parfaites, et nous a promis, en reconnoissance de cette attention, qu'il prendrait une nourrice dans ce village. A ces mots, le père Labombe s'est écrié; Quel honneur pour nous! que ne donnerais-je pas pour que cette gracieuse promesse fût accomplie! Le Colonel Franckmann et Madame la Marquise, parrain et marraine de l'enfant, viendront dans la journée pour choisir celle qui réunira toutes les qualités nécessaires, et j'ai compté sur toi, ma bonne Victoire. Oui, il ne tient qu'à toi d'être chargée de cet honorable emploi. En méritant les bonnes grâces de M. des Abeilles, tu assureras le bonheur de ton frère, auquel le père Labombe n'osera plus refuser la main de sa fille. Voilà mon plan; tu as de l'adresse, tu ne manques pas d'esprit, c'est à toi d'arranger tout cela.

FROMENT et SUZANNE.

AIR *du Vaudeville de l'Amour filial.*

Ne rejette pas, chère sœur,
L'occasion qui se présente :
Quand un seul mot peut combler notre attente,
A nos désirs fermeras-tu ton cœur ?

Ah ! sois notre ange tutélaire !
De toi dépend notre union ...
En acceptant ce noble nourrisson,
Tu deviens aussi notre mère.

VICTOIRE.

Pauvres enfants, vous n'avez pas besoin de me prier, vous savez bien que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous servir.

FROMENT, *l'embrassant.*

Ma bonne petite sœur!

SUZANNE, *de même.*

Puisses-tu devenir bientôt la mienne! (*On entend en dehors, à gauche, la ritournelle du chœur suivant.*

FROMENT.

Ah! mon dieu! les voici déjà.

SUZANNE.

Mon père est à leur tête.

FROMENT.

Gare Labombe !

VICTOIRE.

Séparons-nous.

SUZANNE.

A condition que ce ne sera pas pour longtems.

VICTOIRE.

Sois tranquille; je ne vais m'occuper que de vos intérêts. (*à Froment.*) Viens avec moi, Froment. (*Elle rentre avec son frère.*)

SCENE VI.

LABOMBE, SUZANNE, Paysans, Paysannes.

CHOEUR.

AIR *des Deux Petits Savoyards.*

Ah! quel plaisir!.. ah! quel honneur!
Ah! quelle fête
Pour nous s'apprête!
Vive! vive not' bon Seigneur!

SUZANNE.

Comme vous voilà joyeux, mon père!

LABOMBE.

Joyeux, dis-tu? Non, ce n'est pas là de la joie.

SUZANNE.

Il me semble cependant...

LABOMBE, *prêt à se fâcher.*

Hé non, vous dis-je, Mam'selle, ce n'est pas là de la joie!.. Je m'y connois peut-être... Je sens ce que j'éprouve; c'est un transport... une ivresse... un délire... Il me semble encore que c'est un rêve. Oui, mon enfant, c'est dans ce village où j'ai l'honneur d'être à-la-fois marguillier et commandant de la garde nationale, composée de quinze hommes réformés, que le Seigneur des Abeilles daigne choisir une nourrice pour le rejeton que doit lui donner son épouse chérie. En ma double qualité, c'est moi qui portais la parole. Je ne lui ai rien dit; mais il m'a répondu avec cette bonté, cette affabilité qui le distinguent: Je te reconnais, Labombe; tu m'as rendu de grands services, et tu peux m'en rendre encore. Je ne conçois pas comment je n'ai pas éclaté dans cet heureux moment; mon cœur sautait d'admira-

tion, de jubilation !.. J'ai cru que j'en perdrais la tête. Ah ça ! tu ne me parleras plus de ton Froment, j'espère ; c'est un imbécile ; sans lui j'aurais fait des merveilles... Oh ! je ne lui pardonnerai jamais. Entends-tu ! Ne m'en parle pas, ne m'en parle jamais ; nous aurions du bruit, d'abord... je t'en avertis... nous aurions du bruit... beaucoup de bruit.

Air *du Vaudeville de l'Ile des Femmes.*

Le sot ! m'enclouer ce canon !
Quel affront pour un militaire !
Tu veux que je l'excuse ! non.
Oh ! c'est vainement qu'on l'espère.
Sans ma complaisance pour lui,
J'aurais, faisant un tour de force,
Malgré ma vieillesse, aujourd'hui,
Brûlé pour le moins une amorce.

SUZANNE.

Un peu d'indulgence, mon père...

LABOMBE.

Paix, Mam'selle !.. paix ! Qu'est-ce que c'est donc que cela ?..

SUZANNE, *caressant Labombe.*

Air : *Fatigué de si longue route.* (de Paul et Virginie)

Malgré votre grande colère,
Vous ferez tout pour votre enfant.
Autant qu'on le croirait, mon père ;
Non, non, vous n'êtes pas méchant.
Pourquoi, dans ce jour d'allégresse,
M'affliger, quand vous riez tous ?
C'est la fête de la tendresse,
C'est l'instant de prendre un époux.

LABOMBE, *voulant cacher son émotion.*

Il n'y a pas de tendresse, il n'y a pas d'époux... Vous êtes encore trop jeune. (*Suzanne pleure.*) Allons, ne pleure pas... Nous verrons ça... (*Suzanne saute comme une folle. On entend en dehors, à droite,*

l'air : Où peut-on être mieux ?) Voici sûrement le Parrain et la Marraine.

SUZANNE, *regardant en dehors.*

Oui, oui, mon père... Oh ! le beau Monsieur !.. un habit d'argent, des breloques sur les épaules, un soleil sur l'estomac... Je n'ai jamais vu pareille chose.

LABOMBE.

C'est le Colonel Franckmann, le père de notre maîtresse, un brave homme !..

SUZANNE.

Et cette belle dame..., n'est-ce pas Madame la Marquise ?

LABOMBE

Hé oui ! la mère de notre bon Seigneur ! Je vais au devant d'eux.

CHOEUR.

Air : *Allons présenter notre hommage.* (des Prétendus.)

O vous que l'amour accompagne,
Recevez le tribut d'nos cœurs.
Sous vos pas et ceux d'vot' compagne,
Chacun d'nous veut jeter des fleurs.

Labombe a parlé à Suzanne qui est entrée chez elle, suivie de quelques-unes des jeunes Filles. Toutes rapportent des fleurs qu'elles jettent au-devant du Colonel et de la Marquise.)

SCENE VII.

Le Colonel FRANCKMANN, LA MARQUISE, LABOMBE, SUZANNE, Domestiques du château, Paysans et Paysannes.

LABOMBE.

Attendez, je vais leur faire un joli compliment là.. en votre nom, là... en bon paysan.

AIR : *Eh! ma mère est-c'que j'sais ça.*

(*Au Colonel.*)

D'not' maîtress' vous êt' le père
Et d'son enfant le parrain.

(*A la Marquise.*)

Vous, d'not' bon Seigneur la mère,
S'rez marrain', j'en somm' certain.
Pour c't enfant qu'j'aimons d'avance
Qu'peut-on désirer de plus?
Y s'ra r'çu drès sa naissance
Par l'honneur et les vertus.

LE COLONEL.

Je suis sensible à votre aimable réception.

LA MARQUISE.

Je vois que M. des Abeilles, en choisissant une nourrice dans ce village, la prendra dans une réunion d'amis.

SUZANNE.

Au milieu de ses enfans, Madame.

LABOMBE, *reprenant sa fille.*

De ses fidèles serviteurs...

SUZANNE.

C'est la même chose, mon père.

LE COLONEL.

J'aime à voir combien ils chérissent leur Seigneur; je ne saurais trop me féliciter de lui avoir donné ma fille.

LA MARQUISE.

Oui, car vous avez fait le bonheur de mon fils.

LABOMBE.

C'est la première fois que M. le Colonel Franckmann vient dans ce village?

LE COLONEL.

Oui, mon ami. Quelques divisions...

LABOMBE.

Entre voisins !.. à quoi cela servait-il ? je vous le demande. Tenez, si vous voulez bien me le permettre, je vais vous répéter une comparaison que j'ai entendu faire plus d'une fois par ces bonnes gens. Avant votre raccommodement, à quoi ressemblaient vos deux maisons ?

AIR : *Trouverez-vous un parlement ?*

C'était comm' deux jardins jolis
Qu'un mur inutile sépare :
L'un avait des fleurs, l'aut' des fruits,
Le tout d'une espèce très-rare.
Abattant ce mur destructeur,
Vous fîtes bien, et voilà comme
Dans l'un, vot' fils cueillit la fleur,
Dans l'autr' vot' fille obtint la pomme.

LA MARQUISE.

Mon ami, cette réflexion...

LABOMBE, *mettant la main sur son cœur.*

Vient de là, Madame la Marquise, parce que c'est-là qu'est notre esprit, quand nous parlons de nos maîtres.

LE COLONEL.

Bien ! brave homme ! Que tout le monde n'a-t-il votre esprit ! Mais occupons-nous, Madame la Marquise, de l'objet qui nous amène.

LA MARQUISE.

AIR : *Un magistrat irréprochable.* (de M. Guillaume.)

Oui, c'est une mère attentive
Que nous demandons en ces lieux,
Dont la tendresse toujours vive
Conserve l'objet de nos vœux.

Que toujours elle se rappelle,
Fière d'un choix si glorieux,
Que c'est placer au sein d'une mortelle
Le premier nourrisson des Dieux.

LABOMBE.

Plus la tâche est honorable, et moins elle sera pénible.

SUZANNE.

Oh! je vous réponds de la nourrice!

LE COLONEL.

Vous la connoissez donc, mon enfant?

SUZANNE.

Puisqu'elle sera de ce village. J'en juge par ce que je ferais moi-même.

LABOMBE.

Toi, petite fille!

SUZANNE.

Et oui, moi!..

Air : *Toto Carabo.*

Si d'puis un an mon père
M'eut donné pour mari
Mon ami,
Dans c't'occasion si chère,
La nourrice, je croi,
Serait moi.
J'aurais un garçon,
Bien gentil, bien rond,
Un joli p'tit démon
Qu'j'aurais quitté, (*bis.*) pour prendr' vot' nourrisson.

LA MARQUISE.

Vous aurez le quatrième, ma petite.

SUZANNE.

Comment! le quatrième!.. oh! je ne pourrais jamaisa ttendre aussi longtems pour me marier.

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, VICTOIRE, *en Picarde*, FROMENT. *On voit Victoire sortir furtivement de chez elle, et disparoître un moment; on entend un gros rire en dehors.*

SUZANNE, *à part.*

Voici Victoire.

VICTOIRE.

On dit comm'ca qu'y a t'un enfant à nourrir par ici.

LE COLONEL.

Quelle est donc cette femme qui s'avance?

LA MARQUISE.

C'est une picarde.

VICTOIRE.

Hé ben! c'est mi, quoi!

LABOMBE, *à part.*

C'est Victoire!..

VICTOIRE.

Où ce qu'il est donc mein fieu?

AIR: *d'Angélique et Melcour.*

J'charchons un bel et biau garçon
Que l'on s'impatientait d'attendre,
Et qui s'ra, j'dis, un vrai luron,
Si d'son père il veut tout apprendre.

Tout petit comme il sera grand !
Ah ! si j'obtiens qu'on me choisisse,
C'est lui, je l'dis, ce cher enfant,
Qui nourrira sa nourrice.

LE COLONEL.

Ah ! vous vous offrez pour nourrice ?

VICTOIRE.

J'croyons qu'il n'nous manque rien pour ça.

LA MARQUISE.

Cette femme est vive et enjouée.

VICTOIRE.

Pour enjouée, j'dis qu'je l'sommes, ça c'est vrai, et mein enfant l's'ra itou.

Air : *Elle est jeune et vous êtes vieux.*

J'li donnerons cet enjouement
Qu'est la preuve d'une âme pure ;
Un air ouvert, un esprit franc,
Présents d'une heureuse nature.
Comme il faudra qu'il soit cité,
J'voulons qu'à sa délicatesse,
A sa bravoure, à sa gaîté,
Pour Français on le reconnaisse.

LA MARQUISE.

Bien la mère !

LE COLONEL.

Sa naiveté m'enchante.

SUZANNE, *à part.*

Cela va bien.

LE COLONEL.

Vous savez sans-doute, bonne femme, quel prix M. des Abeilles attache à cet enfant, unique objet de ses vœux les plus chers, et quels soins il veut apporter à son éducation.

Air du Vaudeville des Visitandines.

S'il a vaincu par sa vaillance
Tous ses rivaux au champ d'honneur,
Il sut aussi par sa clémence
Adoucir les coups du malheur;
Il veut donc, ce père si tendre,
Au successeur qu'il va donner,
Laisser son cœur pour pardonner,
Ou bien son bras pour vous défendre.

LA MARQUISE.

C'est assurer le bonheur de sa famille que de lui laisser son image.

VICTOIRE.

Allez, allez! J'ons une fière envie que vous me baillissiez l'honneur d'nourrir c'gars là! J'ly en donnerons tant et tant, qu'y s'ra toujours content quoi! not' bon Seigneur aussi et sa femme itou! all' est si brave! all' avait tant d'envie de l'voir père! pour ça faut l'y rendre justice. All' n'nous a pas fait trop languir.

LE COLONEL.

Ainsi, vous mettez, ma chère, tout votre bonheur à être la nourrice?..

VICTOIRE.

Tout, là.

LE COLONEL.

Il n'y a plus qu'une difficulté.

VICTOIRE.

Laquelle donc?

LE COLONEL.

Votre accent annonce que vous n'êtes point de ce village, et mon gendre a promis...

VICTOIRE.

J'vous d'mandons ben pardon, Meinsieu l'Coronel. J'y sommes établis depuis longtems... Pas vrai, père Labombe?

LABOMBE.

C'est vrai, je la reconnois.

LE COLONEL.

Ma bonne, voilà une bourse que vous me ferez voir, pour me rappeler le choix que j'ai fait de vous.

VICTOIRE.

Grand marci, Meinsieu l'Coronel.

SUZANNE ET FROMENT, *à part.*

Nous voilà mariés.

LE COLONEL.

Il y a cependant une restriction; vous ne serez chargée de ce nourrisson qu'autant que ce sera un fils; si c'est une fille, je dois céder au désir de sa mère, en prenant une nourrice dans notre pays.

SUZANNE ET FROMENT, *à part.*

Haï! Haï!

VICTOIRE.

(*Bas à Suzanne et à son frère.*)
(*haut*) Bah! bah! vous voirez qu' j'aurons la parférence... ce s'ra un garçon quoi... je l'désirons tous; son père le désire itou... et tout c'qu'y désire, c'est comme si c'était fait. On dirait voirment qu'il a le bon Dieu dans sa manche. Au r'voir Meinsieu l'Coronel, j'comptons sur vot' promesse.

Air: *Trémoussez vous, belle.*

Me v'là l'honneur de not' village,
Comme on enviera
L'bel emploi qu'j'aurons là!
Chacun dira:

C'te femme que v'là
All' va d'un Grand
Nourrir l'enfant.
Après tant d'bonheur
Comm' j'aurons du cœur
A l'ouvrage.
J'veux vot' nourrisson,
Et chaqu' moisson
J'frons un garçon.

Elle danse grotesquement et sort. Froment suit furtivement sa sœur.

SCENE IX.

Les Mêmes, excepté VICTOIRE ET FROMENT.

LE COLONEL.

Hé bien! Madame la Marquise, êtes vous contente de mon choix ?

LA MARQUISE.

Vous agissez en père, pouvez-vous vous tromper ? Jeunes filles, ce n'est pas assez qu'une de vos compagnes soit chargée de ce dépôt précieux; il faut que vous partagiez ses soins et sa constante sollicitude. Songez que tout le monde, ici, est également intéressé à la conservation de ce cher enfant.

Air : *C'es tenvain qu'on blame.* (du Chapitre second.)

Cette jeune plante,
Dont la seule attente
Fait battre vos cœurs,
Offrira l'image
Du rare assemblage
Des plus belles fleurs.
Brillante apparence,
Fraîcheur, élégance
Sauront vous charmer.
Étant sans égale,
C'est l'*Impériale*
Qu'il faut la nommer.

S'il vient un orage,
Qu'un épais ombrage
Lui serve d'abri.
Placez autour d'elle
Avec l'immortelle
Un myrthe fleuri.
Contre la tempête,
Couronnez sa tête
Du laurier chéri.

Cette jeune plante, etc.

VICTOIRE, *en dehors.*

Yésus! mein Gott! che fouloir barler à monsié la Golonel Franckmann, moi l'y être de sa bays.

LE COLONEL.

Je crois entendre une allemande.

LA MARQUISE.

Précisément, c'est une femme vêtue à la Hongroise.

SUZANNE, *à part.*

Je tremble! pourvu qu'elle réussisse à leur plaire.

LE COLONEL.

Venez, bonne femme, approchez.

SCENE X.

Les Mêmes, VICTOIRE, *vêtue en paysanne hongroise.*

VICTOIRE.

Gedank mein Herr! ché safoir qué la seignair tes Apeilles avoir eine petite poupon' pour nourrir

et ché fenir pien fite, du fond te lé Hongrie, me broboser à lui, pour servir te lé nourrice. Qu'en bensez-vous, Monsié la Golonel ?

LABOMBE, *à Suzanne.*

Il me semble que c'est Victoire...

LE COLONEL.

Vous arrivez fort à propos. J'ai déjà choisi, sous condition, une Française fort appétissante ; mais d'après le vœu de ma fille, il se pourra que je vous donne l'emploi que vous désirez.

VICTOIRE.

Monsié la Golonel être pien ponne. Ché serai oplichée beaucoup, s'il peut mé faire roussir. Ché lafez entrebris exbrès einé crande foyache, et il serait pien malheureux si ché choué tans ma tessein.

LE COLONEL.

Comment! Est-ce que vous venez de l'Allemagne?

VICTOIRE.

Ia, mein Herr !

LABOMBE.

Vous devez être fatiguée... Suzanne, apporte un siège.

VICTOIRE.

Titout, titout! ché li être fatiguée ein peu, c'est frai; mais che afé chiré te né pas me assir avant que té afoir c'te cholie betite fille bour mettre sir mes chenoux. Où être telle donc ?

LA MARQUISE.

Elle n'a pas encore vu le jour.

VICTOIRE.

Bas encore!... ah! ah! mein Gott! (*Elle rit aux éclats.*) Li être bien trôle bar exemple. Comment ché arrifer afant elle, et che fiens de deux cent cinquante lieues! matame il se moguer te moi sans-toute?

LE COLONEL.

Non, en vérité, nous l'attendons à tout moment.

VICTOIRE.

Tant mieux, moi pas pête, bar exemple, d'être arrivée à tems...

LE COLONEL.

Dites-moi, ma bonne, comment avez vous laissé notre pays? Avez-vous fait quelque rencontre agréable? Votre voyage a-t-il été heureux?

VICTOIRE.

Ia, freylich!

Air : *Ah! que je sens d'impatience.*

Partut on meurt d'imbatience
D'admirer cet enfant choli,
Celui qu'on aime ainsi d'afance
Est sir t'être pien accueilli.
Partut c'est einé fête
A laquelle on s'abbrête,
On n'en feroit pas tant
Pour son enfant.
Quelle ivresse
D'afoir ein' maîdresse
Tout plein te grâces, te ponté,
T'affabilité,
Et t'aménité,
Aimant son époux
Encor plis qué fous!

Fraiment, che ne me sentais pas té blaisir... Tans toutes les endroits où ché mé arrétais, che entendais ces pauvres gens se tire entre eux : Hé bien comment fa not' pon maîtresse? Quand est-ce qu'il arrifera cet choli betit ange que nous attendons? Ah mon tié ! mon tié ! comme il sera pien reçi! Bour lors moi ché barlois à eux... Fous aimez donc pien vot' maîtresse ? Alors ils me rébondaient tous ensemble... Si nous l'aimons !.. si nous l'aimons !.. ah, che crois pien !.. comment ne l'aimerions nous pas ?

Louise (*bis*) est notre mère à tous.

LE COLONEL.

Vous connoissez donc Madame des Abeilles?

VICTOIRE.

Yesus. mein Gott ! si che la gonnais, che grois pien ma foi.!

CHOEUR.

AIR : *C'est à mon maître en l'art de plaire.*

Chacun citait tès son enfance
Et son esbrit et son touceur ;
Aux peaux chours te l'atolescence
Chacun admirait son fraîcheur.
Dès qu'vot Seigneur vit c'te merveille,
L'amour fit tic-tac à son cœur ;
C'est ce qui brouve que l'apeille
Est touchours fidèle à la fleur.

LE COLONEL.

Vous êtes bien instruite, bonne femme.

LA MARQUISE.

Celle qui rend tant de justifice à la fille, pourrait-elle éprouver un refus du père?

LE COLONEL.

Non, madame, non sans doute.

LA MARQUISE, *donnant un anneau à Victoire.*

Recevez, bonne femme, ce gage de la promesse que je fais, de vous prendre pour nourrice, si Madame des Abeilles nous donne une fille.

SUZANNE, *emportée par la joie.*

Bravò! Madame la Marquise.

LABOMBE.

Hé bien, petite fille, qu'est-ce que c'est que cela?

VICTOIRE.

Yesus! mein Gott! ché suis pien hérèse.

Allemande.

Ah! t'un tel ponheur
Compien mon cœur
Coûte l'ifresse!
Che n'eus qu'un tesir
Che la blaisir
Te l'accomplir.

(*Elle danse; Labombe fait des passes avec elle.*)

LA MARQUISE.

Que j'aime à voir cette vive allégresse!
Combien mon fils fait d'heureux en ce jour!

LE COLONEL.

Cette Allemande unit, à la tendresse
D'une Française, et la joie et l'amour.

TOUS.

Ah ! d'un tel bonheur
Combien son cœur
Goûte l'ivresse !
N'avoir qu'un désir !
Ah ! quel plaisir
De l'accomplir.

(*On entend au-dehors l'explosion d'une boîte.*)

LE COLONEL.

Ce signal nous annonce que ma fille est heureusement délivrée. Venez, Venez, Madame, allons connoître toute l'étendue de notre bonheur.

LA MARQUISE *à Victoire.*

Bonne femme, attendez-nous ici, nous allons y conduire votre nourrisson.

CHOEUR, *sur lequel tout le monde sort.*

Ah ! d'un tel bonheur
Combien not' cœur
Goûte l'ivresse !
N'avoir qu'un désir !
Ah ! quel plaisir
De l'accomplir.

(*Victoire rentre chez elle, sans être aperçue.*)

SCENE XI.

LABOMBE, SUZANNE.

SUZANNE.

Hé bien ! mon père, est-ce que vous ne suivez pas le cortège ?

LABOMBE, *avec humeur.*

Non.

SUZANNE.

Pourquoi donc n'allez-vous pas au château ?

LABOMBE.

Pourquoi ? pourquoi ? parce que je suis furieux.

SUZANNE.

Ah ? mon dieu, vous me faites peur.

(*On tire des boîtes en déhors de tems en tems.*)

LABOMBE.

Oui, Mademoiselle, je suis furieux. Ne me replique pas... car je ne sais pas ce que je te ferais... entends-tu ce bruit ? l'entends-tu ?

SUZANNE.

Je ne suis pas sourde.

LABOMBE.

Hé bien ! voilà ce qui me met en colère... mais dans une colère telle que je ne me possède pas !... c'est à moi Labombe, canonnier invalide, qu'il

appartenait de commander l'artillerie dans cette belle journée, et c'est ton Froment... c'est cet imbécile qui m'a privé de cette honorable fonction. Qu'il ne se présente jamais devant moi, d'abord... jamais !.. car je jure par ma moustache...

SCENE XII.

Les mêmes, M. DURECLUS.

M. DURECLUS, *accourant.*

Hé bien ! hé bien ! qu'est-ce que c'est ? on tire le canon !... qu'y a-t-il de nouveau ? dites moi, M. Labombe.

LABOMBE.

Allez au diable. (*il rentre*)

M. DURECLUS.

Véritablement, Mademoiselle Suzanne, votre papa est un peu brusque ; peut-être serai-je plus heureux auprès de vous. Mais à propos... vous êtes fort aimable.

SUZANNE.

On me le dit quelquefois, Monsieur.

M. DURECLUS.

Je ne plaisante pas, Mademoiselle. C'est passer les bornes de la raillerie... m'envoyer chez une femme de soixante ans, pour chercher une nourrice.... véritablement, c'est une horreur.

SUZANNE.

Un moment, Monsieur, ne me condamnez pas avant de m'avoir entendue.

Air *de l'Opéra Comique.*

Je vous ai dit la vérité,
Chacun en rendra témoignage :
Ce fut vers la fin de l'été
Que l'on fêta ce mariage.
Jamais, dans ce canton, je crois,
On n'eut une meilleure aubaine....

M. DURECLUS.

Comment ! pour la première fois,
Elle célébrait...... (*ter.*)

SUZANNE.

La cinquantaine.

(*On tire plusieurs coups en dehors.*)

M. DURECLUS.

Savez-vous ce qui donne lieu à ce tapage ?

SUZANNE.

Comment ! vous ne savez pas cela ? Notre bonne maîtresse...

M. DURECLUS.

Quelle est aimable ! nommer Madame Dureclus sa bonne maîtresse... c'est charmant !.. hé bien...

SUZANNE.

Elle vient de donner le jour à cet enfant que nous attendions avec tant d'impatience.

M. DURECLUS.

Une chaise !.. je me sens ému, attendri, suffoqué...

cette pauvre femme, et je n'étais pas là !... mais quelle touchante attention d'annoncer ma paternité à coups de canon !... véritablement, c'est d'une délicatesse !... (*on tire toujours, ce bruit le fait trésaillir.*) ah mon Dieu ! ce bruit me va jusqu'à l'âme !

SUZANNE.

Je le crois bien, vous en avez peur !

M. DURECLUS.

Au revoir, ma chère Demoiselle. Après le baptême, s'il me reste des dragées, je vous en enverrai un cornet.

SUZANNE.

Où allez-vous ? Ce n'est pas la peine de vous éloigner... tout le village est allé chercher cet enfant !... on va l'amener ici, dans ce joli berceau que vous avez vû ce matin... il faut même que je vous dise tout.

M. DURECLUS.

Comment !... est-ce que je serais père deux fois ?...

SUZANNE.

Pas du tout. (*On entend en dehors la ritournelle de l'air suivant.*) tenez, les voici : regardez plutôt...

M. DURECLUS, *dans l'enthousiasme, chante sur l'air de l'Amour filial.*

Que je suis heureux d'être père !...
Mon fils....

SUZANNE.

Prenez garde, c'est peut-être une fille...

M. DURECLUS.

Vous avez raison...

SUZANNE.

Regardez, écoutez, admirez. Mon père! mon père! voici le berceau.

SCENE XIII.

LE COLONEL, LA MARQUISE, LABOMBE, SUZANNE, M. DURECLUS, FROMENT, *en uniforme de grenadier, avec une mêche à la main,* Paysans, Paysannes, Domestiques du château, *Des Barques élégamment ornées descendent la rivière; dans celle du milieu, on voit suspendu par des guirlandes et des rubans, le berceau dans lequel est l'enfant, il est soutenu par le Colonel et la Marquise.*

CHOEUR.

Air : *Le voilà, ce billet joli.* (d'Azémia.)

Le voilà, ce berceau joli,
Offert à la Nature;
Par les fleurs et par la verdure
Il était moins embelli
Que par cet enfant chéri.

M. DURECLUS.

Qu'il me tarde de le voir!... (*il se trémousse, il saute. Le Colonel et la Marquise descendent; les Paysans placent le berceau sur un petit tertre de*

gazon ; M. Dureclus écarte tout le monde ; il veut parvenir jusqu'au berceau, on l'en empêche.)

CHOEUR.

AIR *du Trio de Félix.*

Nous te chérirons,
Nous t'adorerons,
Nous le prouverons
Par tous les hommages
Que nous te rendrons.
Nous te chérirons,
Nous t'adorerons ;
Et de tous les âges
Reçois, dès ce jour,
Les vœux et l'amour.
Oui, de tous les âges.

LA MARQUISE.

Maintenant, Monsieur le Colonel, il faut faire appeler la Nourrice.

LABOMBE.

Laquelle désirez-vous ? la Picarde ou l'Allemande ?

LE COLONEL.

Toutes les deux.

SUZANNE.

Victoire ! Victoire ! on demande les deux Nourrices.

SCENE XIV et dernière.

Les Mêmes, VICTOIRE.

VICTOIRE.

Les voici.

LE COLONEL.

Comment, vous seriez cette Française si vive?..

LA MARQUISE.

Quoi! c'est vous qui êtes cette bonne Allemande?

LABOMBE ET SUZANNE.

Oh! mon dieu oui, c'est elle-même.

VICTOIRE.

Voilà la bourse et l'anneau.

Air : *Mais peignez-vous le paysage.*

Je devions nourrir cet enfant,
Puisque je me nommons Victoire,
Et que le Français, l'Allemand
Maintenant partagent leur gloire.
D'un double choix briguant l'honneur,
Je m'somm' faite, dans ces deux places,
Français', pour nourrir la Valeur,
Allemand', pour nourrir les Grâces.

LE COLONEL.

Tant de zèle mérite bien la préférence.

LA MARQUISE.

Nous ne sommes que justes en vous l'accordant.

M. DURECLUS.

Véritablement, il m'est venu plusieurs fois dans l'idée que je me trompais... ces mots de valeur, de grâces... je ne m'y reconnoissais pas du tout.

FROMENT, *à part.*

Je ne risque plus rien de me montrer à présent... père Labombe n'osera plus me refuser. (*bas à sa*

sœur) Merci ma bonne Victoire. Hé bien! père Labombe... êtes-vous content de moi? ai-je fait assez de bruit?

LABOMBE.

Comment, mon garçon, c'est-toi... comme te voilà beau!...

FROMENT.

Grâce à M. le Colonel qui veut bien m'admettre dans son régiment.

LE COLONEL.

A condition que tu lui donneras ta Fille...

LABOMBE.

Quatre, si je les avais, mon Colonel... (*il saute au col de Froment*) Tu es un brave garçon, je te donne ma petite Suzanne; mais ne va pas quitter ton poste au moins.

FROMENT.

Jamais.

SUZANNE.

Je lui donnerai la consigne, mon père.

LE COLONEL.

Mes amis, nous ne sommes pas moins empressés que vous de donner à M. des Abeilles des preuves de notre sincère affection. Il doit se rendre en ces lieux ce soir; je veux que vous soyez témoins de la surprise que nous lui ménageons. Vous contribuerez par votre présence et vos transports, à la rendre plus piquante. (*Au signal du Colonel, on voit s'avancer un détachement de Grenadiers, dont plusieurs portent des Étendarts surmontés d'Aigles, au-dessous*

desquels on lit dans un Médaillon ces mots : Italie, Hollande, Suisse, Confédération du Rhin ; du milieu de ces Drapeaux, que l'on incline sur le berceau, on voit s'élever une statue représentant Minerve, appuyée sur les armes de France et de Rome, et s'emblant couvrir l'Enfant de son égide.)

LE COLONEL.

Air *de Lantara.*

Voilà l'héritier d'un grand homme,
Qui va, sur deux trônes assis,
Relever l'Empire de Rome,
Affermir celui de Paris.
Dieu tout-puissant ! quel prix tu lui décernes !
Il joindra, tels sont ses Destins,
A la grandeur de nos Français modernes
La gloire des anciens Romains.

VAUDEVILLE.

Air : *J'ons un Curé patriote.*

LA MARQUISE.

De la nuit perçant les voiles,
Vers le Sauveur autrefois,
La plus belle des étoiles
Conduisit Bergers et Rois ;
Mais, sans guide et sans flambeau,
De nos cœurs l'élan nouveau
Nous conduit (*bis*) vers un berceau.

M. DURECLUS.

Dans une mine profonde
On descend pour chercher l'or ;
On va jusqu'au Nouveau Monde,
Pour découvrir un trésor ;
Moi, je ne vais qu'au Château,
Pour en trouver un plus beau ;
Il est là (*bis*) dans un berceau.

FROMENT.

Ce héros, pendant la guerre,
Songeant toujours aux bienfaits,
De tous côtés nous fit faire
Ponts, chemins, canaux, palais;
Mais l'œuvre qui met le sceau
A ce qu'il a fait de beau,
Pour Paris (*bis*) c'est un berceau.

LE COLONEL.

Quel est ce brin de verdure
Que l'on voit sur cet enfant?
Du père c'est la parure;
Et sans doute, en l'embrassant,
De ses lauriers un rameau,
S'échappant d'un front si beau,
Est tombé (*bis*) dans le Berceau.

LABOMBE.

De son cher époux Madame
Voulait avoir le portrait.
Quel peintre eut retracé l'âme
D'un modèle aussi parfait?
Par un prodige nouveau,
Un beau matin ce tableau
S'est trouvé (*bis*) dans un berceau,

SUZANNE.

J'restais fille sans not' maître
Et sans cet enfant chéri;
Tout exprès il l'a fait naître
Pour me donner un mari.
Chez nous, grâce à ce cadeau,
Le premier meuble nouveau
Qu'il faudra (*bis*) c'est un Berceau.

VICTOIRE *au Public.*

Au jeune Roi laissez-faire
Dès aujourd'hui quelque bien,
Qu'à l'exemple de son père
Du foible il soit le soutien.

Sauvant l'ouvrage nouveau,
Que cet aimable arbrisseau
Soit l'appui (*bis*) de ce Berceau.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT, RUE St.-SAUVEUR, n°. 41.

LE PRÉCIPICE,

OU

LES FORGES DE NORWÈGE,

MÉLODRAME

EN TROIS ACTES ET A GRAND SPECTACLE,

PAR R. C. GUILBERT DE PIXERÉCOURT;

Musique de M. ALEXANDRE;

REPRÉSENTÉ, pour la première fois, à Paris, sur le THÉATRE DE LA GAIETÉ, le 30 Octobre 1811.

Les Décorations sont de M. ALAUX; les Ballets de M. HULLIN.

DE L'IMPRIMERIE DE HOCQUET ET Cie.,
RUE DU FAUBOURG MONTMARTRE, n°. 4.

PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n°. 51.

1811.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Baron D'URHFELD, Colonel du régiment de Norden-field.	M. *Marty.*
HELGA, son épouse.	Mlle. *Bourgeois*
EDWIGE, sœur d'Helga.	Mlle. *Millot.*
Le Comte D'HOLBERG, oncle d'Edwige et d'Helga.	M. *Ferdinand.*
ERIC, son fils, sous-lieutenant dans le régiment du Baron.	Mlle. *Hugens.*
RADULF, chef de forge, ancien adjudant au même régiment.	M. *Tautin.*
SIWARD, parent du Baron, faux ami.	M. *Lafargue.*
CASIMIR BLUMM, cadet attaché au même régiment	M. *Duménis.*
Un Paysan.	M. *Basnage.*
Un Domestique.	M. *Bon.*
Un Forgeron.	M. *Héret.*
Soldats.	
Domestiques.	
Ouvriers de la forge.	
Paysans.	
Paysannes.	
Enfans.	

La scène est à Konsberg et aux environs.

Vu au Ministère de la Police générale de l'Empire, conformément a[ux] dispositions du Décret impérial, du 8 juin 1806, et à la décision de S[on] Excellence, en date de ce jour.

Paris, le 14 Octobre 1811.

Le Secrétaire général, SAULNIER.

Vu l'approbation, permis d'afficher et représenter. Ce 28 Octobre 1811.

Le Conseiller d'Etat, Prefet de Police,
Baron de l'Empire.

PASQUIER.

LE PRÉCIPICE,

OU

LES FORGES DE NORWÈGE,

MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une cour fermée par une grille; à droite et à gauche sont deux pavillons. Celui qu'habite la baronne est à droite du spectateur. La grille laisse voir les dehors de la ville. Dans le milieu de la cour est une fontaine, ombragée par un bouleau sur lequel est gravé le nom d'Helga, et dont les branches tombent jusques dans le vaste bassin de granit qui est au-dessous de la fontaine.

SCENE PREMIÈRE.

ERIC, LE BARON(*).

(Eric est assis sur une pierre auprès de la fontaine. Il dort appuyé d'une main sur le bassin, et tenant de l'autre des tablettes ouvertes.

LE BARON *entre du côté opposé à celui où est Eric, et ne le voit point.*

Il est à peine six heures!.... tout repose encore autour de ıoi et je ne puis jouir d'un instant de sommeil! Une sombre ıquiétude... de secrets pressentimens semblent m'avertir que je ›uche à l'époque de quelque grand malheur. Quelle affreuse exisnce!.. toujours entre le doute, les soupçons! Ah! Siward, quel ıneste service ton amitié m'a rendu!.. en ouvrant mon cœur à la lousie, tu as versé du poison sur le reste de mes jours. (*Il aperçoit ric.*) C'est lui.. quel motif l'a pu conduire en ce lieu si matin? *Il s'approche doucement d'Eric.*) Pourquoi a-t-il, sans ma permis-

(*). Les Personnages sont placés au théâtre comme en tête de chaque scène.
Nota. Les changements de position sont indiqués au bas des pages.

sion, quitté son quartier ? Qu'a-t-il écrit sur ses tablettes ?.. (*Il les prend avec précaution et lit*) :

Bonne et sensible Helga,
Toi que mon cœur adore...

(*Avec beaucoup de sensibilité.*) Eric!.. ingrat!.. il est donc vrai que tu trahis ton bienfaiteur, ton ami; celui qui prit soin de ta jeunesse, et que depuis douze ans tu nommes ton second père!.. (*Il relit, et s'écrie, avec une fureur concentrée.*)

Toi que mon cœur adore!..

Jeune imprudent!... et vous, épouse criminelle, tremblez si je puis acquérir jamais la preuve complette de votre intelligence vous ne savez pas!.. on vient... ah! dérobons ma faiblesse à tous les regards. (*Il sort par la grille du fond, et la laisse ouverte.*)

SCENE II.

EDWIGE, ERIC.

EDWIGE, *sortant du bâtiment à gauche.*

Eric sera bien surpris lorsque, croyant arriver le premier au rendez-vous, il m'y trouvera. (*Elle l'aperçoit.*) Oh! mon Dieu! le voilà!.. Vraiment mon cousin vous êtes désagréable; vous n'en faites pas d'autres. Toujours vous me devancez quand il s'agit de surprendre ma sœur. oui, oui, faites semblant de dormir... je ne suis pas dupe de cette ruse. Je suis fâchée, Monsieur, très-fâchée. Ne fut-ce que par galanterie, vous auriez dû vous laisser prévenir cette fois Justifiez-vous, si vous le pouvez!.. il ne dit rien... Oh! il ne répondra pas!.. je le crois bien. C'est ce que l'on a de mieux à faire quand on sent que l'on a tort. Allons, puisque vous vous avouez coupable, je vous pardonne; venez m'embrasser... Eh bien! oh puisqu'il ne vient pas m'embrasser, il faut qu'il soit bien endormi le pauvre garçon sera venu de si grand matin, qu'il n'aura pu résister au sommeil. Bon Eric!.. quoique cet empressement me contrarie, cependant il serait injuste de t'en punir. Un baiser était le prix de la gageure que nous fîmes hier au soir. J'ai perdu, je vais te payer, mais tu n'en sauras rien. (*Elle l'embrasse légèrement sur le front.*)

ERIC *se réveille; Edwige se cache derrière le bouleau.*

Est-ce que je dormais?

EDWIGE, *à part.*

Pas mal!

ERIC.

Il est grand jour, et depuis long-tems, à ce qu'il me paraît. Allons éveiller ma cousine.

EDWIGE, *à part.*

Oui, oui, éveille ta cousine.

ERIC.

Je vois déjà son petit air boudeur.

EDWIGE, *de même.*

Du tout, Monsieur; je ne bouderai pas.

ERIC.

Toi, me disait-elle hier, tu seras arrivé le premier sous les fenêtres de ma sœur? Je t'en défie... tu es trop paresseux. Oh! comme elle sera attrapée!.. Je ris d'avance de sa jolie colère. (*Il appelle.*) Edwige!.. ma cousine!

EDWIGE, *qui est venue s'asseoir sur la pierre où Eric était endormi* (*).

Plaît-il, mon cousin?

ERIC, *stupéfait.*

Comment, c'est toi?

EDWIGE.

Eh bien, ris donc de ma jolie colère, de mon petit air boudeur... tu ne ris pas du tout. (*Elle rit; Eric se dépite.*) Voilà, Monsieur, comme on punit les présomptueux.

ERIC.

Edwige, tu me trompes, et cela n'est pas bien. J'étais ici avant le jour, assurément tu n'étais pas éveillée.

EDWIGE.

Là! encore son vilain défaut. Pourquoi faut-il, je vous prie, que je ne puisse faire la même chose que vous?

ERIC.

Oh! moi, c'est bien différent. Je n'ai pû fermer l'œil cette nuit. Tu sais quel était le prix de notre gageure. Je me suis donc levé aux premiers rayons de l'aurore. Après avoir gravé sur ce bouleau le nom chéri de ta sœur, j'ai commencé la romance que tu m'as demandée pour elle. Puis, certain de gagner enfin ce baiser que tu me promets depuis si long-tems, j'ai cherché à m'endormir, pour arriver plus vîte au moment où je devais le recevoir.

EDWIGE.

Certes! voilà un récit fort touchant.

ERIC, *s'avance pour l'embrasser.*

Ainsi...

EDWIGE.

Mais il ne me séduira pas.

ERIC.

Comment, tu ne veux pas me payer?

(*) ERIC, EDWIGE.

EDWIGE.

Je ne vous dois rien, Monsieur.

ERIC.

Oh! ma cousine!

EDWIGE.

Non, Monsieur; je ne vous dois rien.

ERIC, *prenant un air grave.*

Edwige, je vous croyais plus de loyauté. C'est fort mal ce que vous faites-là. Je vais en faire juge notre ami.

SCENE III.

ERIC, RADULF, EDWIGE.

ERIC, *allant au-devant de Radulf.*

N'est-il pas vrai, Radulf, que ma cousine a tort?

EDWIGE.

Pas du tout; c'est lui.

RADULF.

Bah! bah! vous êtes des enfans; vous vous querellez toujours. Puissiez-vous ne pas faire de même quand vous serez en ménage. Morbleu! je vous en voudrais beaucoup si vous ne rendiez pas cette aimable Edwige aussi heureuse qu'elle le mérite.

ERIC.

Tu augmentes mon chagrin en me parlant d'un mariage qui n'aura peut-être jamais lieu. (*Il pousse un gros soupir, auquel Edwige répond de son côté*).

RADULF.

Il est vrai que l'on n'a point encore osé en parler à M. le Baron; et sans son consentement, néant, puisqu'il a sur vous tous les droits d'un père.

ERIC.

Il n'y consentira pas!

RADULF.

Mais quel diable aussi! vous êtes si jeunes! quinze ans d'un côté, dix-huit de l'autre; je vous demande s'il n'y a pas de la folie de penser à livrer à eux-mêmes deux enfans.

ERIC, *avec importance.*

M. Radulf, n'oubliez pas, s'il vous plaît, que dans quinze jours il y aura un mois que je suis sous-lieutenant.

RADULF.

Diable! tout cela?.. il y a bien de quoi être fier, vraiment. (*Il rit.*) Si nous faisons valoir nos titres, je crains d'avoir doublement raison. J'avais l'honneur d'être adjudant depuis vingt-quatr

ans dans le régiment de M. le Baron, quand il lui plut de solliciter ma retraite, pour me donner la régie de ses forges. Vous me devez donc subordination, resctpe...

ERIC, *se jetant à son col.*

Et par-dessus tout amitié, mon bon Radulf.

RADULF.

Que vous me payez avec les intérêts. Mais c'est assez nous occuper d'un mariage que nous ne devons voir encore qu'en perspective ; venons au plus pressé, à notre fête. Je crains bien que nous n'éprouvions quelque contrariété de la part de M. le Baron.

ERIC.

Bah ! nous aurons tout disposé avant qu'il se lève.

RADULF.

Bah ! voilà ce qui vous trompe, jeunesse présomptueuse. M. le Baron est levé, je viens de le voir ; il se promène à grands pas sous les tilleuls. Il a l'air sombre, soucieux...

EDWIGE.

En vérité, je ne le reconnais plus. Tu sais, Radulf, combien il était aimable, affectueux avec ma sœur ?.. Depuis quelques jours, il est tout-à-fait changé. Il ne l'aborde plus qu'avec un front sévère, il se tient debout devant elle (*Elle l'imite*). les bras croisés ; l'observe attentivement pendant quelques minutes, comme s'il cherchait à lire dans son âme la preuve de quelque grand crime. Il pousse deux ou trois gros soupirs, puis, tout-à-coup, il se retourne et s'en va sans rien dire, et moi j'ai toutes les peines du monde à ne pas lui rire au nez. (*Elle rit*).

RADULF.

Diable ! c'est singulier ; et que dit Mad. la Baronne ?

EDWIGE.

Elle le croit tourmenté par quelque peine secrète, et n'osant lui en demander le motif, elle n'oppose à sa vivacité, à ses brusqueries même, qu'une patience, une douceur inaltérables.

RADULF.

C'est une femme si estimable, si vertueuse que Mad. la Baronne ! Feue Mad. Radulf était tout son portrait, et il s'en fallait bien que je fusse toujours aimable.

EDWIGE.

Vous êtiez son mari ; c'est tout dire.

RADULF, *à Eric.*

A bon entendeur, salut !

ERIC.

Je ne ris point ; je pense au changement qui s'est opéré dans les

manières de M. le Baron. Quand il me donnait des ordres autrefois, c'était toujours avec l'aménité d'un père. Toujours il me nommait son fils. Maintenant, il y met toute la dureté du chef le plus rigide. Il se montre inflexible pour les fautes même les plus légères. Je ne le vois que trop, il m'a retiré son affection, sans que j'en puisse soupçonner la cause. Mais je ne puis vivre ainsi, je le supplierai de me la faire connaître. Tu te joindras à moi, bon Radulf, et toi aussi, mon Edwige? Ta voix touchante a tant d'empire sur son cœur, qu'il ne pourra nous refuser cette grace.

EDWIGE.

Quand tu voudras, mon ami.

ERIC.

Eh bien! allons tout de suite. *(fausse sortie.)*

RADULF.

Les voilà partis comme des étourneaux. (*Il les ramène.*) Ah! qu'un sage Mentor tel que moi est utile à la jeunesse! J'ai bien remarqué comme vous une altération sensible dans le caractère de M. le Baron, et qui plus est, je soupçonne fort Siward, le trésorier du régiment, d'y avoir contribué. Cet hypocrite parent s'est emparé de sa confiance et ne le quitte plus. Mais il ne nous convient pas de blâmer les actions de notre seigneur et maître. Son cœur est bon, généreux; il se peut qu'on parvienne à l'égarer un moment; mais je m'y connais, je suis observateur, et je puis vous assurer qu'il reviendra facilement, aussitôt que la vérité pourra luire à ses yeux. Jusques-là nous devons nous fier aveuglement à sa vertu, suivre scrupuleusement ses volontés et attendre en silence le retour de ses bonnes graces.

EDWIGE.

Eh bien, c'est mot pour mot ce que nous dit ma sœur.

RADULF.

Ah! Mad. la Baronne dit comme moi? cela prouve que la nature l'a douée d'une sagesse profonde, et d'un esprit d'observation très-juste et très-rare.

EDWIGE.

M. Radulf est tout-à-fait modeste. (*On entend sonner sept heures.*) Oh! mon Dieu! déjà sept heures.

ERIC.

Mad. la Baronne se lève à huit.

EDWIGE.

Et rien ne sera prêt.

RADULF.

Diable! c'est votre faute aussi! Vous passez sans cesse d'un objet à un autre... Voyons, la romance est-elle faite?

ERIC.

Je n'ai plus qu'à l'écrire.

RADULF, *à Edwige.*

Votre harpe ?

EDWIGE.

Est d'accord.

ERIC, *montrant le bouleau.*

Le nom est gravé et n'attend plus que la couronne de roses que tu nous as promise.

RADULF.

J'ai bien mieux que cela, ma foi! outre une assez bonne quantité de fleurs du Midi, dont nous ferons des guirlandes, le jardinier du directeur de l'Académie m'a confié une douzaine d'arbustes rares en ce pays; tels qu'orangers, myrthes, lauriers-rose, etc. je les ai fait transporter à la grande forge.

ERIC.

Pourquoi faire, bon Dieu ?

RADULF.

Suffit! j'ai mon projet. Allons vîte chercher ce qui nous est nécessaire pour ce matin... puis ce soir... ce soir... ah! ah!.. (*Il se frotte les mains.*) Ce sera superbe.

ERIC et EDWIGE.

Oh! conte-nous ton plan.

RADULF.

Non, non.

ERIC et EDWIGE.

Je t'en prie.

RADULF.

Vous voulez absolument savoir mon plan? (*Ils le ramènent et le caressent.*) Imaginez-vous que ce soir.. La neige des montagnes, le toît de la forge... cette opposition savante, du noir au blanc, ces fleurs... enfin, çà fera un tableau... et puis... oh!... ah! ah! je ne vous dis que cela.

ERIC.

Nous voilà bien instruits.

EDWIGE.

Nous ne bougeons pas que tu ne nous aies expliqué ton plan tout entier.

RADULF.

En ce cas, je m'en vais tout seul.

ERIC.

Suivons-le.

EDWIGE.

Car il le ferait comme il le dit. (*Ils sortent tous trois par la gauche.*)

SCENE IV.

CASIMIR, *d'abord seul, puis des Soldats, des tambours, des trompettes.*

(Il paraît dans le fond, en dehors de la grille, et fait signe à ceux qui le suivent de ne pas avancer davantage.

(*A voix basse.*) Restez-là, vous n'avancerez que quand je vous le dirai. Quel bonheur! la grille est ouverte... tout succède au gré de mes désirs. C'est aujourd'hui la fête de madame la Baronne. Sans faire semblant de rien, j'ai entendu hier le défi de mon camarade Eric d'Holberg et de sa jolie cousine. J'aspire à un degré de parenté beaucoup plus rapproché. Jusqu'à présent elle n'a point paru très-sensible à mon martyre; elle dit que je suis gauche, laid, lent, lourd; que je suis incapable d'une attention délicate... Elle me rit au nez chaque fois que je parle de ma flamme, et cela n'est pas très engageant; mais comme il règne entre les deux sœurs une amitié fort tendre, j'ai pensé que le meilleur moyen d'avancer mes affaires, était de me distinguer dans cette occasion, en fêtant le premier madame la colonelle. Je vais donc exécuter la surprise aimable que j'ai imaginée pour son réveil. A coup sûr c'est une idée neuve... on ne s'est jamais avisé de pareille chose... Cela lui fera un sensible plaisir. (*Il va au fond et appelle.*) Venez... approchez sans bruit. Mettez-vous en bataille sous les fenêtres... voilà ce que c'est!... demi-tour à droite... Tirez tous ensemble. (*Les soldats font une décharge de mousqueterie dans la cour.*) Bravo! maintenant la fanfare!... le roulement! allez, allez, ferme. (*Les tambours font un roulement et les trompettes sonnent le boute-selle. Il se promène en long et en large, en se frottant les mains.*) Non, cela n'est pas joli!... fort!... allez toujours.

SCENE V.

ERIC, RADULF, EDWIGE, LE BARON, SIWARD, CASIMIR, HELGA, *Soldats, tambours et trompettes dans le fond.*

EDWIGE, *accourant.* (*Elle porte une petite harpe. Le bruit cesse.*)

Ah! mon dieu! mon dieu!

ERIC, *chargé de deux myrthes encaissés.*

Qu'est-il arrivé?

RADULF, *portant des guirlandes.*

Quel est donc l'imbécile qui fait un pareil tapage?

CASIMIR, *enchanté.*

C'est moi. Ah ! ah !.. C'est la jalousie qui vous fait parler. Vous êtes désespéré de n'avoir pas les honneurs de l'invention.

HELGA, *sortant de son pavillon.*

Quel est donc le motif de cet horrible vacarme ?

CASIMIR.

Votre fête, madame la Baronne.

LE BARON, *arrivant par le fond avec Siward.*

(*Aux soldats.*) Qui vous a permis de vous introduire chez moi ? qui vous a commandé ce que vous venez de faire ?

CASIMIR, *transporté de joie.*

C'est moi, mon colonel ; c'est moi, de mon chef. Oui, ce beau coup-là est sorti de ma tête ; c'est une surprise militaire ; je crois qu'il est difficile d'être réveillé plus agréablement. Tout le monde ici aime madame la Baronne ; j'ai fait le tour du quartier, et après avoir communiqué mon projet, j'ai demandé douze hommes de bonne volonté. Tout le régiment voulait venir ; ainsi, ce n'est pas ma faute si nous n'avons pas fait plus de bruit. Voilà, mon colonel, ce que Casimir Blumm, cadet au régiment de Nordenfield, a l'honneur d'exposer à votre Baronnie.

RADULF, *à part.*

Tu es un joli cadet !

LE BARON, *aux soldats.*

Vous mériteriez d'être punis pour avoir quitté votre quartier sans mon ordre ; mais je vous pardonne en faveur de l'intention : vous avez pu croire d'ailleurs que j'étais prévenu, allez (*Ils sortent.*) Quant à messieurs d'Holberg et Casimir, ils garderont les arrêts pendant quinze jours.

CASIMIR, *à part.*

Jolie récompense ! ayez donc des attentions.

EDWIGE.

Ah ! mon frère !

LE BARON.

Paix, mademoiselle !

HELGA.

Mon ami, voudriez-vous attrister un jour qui devait être consacré tout entier au bonheur et à la joie ? (*Edwige engage sa sœur à prier pour Eric.*) J'ose vous assurer qu'Eric n'est pour rien dans ce qui vient de se passer.

EDWIGE.

Pour cela, c'est bien vrai.

LE BARON.

Madame, la discipline militaire ne connaît ni les modifications,

ni les intérêts particuliers. Ces messieurs m'ont désobéi en sortant du quartier avant l'heure accoutumée. Monsieur d'Holberg est encore plus coupable que M. Blumm; il lui devait l'exemple de la subordination, sur-tout à cause de la supériorité de son grade. Permettez donc que je ne change rien à l'ordre que j'ai donné.

HELGA.

Je n'ai rien à opposer à votre volonté.

LE BARON.

Je le crois. Edwige, accompagnez votre sœur.

HELGA, *à part.*

Qui peut donc le rendre si différent de lui-même? mon Dieu! fais rentrer la paix dans son âme! (*Elle rentre avec Edwige*)

LE BARON, *à Eric et Casimir.*

Allez, messieurs.

CASIMIR, *s'approche furtivement de Siward et lui dit à voix basse.*

M. Siward! le colonel est trop en colère pour que j'ose lui parler; faites-moi le plaisir de remettre à madame la Baronne cette boîte qu'elle m'avait chargé de prendre chez son orfévre. N'en dites rien, car c'est un secret que je tiens du peintre: mais c'est le portrait d'Eric qu'elle a fait faire, je ne sais dans quelle intention. (*Il lui donne une boîte à portrait.*)

(Pendant cet *à-parte*, Eric s'approche du Baron et cherche à obtenir la révocation de l'ordre sévère qu'il vient de donner, mais celui-ci est inflexible. Alors Eric rejoint tristement Radulf qui le console de son mieux.)

SIWARD.

Bon!

CASIMIR.

Je puis compter que vous le lui remettrez le plutôt possible et en particulier, n'est-ce pas? elle me l'a bien recommandé.

SIWARD, *bas.*

Soyez tranquille.

LE BARON.

Que dit M. Blumm?

CASIMIR.

Rien, colonel. J'obéis. (*Il sort avec Eric.*)

SCENE VI.

RADULF, LE BARON, SIWARD.

RADULF.

M. le Baron, mon brave colonel, permettrez-vous à un vieux soldat qui, pendant tout le tems qu'il a servi sous vos ordres, n'a jamais eu à vous reprocher une injustice ou un abus d'autorité, lui permettrez-vous, dis-je, de vous représenter que le jeune d'Holberg est au moins excusable, s'il n'est tout-à-fait innocent.

LE BARON.

Il s'en faut bien qu'il le soit.

RADULF.

Ce n'est pas la première fois que pareille chose arrive, et bien loin de lui en faire un crime et de l'en punir aussi cruellement, vous aviez la bonté de louer cet empressement; vous le regardiez comme une preuve de son amour...

LE BARON, *à part.*

De son amour !... en effet. (*haut.*) Radulf, vous abusez des prérogatives que j'accorde à votre attachement pour moi et à vos longs services. La franchise a des bornes dans lesquelles se doivent renfermer ceux qui m'entourent. Votre présence est nécessaire aux forges; je vous engage à ne les point quitter désormais, que vous ne soyez mandé par moi.

RADULF.

J'obéirai, monsieur. J'ai fait à la grande forge quelques dispositions pour recevoir madame la Baronne; puis-je espérer que vous ne vous opposerez point à la visite qu'elle a promis de me faire aujourd'hui?

LE BARON.

Vous le saurez plus tard. Siward voudra bien se charger de vous le dire.

SIWARD.

M. le Baron connaît mon dévouement à ses moindres volontés.

RADULF, *à part, en désignant Siward.*

Ah ! serpent ! c'est toi qui souffles ton noir venin dans le cœur de notre bon maître. Mais on écrase les reptiles ! Malheur à toi, si jamais je te rencontre en mon chemin. (*Il sort.*)

SCENE VII.

LE BARON, SIWARD.

LE BARON.

Eh bien, Siward, as-tu remarqué le trouble de la Baronne ?

SIWARD, *avec un feint embarras.*

Moi, M. le Baron ?

LE BARON.

As-tu vu le chagrin dont toute sa figure s'est empreinte, quand j'ai prononcé l'arrêt de son favori ?

SIWARD.

Il est vrai que...

LE BARON.

Elle n'a pu surmonter sa douleur à la seule idée d'une aussi longue séparation. Cependant celle-ci n'est que le prélude...

SIWARD.

Craignez, monsieur, de vous livrer trop facilement à la jalousie Ce monstre, au regard venimeux, corrompt tout ce qu'il approche Des bagatelles légères comme le vent, deviennent quelquefois, au yeux d'un jaloux, des autorités aussi fortes que les preuves écrite dans les livres sacrés. Elles ne produisent d'abord qu'une impressio fugitive; mais s'il n'oppose à ces éclairs le calme de la raison, peu à-peu ces étincelles réunies s'attachent à son âme; elles y allumen un incendie terrible, dont les crimes les plus affreux ne sont qu trop souvent la suite inévitable.

LE BARON.

C'est parce que je connais tous les dangers de cette fatale pas sion, et que je redoute ses funestes progrès sur un cœur trop aimant e prompt à s'alarmer, que je ne m'arrêterai pas légèrement a soupçon. Tu ne me verras point occuper mon âme de ces chimère enfantées par un cerveau en délire et grossies par l'imagination jusqu'à devenir des fantômes effrayans. On ne me rendra point ja loux, en me disant que mon épouse est belle, qu'elle est recherché dans sa parure, qu'elle aime le chant, la danse, les plaisirs que l'o trouve dans la société. Où règne la vertu, tous ces plaisirs sont in nocens. Je ne prétends pas même concevoir, d'après mon peu d mérite et la différence de nos âges, la moindre alarme, le plus lé ger soupçon sur sa fidélité. Non, non; je ne m'arrêterai qu'à de preuves; mais fasse le ciel que je n'en acquière jamais!

SIWARD.

La femme la moins expérimentée a toujours assez d'art pour de rober les traces de sa faiblesse aux yeux de celui qu'elle redout

---

SCÈNE VIII.

SIWARD, LE BARON, UN PAYSAN.

LE BARON, *à un paysan qui rôde dans la cour et paraît cherch avec un air mystérieux.*

Que demande cet homme?... Approche.

LE PAYSAN.

Me voilà, monsieur.

LE BARON.

Que veux-tu?

LE PAYSAN, *mystérieusement.*

Remettre à Madame la Baronne une lettre de M. d'Holberg.

LE BARON, *avec surprise.*

Donne.

LE PAYSAN.

Pardon, excuse, Monsieur. Il est sûr et certain que ce n'est pas vous qui êtes Madame la Baronne; et on m'a bien recommandé de ne la remettre qu'à elle-même en personne.

LE BARON.

Madame la Baronne n'est pas visible en ce moment.

LE PAYSAN.

C'est une autre affaire. Si elle n'est pas visible, il est sûr et certain que je ne peux pas la voir.

LE BARON.

Tiens, voilà un rixdaller. Va, tu diras que ta commission est faite.

LE PAYSAN, *enchanté.*

Il est sûr et certain que je ne mentirai pas (*Il donne la lettre.*)

LE BARON.

Qui es-tu ?

LE PAYSAN.

Garçon jardinier chez le directeur de l'Académie des Cadets.

LE BARON.

Il suffit.

LE PAYSAN.

Je salue bien respectablement la compagnie et monsieur.

SCENE IX.

SIWARD, LE BARON.

LE BARON.

Ah! Siward, la voilà peut-être cette funeste preuve qui va m'obliger à punir.

SIWARD.

Il ne tient qu'à vous de demeurer encore dans le doute.

LE BARON.

Si tu savais quelles heures épouvantables composent la vie d'un malheureux qui aime avec idolâtrie, et qui ne peut arracher le doute de son cœur ! C'est trop souffrir. Je veux savoir enfin... (*Il va briser le cachet de la lettre.*) Que vais-je faire? violer un secret!... manquer à un devoir sacré!... leur ai-je défendu de s'écrire? Ai-je exigé que leur correspondance me fût communiquée?... Qui m'a prouvé qu'elle soit criminelle?... Non, une semblable tyrannie est offensante!... Je puis, je veux satisfaire ma curiosité, mais que ce soit du moins par des moyens légitimes

et qui ne blessent point la délicatesse. (*Après une pause.*) Je vai trouver Helga, lui avouer franchement ma faiblesse et mes crain tes. Si elle est innocente...

SIWARD.

Elle s'en offensera.

LE BARON.

Si elle est coupable...

SIWARD.

Les larmes viendront à son secours. Une fois attendri, vous ire vous-même au-devant de sa justification.

LE BARON.

Eh bien ! ami, rends-moi ce bon office. Charge-toi de lui re mettre cet écrit, et jure sur l'honneur de me dire la vérité quelque terrible qu'elle puisse être.

SIWARD.

J'aimerais mieux qu'un autre fut chargé de cette fonction pé nible ; mais vous l'exigez, mon amitié se dévoue à votre repos

LE BARON.

Tu observeras bien ses mouvemens. Il te sera facile de lir dans son ame ; elle se peint dans chacun de ses traits. Si ell n'a pu fermer entièrement son cœur à la séduction, du moin l'hypocrisie n'a point encore dégradé son caractère. Tout est pu dans ses regards pleins de candeur ; tout est divin dans cett figure céleste où se réfléchit la sérénité de son ame. O mo Helga ! Si tu es fausse, dissimulée, le ciel s'est donc joué d tout ce qu'on aime, de tout ce qu'on respecte sous le nom d vertu ; car il t'en a donné les apparences et t'en a prodigué tou les charmes. Pardonne, ami, ce dernier moment de faiblesse.. Si je suis offensé, tu me verras tout entier à l'honneur et à l vengeance.

SIWARD, *retenant le Baron qui s'éloigne.*

Pour juger plus sainement de l'effet que produira cette lettr sur Madame la Baronne, il conviendrait peut-être mieux qu'ell lui fût remise par un autre en ma présence.

LE BARON.

Oui. Rends-la moi. Je l'enverrai par un de mes gens. Tu con çois mon impatience... Je vais t'attendre sur le chemin de l grande forge.

SCENE X.

SIWARD, *seul.*

Et moi, je marche à grands pas vers le succès. Courage, S

ward ! le Baron, simple, franc, loyal, toujours disposé à croire les hommes honnêtes, dès qu'ils se donnent la peine de le paraître, m'accorde une confiance sans bornes. Par des demi-mots, des réflexions ingénieusement perfides, échappées avec art, je suis parvenu à troubler la paix de son ame, jusqu'à pouvoir le rendre à mon gré furieux, et capable de tous les excès. Le hasard lui-même semble favoriser mes combinaisons en amenant des circonstances que je n'ai point prévues. Par exemple, cette lettre... ce portrait... Oh! le portrait surtout me servira à frapper un coup décisif. La Baronne est un ange de douceur et de perfection; mais c'est sa bonté même qui la perdra; oui, je prétends que sa vertu soit l'instrument de sa ruine. Au reste, j'agirai selon le tems, les lieux; l'œil toujours ouvert sur mes intérêts et prêt à profiter habilement des chances qui me seront offertes, à moins que la Baronne, changeant enfin de pensée et de langage, ne consente à me servir auprès de sa sœur. Les voici.

SCÈNE XI.

SIWARD, HELGA, EDWIGE.

SIWARD.

M. Blumm, avant de se rendre aux arrêts, m'a prié, tout bas, de remettre à Madame la Baronne une boîte...

HELGA, *à part.*

Le mal adroit!

SIWARD.

Qu'elle l'avait chargé de prendre chez son orfèvre.

HELGA, *vivement.*

Je sais... (*avec inquiétude.*) Vous a-t-il dit ce qu'elle renferme?

SIWARD.

Non, Madame. (*à part*) Du mystère!... Aurais-je deviné juste?

HELGA.

Edwige, va chercher la cassette de bois de cèdre dans laquelle étaient ces mouchoirs, et d'autres raretés que mon oncle nous a envoyés des Indes. (*Elle montre les mouchoirs de couleur et à franges qu'elle et sa sœur portent en ceinture.*)

EDWIGE.

Oui, ma sœur. (*Elle entre dans le pavillon de droite.*)

SCENE XII.

SIWARD, HELGA.

HELGA.

L'indiscrétion de M. Blumm, et l'inconséquence de sa démar-

che vis-à-vis de vous, me forcent à vous confier le secret de cett boîte.

SIWARD.

Madame la Baronne penserait-elle?...

HELGA.

La vertu la plus austère étant la base inébranlable de tout mes actions, je ne veux pas que le nuage même le plus léger puiss obscurcir jamais l'éclat de cette fleur, que l'on dit si fragile, et q est si nécessaire au bonheur des époux.

SIWARD.

Madame la Baronne n'a rien à desirer à cet égard. Sa réputa tion intacte...

HELGA.

Je la mérite et la mériterai toujours : elle est à mes yeux la pl belle parure d'une femme. Cette boîte renferme le portrait c jeune d'Holberg. (*Elle ouvre la boîte et lui montre le portrait.* M. le Baron, sous prétexte de lui procurer de l'avancemen mais en effet pour l'eloigner de ces lieux, où sa présence semb lui être importune, vient de le nommer sous-lieutenant afin de comprendre parmi les officiers qui doivent passer incessamme en Danemarck. Eric aime passionnément sa cousine, et je n'ai p cru devoir m'opposer à cet amour, que j'avais toujours désiré voir naître et qui est parfaitement conforme aux vues de mon o cle.

SIWARD, *à part.*

Que la contrainte est quelquefois pénible !

HELGA.

M. le comte d'Holberg, en remettant son fils à mon mari, lo qu'il partit pour les Indes, il y a bientôt douze ans, lui dit : « M » ami, je vous confie ce que j'ai de plus cher au monde, mon f » et mes deux nièces. Veillez sur tous trois avec la tendre sol » citude d'un bon père. Si l'élément perfide, auquel je remets m » sort, trahit mes espérances, c'est vous qui les réaliserez. Pr » mettez-moi d'unir un jour Eric à sa cousine. Formez-les l' » pour l'autre ; voilà mon dernier vœu, mon espoir le plus cher C'est à regret que j'adresse un reproche à mon mari, mais il se ble avoir totalement oublié, depuis un mois, l'engagement sacé qu'il prit alors. Il n'est plus, pour ce pauvre Eric, que le cl le plus sévère, je pourrais dire le plus injuste; vous-même en av été témoin ce matin. J'ignore la cause de ce changement extra dinaire; mais je n'ai pas jugé le moment favorable pour entrete M. le Baron de la tendresse de ces jeunes gens et solliciter un c sentement, qu'à coup sûr je n'obtiendrais pas.

SIWARD.

Je le crois comme vous.

HELGA.

Pour aider ces aimables enfans à supporter patiemment une séparation qui va leur paraître bien cruelle, j'ai fait faire le portrait d'Eric à son insu. Mon intention est de le donner à Edwige la veille du départ de son cousin, qui, de son côté, recevra en échange celui de sa bien-aimée; voilà le secret de la boîte. Je vous en prie, M. Siward, oubliez que je vous l'ai confié; qu'il en soit un pour tout le monde jusqu'au moment où je jugerai à propos de le faire connaître.

SIWARD.

C'est une attention charmante et dont j'aurais bien quelque raison d'être jaloux : mais soyez assurée, Madame, que loin de la communiquer à personne, je ferai tous mes efforts pour l'oublier moi-même.

HELGA.

Je conçois que cette confidence ne doit pas vous être fort agréable; aussi ne vous l'aurais-je pas faite si je n'y avais été forcée. Mais, vous le voyez, d'après les détails dans lesquels je suis entrée, il ne m'était pas possible d'agréer vos propositions à l'égard de ma sœur. Convenez-en d'ailleurs, la disproportion d'âge, des rapports peut-être trop éloignés dans les goûts et le caractère, permettaient de douter que vous eussiez l'un et l'autre rencontré le bonheur dans un engagement dont tant de fils, souvent imperceptibles, constituent le charme ou le détruisent sans retour.

SIWARD, *à part.*

Dévorons encore cet outrage, il sera le dernier.

SCENE XIII.

SIWARD, HELGA, EDWIGE.

EDWIGE, *apportant une cassette.*

Voilà ta cassette, ma sœur.

HELGA.

Je te remercie, bonne Edwige.

EDWIGE.

Ne me diras-tu pas ce que tu veux en faire?

HELGA.

Pas tout-à-fait. Seulement je t'engage à veiller sur ce que j'y dépose.

EDWIGE.

Est-ce que cela m'intéresse?

HELGA.

Aujourd'hui, très-peu; mais bientôt il y aura là un trésor inestimable. (*Elle ouvre la cassette, y dépose la boîte et la referme.*)

EDWIGE.

Un trésor!... dans cette petite boîte! Dis-moi ce que c'est, je t'en prie.

HELGA.

Non, bonne petite sœur, cela ne se peut pas. Reporte-là où tu l'as prise. (*Edwige sort.*)

SCENE XIV.

SIWARD, UN DOMESTIQUE, HELGA.

LE DOMESTIQUE *présentant une lettre à Helga.*

On vient d'apporter cette lettre pour Madame la Baronne.

SIWARD, *à part.*

Observons!

HELGA, *à Siward.*

Vous permettez, Monsieur?... Une lettre sans adresse... (*Au Domestique.*) Est-il bien sûr qu'elle soit pour moi?

LE DOMESTIQUE.

On m'a dit positivement: pour madame la Baronne. (*Il sort.*)

HELGA *décachette la lettre.*

Voyons.

SCENE XV.

SIWARD, HELGA, puis EDWIGE.

HELGA.

Bonheur inespéré! (*Elle baise la lettre à plusieurs reprises.*) Elle est de mon oncle... il est ici!

SIWARD.

Il est ici? ah! tant mieux! (*à part.*) quel contretems! tous mes projets sont détruits.

HELGA.

Edwige!... ma sœur!... viens vîte... viens partager ma joie. Vous aussi, M. Siward.

EDWIGE, *rentre en courant.*

De quoi faut-il me réjouir, ma sœur? me voilà prête.

HELGA.

Embrasse-moi.

EDWIGE.

Je ne demande pas mieux.

HELGA.

Mon oncle est de retour.

EDWIGE.

Mon oncle !... à Konsberg ?

HELGA.

Vois. (*Elle lui montre la lettre.*) Excusez-nous, M. Siward ; ce transport...

SIWARD.

Est bien naturel.

EDWIGE.

Quel dommage que ce pauvre Eric soit aux arrêts !

SIWARD.

Mademoiselle, il en sortira plutôt.

HELGA.

Ecoute-moi donc. (*Elle lit. Edwige tient un coin de la lettre et suit des yeux.*) « Konsberg, le 31 mai 1614. Après douze ans » d'absence, d'inquiétudes et de travaux, je suis enfin de retour » près de toi, ma chère nièce. J'ai fait ensorte d'arriver le jour » de ta fête, croyant n'avoir à t'offrir rien de mieux qu'un bon » parent qui te servit de père et qui en a pour toi les tendres » sentimens. Cependant j'ai craint que ma présence inattendue » et peut-être inespérée, ne produisît une sensation trop vive. J'ai » donc préféré t'en prévenir comme la plus raisonnable. Je suis » arrivé cette nuit chez mon vieil ami, le directeur de l'Acadé- » mie des Cadets, et t'expédie cette lettre, sans adresse, pour » que ni mon fils, ni ton mari ne puissent reconnaître mon écri- » ture. Dispose-les doucement à me revoir. Selon ton usage, tu » réuniras sans doute ce soir nos parens à ce banquet, dont tu » fais les honneurs avec tant de graces. Je paraîtrai à neuf heures; » je te laissse à penser quel sera mon bonheur en embrassant mon » cher Eric. Ce moment va me payer de tout ce que j'ai souf- » fert. »

LE COMTE D'HOLBERG.

EDWIGE.

Ce cher oncle !

HELGA, *met la lettre dans son sein.*

M. Siward, il faut que vous m'aidiez à obtenir de mon mari la grace de mon cousin.

SIWARD.

J'y ferai mes efforts.

HELGA.

Quel chagrin pour ce bon père s'il trouvait son fils en prison!

EDWIGE.

Oh! oui, M. Siward! rendez-nous ce service. Tenez, si vous ramenez mon cousin, je crois que je vous aimerai... un peu.

HELGA.

Cependant, gardez le secret sur cette lettre.

SIWARD.

Sans doute.

HELGA.

Si j'osais me flatter que ma demande fût bien accueillie par M. le Baron, je ne confierais à personne cette intéressante commission; mais je l'avoue, sa froideur m'intimide: il m'évite, et semble ne supporter qu'avec peine les témoignages d'un amour qui fit si long-tems son bonheur. Forte de mon innocence et de la pureté de mon ame, j'attends que mon mari vienne de lui-même me confier le chagrin qui l'agite et dont je ne puis deviner la cause; car, à dieu ne plaise, que je la soupçonne dans aucun des objets qui m'entourent. Peut-être vous la connaissez, M. Siward?

SIWARD.

Madame...

HELGA.

Oh! je ne vous propose point de trahir la confiance de votre ami; vous la possédez tout entière, et vous en faites un trop bel usage pour que je ne doive pas desirer que vous la conserviez toujours. Je compte sur vos bons offices. Cette journée peut ramener ici le bonheur et la paix; en y contribuant vous acquerrez de nouveaux droits à notre estime et à notre affection.

SIWARD.

Ce prix est trop flatteur pour que je ne m'empresse pas de le mériter. (*Il sort.*)

SCENE XVI.

EDWIGE, HELGA.

EDWIGE.

Mais, j'y songe, ma sœur; si j'allais trouver ton mari, lui avouer ma tendresse pour Eric, et solliciter son pardon... Crois-tu qu'il me refuserait?

HELGA.

Le pardon, Siward l'obtiendra plus facilement que nous. Quant à l'aveu de votre amour, c'est mon oncle qui s'en chargera. Le voilà de retour, ainsi vous n'attendrez pas long-tems.

EDWIGE.

Tu as raison. (*Elle aperçoit Eric et s'écrie en sautant.*) Ma sœur! ma sœur! vois donc.

SCENE XVII.

EDWIGE, HELGA, ERIC, *portant des guirlandes et les deux myrthes que Radulf et lui ont remportés en sortant. Il pose ces myrthes à chaque côté du bouleau, près du nom d'Helga.*

HELGA, *affectant un peu de sévérité.*

C'est vous, monsieur?... comment, lorsque votre colonel...

EDWIGE.

Eh bien!... ne vas-tu pas le gronder à présent, quand c'est pour toi qu'il revient?

ERIC.

Pardon, bonne cousine. Je n'ai pu me résoudre à me séparer de vous pendant quinze jours, sans vous offrir le bouquet qu'Edwige et moi avons préparé. Ces deux myrthes, placés près de votre nom chéri, sont le symbole de notre tendresse; en les arrosant chaque jour, vous adresserez une pensée à Eric et à votre Edwige. (*Il suspend les guirlandes en festons autour du bassin de la fontaine et attache une couronne de roses au-dessus du nom d'Helga.*) J'attendais que M. Siward se fut éloigné pour vous adresser cette offrande. Maintenant je vais, moins triste, me soumettre, sans murmure, à la punition rigoureuse que l'on m'impose. Je la prolongerai de huit jours s'il le faut, et je ne croirai pas trop payer cet instant de bonheur; j'aurai satisfait à mon plus cher desir. J'emporterai, dans ma prison, la douce certitude que vous me plaignez, que vous consolez Edwige et que vous ne cessez d'avoir pour ce pauvre Eric les tendres sentimens de la meilleure des mères. Je n'ai plus que vous, Helga; M. le baron me repousse, il me hait maintenant, je ne suis plus son fils. Que deviendrai-je si, comme lui, vous m'abandonnez?... ah! je n'aurai plus qu'à mourir... (*Il pleure.*) Mais, vous m'aimerez toujours; n'est-ce pas, ma cousine?... N'est-il pas vrai que vous m'aimerez toujours?

HELGA, *le relève et l'embrasse.*

Oui, bon Eric!

EDWIGE.

Eh! oui, sans doute... ne t'afflige pas, pauvre cousin!.. va, si

M. le Baron ne t'aime plus, eh bien ! moi, je t'aimerai dix fois plus encore... Tu vois bien que tu ne perdras rien au change.

ERIC.

Me voilà consolé ! (*Il pousse un gros soupir.*)

EDWIGE.

Il y paraît !

LE BARON, *en dehors.*

Ah ! qu'il tremble !

EDWIGE.

O mon Dieu ! je l'entends !

ERIC, *regardant en dehors.*

Il vient de ce côté ! et il me croit aux arrêts !

HELGA.

Sa voix est menaçante !

ERIC.

Il paraît furieux.

EDWIGE.

Cache-toi, Eric.

ERIC.

En quel endroit ?

HELGA, *à Eric.*

Quelle imprudence !

EDWIGE.

Entrons au jardin : viens avec nous, Eric.

HELGA.

Non, non.

EDWIGE.

Veux-tu donc qu'il le punisse encore davantage ?

ERIC.

Là ! sur ce bouleau. Son feuillage épais... D'ailleurs je m'échapperai plus facilement. (*Il monte sur le bouleau. Helga et Edwig entrent au jardin.*) M'y voilà.

SCENE XVIII.

SIWARD, ERIC, *sur l'arbre*, LE BARON.

LE BARON.

La perfide !

SIWARD, *à part.*

Elles sont au jardin, profitons de leur éloignement.

LE BARON.

Elle a, dis-tu, couvert cette lettre de baisers?

SIWARD.

J'ai tort, sans doute... j'aurais dû vous cacher... mais l'honneur...

LE BARON.

Je sais, ami, à quel point il t'est cher. Dis-moi tout; je veux tout savoir. Si tu m'aimes, montre-moi ta pensée tout entière.

SIWARD.

Si je vous aime, M. le Baron!

LE BARON.

Je le crois... j'en suis sûr. C'est parce que je connais ton attachement pour moi, parce que je te sais plein d'honneur, de loyauté, que cette réticence, ces scrupules m'alarment davantage.

SIWARD.

Si je m'étais trompé...

LE BARON.

C'est à moi d'en juger, et je saurai que je dois excuser ton zèle.

SIWARD.

Votre repos...

LE BARON.

Parle, ou dès ce moment je te regarde comme mon ennemi.

SIWARD.

Serez-vous assez maître de vous pour...

LE BARON.

Me modérer?.. oui, je te le promets... tu vois... tiens... je suis calme. Parle, je m'attends à tout.

SIWARD, *avec un feint embarras.*

Mad. la Baronne n'a-t-elle point parmi ses meubles une cassette en bois de cèdre?

LE BARON.

Oui... eh bien! cette cassette?..

SIWARD.

Elle renferme...

LE BARON.

Quoi?..

SIWARD.

Le portrait d'Er...

LE BARON.

N'achève pas!.. attends-moi; je vais m'en assurer. (*Il entre dans l'appartement d'Helga.*)

SIWARD *lui crie doucement après qu'il est sorti.*

Ayez soin de le laisser à la même place.

SCENE XIX.

ERIC *sur l'arbre*, SIWARD.

SIWARD.

Dédaigneuse Helga! il te coûtera cher le refus que tu as fait de ma main pour ta sœur. Je ne souffrirai point cette odieuse préférence. Eric et toi, vous tomberez mes victimes; il faudra bien ensuite qu'Edwige m'appartienne. (*En se retournant il aperçoit les guirlandes, la couronne, les myrthes et le nom gravé sur le bouleau.*) Que vois-je?... sans doute, mon fortuné rival est venu ici depuis que j'en suis sorti. S'il est vrai, il ne peut être bien loin. Que ne puis-je le découvrir. (*Il regarde dans le jardin*) Il n'est point avec elles...où peut-il être? (*en levant la tête il voit Eric.*) Le voilà!.. . que faire pour le perdre?.. Démon de la vengeance et de la jalousie, inspirez-moi.(*Il réfléchit un moment, et paraît frappé d'une idée subite.*) Ah!.. il ne peut voir ce qui se passe au bas de l'arbre.

(Avec la pointe de son épée il grave le nom d'Eric au-dessous de celui d'Helga, puis, entendant venir le Baron, il affecte une contenance triste, et va s'asseoir à gauche sur le bord du bassin, de manière à laisser voir les noms gravés, quand le Baron s'approche de lui.)

SCENE XX.

SIWARD, ERIC *sur l'arbre*, LE BARON.

LE BARON.

Tu ne t'es pas trompé.. . je l'ai vu!.. c'est lui!.. oh je vengera cet horrible affront!

SIWARD.

Songez, Monsieur, que vous avez promis de vous modérer. Voudriez-vous dans un jour de fête.. . (*Il lui montre les guirlandes, l bouleau.*) Au milieu de ces apprêts.. .

LE BARON.

Que vois-je? leurs noms ensemble!.. Ah! c'en est trop!..

(*Il sort rapidement par le fond*)

SIWARD, *à part.*

Quel est son dessein?.. ô fortune, seconde mes projets!

SCÈNE XXI.

SIWARD, ERIC *sur l'arbre*, LE BARON, Domestiques, puis EDWIGE et HELGA.

LE BARON *rentrant accompagné de quelques domestiques qui portent des haches.*

Abattez cet arbre maudit.

SIWARD.

M. le Baron....

LE BARON.

Obéissez, vous dis-je. (*Les domestiques frappent à coups redoublés.*)

HELGA, *en dehors.*

Monsieur le Baron!..

EDWIGE, *de même.*

Mon frère!.. arrêtez!..

HELGA, *de même.*

Au nom du ciel!..

LE BARON.

Il est trop tard.

(L'arbre chancelle et tombe. Sa cime étant fort élevée, se trouve hors de la vue du spectateur quand l'arbre est en bas. Dans ce moment Edwige et Helga arrivent éperdues, en désordre. Elles poussent un cri douloureux et tombent évanouies aux pieds du Baron. Siward et les domestiques paraissent s'empresser autour d'elles. Tableau.)

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le théâtre représente un lieu sauvage, au fond d'une vallée dominée par des montagnes couvertes de neige. Du deuxième au cinquième plan est l'appentis enfumé d'une forge avec ses fourneaux, ses enclumes, etc. Cette construction occupe toute la largeur du théâtre. Au-delà de la forge est une espèce de torrent qui descend des montagnes et fait tourner une meule utile à cette usine. Au fond, à la distance d'un quart de lieue, on remarque, presqu'au sommet des montagnes, le chemin tortueux qui conduit à la forge. On voit bien distinctement un petit pont de bois, à bascule, par lequel on passe d'une montagne à l'autre. L'œil doit pouvoir mesurer le précipice affreux qui existe au-dessous de ce pont, entre deux rochers à pic. L'ensemble de cette décoration doit être très-pittoresque.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, SIWARD.

LE BARON.

Ah! Siward, je rougis de cet acte de violence. Quel éclat! quel scandale!

SIWARD.

La cause en demeure inconnue, puisque, (*à part*) grace à moi, (*haut*) vous n'avez pas eu d'explication avec Mad. la Baronne.

LE BARON.

C'est là précisément ce qui me paraît indigne d'un caractère noble.

SIWARD.

Sans doute, s'il vous restait quelques preuves à acquérir.

LE BARON.

Il est vrai, toutes les apparences l'accusent. Mais juge de ma faiblesse! quand ma raison la condamne, mon cœur voudrait l'absoudre. Maintenant que l'air vif des montagnes a rafraîchi mon sang et calmé cette horrible effervescence qui troublait mes idées, je me trouve inhumain, cruel même. Abandonner dans cet état affreux, livrée aux soins de ses valets, une femme aussi tendrement chérie!.. Ce procédé ne saurait trouver d'excuse. L'as-tu

egardée pendant son évanouissement? c'était l'image de la plus arfaite tranquillité. L'intéressante pâleur qui couvrait son visage 'était point celle qui accompagne les remords. C'est ainsi que dor- ıaït l'innocence avant que le crime ou la crainte eussent troublé la aix de l'homme.

SIWARD, *à part.*

Il s'attendrit, ranimons sa colère. (*haut.*) La douleur de Mad. la aronne était bien légitime. Cet arbre avait été planté le jour de la aissance d'Edwige et, vous le savez, la superstition attache que- uefois de fâcheux pronostics à des accidens qui ne peuvent avoir la ıoindre influence sur la vie.

LE BARON.

Je ne me pardonne point de lui avoir causé cet effroi...

SIWARD.

D'autant plus naturel, qu'Eric pouvait périr.

LE BARON.

Que dis-tu ?...

SIWARD

J'avoue que j'ai frémi, moi-même, en le voyant sur cet arbre, u moment de sa chûte.

LE BARON, *s'animant par degrés.*

Eric était sur cet arbre ?... Tu l'as vu ?... Qu'y faisait-il ?

SIWARD.

En y réfléchissant depuis, j'ai pensé qu'il avait quitté les arrêts our venir, en votre absence, apporter à madame la Baronne ces ages de sa tendre affection, et qu'à votre approche, la crainte 'un nouveau châtiment, lui avait fait choisir cet asile.

LE BARON.

L'ingrat est doublement criminel. Que n'a-t-il péri ? sa ıort....

SIWARD.

Serait pour vous la source d'éternels regrets. Le sort plus juste a ermis qu'il sortît sain et sauf de ce péril imminent.

LE BARON.

Ah ! c'est en vain que je voudrais me le dissimuler; leur intelli- ence n'est que trop certaine. Les perfides !... Je veux par un xemple éclatant...

SIWARD.

Qu'allez-vous faire ?... Publier votre déshonneur, puisque, par n absurde préjugé, par un inconcevable abus des mots, on fait eposer la considération et le respect dont un homme estimable herche à s'entourer, sur la fragilité d'un sexe faible, dont nous xposons chaque jour la vertu à des attaques continuelles !... Son- ez-y d'ailleurs; les preuves que vous avez de leur crime ne suffi-

raient pas devant les organes des loix, ni même aux yeux de quiconque jugerait avec plus d'impartialité. Un jour vous me saurez gré d'une modération qui peut-être en ce moment vous importune. Je voudrais que vous eussiez contr'eux d'autres témoignages, alors je ne blâmerais plus votre sévérité. Mais ce n'est pas sur des motifs aussi légers en apparence, que l'on peut détruire la paix des familles, et rompre le plus sacré, le plus respectable de tous les liens. Ah! combien je me repens de ma fatale condescendance!... C'est vous qui m'avez forcé d'être leur accusateur!... Vous avez abusé de votre ascendant sur moi et de mon aveugle attachement pour vous. Mais ne me demandez plus rien de semblable, j'aurais la force de vous désobéir.

LE BARON.

Ami rare et fidèle!... si ta sagesse ne m'eût éclairé, que serais-je devenu? ah! ne m'abandonne pas; que ta prudence me guide à travers ce dédale obscur. Au milieu de ces anxiétés, dans cette alternative de jalousie, d'amour, de crainte et d'espérance, je suis incapable de concevoir un parti dicté par la raison. Prononce, que dois-je faire?

SIWARD.

Eloigner le jeune d'Holberg, aujourd'hui même, et l'envoyer à Frédéric-Stadt, jusqu'au moment où les officiers que vous avez désignés partiront pour Copenhague. Cependant, quoique vous puissiez voir, ne pas témoigner la plus légère émotion, le moindre mouvement de jalousie, qui tende à troubler une journée, que depuis quinze ans madame la Baronne consacre aux plaisirs.

LE BARON.

Le pourrai-je?

SIWARD.

Il le faut. Eloigner tout rapprochement, tout entretien pouvant ébranler une résolution qui doit être immuable. Par ce moyen vous évitez un éclat fâcheux, des plaintes inutiles, et ne compromettez en rien votre dignité. Si ma présence est nécessaire pour maintenir l'exécution de ce plan, reposez-vous sur mon zèle. Vous savez si votre honneur m'est cher. Je ne vous quitterai point.

LE BARON.

Je t'en conjure, ami. Si je restais livré à moi-même, je le sens aux battemens de mon cœur, l'amour serait le plus fort; une larme d'Helga l'emporterait sur toutes mes résolutions.

SIWARD.

Déjà, comme nous en sommes convenus ce matin, j'ai fait savoir à messieurs d'Holberg et Casimir que vous consentiez à lever leurs arrêts. Mad. la Baronne sait aussi que la fête projettée aura lieu à la forge. Sans doute, ils ne tarderont point à s'y rendre. Pendant que je vais trouver Badulf et lui dire de hâter ses préparatifs, daignez visiter les atteliers établis sur le bord du torrent, j'irai vous y rejoindre.

LE BARON.

Volontiers. J'aime ce site sauvage; cet effrayant tableau de la nature en deuil, ces sombres horreurs sont dans une harmonie parfaite avec la situation de mon âme.

SIWARD.

Quelques jours encore et la paix vous sera rendue.

LE BARON.

Plaise au ciel que ton espoir se réalise. Ah! cher Siward, apporte-moi la preuve de son innocence et toute ma fortune sera le prix de ce bienfait. *(Il sort par la droite, et s'enfonce dans les rochers qui sont en avant de la forge.)*

SCENE II.

SIWARD, *seul.*

Séduisant Eric! rival que je déteste! tu as échappé comme par miracle à un trépas qui semblait inévitable. Ce soir, j'espère, tu ne seras plus un obstacle à mes desseins. Oui, cette journée doit voir couronner mes espérances. La réussite est attachée à trois points importans, sur lesquel se doit fixer toute mon attention. Amener et saisir habilement quelque circonstance qui redouble, s'il se peut, la fureur jalouse du Baron, jusqu'à le porter au dernier degré de l'égarement. Empêcher entre lui et sa femme une explication qui me perdrait. Calmer l'esprit d'Helga et dissiper les craintes que la scène de ce matin à dû lui faire concevoir, afin qu'elle ne hâte point l'arrivée du Comte d'Holberg, qui déconcerterait tous mes plans; s'il voit son fils, mon espoir est évanoui. Maudit vieillard, c'est quelque démon jaloux de mon bonheur, qui t'a inspiré la fatale pensée de hâter ton retour. Me voilà engagé seul sur une frêle barque, au milieu d'une mer orageuse, environné d'écueils qui semblent me présenter par-tout une mort assurée... Mais, à la lueur des éclairs, j'ai distingué le port.. je brave la foudre .. et j'y cingle à pleines voiles. Holà!.. Radulf!

SCENE III.

SIWARD, RADULF.

RADULF, *en dehors.*

Qui m'appelle?

SIWARD.

Par ici. La brusque franchise de ce Radulf, a je ne sais quoi qui m'inquiète et m'intimide.

RADULF, *entrant.*

Ah! c'est vous, M. Siward?

SIWARD, *d'un ton patelin.*

Oui, honnête Radulf.

RADULF, *à part.*

Le tigre fait patte de velours... Gare le coup de griffe !

SIWARD.

Tous vos vœux sont comblés. Grace à mon instante prière, M. le Baron veut bien que la fête ait lieu, et j'accours vous en instruire.

RADULF, *ironiquement.*

Vous êtes si bon!

SIWARD.

Quelques nuages avaient un moment troublé la sérénité de cette estimable famille.

RADULF.

Oui ; il y a là un maudit vent qui tourne toujours à la tempête... mais cela ne peut pas durer ; il faudra bien qu'il change, bon gré mal gré, ou sinon...

SIWARD.

Que ferez-vous ?

RADULF.

Ce que nous ferons, morbleu ? Nous abattrons la girouette. Alors elle ne portera plus malheur.

SIWARD, *à part.*

Cet homme-là à des expressions qui ne sont qu'à lui. (*haut.*) C'est un parti violent.

RADULF.

J'aime beaucoup les partis violens : c'est le moyen d'en finir.

SIWARD.

Pour revenir à la fête...

RADULF.

C'est vous, sans doute, qui avez dissipé cet orage? Vous êtes l'astre bienfaisant dont la bénigne influence...

SIWARD.

A éclairé M. le Baron et l'a ramené...

RADULF.

Ce n'est pas dans le bon chemin toujours, à moins que vous ne vous soyez trompé.

SIWARD.

Radulf aime à plaisanter.

RADULF.

Oui! mais de par tous les diables, ce n'est ni avec vous, ni en parlant de vous.

SIWARD, *à part.*

Essayons de le gagner. (*haut.*) Je sais que vous êtes un digne serviteur, un ami précieux. Aussi, disais-je à M. le Baron, il n'y a qu'un moment : vous possédez dans Radulf, un homme rare, d'une probité...

RADULF.

Eh bien! j'aurais juré que vous ne vous y connaissiez pas!

SIWARD, *feignant de ne pas entendre.*

Il est juste de récompenser les services qu'il ne cesse de vous rendre... Il faut améliorer son sort, lui faire quelque présent...

RADULF.

Oui ; vous avez raison. Puisque vous me mettez sur la voie, il faut que je vous dise ma pensée. Il peut m'en faire un auquel j'attacherais un prix inestimable.

SIWARD.

Et lequel ? (*à part.*) Il est séduit. (*haut*) Vous n'avez qu'à parler, je me charge de vous faire obtenir tout ce que vous désirerez.

RADULF.

Bien vrai ?

SIWARD.

Je vous le jure, sur mon honneur !

RADULF.

Cela n'en vaut pas la peine.

SIWARD.

Pardonnez-moi.

RADULF.

Non. Si vous voulez m'obliger, dites-lui que le don le plus précieux qu'il puisse me faire...

SIWARD.

C'est ?...

RADULF.

De chasser à jamais de sa maison un homme qui y sème le trouble et la discorde.

SIWARD.

De qui me parlez-vous ?... Je ne connais pas...

RADULF.

Cela n'est pas étonnant. Un sage a dit : » que ce qu'il y a de plus difficile au monde, c'est de se connaître soi-même. »

SIWARD.

Radulf! oubliez-vous à qui vous parlez ?

RADULF.

Au contraire; mon langage en est la preuve.

SIWARD.

Mon grade...

RADULF.

Est égal à celui que j'avais. Infâme hypocrite, tu as lassé ma patience et j'éclate à la fin. Depuis long-tems j'ai arraché ton masque. Je sais que cette enveloppe recèle l'ame hideuse d'un scélérat profond et consommé. Mais il est tems d'en finir. Abandonne, crois moi, ces ruses infernales. Sors enfin de ce labyrinthe où tu te réfugies sans cesse pour échapper aux regards clairvoyans. Je suis peu fait à ce genre de guerre. J'ai servi vingt-quatre ans, mais, morbleu! j'avais mon ennemi en face. Combattons à visage découvert; rends-toi digne au moins de périr de la main d'un honnête homme, et je me charge de ton affaire.

SIWARD.

Est-ce bien moi que l'on ose menacer?

RADULF.

Toi-même.

CASIMIR, *en dehors.*

M. Radulf! M. Radulf!

SIWARD, *en mettant la main à son épée.*

Rends grace à l'arrivée de M. Blumm.

RADULF.

Je ne te crains pas. (*Il lui prend la main.*) Nous nous reverrons après la fête.

SCENE IV.

RADULF, CASIMIR, SIWARD.

CASIMIR, *traverse le fond de droite à gauche au-delà du ruisseau qui entoure la forge, et disparaît un moment pour rentrer par la droite.*)

Ah! mon dieu! quel bonheur! M. Radulf, imaginez-vous que ah! vous savez cela... Ma surprise de ce matin, cela m'a valu les arrêts... Mais M. Siward, que voilà, a obtenu notre grace et j'en profite pour vous faire part d'une nouvelle surprise que j'ai imaginée, là, pendant que je ne pensais à rien. Cela sera joli... terriblement joli!... j'ai ma surprise dans ma poche. Voici ce que c'est. (*Il lui parle bas.*) Pardon, M. Siward, je sais que cela n'est pas dans les règles de la stricte politesse; mais c'est la circonstance de l'occasion qui se présente, et vous m'excuserez j'en suis sûr... N'est-ce pas M. Radulf, que ce sera charmant?

RADULF.

En effet, on peut essayer.

CASIMIR.

Essayer, c'est ce que j'ai pensé. Vous sentez bien que je ne veux pas y être pris deux fois. Je veux voir l'effet de ma surprise

e veux me surprendre le premier, pour que l'on ne m'envoie pas aux arrêts de rechef. On pourrait bien m'y laisser, et cela ne n'amuse pas du tout, les arrêts ! je n'ai jamais plus d'envie de ortir, que quand on me le défend... C'est dans mon caractère !... 'aime singulièrement le fruit défendu. M. Radulf, voulez-vous? tout de uite. pendant que M. Siward est là.. il s'y connaît lui..il nous dira bien i ma surprise fera plaisir à M. le Baron et à madame la Baronne. Dépêchons-nous; parce qu'elle vient, madame la Baronne, je l'ai ue de loin avec le cher cousin et mademoiselle Edwige, les trois nséparables enfin. Ils ne tarderont pas.

RADULF.

Vous avez raison; on peut profiter de la présence de monsieur ; lonnez-moi...

CASIMIR, *lui donnant un paquet asssez gros, qu'il tire de sa poche.*

Voilà ce que c'est, M. Radulf; voilà ce que c'est. Vous m'a-ez bien compris?... arrangez cela comme il faut. (*Il lui parle as.*)

RADULF.

Bon! bon! (*Il sort.*)

SCENE V.

CASIMIR, SIWARD.

CASIMIR.

Je vous demande pardon, si je ne vous mets pas dans la con-idence; mais il faut que vous soyez surpris. A propos de surprise, vez-vous eu la bonté de remettre à madame la Baronne cette oîte?...

SIWARD.

A l'instant même.

CASIMIR.

Je parie qu'elle a été surprise de la promptitude avec laquelle 'ai fait ma commission. Je ne connais personne qui fasse les ommissions avec plus d'intelligence que moi. A propos d'intel-igence, j'ai failli à me rompre le cou en venant. Mon pied a ren-ontré la clavette de la bascule de ce vilain pont, qui est là haut ntre les deux montagnes. Quelle idée aussi à M. le Baron de onserver cette maudite machine!.. c'était une jolie invention dans e tems des anciennes guerres, parce qu'enfin on se défaisait de es ennemis sans y toucher. Il me semble voir une troupe qui s'a-ance d'un pas assuré, ran, tan, plan!... Parvenus au milieu du ont, voilà la bascule qui joue, et crac!... mes gaillards dispa-us! ils arrivent dans le torrent qui coule là bas... là bas!... au u fond du précipice... qui a plus de six cents pieds!... oh! oh

(*Il frissonne.*) aussi je n'y pense pas sans frémir... M. le Baron, qui est un homme raisonnable, devrait faire placer de chaque côté un garde-fou, de manière que quand y nous passerions, vous ou moi, il n'y aurait plus de danger! Ah! voici M. Radulf.

SIWARD.

Dispensez-moi...

CASIMIR.

Du tout! du tout! il faut que vous jugiez ma surprise.

SCENE VI.

SIWARD, RADULF, CASIMIR, Ouvriers de la forge.

RADULF.

Allons, en place. (*Deux ouvriers se placent à chaque enclume, ils tiennent le marteau à la main.*)

CASIMIR.

Supposons que je suis madame la Baronne et que j'arrive là, par le fond, vous allez voir le joli tableau. Avancez, madame la Baronne. (*Il avance en faisant des minauderies..*) Là, bien, voilà ce que c'est.

RADULF.

Allons, à l'ouvrage.

(Quand il est dans le milieu, les forgerons posent des barres de fer de manière à former un carré dans lequel Casimir est enfermé; puis ils prennent dans les fourneaux d'autres barreaux au bout desquels on a placé des fusées et sur lesquel ils frappent en mesure. Le feu jaillit de toutes parts.)

CASIMIR.

Eh bien! que faites-vous? arrêtez! laissez-moi sortir.

RADULF.

Oh! bravo! bravo! oh! mon dieu, que c'est joli! le tableau est délicieux!

CASIMIR.

Mais, non, ce n'est pas cela.

RADULF.

Cela ne brûle pas, c'est de l'artifice de votre composition.

CASIMIR.

Bah! bah! c'est désagréable. (*Il ôte le feu qui est sur son habit.*)

RADULF.

Convenez qu'elle est jolie, votre surprise? Vous ne vous attendiez pas à cela?

UN OUVRIER, *au-delà du ruisseau.*

On aperçoit Madame la Baronne.

RADULF.

Et mes préparatifs qui ne sont pas finis. Vîte, vîte, tout le monde... les caisses, les fleurs, les guirlandes... reculez les enclumes.

SIWARD.

Je reviendrai...

RADULF, *avec une ironie amère.*

Non... demeurez... j'ai du plaisir à vous voir. Allons, enfans, de l'activité; méritons un sourire de notre bonne maîtresse.

CASIMIR.

Je vais vous aider.

(On apporte des caisses d'orangers, de lauriers-rose et de myrthes, que l'on range de chaque côté de la forge. On attache des guirlandes en festons devant et derrière les fourneaux, l'appentis, devant les enclumes et dans le fond, le long du torrent. En un mot, ce lieu si triste se trouve métamorphosé en un parterre émaillé des couleurs les plus brillantes et les plus fraîches.)

Je crois que cette surprise-là vaut mieux que la mienne.

RADULF.

Ce n'est pas tout... Patience.

CASIMIR, *à part.*

Il faut que j'imagine encore quelque chose.

RADULF.

Voilà Madame. Garde à vous, enfans!... sous les armes. (*Les ouvriers se rangent de chaque côté, tenant chacun leur marteau sur l'épaule.*)

SCENE VII.

SIWARD, RADULF, HELGA, EDWIGE, ERIC, CASIMIR, Ouvriers de la Forge, Paysans, Paysannes, Suite de la Baronne.

(*Helga paraît triste.*)

EDWIGE.

Oh! ma sœur, que tout cela est joli!... Vois donc, Eric.

ERIC.

C'est l'ouvrage de notre ami Radulf... C'est à lui qu'est dû le prix de cette journée.

HELGA, *lui serrant affectueusement la main.*

Bon Radulf! que ne puis-je vous récompenser...

RADULF.

Je le suis, Madame. Vous m'avez serré la main et vous m'avez dit : Bon Radulf!... ces mots-là ont été droit à mon cœur.

EDWIGE.

Je n'aurais jamais imaginé que l'on pût transformer cet affreux désert en un séjour délicieux, et vous avez opéré cette métamorphose.

HELGA.

Où donc avez-vous trouvé cette quantité de fleurs rares en nos climats ?

RADULF.

On a quelques amis, Madame, parce que l'on ne refuse jamais de rendre service quand cela se présente. Pour lors, ces amis-là on les trouve dans l'occasion, et comme celle-ci est la plus heureuse que je puisse rencontrer, puisqu'il s'agit de rendre hommage à la meilleure des femmes, à la plus vertueuse des épouses, je les ai mis tous à contribution. Oh ! ma foi, s'ils m'avaient laissé faire, j'aurais vidé toutes les orangeries. Demain je leur rendrai tout cela... On fera bon feu la nuit... D'ailleurs, il fait chaud ici ; c'est ce que je disais tout-à-l'heure à Monsienr. (*Montrant Siward.*)

SIWARD, *à Eric.*

Je vous félicite bien sincèrement, M. d'Holberg, de ne vous être pas blessé dans cette terrible chûte. J'en frémis encore !

ÉRIC, *gaîment.*

Bah ! bah ! ce n'est rien que cela, si M. le Baron ne m'a pas vu.

HELGA.

Mais où donc est-il ? je ne le vois point.

RADULF.

Cependant la fête ne peut commencer sans lui.

SIWARD.

Madame, je vais le chercher.

HELGA, *l'arrête.*

Demeurez, je vous prie. Radulf, laissez nous seuls un moment.

CASIMIR, *bas à Eric.*

M. d'Holberg, permettez que je vous fasse part d'une nouvelle surprise que je ménage à Madame laBaronne. (*Il l'emmène dans le fond. Radulf montre à Edwige les embellissemens. Tout le monde s'éloigne.*)

SCENE VIII.

SIWARD, HELGA.

HELGA.

M. Siward, vous êtes sorti avec mon mari ; de grace, apprenez-

moi le motif qui a pu le porter à une action... que je n'ose qualifier. Depuis quelque tems, tout est bisarre, extraordinaire dans sa conduite. Mais je veux avoir avec lui un entretien qui rende le calme à son âme et à la mienne.

SIWARD, *à part.*

Je saurai bien l'empêcher.

HELGA.

Où puis-je le trouver ?... Conduisez-moi vers lui...

SIWARD.

Si vous daignez accorder quelque confiance aux conseils d'un ami sincère, retardez jusqu'à demain cette explication. Dans la situation d'esprit où se trouve votre époux, elle aurait peut-être aujourd'hui un éclat que vous vous repentiriez trop tard d'avoir provoqué. Croyez-moi, n'opposez pas la moindre résistance à ses desirs. Il veut que le jeune d'Holberg parte pour Frédéric-Stadt ce soir.

HELGA.

Ce soir !...

SIWARD.

Après la fête.

HELGA.

Il faut alors que je fasse prévenir mon oncle pour qu'il accélère sa visite. Convenez-en, M. Siward, il serait bien cruel pour ce bon père, qui revient de cinq mille lieues pour embrasser son fils, de ne plus le trouver à son arrivée.

SIWARD.

N'ayez aucune crainte, la présence du comte d'Holberg changera tout. C'est d'après cette intime persuasion que je vous engage à ne rien brusquer. Voyez Eric, ayez avec lui seul une conversation dans laquelle vous le disposerez à une obéissance aveugle aux volontés de M. le Baron. Il faut vous attendre à quelque résistance, à des larmes; mais votre voix douce et persuasive, quelques marques d'affection, et surtout ce portrait que vous lui destinez, le ramèneront bientôt à la soumission qu'il doit à son chef. Cependant, si vous le desirez, j'irai de votre part trouver M. le comte d'Holberg, et l'engager à se rendre chez vous, deux heures plutôt qu'il ne l'avait annoncé.

HELGA.

Ce sera mettre le comble aux obligations que je vous ai déjà.

UN OUVRIER, *accourant.*

Au secours! au secours !... M. Casimir vient d'ouvrir l'écluse du torrent.

SCENE IX.

SIWARD, RADULF, HELGA, EDWIGE, ERIC, Paysans, Paysannes, Ouvriers de la Forge.

RADULF, *entre en riant.*

Allons ! encore une surprise ! il faut convenir que ce jeune homme n'est pas heureux dans ses conceptions. Courons arrêter les progrès de cette maladresse ; car il n'y va rien moins que d'inonder la forge. Je vous demande pardon, Madame, de ce petit incident, qui nous force à vous quitter.

EDWIGE.

Est-ce qu'il y a du danger ?

RADULF.

Non, non; ne craignez rien. (*Radulf sort, suivi de tous les Ouvriers et Paysans.*)

SIWARD, *à part*

Allons retrouver le Baron et accélérer l'exécution de mes projets. (*Il sort par la droite.*)

HELGA.

Eric, j'ai à te parler ; demeure.

SCENE X.

EDWIGE, HELGA, ERIC.

EDWIGE.

Et moi aussi, n'est-ce pas, ma sœur ? Tu ne peux avoir de secre à communiquer à mon cousin, que je ne le partage. Entendez vous, Monsieur ? je veux avoir toujours la moitié de vos secrets

ERIC.

Je ferai mieux, je te promets de n'en avoir jamais pour toi.

HELGA.

Ecoute-moi, Eric. La manière distinguée avec laquelle tu a répondu aux soins vraiment paternels que M. le Baron s'est don nés pour former ton esprit et ton cœur, a stimulé son ambitior Il se nourrit d'avance de la gloire de son élève, et des récompen ses que doivent lui faire obtenir, dans la suite, ses talens et s valeur. Il veut pouvoir s'énorgueillir un jour de son ouvrage, e mériter la reconnaissance de ton père, lorsqu'il lui présentera dans un officier chéri de son roi et justement honoré de son pays l'enfant qu'il confia jadis à ses soins. Ces motifs sont trop généreux trop louables, pour que tu n'en sois pas profondément touch Mais j'ai dû craindre de contrarier les vues de mon mari, en l confiant le secret d'un amour, dont je n'ai moi-même acqui la certitude que depuis fort peu de tems.

EDWIGE.

Il est vrai que, jusqu'à l'âge de quinze ans, je croyais n'avoir pour mon cousin que de l'amitié.

ERIC.

Et moi aussi.

HELGA.

Aimables enfans, sans vouloir séparer vos cœurs, puisque vous êtes destinés l'un à l'autre, je dois vous dire que vous êtes trop jeunes pour former un lien, qui s'oppose souvent à ce qu'un homme remplisse sa tâche dans le monde. Eric a des devoirs...

EDWIGE.

Il les remplira très-bien ici, n'est-ce pas mon cousin? on n'a qu'à nous marier.

HELGA.

Il n'a que dix-huit ans. L'honneur, son nom et le vœu de son père l'appellent pour quelque tems à la Cour. C'est dans l'intention d. hâter ce départ nécessaire, que M. le Baron l'a nommé sous-lieutenant.

EDWIGE.

Là, Monsieur, vous étiez si fier ce matin de votre sous-lieutenance ! Je n'ai pas d'ambition, moi; j'aimerais mieux qu'il restât cadet toute sa vie, que de s'éloigner un seul jour.

HELGA.

Loin de penser ainsi, tu devrais lui donner du courage, affermir sa résolution chancelante. Tu me fais repentir de t'avoir admise à cet entretien.

EDWIGE.

Eh bien! je ne m'en mêle plus. Dites tout ce que vous voudrez, je ne répondrai rien. Mais vous me permettrez bien de pleurer, peut-être?... c'est plus fort que moi.

(Elle va s'assoir sur un banc entre des caisses d'orangers à gauche, puis elle se met à pleurer et essuie ses larmes avec la pointe du mouchoir des Indes qui lui sert de ceinture.)

HELGA.

Tu es un enfant. Eric, au moins je l'espère, aura plus de force et de raison. Mon ami, M. le Baron exige que tu partes ce soir.

ERIC, *très-ému, mais se contenant.*

Ce soir ! c'est bien prompt.

HELGA.

Tu en aurais reçu l'ordre plutôt, s'il n'avait voulu te laisser le plaisir de contribuer à ma fête. Je t'en préviens, sans qu'il le sache, pour t'habituer d'avance à l'idée de cette séparation et te rendre assez maître de toi, pour ne montrer à ton colonel ni surprise, ni répugnance lorsqu'il te donnera cet ordre qui m'af-

flige autant que vous, mais dont je me console par la pensée de ton avenir.

ERIC.

Pensez-vous aussi à ce qu'il m'en coûtera pour me séparer de vous ? ah! ma cousine, quel coup vous m'avez porté !

HELGA.

Du courage, mon ami. Quelque incident imprévu retardera peut-être ce départ qui nous désespère. Du courage !

ERIC.

Oh! j'en aurai. Je vous promets d'obéir sans murmure aux ordres de M. le Baron ; mais au premier combat je me ferai tuer.

EDWIGE.

Eric, vous voulez donc me faire mourir? prenez-y garde, d'abord, car je vous promets que je ne vous survivrai pas une minute... (*Elle sanglotte.*)

HELGA.

Consolez-vous, mes enfans. J'ai songé à tout, je n'ai pas voulu que vous fussiez entièrement séparés.

EDWIGE.

Cent lieues, ou l'univers, c'est à-peu-près la même chose.

HELGA.

Jeune chevalier, mets un genou en terre, et jure, en recevant ce gage d'amour, d'être toujours fidèle à Dieu, à l'honneur et à celle qui doit être ton épouse.

ERIC.

Je le jure !

EDWIGE.

Répétez, monsieur, en toutes lettres.

ERIC.

De tout mon cœur! je jure d'être toujours fidèle à Dieu, à l'honneur et à ma bien aimée Edwige.

(Helga lui passe au cou une chaîne à laquelle est attaché un portrait, et lui donne un baiser sur le front.)

HELGA.

O mon dieu! protège ces aimables enfans.

SCENE XI.

EDWIGE, SIWARD, LE BARON, ERIC, HELGA.

(Au moment où Helga embrasse Eric, le Baron paraît dans le fond. Il tire son épée, et fait un mouvement pour s'élancer sur ceux qu'il présume cou

pables : mais Siward le retient et l'entraîne par la gauche. Ceci a lieu pendant la courte invocation que font les trois personnages qui sont en avant. Le Baron ne peut apercevoir Edwige, cachée par les caisses d'arbustes.)

SCENE XII.

EDWIGE, HELGA, ERIC.

HELGA.

Edwige, embrasse ton cousin.

EDWIGE.

Eh! mais, c'est mon portrait que tu lui as donné.

ERIC.

Ton portrait!... (*Il le baise*). (*A Helga.*) O ma seconde mère!..

EDWIGE.

Il est bien heureux! il me verra tous les jours, à chaque instant! et moi, qu'aurai-je donc, pour me consoler de son absence?

HELGA.

La petite boîte que j'ai déposée ce matin dans ma cassette. Je ne croyais pas te la donner sitôt.

EDWIGE.

Comment, ma sœur, est-ce que cette petite boîte-là... renfermerait?...

HELGA.

Le portrait d'Eric?.. oui, mon enfant.

EDWIGE.

Oh! bonne sœur! que tu es aimable!... (*Elle lui saute au col et l'embrasse à plusieurs reprises.*) Ecoute, Eric, tous les matins, en m'éveillant, mon premier soin sera de te regarder et de te demander si tu m'aimes toujours... qu'est-ce que vous me répondrez, monsieur?

ERIC.

Toujours! toujours!

EDWIGE.

A la bonne heure!.... (*Sa figure s'anime, elle essuie ses larmes.*) Cela me console un peu.

ERIC.

Chère Helga; voulez-vous me permettre d'aspirer encore à une autre faveur?

HELGA.

Laquelle ?

ERIC.

Cette ceinture qu'Edwige a mouillée de ses larmes, et qui vient de mon père, me serait doublement précieuse. Je la porterais sur mon cœur afin de le conserver toujours pur comme l'innocence qui me l'aurait donnée; elle me servirait d'écharpe dans les combats, me consolerait dans mes chagrins et serait un sûr talisman contre le malheur et l'inconstance.

EDWIGE.

L'inconstance! il faut la lui donner, ma sœur. Tiens, Eric, garde-la bien précieusement. (*Elle lui donne sa ceinture, qu'Eric baise et qu'il cache dans son sein.*) Bonne sœur, donne-moi la tienne, je porterai les mêmes couleurs que lui.

HELGA.

Il faut te satisfaire. (*Elle donne sa ceinture à Edwige, qui l'attache autour d'elle.*) (*à part.*) Trop heureuse de calmer à si peu de frais leur douleur. (*On entend, en dehors, des cris et des chants qui annoncent le retour des ouvriers et des paysannes.*) On vient! allons; effacez, s'il se peut, jusqu'au souvenir de notre conversation.

SCENE XIII.

SIWARD, LE BARON, CASIMIR, RADULF, ERIC, HELGA, EDWIGE, Ouvriers, Paysans, Paysannes.

RADULF.

Heureusement tout est réparé. Si M. le Baron et madame la Baronne veulent bien me le permettre, je vais leur donner un échantillon de mon talent pour les surprises.

CASIMIR.

Vous êtes plus fort que moi; je m'avoue vaincu.

(On se place, savoir : le Baron, Siward, Radulf et Casimir, à gauche; Eric, Helga et Edwige à droite. Les Ouvriers et les Paysannes exécutent des danses du pays, puis, à un signal de Radulf, on apporte une petite forge, de laquelle sortent des amours travestis en forgerons.)

Oh! M. Radulf!... oh! qu'ils sont gentils ces petits amours! mais ne craignez-vous pas qu'ils s'enrhument! ce serait dommage.

RADULF.

Nous avons pris nos précautions. Allons, mes petits amis, exécutez ce que je vous ai appris.

(Les amours font divers mouvemens, et dansent en forgeant des morceaux de fer, d'où sortent des roses. Un amour plus petit que les autres sort de l'en-

chume, ramasse les roses, et forme une couronne, dont il vient faire hommage à Helga.)

EDWIGE.

A notre tour, mon cousin : c'est le moment de chanter la romance que tu as composée ce matin pour ma sœur.

ERIC.

Très-volontiers.

EDWIGE.

J'ai fait apporter ma harpe. (*Un domestique la lui présente.*)

LE BARON, *se levant avec impatience.*

Je connais cette romance. Le motif me déplaît.

RADULF, *à Eric, qui paraît interdit.*

Eh bien, chantez ce rondel antique, intitulé : *Les Adieux d'un Barde.*

LE BARON.

Cela convient beaucoup mieux à la circonstance.

SIWARD.

Oui, ces montagnes ont jadis retenti plus d'une fois de leurs chants amoureux ou guerriers.

CASIMIR.

Il ne vous manque rien pour cela. Vous voilà comme un troubadour ; vous avez la harpe et jusqu'à l'écharpe. (*Il montre un bout de la ceinture qui sort du sein d'Eric. Celui-ci la cache vivement.*)

LE BARON, *bas à Siward.*

D'où lui vient cette écharpe ?

SIWARD, *bas au baron.*

Mad. la Baronne n'a plus sa ceinture.

LE BARON, *de même.*

Quel excès d'impudence !..

SIWARD, *de même.*

Modérez-vous.

ERIC *chante avec une expression fort tendre. Son émotion croît à chaque couplet, jusqu'à verser des larmes au troisième.*

Rondel.

Tendre Selma, laisse couler tes larmes;
L'écho des monts n'entendra plus ma voix:
Pour le combat, j'ai revêtu mes armes;
Je chante, hélas! pour la dernière fois:
Adieu Selma!

Le vent mugit à travers le feuillage ;
L'astre des nuits se dérobe à mes yeux
J'entends l'oiseau de sinistre présage
Me dire, hélas ! fais tes derniers adieux !
Adieu Selma !

Si je péris sur de lointains rivages,
Triste jouet du fougueux élément,
Vers l'occident contemple les nuages,
Tu reverras l'ombre de ton amant !
Adieu Selma !

LE BARON, *qui ne s'est contenu qu'avec peine.*

C'est assez... il est tems de retourner à la ville.

HELGA.

Suivez-nous, mes amis; je veux que vous preniez part à la fête que j'ai fait préparer à mon tour. Un banquet vous attend selon l'usage de chaque année. Je n'ai garde d'y déroger, lorsque je viens de recevoir de vous tant de marques flatteuses d'attachement et de zèle.

(Elle sort par la droite, accompagnée d'Eric, de Casimir, d'Edwige et de Radulf, à la tête de tout son monde, qui la suit en dansant.)

SCENE XIV.

SIWARD, LE BARON.

LE BARON, *hors de lui.*

Leur mort est résolue. C'en est fait ; Helga n'est plus rien pour moi. Je suis trahi... je n'existe plus que pour me venger.

SIWARD.

Reprenez votre raison.

LE BARON.

Femme perfide ! va, tu as comblé la mesure !

SIWARD.

Ce ne sont encore là que des indices.

LE BARON.

Quelle autre preuve pourrais-je desirer ? ce portrait ! cette lettre ! un baiser ! sa ceinture !

SIWARD.

Il se peut encore qu'elle soit innocente.

LE BARON.

Et toi aussi, tu voudrais me tromper ? innocente ! ose me dire, dans la sincérité de ton âme, qu'ils sont innocens, et je te croirai... eh bien ? tu te tais... tu crains de proférer un parjure, un blasphême ! les misérables ! que ne puis-je leur ôter mille fois la vie ! une seule est

trop peu pour satisfaire mon honneur outragé. Siward, je me sens enfin délivré de mon fol amour! il est évanoui. O vengeance! sors de ton antre fatal, et viens remplir mon âme tout entière.

SIWARD.

Modérez-vous.

LE BARON, *avec attendrissement.*

Helga!.. toi, pour qui j'aurais donné ma vie, se peut-il que tu aies payé l'amour le plus tendre par une aussi lâche perfidie? Tes regards si doux ne m'attiraient donc que pour me rendre ta victime! mais je l'éprouve aujourd'hui, l'amour le plus violent est celui qui touche davantage à la plus terrible haine. Ami, je ne veux plus la voir. Je craindrais que mon âme subjuguée par l'ascendant de cette fatale beauté, ne demeurât sans force à son aspect. Je te donnerai mes instructions : qu'elle parte demain... cette nuit... après cette horrible fête... qu'elle aille au-delà des mers ensevelir, s'il se peut, ma honte et ses remords.

SIWARD.

Mais Eric?..

LE BARON.

Son sort est décidé... C'est ici...ici... qu'il périra. Ce soir, à huit heures, il aura cessé de vivre. Vas, fais venir Radulf.

SIWARD.

Il s'approche.

LE BARON.

Laisse-nous.

(Siward sort en affectant une contenance triste et morne; mais il témoigne sa joie quand Radulf ne le voit point.)

SCENE XV.

LE BARON, RADULF.

RADULF, *à part, en regardant Siward.*

Comme il a l'air abattu!. Tant mieux! c'est la preuve que son crédit baisse.. Monsieur le Baron, tout le monde vous attend.

(Le Baron, qui s'est promené à grands pas, s'arrête en voyant Radulf, vient à lui, le prend par la main, l'amène au devant de la scène, et lui parle, en s'efforçant de cacher son émotion.)

LE BARON.

Je te permets d'emmener à Konsberg tous les ouvriers de la forge; (*Avec un accent sinistre*) il est juste que chacun ait la part qu'il mérite dans cette journée.. Ainsi, tu m'entends; ce soir il ne restera personne ici. Seulement tu partiras le dernier, à sept heures, quand la nuit sera venue. En traversant le pont qui est au-dessus du précipice, tu retireras la clavette de la bascule.

RADULF, *avec effroi.*

Pourquoi faire ?

LE BARON.

J'ai pour cela des raisons que je ne veux et ne puis te dire. . . obéis aveuglement, c'est ton maître, ton chef qui te l'ordonne. N'oublie pas qu'il y va de ta tête si tu trahis ma confiance ou ma volonté.

(Il sort par la droite; Radulf veut le suivre, comme pour lui demander l'explication de l'ordre qu'il vient de recevoir. Le Baron se retourne avec un air sévère. Radulf reste stupéfait à la même place.

SCENE XVI.

Ouvriers de la Forge, ERIC, EDWIGE, HELGA, CASIMIR, Paysannes, SIWARD, puis le BARON, dans le fond, et RADULF à l'avant-scène.

(On voit le joyeux cortège de la Baronne traverser le fond de droite à gauche, en dansant au son des instrumens. Le Baron passe le dernier et renouvelle de loin ses ordres à Radulf, en lui montrant le pont. Radulf pensif et déconcerté promet d'obéir.)

Fin du second acte.

ACTE III.

Le théâtre représente une salle basse, chez le baron d'Urhfeld. Dans le fond est une horloge de bois. Deux portes latérales; celle de droite conduit à l'appartement du Baron, et celle de gauche à celui de la Baronne. A travers les deux grandes croisées qui occupent tout le fond, on aperçoit un site âpre et montueux, garni de distance en distance par des mélèzes et des bouleaux. A la distance d'un quart de lieue, que l'on rendra sensible par la dégradation des tons et un rideau de gaze, on voit le précipice et le pont à bascule qui est au-dessus : ce pont doit être à une hauteur prodigieuse.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, *seul.*

(Au lever du rideau, le baron est debout devant l'horloge, qu'il regarde fixement, et qui marque sept heures et demie.)

A huit heures, je serai vengé! Eric aura subi la juste punition de sa témérité. Il a reçu sans le moindre murmure l'ordre que je lui ai donné de partir ce soir, pendant la fête. Je m'attendais à de la résistance, à des plaintes ; sa soumission m'a presque désarmé. J'allais pardonner, peut-être, quand le souvenir de mon outrage, s'offrant à ma pensée avec de nouvelles couleurs, a fermé tout-à-fait mon âme à la pitié. Honteux de ma faiblesse, je lui ai dit en frémissant d'aller de suite à la forge, afin de savoir quel motif avait empêché Radulf de nous suivre à la ville. Son premier pas sur le pont sera son entrée dans la tombe. Un précipice immense, un gouffre sans fond, va pour jamais ensevelir son crime et mon injure. Fatal honneur! à quelles extrémités tu nous portes! ce que tu exiges de moi comme un devoir, me semble un forfait inoui, épouvantable!... Ah! je le sens aux tourmens que j'éprouve, ce cœur est fait pour aimer et non jamais pour punir. On vient... c'est lui!... évitons-le, je n'aurais pas la force de supporter sa présence. (*Il rentre dans son appartement.*)

SCENE II.

ERIC, dans le fond, puis LE BARON.

ERIC.

Avant de quitter pour bien long-tems peut-être cette maison hos-

pitalière, que ma reconnaissance a presque nommée le toît paternel je me sens entraîné par un sentiment religieux vers les êtres bienfaisans qui ont pris soin de ma jeunesse, et que je dois regarder à juste titre comme les seconds auteurs de mes jours. (*Le Baron entr'ouvre la porte et paraît attendri.*) Au défaut de leur bénédiction que je ne puis recevoir, puisque M. le Baron exige que mon départ soit un secret pour tout autre que lui ; je viens, près des lieux qu'ils habitent, épancher librement mon cœur, et leur adresser, pour la dernière fois, mon hommage et mes vœux. (*Il s'avance vers l'appartement du Baron, et s'incline respectueusement.*) Mon digne bienfaiteur, j'ignore par quelle faute j'ai provoqué votre sévérité; si je la connaissais, j'en subirais la peine avec moins de regret mais vous ordonnez, et j'obéis aveuglement à celui qui me tient lieu de père. Puisse ma soumission m'obtenir bientôt le retour de vos bontés et d'une affection sans laquelle je ne puis vivre! Adieu... que votre bénédiction me suive et m'accompagne dans la nouvelle carrière qui va s'ouvrir devant moi. (*Il va se mettre à genoux devant la porte opposée.*)

LE BARON, *sortant de son appartement, avec émotion et à part.*

Non... on n'est point criminel avec un accent aussi doux. Ah! pardonnons... (*Il aperçoit Eric dans l'attitude que l'on vient de décrire.*) Que vois-je?.. à genoux devant l'appartement d'Helga! (*Il change de sentiment; la jalousie rentre dans son âme, et étouffe le bon mouvement qui l'avait ramené; il referme la porte sur lui.*)

ERIC, *avec la plus profonde sensibilité.*

O vous que j'aime et dont la bonté touchante a couvert de fleurs mes premiers pas dans le chemin de la vie, recevez les tendres adieux d'un amant au désespoir. Un ordre barbare me force à m'éloigner de vous; mais quelle que soit la distance, nos cœurs ne seront point séparés; le mien est à vous pour jamais. Si je ne dois plus vous revoir, du moins j'emporterai dans la tombe et mon sincère amour et les précieux gages de votre affection. (*Il se relève, baise le portrait et la ceinture, essuie quelques larmes, et s'éloigne.*)

SCÈNE III.

LE BARON, *sortant de son appartement avec une rage concentrée.*

Oui; tu les emporteras dans la tombe!.. insensé que j'étais! sa voix touchante avait pénétré mon âme... j'allais me laisser fléchir... repoussons une indigne faiblesse... non, non; qu'il périsse, le traître qui a pû si lâchement oublier ce qu'il devait à la reconnaissance. (*Il regarde l'horloge, elle marque huit heures moins vingt minutes.*) Encore vingt minutes, et j'aurai satisfait à ce qu'exigeait l'honneur.

(Il revient au devant de la scène dans l'attitude d'un homme absorbé par des reflexions pénibles.)

SCENE IV.

LE BARON, CASIMIR.

CASIMIR, *dans le fond; il entre en sautant.*

Mon Dieu! comme ils seront surpris! c'est une idée excellente qui m'est venue là.

LE BARON, *sortant de sa rêverie.*

Qu'est-ce ?

CASIMIR, *intimidé.*

C'est moi, colonel.

(Le baron, tourmenté par ses pensées douloureuses, cache sa tête dans ses mains, et entre dans l'appartement de la Baronne.)

SCENE V.

CASIMIR, *seul.*

Il n'a pas l'air trop gai pour assister à un banquet. Tant-pis; cela ne nous empêchera pas de nous livrer à l'aimable hilarité qui fait la base de notre caractère. Les chefs sont tous de même; ils croiraient compromettre leur dignité en riant avec les subalternes. Il est vrai que je ne suis qu'un cadet. Patience! quelque jour, peut-être, je serai colonel. Eh bien! si cela devait m'empêcher de rire, je suis sûr que j'en pleurerais. Dépêchons-nous d'exécuter notre surprise. Pour celle-là, elle est jolie, et fera plaisir à tout le monde. C'est à dix heures que l'on doit ouvrir le bal... puis après le banquet... Moi, je trouve le tems long... encore deux grandes heures!... je suis sûr que mon camarade Eric et la gentille Edwige ont la même impatience que moi. Il m'est venu dans la tête d'avancer l'horloge d'une heure; dans le brouhaha des préparatifs, personne ne s'en apercevra, d'autant plus qu'il n'y en a pas d'autre dans la maison, ni même dans le quartier; c'est un meuble rare dans ce pays-ci... c'est autant de gagné pour le plaisir. (*Il avance l'horloge d'une heure; c'est-à-dire, qu'il la met à neuf heures moins un quart, sans que l'on entende sonner. Le cadran doit être grand et les chiffres très-apparens, pour que l'on puisse bien les voir de toutes les parties de la salle.*) Oh! c'est

une bien bonne idée que j'ai eue là. Sans faire semblant de rien, je vais envoyer par ici quelques gens de la maison, pour savoir l'heure qu'il est. On est bien heureux d'être né avec un génie inventif! Ah! voilà M. Rabatjoie.

SCENE VI.

SIWARD, CASIMIR.

SIWARD.

Eh bien! mon cher Casimir?

CASIMIR, *à part.*

Mon cher Casimir! je ne l'ai jamais vu si poli!

SIWARD.

Comment vont les apprêts?

CASIMIR.

Cela va bien, M. Siward.

SIWARD.

Vous allez bientôt danser?

CASIMIR.

Bientôt, dieu merci! car les jambes me démangent... Mais nous n'attendrons pas long-tems. (*avec affectation.*) Il est neuf heures moins un quart; ainsi... (*à part.*) en voilà déjà un à qui j'ai dit l'heure.

SIWARD, *à part.*

Il semble que la marche du tems soit d'accord avec mon impatience... Ce soir, à huit heures, Eric aura cessé de vivre, m'a dit le Baron, quand nous nous sommes séparés à la forge... J'ignore quel moyen il aura pris; mais tous mes vœux sont comblés, et me voilà délivré pour jamais d'un rival odieux et redoutable.

CASIMIR, *à part.*

Pendant qu'il marmotte là tout seul... moi, je m'en vais.

SIWARD.

Savez-vous où est le jeune d'Holberg?

CASIMIR.

Il est allé aux forges pour faire une commission que lui a donné le colonel.

SIWARD.

A quelle heure est-il parti?

CASIMIR.

A sept heures et demie.

SIWARD, *à part.*

C'est cela. (*haut.*) Et Monsieur le Baron?

CASIMIR.

Vient d'entrer dans l'appartement de Madame la Baronne.

SIWARD.

Il suffit. (*à part*) Je cours d'abord aux forges m'assurer de l'événement, puis je reviendrai chez le comte d'Holberg, pour le ramener ici, suivant l'intention et le desir de la Baronne. Hâtons-nous!... Le rendez-vous est à dix heures, je n'ai pas un instant à perdre. (*haut.*) Je vous remercie, M. Blumm. (*Il sort précipitamment du côté où est sorti Eric.*)

SCENE VII.

CASIMIR, *seul.*

Je ne sais pas si c'est le banquet ou le bal qui leur tourne la tête, mais ils sont tous comme des fous. Vraiment il n'y a que moi qui conserve dans tout cela du sang froid et de la raison... aussi, je me possède, je brille, j'imagine et j'exécute des surprises... En voilà au moins six aujourd'hui. L'état de l'atmosphère annonce pour ce soir une aurore boréale, je profiterai de la présence de ce phénomène pour attirer la danse sur l'esplanade qui est là-bas, à gauche, en face du précipice...

SCENE VIII.

LE BARON, CASIMIR.

LE BARON, *sortant de chez Helga avec beaucoup d'agitation.*

Elle n'y est pas!... (*à Casimir.*) Encore ici?

CASIMIR.

Non, colonel; je n'y suis plus. (*Il se sauve.*)

LE BARON.

Casimir?

CASIMIR.

Mon colonel?

LE BARON.

Si vous rencontrez Madame la Baronne, dites-lui que je desire lui parler.

CASIMIR.

Oui, colonel; mais je n'irai pas loin pour vous satisfaire. Madame s'avance.

LE BARON.

Laissez-nous.

CASIMIR, *à part.*

Je ne demande pas mieux. Allons rassembler les musiciens. (*Il sort et salue Helga en passant.*)

SCENE IX.

HELGA, LE BARON.

HELGA, *avec une douceur angélique, et le calme parfait que donne l'innocence.*

Mon ami, savez-vous où est Eric?

LE BARON.

Oui, je le sais.

HELGA.

Je le cherche partout.

LE BARON.

C'est inutile; vous ne le trouverez pas.

HELGA.

Qu'est-ce donc qui vous agite? mon ami, vous n'êtes pas bien.

LE BARON, *la repoussant.*

Laissez-moi.

HELGA.

Gustave, vous ne m'aimez plus.

LE BARON.

Pourquoi le croyez-vous?

HELGA.

Si vous m'aimiez, je connaîtrais toutes vos pensées, surtout celle qui depuis quelque tems égarent votre imagination et vous tourmentent si cruellement.

LE BARON.

Vous saurez tout... bientôt.

HELGA.

Pourquoi pas à présent?... Vous pâlissez!... vos regards m'effrayent! Gustave, ne suis-je donc plus ton Helga? n'ai-je donc plus de droits à ta confiance?

LE BARON.

Vous réclamez vos droits! vous!..

HELGA.

Je n'exige rien... mais si tu as pitié de moi, tu ne me laisseras pas plus long-tems en proie aux cruelles angoisses que j'éprouve. Je connaîtrai tes peines, je les partagerai ; je les adoucirai!

LE BARON.

Vous? ah! laissez-moi... je veux être seul... toujours seul!

HELGA.

Non, je ne quitterai pas dans cet état. Gustave, au nom de notre amour!...

LE BARON, *avec une ironie amère.*

J'ai cru que vous l'aviez oublié.

HELGA.

Je m'attache à toi... Parle, Gustave, je t'en conjure!

LE BARON.

La plainte déshonore, quand le crime est avéré.

HELGA.

De quel crime parlez-vous?

LE BARON.

Feignez de l'ignorer, femme hypocrite et dissimulée!...

HELGA, *tombant à genoux et levant les mains au ciel.*

O mon dieu! c'est moi qu'il accuse!... Est-ce ainsi qu'il traite une épouse aimante et fidèle?

LE BARON.

Toi, fidèle!... Ne t'avilis point par un mensonge inutile. Jure, si tu l'oses, que tu m'as été fidèle.

HELGA.

Je le jure... Ah! le ciel sait si j'ai porté jamais la plus légère atteinte à la foi que je t'ai promise.

LE BARON.

Le ciel punira ton parjure et ta criminelle passion pour Eric.

HELGA.

Pour Eric!... Si j'avais pu méconnaître mes devoirs et ma dignité jusqu'à brûler pour un autre, croyez-vous que j'eusse choisi l'amant de ma sœur?

LE BARON.

Vain subterfuge!... J'ai vu vos signes d'intelligence.

HELGA.

Un amour défendu est ordinairement accompagné de prudence, et je ne me suis cachée de personne. Vous seul ici ignorez ce dont moi-même je n'ai acquis la certitude que depuis un mois. Edwige et Eric s'aiment, et je n'ai pas cru devoir m'y opposer.

LE BARON.

Je vous croirais peut-être si je pouvais récuser le témoignage de mes yeux. Mais j'ai vu les preuves de mon déshonneur. La ceinture cachée dans son sein...

HELGA.

Est celle d'Edwige, qu'il a désirée. Elle l'a lui a donnée comme un gage d'amour, et je l'ai remplacée par la mienne.

LE BARON.

Je vous ai vu l'embrasser à la forge.

HELGA.

Ma sœur était présente; c'était un baiser d'adieu. D'après le conseil de M. Siward, je venais d'annoncer à ce pauvre enfant le parti que vous avez pris de l'éloigner, et l'exhortais à l'obéissance qu'il vous doit comme à ùn père.

LE BARON.

Son portrait que j'ai trouvé dans votre cassette?

HELGA.

M'a été remis ce matin par M. Siward.

LE BARON.

Siward, dites-vous?

HELGA.

Il sait que je le destinais à Edwige, en échange du sien que j'ai donné à Eric, pour le consoler de l'absence à laquelle vous le condamnez.

LE BARON.

Son nom gravé au-dessous du vôtre sur l'écorce de cet arbre que j'ai fait abattre....

HELGA.

Y a été mis par un autre. Quel eût été le motif de cette criminelle audace? mon nom seul y était, je le jure, lorsqu'Eric est monté sur l'arbre.

LE BARON.

Mais enfin, cette lettre que vous avez couverte de baisers?

HELGA.

Est de mon oncle; il est arrivé!... M. Siward était présent à la lecture que j'en ai faite. La voilà!

LE BARON, *après avoir jeté un coup-d'œil sur la lettre.*

Oh! quel affreux dédale!... quel épouvantable chaos!... il me semble que la terre va s'éntrouvrir sous mes pas. Qu'ai-je fait, malheureux?... On m'a trompé, je le vois. Je te croyais la plus coupable des épouses, et c'est moi qui suis digne du dernier supplice.

HELGA, *épouvantée.*

Que dites-vous ?

LE BARON, *en délire.*

Exécrable jalousie !

HELGA.

Je meurs d'effroi !... par grace, où est Eric ?

LE BARON, *tout-à-fait égaré.*

Eric... Quel nom ai-je entendu ? que me demandez-vous ?... suis-je donc un Dieu ? ai-je le pouvoir de ressusciter les morts ?

HELGA.

Qu'entends-je ? ô ciel !... expliquez-vous ? où est-il ? courons !..

LE BARON.

Il est trop tard.

HELGA.

Où le trouverons nous ?

LE BARON, *montrant le précipice.*

Au fond du précipice, où ma rage l'a fait plonger. (*Il sort un moment : on entend prononcer en dehors ces mots d'une voix forte.*) Sonnez la cloche d'alarme... Que tout le monde courre aux forges, et dise que je rétracte l'ordre que j'ai donné à Radulf.

(On sonne une espèce de beffroi. A la lueur de l'aurore boréale qui a paru pendant cette scène, on voit un individu (rapetissé en raison de la distance) traverser la montagne.

HELGA, *regardant vers le fond.*

Je crois l'apercevoir... ô ciel ! c'est lui !... arrête Eric !... il ne m'entend pas !... Malheureux ! ne va pas plus loin...

(L'individu, à qui la distance ne permet pas d'entendre, passe sur le pont, et tombe, par le jeu de la bascule, au fond du précipice).

HELGA *pousse un cri perçant et tombe sur un siége.*

Ah !

LE BARON *rentre et accourt près d'Helga.*

Qu'avez-vous, Helga ?

HELGA *montrant le fond, et avec un désespoir concentré.*

Il n'est plus !

LE BARON *à la cantonnade.*

Cessez ce bruit affreux, chaque coup retentit au fond de mon âme et la brise. Infâme Siward !... c'est toi qui m'as entraîné dans cet abîme épouvantable ! tu m'as abreuvé de mensonges et de calomnies !... mais tu porteras la peine due à ton forfait. Je ne demande plus au ciel que de vivre assez long-tems pour te punir. Eric ! infortuné !... tu péris de la main de ton ami ! c'est

ton second père qui t'a plongé dans le cercueil!... ô funeste effet des passions!... voilà donc où vous conduisez l'homme jusqu'alors irréprochable; vous le rendez l'égal des plus grands crimiminels!...

SCENE X.

LE BARON, EDWIGE, LE COMTE D'HOLBERG, HELGA

EDWIGE, *entrant la première.*

M. le Baron, ma sœur, réjouissez-vous, voilà mon oncle.

LE BARON.

Le père d'Eric!... ô terre! engloutis un monstre indigne d[e] pardon!...

HELGA, *embrassant le Comte.*

Mon oncle!... je vous revois enfin!... (*à part*) dans que[l] moment!

LE COMTE.

Où est ton mari? fais-moi voir mon fils; il me tarde de l'embrasser.

HELGA.

Mon mari!

EDWIGE, *montrant le baron.*

Le voilà, mon oncle! (*)

LE COMTE.

Qu'as-tu donc, Gustave?... ce visage pâle; ces traits flétris... ce bruit alarmant... quel malheur t'accable?

LE BARON, *comme égaré.*

Que me demandez-vous?

LE COMTE.

As-tu perdu ton état, ta fortune?

LE BARON.

Ne m'interrogez pas.

LE COMTE.

Mes travaux ont fructifié; je reviens avec des richesses i[m]menses que je veux partager également entre vous et mon f[ils]. Tant que l'honneur nous reste, on n'est point malheureux; [s]a perte est la seule qu'on ne puisse réparer. Mais je ne vois p[oi]nt mon fils, où est ce cher Eric? l'espoir de ma vie!... sans d[ou]te ses progrès ont répondu à tes soins. Tu l'as formé par [to]n exemple au courage et à la vertu! conduisez-moi vers lui; [o]ù est-il?

(*) EDWIGE, HELGA, LE COMTE, LE BARON.

LE BARON, *lui montrant la terre.*

Là !...

LE COMTE.

Juste ciel !... mon fils est mort !...

EDWIGE.

Qu'entends-je ? Eric est mort !... ah ! mon dieu !...

LE COMTE.

Lui, qu'après douze ans d'absence j'espérais presser aujourd'hui sur mon cœur !...

LE BARON.

Tirez ce fer, et venez le plonger dans le sein de son meurtrier.

LE COMTE.

Oui, sans doute. Il n'échappera point à ma vengeance...où trouver celui qui a détruit le bonheur de ma vie ?

LE BARON.

Devant vous.

LE COMTE.

Toi !...

LE BARON.

Frappez ! (*il découvre sa poitrine.*) Je bénirai vos coups.. j'ai immolé votre fils.

LE COMTE, *tirant son épée.*

Défends-toi, je le veux... Ne me force pas à t'imiter.

HELGA et EDWIGE.

Du secours !... grand dieu !

(On entend crier en dehors, *nous voici ! nous voici !..* et l'on voit à travers les croisées, des personnes qui accourent en désordre, avec des flambeaux.)

SCÈNE XI.

LE COMTE, EDWIGE, HELGA, ERIC, LE BARON.

ERIC, *entrant vivement l'épée à la main.*

Qui ose attenter aux jours de mon colonel ? (*Il se place devant le Baron, qu'il couvre de son corps.*)

HELGA.

Eric !...

LE BARON.

O prodige !

LE COMTE.

Mon fils, ô ciel !

ERIC.

Mon père!.., est-il possible?

(Tous deux laissent tomber leur épée et se jettent dans les bras l'un de l'autre. Le Baron fait un mouvement pour embrasser Eric, mais le sentiment du crime dont il a voulu se rendre coupable le retient; il s'arrête en exprimant son repentir. Eric se retourne de son côté, après avoir embrassé son père, et lui dit avec candeur.)

M. le baron, je ne suis pas allé jusqu'aux forges; chemin faisant j'ai rencontré Radulf qui revenait....

SCENE XII.

EDWIGE, LE COMTE, ERIC, LE BARON, RADULF, HELGA, CASIMIR, Domestiques, Paysans, Paysannes, dans le fond.

RADULF.

Après avoir exécuté l'ordre de mon colonel.

EDWIGE, LE COMTE, HELGA et CASIMIR.

Qu'est-ce à dire?

RADULF.

M. le baron m'avait ordonné de laisser la bascule du pont ouverte à huit heures du soir, mais sans me dire quel était son projet. En vieux soldat, pour qui la discipline est le premier devoir, j'ai suivi ponctuellement ses intentions; mais toutefois je me suis posté dans un ravin en avant du pont, pour savoir qu'elle était la personne que M. le Baron enverrait. Il était à peine l'heure dite, que je vois s'avancer rapidement un homme que, malgré l'obscurité, j'ai fort bien reconnu. Si ç'eût été tout autre je l'aurais empêché de passer; mais comme dans mon ame et conscience il y a long-tems qu'il mérite ce châtiment, j'ai pensé que c'était la juste récompense de ses mauvaises actions, et je me suis bien gardé de l'arrêter, au contraire...

TOUS.

Et c'était?

RADULF.

Siward.

TOUS.

Siward!

RADULF.

Il n'a pas été plutôt sur la fatale bascule, que je me suis jeté à genoux pour rendre grace au ciel de nous avoir délivré de ce méchant.

LE BARON.

Par quel miracle, Eric, parti d'ici à sept heures et demie, a-t-il été devancé par Siward?

ERIC.

Je me suis arrêté à la Chapelle du Torrent pout demander à Dieu la conservation et le prompt retour de mon père. Je ne croyais pas qu'il exaucerait aussitôt mes vœux.

CASIMIR.

Eh bien ! c'est moi qui ai fait le plus grand miracle ; on ne s'en doute pas, et personne ne me remercie.

RADULF.

Qu'avez-vous donc fait ? Encore quelque surprise ?

CASIMIR.

Juste !... Quelle heure est-il ?

RADULF, *regardant l'horloge qui marque onze heures.*

Parbleu !... la belle malice... il est onze heures.

CASIMIR.

Pas du tout. Il n'est que dix heures. Dans mon impatience, et pour danser plutôt, j'ai avancé l'horloge d'une heure. Sur ces entrefaites M. Siward est arrivé, je lui ai fait remarquer qu'il était tard...

LE BARON.

Et le misérable qui savait qu'à huit heures on devait immoler sa victime à la forge, est accouru pour se réjouir le premier de ce sacrifice. Eric, Helga, et vous M. le Comte, me pardonnerez-vous ?

(Tout le monde le rassure et cherche à calmer sa douleur par des signes d'affection.)

Eric, tu vas devenir l'époux d'Edwige ! vois, par mon exemple, combien il est dangereux d'écouter les premiers transports de la jalousie, car nul homme ne connaît ce dont il est capable, ni à quels excès il peut se porter, tant qu'il n'a pas été sous l'empire de cette redoutable passion.

Fin du troisième et dernier acte.

On trouve chez BARBA, *Libraire, Palais-Royal, les Ouvrages suivans, du même Auteur :*

Les Petits Auvergnats, *opéra en un acte.*
La Forêt de Sicile, *opéra en deux actes.*
Victor, ou l'Enfant de la Forêt, *mélodrame en trois actes.*
Le Château des Apennins, *mélodrame en cinq actes.*
La Soirée des Champs-Elysées, *vaudeville en un acte.*
Zozo, ou le Mal-Avisé, *comédie en un acte.*
Le petit Page, ou la Prison d'État, *opéra en un acte.*
Rosa, ou l'Hermitage du Torrent, *mélodrame en trois actes.*
Cœlina, ou l'Enfant du mystère, *mélodrame en trois actes.*
Le Chansonnier de la Paix, *impromptu en un acte.*
Flaminius à Corinthe, *opéra en un acte, en vers.*
Le Pélerin Blanc, *mélodrame en trois actes.*
Le vieux Major, *vaudeville en un acte.*
L'Homme à trois Visages, ou le Proscrit, *mélodrame en trois actes.*
La Peau de l'Ours, *vaudeville en un acte.*
La Femme à deux Maris, *mélodrame en trois actes.*
Pizarre, ou la Conquête du Pérou, *mélodrame en trois actes.*
Raymond de Toulouse, *opéra en trois actes.*
Les deux Valets, *comédie en un acte.*
Les Mines de Pologne, *mélodrame en trois actes.*
Tékéli, ou le Siége de Montgatz, *mélodrame en trois actes.*
Les Maures d'Espagne, ou le Pouvoir de l'Enfance, *mélodrame en trois actes.*
Le Grand Chasseur, ou l'Isle des Palmiers, *mélodrame en trois actes.*
Avis aux Femmes, ou le Mari colère, *opéra en un acte.*
La Forteresse du Danube, *mélodrame en trois actes.*
Robinson Crusoé, *mélodrame en trois actes.*
Le Solitaire de la Roche Noire, *mélodrame en trois actes.*
Koulouf, ou les Chinois, *opéra en trois actes.*
L'Ange Tutélaire, *mélodrame en trois actes.*
La Citerne, *mélodrame en quatre actes.*
La Rose blanche et la Rose rouge, *opéra en trois actes.*
Marguerite d'Anjou, *mélodrame en trois actes.*
Les trois Moulins, *vaudeville en un acte.*
Les Ruines de Babylone, *mélodrame en trois actes.*
Le Berceau, *vaudeville en un acte.*

LE

FANAL DE MESSINE,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

A GRAND-SPECTACLE;

PAR R. C. GUILBERT DE PIXERÉCOURT;

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Gaîté, le 23 Juin 1812;

Musique de M Gérardin-Lacour.

Musique de M. ALEXANDRE;

Ballets de M. HULLIN.



PARIS,
CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT, RUE SAINT-SAUVEUR, N°. 41.
1812.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
AYMAR, Gouverneur de Messine.	M. LAFARGUE.
MÉLIDORE, Chef d'Escadre.....	M. MARTY.
PHROSINE, Pupille d'Aymar, Fiancée à Mélidore............	Mlle. DUMOUCHEL.
FIDÉLIO, jeune Marin, dévoué à Mélidore, Amant d'Anna.......	M. BASNAGE.
JACINTHE, Camériste de Phrosine	Mme. JOIGNY.
ANNA, Fille de Jacinthe......	Mlle. HUGENS.
MACARONI, Majordome du Gouverneur........................	M. PASCAL.
FATALOS, Neveu de Macaroni, Amoureux d'Anna...........	M. DUMÉNIS.
MARCOVICH, Morlaque, } Rameurs dévoués à Aymar.	M. LEFEBVRE.
CÉSARIO, Calabrois, } Rameurs dévoués à Aymar.	M. MICHOT.

Troupes de la marine.

Matelots.

Villageois et Villageoises.

Mousses.

La Scène est à Messine, et dans une petite Ile voisine, située à deux milles de la côte.

Vu au Ministère de la Police générale de l'Empire, conformément aux dispositions du décret impérial du 8 juin 1806, et à la décision de son Excellence, en date de ce jour. Paris, ce 22 mai 1812.

Signé SAULNIER.

Vu l'approbation. Permis d'afficher et représenter. Le 16 juin 1812.

Le conseiller d'Etat, Préfet de Police, Baron de l'Empire.

Signé PASQUIER.

LE

FANAL DE MESSINE,

MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre représente le jardin du Gouverneur. Il s'étend jusqu'à la mer, dont il n'est séparé que par une barrière élégante et peu élevée, au-dessus de laquelle on découvre le port et les nombreux vaisseaux dont il est rempli. A droite, (1) sur le devant de la scène, au milieu d'un bosquet fleuri, s'élève un cénotaphe en bois, sur lequel on lit cette inscription : *à Mélidore*. Le jour commence à poindre.)

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, une salve d'artillerie de toute la ligne, en commençant par les bâtimens les plus éloignés, annonce que l'on va célébrer quelque grand évènement. Une barque, montée par deux hommes couverts de grands chapeaux et enveloppés dans leurs manteaux, s'arrête en face du jardin.)

FIDÉLIO, MÉLIDORE, *entrant avec précaution.*

MÉLIDORE.

Va, mon cher Fidélio, use de toute ton adresse. Sous ce déguisement, à la faveur duquel tu pourras pénétrer partout sans éveiller les soupçons du farouche Aymar et de la sévère Jacinthe, observe, écoute, et cherche par tous moyens d'arriver jusqu'à Phrosine, et de la prévenir du dessein qui m'amène en ces jardins. Il y va de sa vie et peut-être de la mienne. Songe que si elle n'était point préparée, cette effrayante surprise pourrait lui donner la mort ! Dis-lui qu'il m'est impossible de me faire reconnaître avant que le monarque, instruit de l'horrible conduite d'Aymar envers moi, ait prononcé sur le sort de ce gouverneur tout puissant dans ces lieux. Dis-lui que, quelque témé-

(1) Toutes les indications sont censées prises du parterre. Les personnages sont placés au théâtre comme en tête de chaque scène.

raire, quelque dangereux que soit le moyen que je vais employer pour la revoir, la nécessité m'a contraint à le choisir. Dis-lui que, caché depuis huit jours dans les environs de Messine, j'ai vainement épié l'occasion de la rencontrer, puisqu'elle est inaccessible à tous les regards. Ah! quels que soient les termes dans lesquels tu lui peindras ma tendresse, ils seront bien au-dessous de la vérité.

(Fidélio s'enfonce dans le jardin à gauche.)

Amour! fais que j'obtienne aujourd'hui le prix de ma constance; favorise le projet le plus bizarre et le plus hardi que tu ayes jamais inspiré.

(On entend rire en dehors, à gauche. Mélidore entre dans le bosquet où est le cénotaphe.

(Il fait jour.)

SCENE II.

FATALOS, MACARONI.

MACARONI, *riant à gorge déployée.*

Ha! ha! ha! ha! le drôle de corps! le drôle de corps!

FATALOS, *précieux et important.*

Cependant, mon oncle Macaroni, il me semble que mes réflexions sont on ne peut pas plus équitables et même judicieuses. Certainement, je puis dire, avec toute la raison imaginable, et même en m'appuyant des exemples puisés dans l'histoire ancienne et moderne, que l'on n'a jamais vu faire dans la même maison, le même jour et presque à la même heure, un enterrement et une noce. Je conçois que la chose est à peu près indifférente pour celui que l'on enterre, du moins il ne peut pas s'en fâcher; mais celui qui se marie!.. à coup sûr cela doit lui porter malheur.

MACARONI.

Ah! mon Dieu, mon Dieu, que ce garçon-là est bête!

FATALOS.

Vous le savez mieux que personne, mon oncle; ce fut toujours un caractère distinctif de notre famille....

MACARONI.

Hein?

FATALOS.

De croire à la fatalité, à la prédestination, aux pressentimens, à tous les signes enfin auxquels on reconnaît évidemment, et d'avance, le bonheur et le malheur. C'est pour cela que mes camarades de collége m'ont donné le surnom de Fatalos;

car mon père était, comme vous, un véritable Macaroni, issu des Farina, et allié aux Parmezan. Mais, pour revenir à l'objet de notre discussion, je vous demande si jamais on a réuni, pour un mariage, un plus grand nombre de pronostics fâcheux. C'est aujourd'hui vendredi, 13 avril 1763, la plus fatale des années climatériques. J'ajouterai à toutes ces observations, déjà très-puissantes, que nous sommes encore sous le signe du Bélier, emblême très-peu agréable pour un nouveau marié.

MACARONI.

Où diable, mon cher Fatalos, vas-tu chercher toutes ces sottises?

FATALOS.

Cela coule de source. Mon grand-père, qui était très-fort sur l'astrologie judiciaire, m'a dit cent fois qu'un homme sage et prudent ne devait former les liens nuptiaux que sous la constellation de la Vierge. Il assurait que tous les mariages contractés sous l'influence du Bélier, du Taureau, de l'Ecrevisse, du Scorpion et du Capricorne, avaient été funestes aux maris. Par-dessus tout cela, vous ajoutez une cérémonie funèbre; et vous voulez, mon oncle, que je ne sente point d'avance mes cheveux se dresser sur mon front?...

MACARONI.

Mon ami, retiens de moi une vérité beaucoup plus sûre; c'est que, sans consulter les signes du zodiaque, la seule influence qui peut garantir un mari du malheur qu'il redoute, est celle que l'amabilité, les égards, les soins, la... les...

FATALOS.

Et cétéra. Vous vous trompez, mon oncle; je sais bien que c'est la prétention des femmes; mais, croyez-moi, tout cela n'y fait rien : s'il est écrit là-haut que vous devez subir le sort commun, vous n'échapperez point à votre destinée. Tenez, je le demande à ma future...

SCENE III.

ANNA, MACARONI, FATALOS.

FATALOS.

N'est-il pas vrai, Signorina, que j'ai raison?

ANNA.

Certainement.

FATALOS.

Vous l'entendez?... c'est l'innocence qui parle.

MACARONI, *riant.*

Ha ! ha ! ha ! j'en conviens, ce pronostic-là est plus fâcheux que tous les autres.

ANNA.

Est-ce que j'aurais mal répondu ?

FATALOS.

Mais, pas trop bien.

ANNA.

Excusez ; cela m'est venu d'inspiration.

FATALOS.

Grand merci.

ANNA.

Et pour vous faire plaisir.

MACARONI, *riant toujours.*

Ha ! ha ! comme elle répare bien les choses.

ANNA.

Seigneur Macaroni, je viens de la part de ma mère, vous dire qu'elle vous prie d'aller la trouver le plutôt possible.

MACARONI.

Sa prière est un ordre pour moi. Je sais trop ce qu'un majordome doit à une camériste aussi respectable que la signora Jacinthe, pour ne pas m'empresser....

FATALOS.

Un moment, mon oncle... encore un mot. Songez donc qu'il s'agit ici de l'affaire la plus importante de ma vie. Les Romains, qui n'étaient pas plus bêtes que vous et moi...

MACARONI.

Allons! qu'est-ce que tu vas nous dire ?... Ils croyaient à la fatalité... ils consultaient les animaux... les oiseaux.... Nous savons cela comme toi.

FATALOS.

A leur exemple, consultons cette jolie colombe : (*Il désigne Anna, et vient se placer près d'elle.*) prions-la de nous dire, avec toute la candeur qui la caractérise, ce qu'elle pense de votre projet.

MACARONI.

J'y consens.

FATALOS.

Permettez que je l'interroge... Que vous semble, gentille Anna, de l'hymen que l'on veut nous faire conclure aujourd'hui ?

ANNA.

Je le regarde comme le plus grand malheur qui puisse m'arriver.

FATALOS, *à Macaroni.*

Vous l'entendez? (*A Anna.*) Ainsi, vous n'êtes pas pressée?

ANNA.

Oh! du tout.

FATALOS, *à Macaroni.*

Je ne lui fais pas dire. (*A Anna.*) Quelque félicité que cette union vous promette...

ANNA.

Je n'ai pas dit cela.

FATALOS.

Il est de certaines choses que l'on tait par pudeur. Quelque félicité, dis-je, que cette union vous promette, vous ne seriez donc pas fâchée d'en voir reculer le jour?

ANNA.

Au contraire.

FATALOS.

C'est charmant! Quelle étonnante sympathie!... J'étais sûr d'avance que nous serions du même avis.

MACARONI, *à part.*

Oui; mais j'ai bien peur que ce ne soit pas tout à fait par le même motif.

ANNA.

D'abord, je trouve fort mal que l'on veuille se réjouir, lorsque toute la ville est en deuil. C'est insulter à la douleur publique.

FATALOS.

Elle répète ce que je voulais dire. En vérité, c'est parler comme un ange.

ANNA.

Pour moi, je le déclare, il me serait impossible de me livrer à la joie, lorsque je verrais couler les larmes de notre bonne maîtresse; et il est certain que la signora Phrosine en versera beaucoup aujourd'hui pour son cher Mélidore.

FATALOS.

C'est incontestable.

ANNA.

Naturellement, le jour où l'on va célébrer la pompe funèbre de ce brave guerrier, je dois me rappeler la perte que j'ai faite.

Hélas ! Fidélio n'est plus !... J'ai perdu mon doux ami. (*Elle sanglotte.*)

FATALOS.

Hein ?...

MACARONI, *à Fatalos.*

Haie ! haie ! mauvais présage ! Quoi ! vous penseriez encore à lui ? Un enfant ?...

ANNA.

Il avait douze ans lors de son départ ; moi, j'en avais dix ; il y a de cela sept ans, et il a dû grandir.

MACARONI, *à part.*

Il me paraît que la colombe calcule assez bien ! (*haut.*) Votre Fidélio n'était qu'un pauvre petit mousse...

ANNA.

Plein de courage, d'esprit et d'intrépidité. Le seigneur Mélidore l'aimait tendrement, et je n'en suis point surprise ; c'est ainsi que tout le monde devait aimer Fidélio. Aussi nous sommes-nous bien promis, et par serment, avant son départ, de nous aimer toujours.

FATALOS, *à part.*

Diable ! (*haut.*) vous n'y pensez pas... Des sermens à cet âge !... C'est une plaisanterie.

ANNA.

Cependant, M. Fatalos, vous qui citez à tout moment les anciens, car vous êtes bien savant, vous m'avez dit que chez eux le parjure était puni de mort.

FATALOS.

Oui ; mais chez les modernes, c'est tout le contraire. Il y aurait de la folie, vous en conviendrez, de garder fidélité à un amant qui n'est plus ; car il n'est pas douteux que votre intéressant jeune homme a péri, de même que Mélidore, dans le terrible combat qui a privé notre marine de l'un de ses meilleurs officiers. Au reste, j'avais prédit que cette expédition ne serait pas heureuse.

MACARONI, *d'un air railleur.*

Sans doute, d'après quelques signes certains ?

FATALOS.

Justement. La veille, j'avais remarqué un cercle lumineux autour de la lune. Enfin, au moment où l'escadre mit à la voile, je vis bien distinctement une corneille....

JACINTHE, *en dehors.*

Anna, Anna.

ANNA.

Me voici, ma mère. (*A Macaroni.*) Mon Dieu! je vais être grondée!

SCENE IV.

ANNA, JACINTHE, MACARONI, FATALOS.

JACINTHE.

Par sainte Ursule! est-ce ainsi que l'on m'obéit?

ANNA.

Pardon, ma mère.

JACINTHE.

Je ne pardonne pas.

MACARONI.

Modérez-vous, dame Jacinthe. Nous parlions ici d'une chose fort intéressante, et dont il est à propos que vous soyez instruite.

JACINTHE.

Avant tout, seigneur Macaroni, il est de la plus haute importance que vous sachiez....

FATALOS.

Permettez, dame Jacinthe....

JACINTHE.

Je ne permets rien.

ANNA.

Cependant, ma mère...

JACINTHE.

Taisez-vous.

MACARONI.

Vous ne savez pas...

JACINTHE.

Je sais tout.

FATALOS, *à part.*

Comme elle est aimable, ma belle-mère!

JACINTHE, *à Anna.*

Retournez auprès de la signora Phrosine; offrez-lui vos services, et ne la quittez pas une minute.

ANNA.

Cela suffit, ma mère.

SCENE V.

FIDÉLIO, JACINTHE, ANNA, MACARONI, FATALOS.

(Fidélio, vêtu en paysan, paraît à travers un bosquet de citronniers planté sur le devant, à gauche. Il n'est pas vu des personnages qui sont en scène.)

FIDÉLIO, *à part.*

On a nommé Anna !...

JACINTHE.

Non... Venez... Allons... Plus vîte donc.

ANNA.

Me voilà, ma mère.

FIDÉLIO, *regardant à travers les branches.*

Comme elle est embellie !...

JACINTHE, *à part.*

Je tiens la clef de l'appartement de Phrosine; ainsi je puis bien la laisser seule un moment. (*haut.*) Au lieu d'aller trouver la Signora, rassemblez tout ce que vous pourrez trouver de villageois et de villageoises ; dites-leur de se rendre ici pour la cérémonie ; vous les aiderez à cueillir des fleurs, dont on formera des guirlandes, des chiffres et des lettres.

FIDÉLIO, *à part.*

Excellente occasion pour me faire reconnaître !

JACINTHE, *à Anna.*

Eh bien ! allez donc... Vous m'avez entendue ?

ANNA.

Oui, ma mère; mais je ne comprends pas quelles lettres vous voulez que l'on fasse.

FATALOS.

Moi, je le devine. Permettez, dame Jacinthe, que je me charge de ce soin. J'ose prédire que vos intentions seront remplies.

JACINTHE.

A la bonne heure.

FIDÉLIO, *à part.*

Quel contre-temps!.... Jamais officieux ne fut plus maladroit.

Allez, idiote; rentrez au palais, vous n'êtes bonne à rien.

FIDÉLIO, *à part.*

J'espère bien prouver quelque jour le contraire.

MACARONI.

Ne la grondez pas. Dans un jour comme celui-ci....

JACINTHE.

Majordome, je fais des observations, et n'en reçois de personne. (*à Anna et à Fatalos.*) Laissez-nous.

FATALOS, *avant de sortir.*

Pardonnez, aimable Anna.

ANNA.

Je vous déteste! C'est vous qui êtes cause...

JACINTHE, *se retourne, et dit d'une voix sévère.*

Eh bien! encore ici?

(Ils sortent en se faisant des mines.)

FIDÉLIO, *à part.*

Suivons-les, à tout hasard. Je pourrai peut-être, en me glissant parmi ces villageois, approcher de Phrosine, et la préparer à revoir son amant.

(Il s'éloigne.)

SCENE VI.

MACARONI, JACINTHE.

MACARONI.

Il me tardait de vous voir en particulier, dame Jacinthe, pour vous dire que dtrès-écidément Fatalos refuse de se marier aujourd'hui : il m'a parlé de pressentimens, de pronostics...

JACINTHE.

Fatalos est un sot, et vous aussi.

MACARONI.

Ce n'est point là la question, Il s'agit de savoir si nous pouvons le contraindre...

JACINTHE.

Quel homme êtes-vous donc, si vous n'avez pas assez d'autorité sur un neveu, votre unique héritier, pour l'obliger de conclure, à l'instant même, un mariage fondé sur les convenances, et qui nous est avantageux sous tous les rapports? Faut-il vous rappeler que le seigneur Aymar, forcé de céder aux prières et aux larmes de sa pupille, en faisant élever un cénotaphe aux mânes de son bien-aimé Mélidore, a regardé comme un trait de génie, l'idée qui m'est venue de faire doter une jeune fille par Phrosine, et de célébrer son mariage le jour même de l'inauguration de ce monument, afin de distraire la signora d'une affliction légitime sans doute, mais qui contrarie l'amour et les projets de notre maître?

MACARONI.

S'il vous plaisait....

JACINTHE.

Il ne me plaît point.

MACARONI.

D'avoir l'indulgence....

JACINTHE.

Du tout.

MACARONI.

La patience....

JACINTHE.

Encore moins.

MACARONI.

La bonté....

JACINTHE.

Je ne connais pas cela.

MACARONI.

D'entendre.....

JACINTHE.

Des sottises?

MACARONI.

Vous n'avez qu'à parler.

JACINTHE.

A la bonne heure.

MACARONI, *riant.*

Ha! ha! ha! la plaisante femme!...

JACINTHE.

Oui, oui, riez, railleur impertinent! vos facéties ne me feront point changer d'opinion. Je vous répéterai jusqu'à satiété que vous êtes indigne de ma bienveillance. Eh quoi! le seigneur Aymar me permet de désigner moi-même la jeune personne à laquelle il lui plaît d'accorder une dot de cinq cents écus, et naturellement

mon choix tombe sur ma fille. Par une suite toute simple de l'accord qui doit exister entre un majordome et une caméristе, en raison des petits services qu'ils peuvent se rendre, je vous demande votre neveu pour Anna ; et c'est lorsque tout est arrêté, convenu, c'est le jour même fixé pour cette union, à laquelle le gouverneur attache une si grande importance, que vous prétendez rompre un engagement sacré ; et cela sur le prétexte le plus frivole.... Par sainte Agnès ! il ne sera pas dit que je manquerai de parole à mon maître, et surtout que je laisserai sottement échapper une si riche dot !... Je fais une réflexion : vous êtes encore vert.....

MACARONI.

Un peu.

JACINTHE.

Moi je commence à mûrir....

MACARONI.

Beaucoup.

JACINTHE.

Mais, vous aimez les espèces ?

MACARONI.

Passionnément.

JACINTHE.

Le mariage ne vous effraie.....

MACARONI.

Pas du tout. (*à part.*) Je la vois venir ; elle va m'offrir sa fille et la dot : j'accepterai l'une et l'autre. (*haut.*) Eh bien ?

JACINTHE.

Eh bien ! si votre neveu persiste dans ses refus, je vous épouse.

MACARONI, *à part.*

Miséricorde !

JACINTHE.

Non point pour avoir un mari, mais bien les cinq cents écus.

MACARONI.

Permettez, dame Jacinthe. Si j'ai bien entendu, c'est une jeune fille que Monseigneur prétend doter ; et vous n'êtes pas précisément....

JACINTHE.

Je compte sur vous pour me rajeunir.

MACARONI.

Je n'ai pas le don des miracles.

JACINTHE.

Tout doux, Macaroni!... Je vous trouve d'une bonne pâte....

MACARONI.

Pour faire un mari, n'est-ce pas? Du tout. Gagne la dot qui voudra; mais ce ne sera pas moi.

JACINTHE.

Insolent Majordome!... tu me paieras cet outrage. (*On voit Aymar qui traverse le port, et entre dans le jardin.*) Le gouverneur vient de ce côté : songez à ne me contrarier en aucun point. Dites à votre neveu de se prêter à tout, comme si le mariage devait se conclure. Le but du seigneur Aymar étant de distraire sa pupille, il faut avant tout le satisfaire : nous verrons après...... Le voici... laissez-nous.

(Macaroni sort par la gauche.)

SCENE VII.

JACINTHE, AYMAR.

AYMAR.

J'arrive du port; mes ordres sont donnés. Les différens corps de la garnison et de la marine sont sous les armes, et vont se rendre ici. Phrosine sera touchée, je l'espère, de la pompe imposante de cette cérémonie; jamais, je le crois, on n'aura rendu de plus grands honneurs à un rival.

JACINTHE.

En conscience, Seigneur, vous lui devez bien ce petit dédommagement, puisque c'est vous qui avez causé sa mort.

AYMAR.

Plût au ciel que j'en eusse la certitude!

JACINTHE.

Il ne vous est guère permis d'en douter.

AYMAR.

En effet, l'intrépide corsaire que j'avais chargé de l'attendre au détroit de Gibraltar, pour l'attaquer à son retour des Indes, paraît avoir ponctuellement exécuté mes ordres. Le bâtiment qui montait Mélidore, séparé du reste de l'escadre par un coup de vent, et déjà fortement avarié, fut assailli par trois vaisseaux algériens à la hauteur de Ceuta. Malgré la vigoureuse résistance de l'équipage, animé par l'exemple de son chef, les Siciliens furent

tués, ou pris, et le bâtiment coulé à fond. Le corsaire m'assure, et j'ai tout lieu de croire que Mélidore a péri dans ce combat meurtrier, puisqu'il ne s'est point trouvé parmi les captifs. Mais, tu le sais, Jacinthe, plus on attache d'importance à la réussite d'un projet, et plus on craint de le voir échouer.

JACINTHE.

Toutes les probabilités se réunissent en votre faveur. Vous avez donc pu, sans crainte d'être jamais démenti, répandre le bruit de la mort de votre rival, et le laisser arriver jusqu'à Phrosine.

AYMAR.

Qu'en est-il résulté d'avantageux pour mon amour?... Depuis près de trois mois que cette nouvelle lui est parvenue, ai-je fait quelque progrès sur son cœur?

JACINTHE.

Au contraire; mais vous ne deviez pas vous y attendre. Laissez-la se livrer à tous ses regrets; plus ils sont vifs, et plutôt ils s'appaiseront. Pour affaiblir sa douleur, bien loin de la contraindre, offrez-lui tous les moyens de l'épancher.

AYMAR.

C'est aussi d'après ce principe et tes conseils, que j'ai fait placer, dans l'endroit qu'elle même a désigné, ce cénotaphe, parfaitement conforme au dessin qu'elle en a donné. Seulement, je me suis dispensé de le faire construire en marbre. L'espoir d'être enfin aimé de Phrosine, illusion fatale que je nourris depuis huit ans, et que ses rigueurs n'ont pu détruire; cet espoir, dis-je, me persuade qu'un jour, qui n'est pas éloigné peut-être, je surmonterai ses dédains: alors je remplacerai par un temple magnifique, dédié à l'amour et au bonheur, ce fragile monument qui blesse à la fois mon cœur et mes yeux.

JACINTHE.

N'en doutez pas, Seigneur; le temps, à qui rien ne résiste, changera votre situation, et réalisera vos espérances; mais ne précipitez rien, ne vous offrez que rarement d'abord aux regards de votre pupille.

AYMAR.

Et comment pourrais-je les chercher, quand je n'y vois jamais que l'expression de la haine?

JACINTHE.

La haine n'est pas si loin de l'amour qu'on le pense communément. Convenez-en d'ailleurs, vous avez bien mérité celle de Phrosine. Quel que soit le sentiment qui vous a fait agir, vous ne l'avez pas moins privée d'un amant qu'elle adorait et qui devait être son époux. Je ne puis que reproduire ici des réflexions que je

vous ai déjà communiquées. Dépouillez-vous un instant de tout intérêt personnel et prononcez vous-même. De l'aveu de leurs familles, dont ils étaient les seuls héritiers, Mélidore et Phrosine allaient être unis, lorsque la mort d'une mère tendrement chérie, en privant Phrosine de l'unique appui qui lui restait, la laisse à seize ans brillante d'attraits et maîtresse d'une fortune immense. Subjugué par ses charmes, le premier usage que vous faites de l'autorité que vous donnent sur elle les droits d'un tuteur, est d'empêcher cet hymen...

AYMAR.

Est-il probable que Phrosine, si jeune et sans expérience, ait pu soupçonner que l'ordre du Vice-Roi, arrivé la veille du mariage, et qui prescrivait à Mélidore de mettre à la voile sur-le-champ, ait été secrètement sollicité par moi ?

JACINTHE.

Je veux croire qu'elle n'en ait jamais eu la pensée ; mais vous pouviez, comme Gouverneur de la ville, retarder le départ de quelques heures, comme tuteur, avancer le mariage d'un jour, et ils étaient heureux ; vous vous y êtes refusé sous des prétextes vagues. Phrosine a donc pu, sans injustice, en conserver du ressentiment, et vous regarder comme le seul obstacle qui s'est opposé à son bonheur.

AYMAR.

J'aurais fait plus encore pour rompre cette union ; mais si quelque chose a pu dédommager mon rival de la perte d'un bien si précieux, ce sont les distinctions flatteuses que j'ai demandées et obtenues pour lui. L'ordre qui l'éloignait de son amante pour tenter une expédition longue et périlleuse, était conçu dans les termes les plus honorables ; il était accompagné de sa nomination au grade de chef d'escadre, faveur inouie !

JACINTHE.

Il n'en est point qui dédommage de celles de l'amour. Le rang de Vice-Roi vous séduirait-il, Seigneur, si vous ne pouviez l'accepter qu'en vous séparant de Phrosine ?

AYMAR.

Non, sans doute. Ah ! plutôt avec elle l'obscurité la plus profonde, la privation de tous les honneurs, de tous les biens. Phrosine seule suffirait à mes vœux.

JACINTHE.

Pardonnez à mon dévouement, Seigneur, et au zèle sincère qui m'anime. J'ai osé vous retracer vos torts envers cette aimable personne, afin de vous faire supporter plus patiemment une résistance que le temps seul peut vaincre. Vous en abrégerez la durée, en prévenant ses désirs et surtout en flattant ses regrets.

AYMAR.

Dirige-moi, Jacinthe, c'est à toi de m'indiquer...

JACINTHE.

Elle est sensible et compâtissante, laissez-la maîtresse absolue d'exercer sa bienfaisance, dont je serai volontiers l'organe. Aujourd'hui c'est pour elle un besoin de se rapprocher des malheureux; mais lorsque, par ses bienfaits, ils auront cessé de l'être, l'aspect de leur bonheur changera peu à peu les dispositions de son âme. Sans doute elle vous demandera la permission de venir souvent arroser ce tombeau de ses larmes; peut-être elle y fera graver son nom.... Consentez à tout sans témoigner ni humeur ni jalousie. Un rival qui n'est plus, cesse bientôt d'être dangereux. Que par vos soins cette triste enceinte soit parée des fleurs les plus rares et les plus fraîches; que chaque jour, en arrivant, Phrosine y remarque une disposition nouvelle : entre le laurier, l'immortelle, placez adroitement la rose et la pensée; je serai là, toujours près d'elle; quelques mots, échappés à propos, doubleront le prix de ces attentions touchantes; on vous saura gré de votre retenue; au milieu de ces souvenirs affligeans, la reconnaissance présentera l'image d'un consolateur délicat et discret; sans le vouloir son cœur s'ouvrira doucement à la tendresse; elle sentira l'inutilité de ses regrets, et désirera bientôt de vivre pour un autre. Or, comme elle ne verra dans le monde que vous, le Majordome, ma nièce et moi, il est impossible que vous n'obteniez pas enfin la récompense de votre amour.

AYMAR.

Ah! puissé-je arriver un jour à ce but tant désiré.

(Toute la ligne des vaisseaux hisse le pavillon noir et recommence une salve. On entend dans l'éloignement le son des tambours drapés et une marche funèbre.)

Le cortége s'avance; va retrouver Phrosine; ne la quitte pas un instant, et veille surtout à ce que personne ne s'approche d'elle et ne lui parle. Je vais parcourir les jardins, pour empêcher qu'aucun étranger ne s'y introduise.

JACINTHE.

Croyez, Seigneur, que mon zèle ne se démentira point. (*Elle s'éloigne par la gauche.*)

SCENE VIII.

Soldats, Matelots, Mousses.

(On voit défiler sur le port, et entrer ensuite par la droite dans le jardin, des détachemens des différens corps de la garnison, des troupes de la marine, des matelots, des mousses. Les soldats ont l'arme renversée ; les tambours sont voilés ; les drapeaux ont un crêpe Tout le monde porte des branches de cyprès Les troupes exécutent quelques évolutions et se rangent ensuite de manière à garnir entièrement les trois faces du théâtre. Pendant toute la marche, on entend l'artillerie du port.)

SCENE IX.

FIDÉLIO, FATALOS, MACARONI, AYMAR, Troupes, Matelots, Paysans et Paysannes.

(De jeunes Villageois, parmi lesquels se trouve Fidélio, arrivent en ordre ; ils sont conduits par Fatalos. Aymar et Macaroni entrent par la droite et désignent les places. Tout le monde regarde vers la gauche.)

AYMAR, *à part.*

La voici !.. quelle profonde tristesse !.. comme sa démarche lente et pénible peint bien l'état de son cœur !.. Qu'il fut heureux ce Mélidore !.. en voyant quels regrets il inspire, je sens s'accroître encore ma jalousie... Oui, rival d'autant plus odieux que tu es plus aimé, ma haine te suivra jusque dans le tombeau.

SCÈNE X.

Les Mêmes, ANNA, JACINTHE, PHROSINE.

(Phrosine, vêtue de blanc, mais couverte d'un long voile noir, entre par la gauche ; elle s'appuie sur Jacinthe ; sa démarche est lente, incertaine ; elle chancelle à chaque pas. Jacinthe fait signe à Aymar de s'éloigner, et il se tient à l'écart. Tout le monde a les yeux sur Phrosine, et semble s'intéresser à sa douleur. Quand elle est arrivée près du tombeau, Jacinthe s'arrête.)

JACINTHE.

C'est ici.

PHROSINE, *lève son voile et regarde le tombeau.*

Oui, le voilà, tel que je l'ai demandé. Jacinthe, tu remercieras

mon tuteur. Il m'a fait bien du mal, mais je lui pardonne tout en faveur de ce bienfait. (*Elle lit l'inscription.*) A MÉLIDORE... Jacinthe, il y aura là : PHROSINE. C'est toi que je charge de ce soin... entends-tu, ma bonne ? .. entends-tu. Je veux que l'on mette là Phrosine. Sans doute, comme je l'ai désiré, on a réservé dans l'intérieur une place...

JACINTHE.

De grâce, Signora, ne vous livrez point à ces douloureuses pensées.

PHROSINE.

Douloureuses, dis-tu ? .. Au contraire, ce sont celles-là qui me donnent la force de supporter ma douleur. Depuis l'instant fatal où, par une horrible perfidie, je fus séparée pour jamais de l'unique ami de mon cœur, je m'étais toujours flattée secrètement qu'un jour nous serions réunis dans la tombe ; mais le sort, qui se plaît à m'accabler de ses coups les plus cruels, m'enlève jusqu'à la triste consolation de déposer moi-même, dans sa dernière demeure, la dépouille mortelle de mon cher Mélidore, et de prodiguer à sa cendre les honneurs qui lui sont dus. Ah ! ne m'ôtez pas du moins le seul espoir qui puisse adoucir une existence que les regrets auront bientôt abrégée. Dans peu, lorsque j'habiterai ce froid monument, son âme viendra retrouver la mienne. Jacinthe ! conçois-tu mon bonheur ? Du moins, il ne sera plus au pouvoir des hommes de nous séparer.

JACINTHE.

(Elle a appelé Fatalos et lui a dit tout bas de disposer les fleurs que portent les jeunes filles.)

Regardez, Signora !

PHROSINE.

(Elle se tourne vers la gauche, et voit, arrangés symétriquement sur quatre lignes, ces mots formés avec des lettres en roses : *A Mélidore et Phrosine.* Les deux lignes supérieures sont présentées par les Villageoises, et les deux autres par les mousses à genoux. Ce tableau doit être le résultat d'un mouvement spontané.)

Merci, bonne Jacinthe. (*Elle l'embrasse avec vivacité.*) Tu es la seule qui m'entende ici. (*Elle regarde le tombeau et conçoit la pensée d'y attacher ces lettres.*) (*Aux villageois.*) Approchez.

FIDÉLIO, *à part.*

Il semble qu'elle m'ait deviné. Enfin elle va savoir....

(Comme il porte la lettre A, il s'avance le premier avec beaucoup d'empressement ; mais un signe d'Aymar à Jacinthe indique à celle-ci qu'il ne veut pas que personne s'approche de Phrosine.)

JACINTHE, *allant au devant des villageois.*

Donnez. C'est moi...

FIDÉLIO, *à part.*

Impossible de la prévenir!.. Tâchons au moins, par quelques signes, de lui faire comprendre...

(Fidélio cherche, sans trop d'affectation, à se faire remarquer de Phrosine, mais il ne peut y parvenir. Il se désespère.)

(Jacinthe reçoit, l'une après l'autre, les lettres, et les remet à mesure à Phrosine qui les attache sur le cénotaphe. Elle paraît plus calme; un éclair de bonheur semble luire à son âme.)

AYMAR, *dans le milieu du théâtre.*

Peuple de Messine...

PHROSINE, *avec effroi.*

Jacinthe!... cette voix me fait mal... (*Elle met la main sur son cœur.*) Ah! mon cœur m'avertit que ce n'est pas elle qui devrait prononcer l'éloge de Mélidore.

AYMAR.

Soldats!.. et vous compagnons de Mélidore, qui fûtes si souvent témoins de sa valeur, j'ai dû vous réunir dans cette enceinte pour joindre vos regrets aux nôtres, et rendre de justes honneurs à la mémoire d'un héros, qui, jeune encore, avait réalisé les plus brillantes espérances, et, par d'étonnants exploits, s'était couvert d'une gloire immortelle.

PHROSINE.

(Elle a écouté avec beaucoup d'attention. Sa figure s'épanouit insensiblement; elle sourit, s'anime à chaque expression flatteuse, et y applaudit.)

Et voilà ce qui justifie mon amour et mes regrets.

AYMAR.

O vous! qui êtes présens à cette touchante cérémonie, consacrez par vos larmes, l'inauguration de ce monument funèbre. Prosternez-vous devant le tombeau de Mélidore.

PHROSINE.

Oui, prosternez-vous devant le tombeau de Mélidore. (*Tout le monde se prosterne; Phrosine seule reste encore debout.*) O mon ami! que n'es-tu témoin de notre douleur et de nos regrets!..

SCENE XI.

Les Mêmes, MELIDORE, *renfermé dans le cénotaphe.*

(Mélidore soulève doucement la partie supérieure du cénotaphe, et se montre à Phrosine.)

(Phrosine pousse un cri perçant et tombe à la renverse.)

JACINTHE, *la relève.*

Juste ciel! (*On s'empresse autour d'elle.*)

AYMAR, *transporté de fureur.*

Rival détesté !.. Quoi ! même après ta mort, tu me ravirais Phrosine ! ... C'est trop de ménagement. Soldats, renversez ce tombeau que ma faiblesse a élevé.

(Phrosine, frappée par ces mots terribles, revient à elle, se relève, s'élance devant le cénotaphe, le couvre de son corps, et dit avec énergie.)

PHROSINE.

Soldats ! respectez ce monument; il renferme ce que j'ai de plus cher au monde.

AYMAR.

Quoi ! Phrosine !... vous osez...

PHROSINE.

Farouche Aymar ! ôte-toi de ma vue !.. tu me fais horreur !

AYMAR.

Obéissez, Soldats.

PHROSINE.

Entends-tu, Jacinthe ?.. Ne t'ai-je pas dit à l'instant que cette voix était celle de l'assassin de Mélidore ?

JACINTHE, *arrêtant Aymar qui montre une agitation extrême.*

Respectez son égarement. Laissez-lui le temps de se calmer. Voulez-vous lui faire perdre entièrement la raison ?..

PHROSINE.

Éloignez-vous... tous... tous... laissez-moi seule... ou ce fer me délivrera pour jamais de votre tyrannie.

(Elle prend le poignard de son tuteur, et le dirige sur sa poitrine.)

JACINTHE.

Cédons à sa prière... Ah ! son état est affreux... (*Tout le monde se retire au fond.*)

PHROSINE.

Là, bien.

(Elle revient en scène, et cherche à rassembler ses idées.)

Serait-ce une illusion ?.. Sans doute. Cependant mes yeux... oh ! ils m'ont trompée !.. il est trop vrai que je l'ai perdu pour toujours. Mon dieu ! toi pour qui tout est possible, un instant, un seul instant, fais-moi voir encore l'image chérie d'un mortel adoré !.. Si la grâce que j'implore est un prodige d'amour, n'est-elle pas bien due à ma constance et à ma fidélité ?..

(Elle tombe à genoux et élève ses mains jointes vers le ciel. Ses regards éloquens expriment ce qui se passe en son âme, et sollicitent l'accomplissement des vœux qu'elle vient de former. Après une invocation touchante, ses yeux se portent sur le cénotaphe, dont Mélidore soulève encore le dessus. Elle le voit bien distinctement ; elle est près de s'écrier ; mais contenue par les nombreux témoins qui sont derriere, elle se rapproche doucement sans se lever, et regarde Mélidore avec ravissement. Sa contrainte ajoute encore à l'expression de sa pantomime ; elle l'écoute immobile et comme en extase.)

MÉLIDORE, *à voix basse.*

Sois sans frayeur et modère ta joie, Phrosine !.. ce n'est point une illusion. Tu revois Mélidore, dont l'amour a couronné la téméraire audace. Demande à visiter aujourd'hui le vertueux Oreb, qui habite le Rocher des Naufrages. C'est là que nous nous reverrons. Adieu. (*Le tombeau se referme.*)

(Phrosine après avoir rassemblé ses esprits, laisse enfin échapper un soupir de contentement. Toute l'expression de sa figure a changé. Elle se tourne vers le fond et appelle. Fidélio se détache des Villageois, et accourt à la droite de Phrosine, espérant lui parler; mais Jacinthe qui accourt également, l'en empêche et se place de l'autre côté. Tout le monde se rapproche doucement en témoignant de l'inquiétude et de l'intérêt.)

PHROSINE.

Je vous ai effrayés, n'est-ce pas ?.. Pardonnez-moi, ce n'était pas mon intention ; j'ai cédé à un mouvement involontaire... Ma douleur était si vive, si profonde... Mais voilà qui est fini, je ne vous affligerai plus, je n'aurai plus de chagrin, oh ! non, jamais, du moins je l'espère.

(Jacinthe et Aymar se regardent et paraissent se dire qu'elle a perdu l'esprit. Tout le monde semble partager cette opinion et la voit encore avec plus d'intérêt.) *A Aymar qu'elle amène au-devant de la scène.*

Aymar, vous n'êtes plus fâché? Il faut que vous me promettiez, sur l'honneur, et devant tous nos amis, de ne jamais porter une main sacrilège sur ce tombeau ; songez qu'il est le dernier asile de l'amour. Vous le jurez ?

AYMAR.

Oui.

PHROSINE.

Sur l'honneur ?

AYMAR.

Sur l'honneur.

PHROSINE, *à tous ceux qui l'entourent.*

Vous l'entendez?.. Je remets mon ami sous votre sauve-garde. (*à Anna.*) Toi, rassemble tes compagnes; réjouissez-vous; livrez-vous à tous les plaisirs de vôtre âge; je prendrai part à vos jeux... Je veux rire, chantér, danser avec vous. Je n'ai plus rien à désirer à présent... Otons ce voile...

(Elle arrache son voile et le remplace par une rose qu'elle met dans ses cheveux.)

Vous... (*aux soldats*) jettez ces branches de cyprès... Remplacez-les par le myrthe et l'olivier... Que tout le monde ici s'abandonne à la joie... Phrosine est heureuse et ne veut plus voir autour d'elle que les couleurs de l'amour et le tableau du bonheur. (*Très-haut.*) Adieu, Mélidore; je te laisse pour un moment... Nous nous reverrons bientôt... (*A Aymar qu'elle prend par la main.*) Aymar, venez avec moi... Je ne veux pas que vous me quittiez.

(Elle sort en entraînant Aymar. Tout le monde la suit en déplorant sa folie.)

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

(Le Théâtre représente un site âpre et montueux. On ne voit partout que des rochers couverts de plantes marines. A travers une immense arcade naturelle, et qui traverse à-peu-près tout le théâtre au cinquième plan, on découvre un chemin qui se découpe sur l'horizon et qui descend par des degrés taillés dans le roc, vers la mer supposée à droite. Le sentier, pratiqué au-dessus de l'arcade, se prolonge à travers les aspérités, et vient aboutir à l'enceinte où est la grotte du solitaire. Cette enceinte, de même que tous les chemins que l'on vient d'indiquer, est bordée de haies fleuries et de barrières rustiques. La grotte est à gauche, au deuxième plan, en face du public. Elle est abritée par un toit de joncs.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉLIDORE, *seul; il est vêtu comme au premier acte.*

(Au lever du rideau, il est sur l'arcade et regarde vers la droite.)

Mes yeux, fixés sur la vaste mer, y cherchent en vain l'objet de mes désirs. Phrosine ne vient point. Aucun mouvement dans le port ne m'annonce que son tuteur ait consenti à la visite qu'elle doit faire au sage Oreb. Peut-être n'est-il pas tems encore... Modérons cette impatience, et laissons à Fidélio, que j'ai placé sur le rivage, le soin de m'avertir.

(Il descend dans l'enceinte.)

Je t'ai donc revue, ô toi! la bien aimée de mon cœur!.. J'ai pu contempler un instant ces traits chéris, que sept années d'absence et de malheurs n'ont point effacés de mon souvenir... Mais à quels dangers nous a exposés cette démarche hardie!.. J'en frémis encore, et pour toi surtout, ma Phrosine!.. Cette imprudence a failli te devenir funeste. J'espérais qu'à la faveur de son déguisement, Fidélio pourrait arriver jusqu'à toi et te prévenir du moyen étrange que la tyrannique surveillance d'Aymar m'a forcé de choisir pour te montrer ton amant. J'imaginais qu'il te serait permis de visiter seule ce monument, et je m'étais fait d'avance un tableau ravissant de ta surprise et de ton ivresse en retrouvant dans un tombeau, mais vivant et toujours fidèle, l'époux que tu venais y pleurer. La jalousie d'Aymar a détruit toutes mes précautions, dérangé tous mes plans; cependant le ciel n'a pas voulu que tant d'amour restât sans récompense... Je t'ai revue..., j'

entendu ta voix plaintive et touchante. Témoin invisible de tes regrets et de tes larmes, j'ai savouré le bonheur inexprimable d'être aimé comme je t'aime. Mais, hélas ! il a passé comme un éclair, cet instant délicieux, après lequel j'ai vainement soupiré depuis huit jours... Quand et comment nous reverrons-nous ?... Jamais, peut-être ! O mon dieu ! exauce ma fervente prière ; c'est la même que t'a adressée Phrosine. Si l'amour véritable a droit à tes bienfaits ; si jamais tu as opéré des miracles en faveur de deux cœurs bien aimants, tu dois un prodige à nos malheurs et à notre fidélité.

SCÈNE II.

MÉLIDORE, FIDÉLIO.

(On voit Fidélio gravir les degrés du fond et traverser l'arcade en courant.)

FIDÉLIO, *a repris le costume leste d'un jeune marin.*

Seigneur Mélidore !. . . Seigneur Mélidore !

MÉLIDORE.

Imprudent !. . plus bas. . . songe donc que je dois redouter même les échos.

FIDÉLIO.

Pardonnez à mon zèle.

MÉLIDORE.

Que viens-tu m'apprendre ?. .

FIDÉLIO.

Une bonne nouvelle ! . . . Je viens de voir plusieurs barques aborder notre île.

MÉLIDORE.

Mais Phrosine...

FIDÉLIO.

Ne tardera point à arriver. Elle a obtenu de son disgracieux tuteur la permission de faire un pélerinage à ce rocher fameux, habité naguères par le vénérable Oreb, le plus sage, le plus savant des grecs modernes, et aujourd'hui par deux amans bien impétueux, bien imprudens, et prêts à tout entreprendre pour revoir leurs belles. Caché derrière la pointe d'un roc, j'ai bien remarqué la figure de tous ceux qui ont débarqué, et distinctement entendu leurs discours. Nous allons recevoir la visite du major-dome, de Fatalos, et de ma gentille Anna.

MÉLIDORE.

Quelle contrariété!..

FIDÉLIO.

Je me suis bien douté que vous ne les recevriez pas avec plaisir. Cependant nous ne pouvons plus faire usage du moyen qui nous a servi pendant la maladie d'Oreb et depuis sa mort. Comment supposer qu'il ne peut voir personne, lorsque vous n'avez imaginé de lui succéder que dans l'espoir de parler librement à Phrosine?

MÉLIDORE.

Mon impatience me trahira. Puis-je espérer d'ailleurs de tromper les regards de cette foule avide et curieuse qui cent fois a consulté le véritable Oreb?

FIDÉLIO.

Mais Aymar, qui sans doute accompagnera sa pupille...

MÉLIDORE.

Pour lui, supérieur aux préjugés du vulgaire, je l'ai vu rire souvent des prédictions d'Oreb et de la crédulité du peuple de Messine, qui les regardait comme infaillibles; j'oserais affirmer qu'il n'a jamais vu ce vieillard. Il me sera donc facile de l'abuser. Le costume, le maintien et quelques maximes qui étaient familières à ce philosophe, confirmeront son erreur. Mais ces importuns...

FIDÉLIO.

Vraiment! j'imagine un moyen de vous en débarrasser. Parmi le mobilier qui nous est échu en qualité d'héritiers de ce prétendu sage, j'ai remarqué des vêtemens d'esclave, sous lesquels personne ne s'avisera de soupçonner le compagnon alerte et fidèle du brave Mélidore, travesti lui-même en philosophe austère et presque caduc. J'ai à deviner certaine énigme que l'on dit fort difficile, le cœur de ma petite Anna. Elle était bien jeune, bien innocente, lorsque nous sommes partis : mais parvenues à un certain âge, les femmes font des progrès si rapides qu'il est presque impossible de les atteindre.

FATALOS, *au fond, sans être vu.*

Demeurez avec dame Jacinthe pour lui tenir compagnie, mon oncle.

FIDÉLIO.

Les voici!.. Vite, à notre toilette.

MÉLIDORE.

Ferme la porte de l'enclos, afin que nous soyons libres de

ne paraître que quand bon nous semblera. (*Il entre dans la grotte.*)

FIDÉLIO *ferme la porte à laquelle aboutit le sentier de l'arcade.*

Utile précaution.

FATALOS.

Donnez-moi la main, Signorina ?

FIDÉLIO.

Rival malencontreux ! .. je vais te donner à penser. (*Il entre dans la grotte.*)

SCENE III.

ANNA, FATALOS.

FATALOS, *paraît dans le fond, il gravit le roc et aide Anna à monter.*

Appuyez-vous sur moi.

ANNA.

C'est désagréable.

FATALOS.

J'en conviens.

ANNA.

De gravir ainsi.

FATALOS.

Mais quand on est guidé par un futur époux. . .

ANNA.

J'en suis excédée !

FATALOS.

De fatigue ? Je le crois.

ANNA.

Que ce chemin est difficile !

FATALOS.

Comme celui du bonheur. On n'y arrive jamais qu'en marchant sur les épines.

ANNA.

J'y suis.

FATALOS.

Pas encore, mais cela viendra quand vous serez ma femme. Allons, du courage.

ANNA.

Il en faut beaucoup.

FATALOS.

Alors vous ne trouverez plus que des roses.

ANNA.

J'ai beau regarder, je n'en vois pas.

FATALOS.

Patience!

ANNA.

Je commence à la perdre.

FATALOS.

Tant pis, il en faut en ménage.

ANNA.

Toutes les femmes le disent.

FATALOS.

C'est sûr.

ANNA.

En ce cas je m'arrête.

FATALOS.

Nous sommes trop avancés pour reculer; cependant si vous voulez vous reposer un moment, pendant que je ferai ma consultation, vous en êtes la maîtresse.

ANNA.

J'y consens, car je ne suis venue que par complaisance. Je n'ai rien à demander au philosophe; que pourrait-il me dire?

FATALOS.

Rien de bon, peut-être. Mais on est toujours bien aise de savoir à quoi s'en tenir. Il vous parlera du passé.

ANNA, *à part.*

Je le regrette.

FATALOS.

Du présent.

ANNA, *à part.*

Il m'afflige.

FATALOS.

Et vous montrera dans l'avenir...

ANNA, *à part.*

Pas grand'chose.

FATALOS.

C'est-là que vous me verrez.

ANNA, *à part.*

Cela ne me plaira pas du tout. *(Haut.)* Je vous laisse, et vais

attendre ici le résultat de votre conférence. Aussi bien on assure que le solitaire ne reçoit jamais qu'une personne à la fois.

FATALOS, *sonne à la porte de l'enclos.*

Je vais donc voir ce grec si habile, si renommé par ses vastes connaissances.

ANNA.

Comment ferez-vous pour l'entendre s'il parle grec ?

FATALOS.

Ce n'est pas ce qui m'inquiète.... Je défie qu'il soit plus grec que moi ; j'ai la mémoire encore fraîche de tout ce que j'ai appris au collége. Eh bien ! il ne répond pas. . . est-ce que par hasard il serait mort ? On assurait à Messine, ces jours derniers, qu'il était bien malade. Allons, vous verrez qu'il sera mort exprès pour me contrarier. . . Ma foi ! cela ne serait pas impossible, et j'en serais peu surpris... Il ne doit nous arriver aujourd'hui que des choses fâcheuses.

ANNA.

Je m'en aperçois.

(Fatalos sonne encore ; Anna est assise sur la pointe du rocher.)

SCENE IV.

FIDÉLIO, FATALOS, ANNA.

FIDÉLIO, *dans la grotte.*

Qui est-là ?

FATALOS.

Moi, Innocent-Parfait-Bazile-Chrisostome-Policarpe Fatalos, habitant de Messine, neveu de mon oncle Macaroni, maître d'hôtel, autrement dit majordome du seigneur Aymar, et de plus, futur présent de la signorina Anna, fille de dame Jacinthe, cameriste de la signora Phrosine, pupille de monseigneur le gouverneur. (*à Anna.*) Voilà qui est assez clair, je pense... Je crois avoir suffisamment décliné mes nom, prénoms, surnom, domicile et qualités.

FIDÉLIO, *en esclave grec.*

Qui vous amène en ces lieux ?

FATALOS.

Le désir de consulter le vénérable Oreb.

FIDÉLIO.

Cela ne se peut pas.

FATALOS.

Pour quelle raison?

FIDÉLIO.

Parce qu'il doit recevoir tout à l'heure la visite du gouverneur et de sa pupille.

FATALOS.

Comment, il sait déjà cela?

FIDÉLIO.

Il sait tout.

FATALOS.

Qui donc a pu lui apprendre?..

FIDÉLIO.

Son démon familier.

FATALOS.

Je ne vois pas ce que la visite du gouverneur a de commun avec la mienne, et comment cela peut m'empêcher de le voir.

FIDÉLIO.

A peine relevé d'une maladie très-grave, sa santé ne lui permet pas de soutenir une longue conversation, et vous ne devez pas trouver étonnant qu'il réserve pour le seigneur Aymar le peu de facultés qui lui reste.

FATALOS.

En ce cas je reviendrai un autre jour. Partons, signorina.

ANNA.

Je ne demande pas mieux.

FIDÉLIO.

(*A part*) Diable! ce n'est pas là mon compte. (*haut*) Au défaut de mon respectable maître, seigneur Fatalos, je pourrais peut-être vous répondre d'une manière satisfaisante.

FATALOS.

Vous?

FIDÉLIO.

Disciple zélé du savant Oreb, j'ai puisé dans ses leçons sublimes tous les préceptes de la saine morale.... Thalès, Solon, Pittacus, Périandre, Bias, Chilon et Cléobule que la Grèce antique la honorés du beau nom de sages, n'ont pas eu une pensée brillante,

débité une maxime profonde ou obscure que je ne possède sur le bout du doigt.

FATALOS.

C'est différent. Que ne me disiez-vous cela d'abord? (*à part*) il me vient une bonne idée. Ce gaillard là est tout bonnement le valet du philosophe, et comme la sagesse ne fait pas fortune, il est certain qu'il n'est pas riche.... En lui graissant la patte, je lui ferai dire tout ce que je voudrai.

FIDÉLIO, *à part.*

De quel moyen m'aviser pour entretenir ma chère Anna sans ce témoin fâcheux?

FATALOS, *avec importance.*

Mon ami, d'après ce que tu viens de me dire, il est clair, et je devine que tu es l'esclave d'Oreb.

FIDÉLIO.

La sagesse et la philosophie ne connaissent point d'esclaves.

FATALOS.

Tu ne m'apprends rien de nouveau, ce n'est pas à un érudit de ma force que l'on en fait accroire. Il n'y a pas deux ans que je suis sorti du collége, où j'étais cité comme un aigle pour l'esprit, un volcan pour la chaleur, un puits pour la profondeur, et un torrent pour la rapidité; mais tu peux me servir et je ne serai point ingrat, en voilà la preuve.

(Il lui montre un ducat.)

FIDÉLIO.

Gardez votre or.

FATALOS.

Diable, tu refuses de l'or?... On voit bien que tu n'es pas un philosophe du grand monde.

FIDÉLIO.

J'ambitionne une plus douce récompense (*il regarde Anna.*)

FATALOS.

Je devine.

FIDÉLIO, *à part.*

Je ne crois pas.

FATALOS, *avec emphase.*

Le plaisir si doux que l'on goûte à faire des heureux.

FIDÉLIO, *à part.*

Ou à l'être.

FATALOS.

Il faut d'abord t'apprendre que je vais me marier.

FIDÉLIO.

Je sais cela. Votre future ne vous aime pas.

FATALOS.

C'est vrai.

FIDÉLIO.

Elle en aime un autre.

FATALOS.

C'est juste.

FIDÉLIO.

Vous craignez un malheur.

FATALOS.

Tout naturel.

FIDÉLIO.

Que vous voulez éviter.

FATALOS.

N'ai-je pas raison ?... C'est singulier comme il a deviné cela... J'ai cru remarquer à des signes certains que mon mariage ne serait pas heureux, s'il avait lieu aujourd'hui, en conséquence j'ai déclaré formellement qu'il ne se ferait pas.

FIDÉLIO.

Et votre future?...

FATALOS.

Ne demande pas mieux... J'étais sûr de son consentement. Mais il s'agit de détruire certaine impression de l'enfance, et de lui persuader, au moyen de quelque maxime, que nôtre union est arrêtée dans le ciel, que le bonheur de sa vie en dépend, et qu'enfin elle ne doit jamais revoir un rival que je redoute d'autant moins qu'il est mort.

FIDÉLIO.

C'est une affaire arrangée. Faites venir la jeune personne, et je lui dirai....

FATALOS.

Tout ce que tu voudras, pourvu que tu réussisses.

FIDÉLIO.

Je ne négligerai rien pour cela.

FATALOS.

Tu peux compter sur ma reconnaissance.

FIDÉLIO.

Je vous en dispense. (*A part*) je vais donc lui parler.

FATALOS, *à Anna qui pendant cette scène, s'est amusée à cueillir des fleurs.*

Approchez, Anna; le solitaire consent à vous entendre.

ANNA.

Je n'ai rien à lui dire. (*Elle descend.*)

FIDÉLIO.

Peut-être changerez-vous d'avis, quand vous l'aurez entendu. Les momens sont précieux.

FATALOS.

Vous avez raison. Anna, je vais herboriser aux environs, et vous laisse un moment seule avec ce sage....

ANNA.

Quoi!... c'est-là un sage?... Il est bien jeune.

FATALOS.

Soyez tranquille, il n'est pas plus dangereux que moi.

ANNA.

En ce cas, je n'ai rien à craindre.

FATALOS.

Je ne vais qu'à deux pas.... Je ne vous perdrai pas de vue.

FIDÉLIO, *bas à Fatalos.*

Au contraire; éloignez-vous un peu pour que je lui parle plus librement.

FATALOS.

Bon, bon, j'entends.

(Il s'éloigne par la droite, sans repasser sur l'arcade.)

SCENE V.

FIDÉLIO, ANNA.

FIDÉLIO, *à part.*

Enfin, nous voilà seuls! Profitons-en, pour connaître, s'il est possible, et sans me trahir, ses plus secrets sentimens. (*haut.*) Approchez, Anna.

ANNA, *à part.*

Comme sa voix est douce!

FIDÉLIO.

Vous allez donc épouser le seigneur Fatalos?

ANNA.

Ma mère le veut.

FIDÉLIO.

Et vous n'en êtes pas fâchée?

ANNA, *vivement.*

Au contraire.

FIDÉLIO.

Vous en êtes donc bien aise?

ANNA.

Pas du tout. Je suis bien jeune encore; mais j'ai entendu dire, et j'ai facilement retenu, que, pour être heureux en ménage, il faut au moins que l'on ne sente point de répugnance pour celui que l'on doit épouser.

FIDÉLIO.

Sans doute, vous êtes loin d'en avoir pour le seigneur Fatalos?

ANNA.

Au contraire.

FIDÉLIO.

J'entends; vous l'aimez...

ANNA, *très-vivement.*

Mais, au contraire... Mon Dieu!.. je m'explique donc bien mal, puisque vous avez tant de peine à comprendre ce que je sens si bien. C'est peut-être mal à moi de vous dire cela?...

FIDÉLIO.

Vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir.

ANNA.

Je suis bien aise aussi de trouver quelqu'un qui m'écoute.

FIDÉLIO.

Dites moi donc tout, Anna; ne me cachez rien. Je ne suis ici que pour savoir la vérité. Peut-être vous en aimez un autre?

ANNA.

Un autre!... Oh! non... Jamais je n'aimerai (*à part*) que lui.

FIDÉLIO, *à part.*

Elle m'a oublié. (*haut.*) Comment, depuis que vous existez, vous n'avez pas connu ce sentiment involontaire qui fait qu'on voit une personne de préférence à toute autre?

ANNA.

Pardonnez-moi.

FIDÉLIO.

Qu'on l'entend avec un plaisir...

ANNA.

Toujours nouveau.

FIDÉLIO.

Qu'on ne s'ennuie jamais....

ANNA.

Auprès d'elle.

FIDÉLIO.

Qu'un mot de sa part nous console....

ANNA.

Ou nous afflige.

FIDÉLIO.

Que l'on ne connait que par elle seule le plaisir....

ANNA.

Ou la peine. J'ai éprouvé tout cela.

FIDÉLIO.

Et pour qui?

ANNA.

Je croyais vous l'avoir dit; car, à chacune de vos questions, mon cœur a nommé Fidélio.

FIDÉLIO, *à part.*

Aimable candeur! (*haut.*) Ce Fidélio ne vous convenait pas.

ANNA.

C'est ce que dit ma mère; mais je puis vous assurer qu'elle se trompe. Fidélio n'était pas riche, il est vrai; mais, avec la protection du seigneur Mélidore, il pouvait devenir un jour officier, amasser de grands biens.

FIDÉLIO.

Alors il n'aurait plus pensé à vous; il aurait dédaigné cette petite Anna.

ANNA.

C'est bien mal à vous de parler ainsi de mon Fidélio. On voit que vous ne le connaissez pas. Je suis sûre que ses richesses auraient été à moi comme à lui.

FIDÉLIO.

Et si c'était vous que la fortune eût favorisée, avec qui voudriez-vous la partager?

ANNA.

Belle demande!... J'irais trouver Fidélio, et je lui dirais: Tiens.... tout cela est à toi; prends.... mais à condition qu'il me prendrait aussi.

FIDÉLIO.

Ce serait trop juste.

ANNA.

Hélas! vous avez renouvelé mes regrets.... je ne dois plus le revoir.

FIDÉLIO.

Peut-être.

ANNA.

On dit qu'il a péri.

FIDÉLIO.

Si c'était un faux bruit?...

ANNA.

J'en mourrais de joie.

FIDÉLIO.

Il ne faut donc pas vous dire....

ANNA.

Dites toujours. J'en reviendrai peut-être.

FIDÉLIO.

Eh bien! Fidélio est à Messine.

ANNA.

A Messine!...

FIDÉLIO.

Vous l'avez vu ce matin.

ANNA.

Ce matin!...

FIDÉLIO.

Il était auprès de vous.

ANNA.

Auprès de moi!...

FIDÉLIO.

Et vous ne l'avez pas reconnu...

ANNA.

Parlez, de grâce! dites-moi tout.... Où est-il? quand le verrai je encore?

SCENE VI.

FIDÉLIO, FATALOS, ANNA.

FATALOS, *rentrant par le côté.*

Eh! vite, vite, Signorina, éloignons-nous. Le seigneur Aymar

vient de débarquer avec sa pupille. Tous deux s'acheminent vers la retraite du Solitaire. Il n'est pas toujours aimable, le seigneur Aymar; peut-être trouverait-il mauvais que nous fussions venus troubler les graves méditations d'Oreb.

ANNA, *à part.*

Quel dommage!... j'allais tout savoir.

FATALOS, *bas à Fidélio.*

As-tu réussi?

FIDÉLIO.

Au-delà de toute espérance.

FATALOS, *lui serrant la main.*

Je te remercie.

FIDÉLIO *à part.*

Il n'y a pas de quoi. (*haut.*) Adieu, nous nous reverrons.

FATALOS.

Je l'espère.

ANNA.

Et moi, je le désire.

(Fidélio recommande le silence à Anna, par un geste auquel elle répond sans être vue de Fatalos.)

FATALOS *à Anna.*

Tenons-nous à l'écart jusqu'à ce que le gouverneur soit passé.

(Ils quittent le sentier de l'arcade et s'éloignent par la droite.)

SCENE VII.

FIDÉLIO, *à l'entrée de la grotte, à demi-voix.*

Seigneur Mélidore, Phrosine s'avance. Son tuteur l'accompagne. Craignez les regards d'un rival soupçonneux et vindicatif, et reposez-vous sur mon adresse du soin de l'éloigner.

(Pendant ce monologue, Phrosine et Aymar gravissent les rochers du fond, traversent l'arcade et viennent sonner à la porte de l'enceinte.)

SCENE VIII.

FIDÉLIO, MÉLIDORE, AYMAR, PHROSINE.

MÉLIDORE (*dans le costume d'un philosophe grec*) *à Fidélio.*

Ne te montre pas d'abord.

(Fidélio reste dans la grotte; Mélidore va au devant d'Aymar.)

AYMAR.

Respectable Oreb, j'aurais dû, sans doute, visiter plutôt votre demeure; mais des devoirs impérieux et toujours renaissans se sont constamment opposés à l'accomplissement d'un désir fondé sur la juste vénération du peuple de Messine.

MÉLIDORE.

Les préceptes de la sagesse étant immuables, je ne fais que répéter ce que d'autres ont dit avant moi.

AYMAR.

Du moins, vous l'apprenez à ceux qui l'ignorent.

MÉLIDORE.

Oui ; mais les passions le leur font bientôt oublier; leur voix est plus forte que la mienne.

AYMAR.

Je me flatte néanmoins qu'elle saura se faire entendre au cœur de ma pupille.

MÉLIDORE.

N'en doute pas.

AYMAR.

Ce cœur fut long-temps agité par d'affreuses tempêtes.

MÉLIDORE, *passant auprès de Phrosine, et lui prenant la main.*

J'y ramènerai le calme (*bas*) et le bonheur.

PHROSINE, *à part.*

C'est lui.

AYMAR.

Témoin assidu de tous vos entretiens....

PHROSINE, *à part.*

O ciel!

AYMAR.

Je puiserai dans vos sages leçons cet art de se vaincre soi-même, et cette modération, si nécessaires à celui que le hasard appelle à gouverner ses semblables.

PHROSINE, *à part.*

O malheureuse Phrosine !

MÉLIDORE.

(*A Phrosine.*) Soumets-toi de bonne grâce à ce que tu ne peux empêcher. L'espérance est un pavot qui endort nos douleurs. (*à Aymar.*) Maximes favorites des sages que je m'efforce d'imiter.

AYMAR.

Écoutez-les, Phrosine.

MÉLIDORE.

Et pénètre-toi bien du motif qui les a dictées. Pour obtenir un peu, ne désire pas trop. Le comble de l'infortune est de ne savoir pas la supporter.

AYMAR, *à Mélidore.*

Pensée bien juste et dite à propos.

PHROSINE, *à part.*

Si je ne puis lui parler, du moins cet écrit l'instruira. (*Elle tire un papier de son sein.*) O vous que depuis si long-temps je désirais de voir et que je ne me lasserai jamais d'entendre, recevez ce faible tribut, ouvrage de la nature et simple comme elle. Vous trouverez dans ces fleurs l'expression d'un cœur pur....

MÉLIDORE.

Je l'accepte avec reconnaissance et j'y répondrai.

(Il prend le bouquet dans lequel Phrosine a placé une lettre.)

AYMAR, *à Mélidore en lui enlevant le bouquet.*

Permettez Oreb, je veux joindre à cette offrande un tribut d'une autre nature et qui en augmente la valeur.

MÉLIDORE.

Celle-là est sans prix à mes yeux.

PHROSINE, *à part.*

Grand dieu! c'est moi qui le perds.

(Elle est saisie d'un tremblement universel; sa figure exprime l'effroi d'un coupable qui va recevoir son arrêt. Aymar tient le bouquet de la main droite, pendant que de la gauche il détache un riche anneau qu'il offre à Mélidore.)

MÉLIDORE.

Toute autre offrande me serait inutile et même désagréable. Rends-moi ces fleurs, tu n'imagines pas combien elles me sont précieuses.

PHROSINE *éperdue, s'avance vers Aymar et lui dit en balbutiant :*

Seigneur....

AYMAR *frappé de l'agitation de sa pupille.*

Qu'avez-vous, Phrosine? D'où naît ce trouble?

PHROSINE *de plus en plus déconcertée.*

Moi, seigneur!.... mais.... je... ne... suis... point... troublée... Ce bouquet....

(Elle fait un mouvement pour prendre le bouquet qu'Aymar éloigne en étendant le bras droit. Fidélio, resté dans un coin de la grotte, a été témoin de toute cette scène. Se trouvant derrière Aymar, il enlève avec adresse le billet placé parmi les fleurs.)

AYMAR.

Eh bien!... ce bouquet....

(Il l'examine, le retourne pendant que Fidélio montre la lettre à Phrosine dont la physionomie change subitement.)

PHROSINE, *souriant avec grâce.*

Je ne sais pourquoi.... Je craignais.... de vous déplaire..... mais je suis tout à fait rassurée maintenant.

(Aymar lui rend le bouquet.)

AYMAR, *à demi-voix en se rapprochant de Mélidore.*

Sage Oreb, ne soyez point surpris de ces disparates; elles sont la suite d'une impression extrêmement vive que Phrosine a reçue ce matin.

PHROSINE.

Oh! oui, bien vive (*à Mélidore, en lui présentant les fleurs*) et bien douce. (*gaîment à Aymar*) Seigneur, vous avez promis de souscrire désormais à toutes mes volontés. Je n'abuserai pas de cette condescendance, mais puis-je espérer qu'en vous faisant connaître les vœux que je forme, vous voudrez bien ne pas apporter d'obstacle à leur accomplissement?

AYMAR.

Ordonnez, Phrosine.

PHROSINE.

Cette journée est charmante; il dépend de vous de la rendre la plus heureuse de ma vie.

AYMAR.

Que puis-je faire?

PHROSINE.

Mon cœur et mes yeux, si long-tems attristés, ont besoin de récréation. La beauté du ciel, l'air que je respire, le charme si puissant des objets qui s'offrent à ma vue, et dont je n'ai pas joui depuis bien des années, tout me fait désirer de prolonger cette situation délicieuse, en restant dans l'île jusqu'à la nuit.

AYMAR.

Y pensez-vous?

PHROSINE.

Ne me refusez pas; je me trouve bien ici. Je sais que vous avez promis d'unir aujourd'hui la fille de Jacinthe au neveu de votre

majordome; vous avez pensé que l'aspect du bonheur suspendrait un moment mes peines; c'est une attention délicate puisée dans mon cœur et dont je vous sais un gré infini. Il me semble que ma proposition doit être agréable à ces bonnes gens qui nous ont accompagnés. J'ai lu dans les regards qu'ils dirigeaient sur moi un si touchant intérêt, que je serais doublement heureuse si je pouvais ajouter encore à la joie qui les anime.

AYMAR.

Cette plage aride ne me semble guères propre à célébrer une noce dont les plaisirs bruyans s'accordent mal d'ailleurs avec l'austérité du philosophe...

MÉLIDORE.

J'excuserai tout en faveur du motif. Tout près de l'endroit où vous avez abordé, on remarque les vestiges d'un temple, consacré, dit-on, jadis à Bacchus; en ajoutant quelques fleurs aux festons de vignes qui s'attachent à ces débris, ce lieu, déjà pittoresque, se trouvera naturellement disposé pour une fête.

PHROSINE.

Peu d'instans suffiront à ces préparatifs, pendant lesquels le prudent Oreb pourra lire dans mon cœur.

MÉLIDORE.

Ma fille, laisse-toi guider par mes faibles lumières, et bientôt tu n'auras plus rien à désirer.

AYMAR.

Vous m'avez toujours refusé, avec une si cruelle obstination, les moyens de vous être agréable, Phrosine, que je dois saisir avec empressement l'occasion que vous m'offrez aujourd'hui. Je vais ordonner à mes gens de retourner à Messine pour y chercher tout ce qui peut embellir une fête où je ne verrai que vous, et dont votre présence sera le plus bel ornement. Je vous rejoindrai bientôt.

PHROSINE, *à part.*

O fortuné moment ! tu effaces tout ce que j'ai souffert.

(Mélidore reconduit Aymar jusqu'à la porte de l'enclos, le salue gravement et revient de même dans la grotte.)

FIDÉLIO *sort de la grotte pendant qu'Aymar a le dos tourné, et dit à Phrosine en passant près d'elle.*

Je ne le perdrai pas de vue, soyez sans inquiétude.

(Il se glisse en dehors de l'enclos, et gagne le dessous de l'arcade, de manière qu'il ne peut être aperçu d'Aymar, dont il suit tous les mouvemens.)

MÉLIDORE, *bas à Phrosine, se jetant dans ses bras.*

O ma Phrosine!

PHROSINE.

Cher Mélidore! (*ils se tiennent embrassés.*)

SCENE IX.

PHROSINE, MÉLIDORE *dans la grotte*, FIDÉLIO, AYMAR, FATALOS, ANNA.

(Aymar est à peine à moitié du sentier de l'arcade, que Fatalos et Anna qui cherchent à s'esquiver sans être vus, débusquent par la droite, et se trouvent en face de lui.)

AYMAR.

Par quel hasard vous trouvé-je en ces lieux?

FATALOS.

Ce n'est point par hasard, Monseigneur. Je viens de cueillir quelques fleurs avec ma future; mais je joue de malheur aujourd'hui; nous n'avons trouvé que des soucis, des jonquilles, du safran, et des capucines.

AYMAR.

Je te rencontre à propos, tu peux me rendre service.

FATALOS.

Avec plaisir, Monseigneur, de quoi s'agit-il?

AYMAR *lui parle bas.*

D'ordonner de ma part à ton oncle.

(En le conduisant, il lui explique ce qu'il doit faire pour les apprêts de la fête demandée par Phrosine.)

FIDÉLIO, *à part.*

O ciel! il reste et va les surprendre. Comment l'éloigner, les prévenir?.. ils vont se trahir eux-mêmes. (*frappé soudain d'une idée qui lui sourit, il prend ses tablettes et écrit.*)

MÉLIDORE.

O ma bien aimée! rendons grâce à ce Dieu tout-puissant qui nous a conduits par tant d'épreuves au dernier degré du bonheur. En nous retrouvant aimans et fidèles, nous est-il permis de former encore d'autres vœux?

PHROSINE.

Non, sans doute.(*Elle tombe à genoux.*) Mon Dieu je te remercie de m'avoir rendu Mélidore.

(Fatalos et Anna s'éloignent et descendent vers la mer. Aymar les regarde jusqu'à ce qu'ils ayent disparu ; puis il redescend vers l'enclos.)

SCÈNE X.

PHROSINE, MÉLIDORE, FIDÉLIO, AYMAR.

AYMAR.

Je suis curieux d'entendre leur entretien. (*Il va entrer dans la grotte.*)

(Fidélio jette ses tablettes dans l'enclos, de manière qu'elles tombent à la gauche d'Aymar qui les ramasse, les ouvre, et lit :

« Aymar, on abuse de ton amour et de ta crédulité.... ton » rival existe; il est de retour; Phrosine l'a revu ce matin dans » ton palais. C'est pour lui donner les moyens de pénétrer dans » son appartement qu'elle t'a conduit dans cette île.

La perfide!

(Au bruit que fait Aymar, les amans changent d'attitude et prêtent l'oreille.)

» Sois prudent et discret, profite de cet avis donné par un ami » fidèle. Cours à Messine, fais garder les issues de ton palais; cher- » che partout; Mélidore ne saurait t'échapper. »

Cet avis mystérieux doit exciter ma surveillance. . . . Le changement subit que j'ai remarqué dans Phrosine, sa demande de de rester tout le jour dans l'île. . . Oui, cet avis mérite ma confiance. Femme dissimulée ! . . .

MÉLIDORE, *bas à Phrosine.*

C'est Aymar!

PHROSINE.

Ah ! mon ami, c'est fait de toi.

AYMAR, *avec fureur.*

Je comblerai tes désirs; tu le reverras cet amant si cher, cette nuit même. . . . dans ton appartement. . . mais percé de mille coups, et couvert des ombres de la mort.

(Il s'avance jusqu'à la grotte, et écoute.)

(Mélidore dit tout bas à Phrosine de se prosterner ; il se tient debout à sa gauche, et prononce d'un ton solennel les paroles suivantes :)

MÉLIDORE.

Obéis sans murmure à la nécessité; adore en silence les sublimes décrets de l'éternelle justice qui sait, par des voies impénétrables

à l'œil des mortels, départir à chacun, selon ses actions, les faveurs ou les châtimens.

AYMAR.

Oui, sans doute, et ce jour en offrira la preuve. Pendant cet entretien, je cours ordonner à l'un des officiers qui m'ont accompagné, de retourner à Messine, pour faire cerner mon palais; puis, certain de ma vengeance, je reviendrai plus calme auprès de la perfide.

(Il remonte précipitamment le sentier, traverse l'arcade, et descend vers la mer. Fidélio le suit des yeux et paraît au comble de la joie.)

SCENE XI.

PHROSINE, MÉLIDORE, FIDÉLIO.

FIDÉLIO.

Oui, oui, va chercher Mélidore à Messine!...

(Il accourt vers la grotte où Mélidore et Phrosine sont restés immobiles, en prêtant l'oreille à ce qui se passe en dehors; mais ils n'ont rien entendu.)

J'ai su éloigner Aymar, et vous n'avez rien à redouter de sa surveillance.

MÉLIDORE.

Généreux ami!

PHROSINE.

Que de grâces à vous rendre!

FIDÉLIO.

Il espère vous trouver dans son palais.

MÉLIDORE.

Il est donc instruit de mon retour?

FIDÉLIO.

Oui.

PHROSINE.

O ciel!

MÉLIDORE.

Et par qui?

FIDÉLIO.

Par moi.

MÉLIDORE.

Quelle imprudence!

FIDÉLIO.

Elle était nécessaire; vous alliez être surpris. Votre situation m'a fait trembler; j'ai dû vous en tirer d'abord, sauf à aviser ensuite à de nouveaux expédiens. Maintenant c'est à l'amour heu-

reux à inventer quelque ruse qui vous rapproche sans danger. Il faut tromper les regards pénétrans d'un rival d'autant plus redoutable, qu'il ne saurait vous pardonner la juste préférence que la belle Phrosine vous accorde sur lui.

PHROSINE.

Ah ! je crains tout de sa jalousie. Tu le sais, Mélidore, on trouve partout ici des assassins; s'ils allaient. . . Ah ! mon ami, je ne te survivrais pas.

MÉLIDORE.

Quoi ! je n'aurais échappé aux dangers de la mer, aux hasards des combats et aux piéges du perfide Aymar, que pour tomber sans gloire sous le fer d'un meurtrier? Non. J'ai rempli tous mes devoirs envers ma patrie; j'ai fait assez pour l'honneur, je veux donner le reste de ma carrière à l'amour. Chère Phrosine, ici trop de périls nous menacent, je ne puis espérer de rester inconnu; tôt ou tard la rage d'Aymar saura nous atteindre; abandonnons sans retour les lieux qui nous ont vu naître; fuyons ensemble; allons sur d'autres rivages pour y trouver enfin le bonheur et la paix. Y consens-tu Phrosine ?

PHROSINE.

Je t'appartiens doublement par l'aveu de ma famille, et par le choix de mon cœur.

MÉLIDORE.

Eh bien ! fais ensorte de t'échapper, nous avons ici l'esquif qui nous a conduits ce matin à Messine; vers le milieu de la nuit, nous t'attendrons sur le port.

PHROSINE.

Non, Mélidore, garde-toi d'exposer tes jours, ils me sont trop précieux. Je te défends de sortir de cette île. C'est moi qui viendrai te rejoindre.

MÉLIDORE.

Et comment? explique-toi.

PHROSINE.

Ce soir, au lieu de rentrer dans mon appartement, je resterai seule avec Jacinthe près du canal qui arrose le jardin, et sur lequel flotte une petite barque qui sert à mes promenades. Sur la pointe du rocher qui domine cette île, on voit encore les reste d'un phare abandonné, servant jadis à diriger les vaisseaux dans le port de Messine; tu placeras dans ce phare un fanal allumé. Guidée par ce nouvel astre, je me confierai sans crainte à l'élement perfide.

MÉLIDORE.

Ah ! tu me fais frémir ! . . . non, je ne souffrirai pas que tu t'exposes à cet affreux danger.

PHROSINE.

En est-il que l'amour ne puisse affronter ?

MÉLIDORE.

Faire un trajet de deux milles ! . . Si la mer agitée. . . .

PHROSINE.

Songe donc au but de ce voyage.

MÉLIDORE.

Et si les forces t'abandonnent ?

PHROSINE.

J'en puiserai de nouvelles dans mon cœur.

MÉLIDORE.

Non, non, Phrosine.

PHROSINE.

Je le veux.

FIDÉLIO, *qui s'est tenu aux aguets, pendant la moitié de cette scène, accourt.*

Aymar revient. . . de la prudence.

(Il entre dans la grotte ; les amans se tiennent au milieu du théâtre.)

SCÈNE XII.

FIDELIO, MÉLIDORE, PHROSINE, AYMAR, JACINTHE, Paysans, Paysannes, Matelots, Mousses.

(On voit Aymar suivi d'une foule de Paysannes et de Matelots monter doucement les degrés du fond ; ils garnissent les sentiers jusqu'à la porte de l'enclos.)

PHROSINE, *à Mélidore, à voix basse.*

Déjà te quitter !

MÉLIDORE.

Hélas ! il le faut ; mais nous nous rejoindrons avant peu.

PHROSINE.

Qui t'empêche de venir à cette fête ? c'est pour te voir plus long-temps, que j'en avais conçu l'idée.

MÉLIDORE.

Compromettre par une imprudence un bonheur presque certain ! si j'étais reconnu !...

PHROSINE.

Ah ! demeure. Promets au moins que tu te rapprocheras de moi.

MÉLIDORE.

Si je le puis, en me glissant parmi les débris du temple.

PHROSINE.

Persuadée que tu me vois et que tu m'entends, la présence d'un témoin si cher, me donnera la force de dissimuler mon chagrin. Adieu, Mélidore, adieu mon ami, mon époux. . . qu'il m'en coûte pour me séparer de toi ! . . il me semble que je ne dois plus te revoir, et que je te dis adieu pour la dernière fois.

(Pendant ce dialogue qui a eu lieu à voix basse, Aymar est arrivé dans l'enclos.)

AYMAR.

Venez, Phrosine, venez jouir des surprises que je vous ménage. Le souvenir de cette journée se gravera dans votre âme en traits ineffaçables, du moins je l'espère.

FIDÉLIO, *à part.*

Et nous aussi.

AYMAR.

C'est-là mon seul but, et je n'ai rien négligé pour y parvenir.

PHROSINE, *avec une double intention.*

J'apprécie votre zèle, seigneur, et sais ce que je vous dois de reconnaissance. (*à Melidore.*) Adieu, sage Oreb, votre présence et vos discours ont rétabli le calme dans mon cœur.

MÉLIDORE, *avec beaucoup de dignité.*

Adieu, Phrosine, que le bonheur t'accompagne, et sur-tout que la prudence te dirige.

(Tout le monde s'incline respectueusement. On se sépare. Avant de se mettre en mouvement pour redescendre vers la mer, les Paysans, Paysannes, Matelots et Mousses qui ont suivi Aymar et qui garnissent tous les sentiers, étendent vers Mélidore les rameaux et les fleurs qu'ils portent. Phrosine regarde Mélidore autant que le lui permet la surveillance d'Aymar et de Jacinthe. La toile baisse sur ce tableau gracieux.)

Fin du second acte.

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente, sur le devant, les débris d'un Temple circulaire en marbre blanc, parmi lesquels serpentent des rameaux de vignes. Plus loin, une plage qui s'étend jusqu'à la mer, dominée à droite, dans le fond, par une pointe de rocher en saillie et fort élevée, sur laquelle on voit un phare ruiné. La mer occupe au moins quatre plans du fond.)

SCENE PREMIÈRE.

MACARONI, FATALOS, ANNA; Paysans, Paysannes, Matelots, Mousses.

(Au lever du rideau tous les Paysans, et Paysannes, montés sur des fûts de colonnes, sur des blocs de marbre, et groupés d'une manière pittoresque, garnissent les débris du temple, en tenant à la main des guirlandes et des fleurs. Ils sont tournés vers la gauche, où l'on voit au premier plan un joli siége de verdure artistement disposé. Fatalos et Anna sont à droite.)

MACARONI, *sur le siége et dans une attitude majestueuse.*

Ce tableau est dessiné à merveille; la signora Phrosine en sera enchantée. Je suis sûr que l'Albane lui-même y sourirait. Ne bougez pas, mes amis! permettez que je jouisse encore un moment de mon ouvrage... Rien n'y manque... Belle ordonnance! harmonie parfaite! (*Il déclame avec emphase.*) Au milieu des vestiges d'un temple antique et qui conserve encore un air de magnificence, on a élevé un trône de verdure sur lequel on voit une jeune nymphe dont la taille élégante, la fraîcheur et les grâces font douter si elle n'est point au nombre des immortelles.

FATALOS.

Otez-vous de là, mon oncle, il n'y a pas d'illusion du tout.

MACARONI.

Je n'y suis qu'en attendant. Une foule joyeuse et empressée inonde les portiques et jonche de fleurs le pavé du temple. Deux époux brillans de jeunesse et de beauté....

FATALOS, *à Anna.*

Ceci nous regarde.

MACARONI.

S'avancent vers la déesse. . .

FATALOS, *prend Anna par la main, et l'entraîne malgré sa résistance.*

Marchons.

MACARONI.

Tout en eux respire le bonheur et la volupté! leur physionomie riante....

FATALOS, *à Anna qui sanglotte.*

Eh bien, vous pleurez ! . . qu'est-ce que cela veut dire?

MACARONI.

Allons, voilà mon tableau dérangé. (*Chacun quitte son attitude et entoure les jeunes gens.*) Pourquoi pleures-tu, mon enfant?

ANNA.

Parce que je n'aime pas mon rôle.

FATALOS.

Ce n'est qu'une répétition.

ANNA.

Je ne veux pas répéter avec vous.

(Elle va s'asseoir à droite, sur un bloc de marbre.)

MACARONI.

Laisse-la bouder. (*aux paysans.*) Tout est convenu. Chacun sait ce qu'il doit faire. Je crois que le seigneur Aymar sera content de votre zèle et de mon intelligence. Maintenant allons augmenter le cortége de la belle Phrosine.

FATALOS.

Oui, allez, nous vous rejoindrons. Permettez une dernière observation, mon oncle; c'est l'affaire d'un moment.

(Tout le monde sort par la gauche.)

SCENE II.

MACARONI, FATALOS, ANNA.

MACARONI.

Qu'est-ce que tu vas me conter? encore quelque vision?

FATALOS.

Mon oncle Macaroni, comme je sais très-bien ce qu'un neveu doit de soumission et d'égards à celui qui lui tient lieu de père, je me prêterai volontiers pour obliger dame Jacinthe, ainsi que vous, à tout ce qui pourra distraire la signora Phrosine. Je ferai donc semblant d'être le marié, à condition que vous prierez Anna de faire semblant de m'aimer. Il est infiniment désagréable pour un homme délicat, sensible et vertueux, d'avoir l'air d'épouser une fille malgré elle.

MACARONI.

Grimace que tout cela. L'essentiel est de terminer cette journée à la satisfaction du seigneur Aymar. Demain nous verrons ce que nous aurons à faire.

FATALOS.

Je ne vous répéterai pas que le ciel s'oppose évidemment à cette union, parce que vous êtes un incrédule. C'est votre sensibilitéque j'attaque maintenant, mon oncle. Vous n'êtes point un barbare. Contemplez sa douleur : la beauté dans les larmes n'a-t-elle aucun droit sur votre âme? . . . Cette jeune personne pleure.

MACARONI, *avec ironie.*

C'est peut-être de joie.

FATALOS.

Vous croyez? . . C'est différent. Je n'avais pas fait cette réflexion-là. Alors je consens à tout.

MACARONI.

Je vous ordonne donc, pour la dernière fois, Monsieur mon neveu, de m'obéir aveuglément, et de ne plus me rompre la tête de vos balivernes. Suivez-moi. (*Il s'éloigne par la gauche.*)

FATALOS.

J'obéis, je vous suis et me tais. (*Il va près d'Anna.*) Serait-il possible, comme le dit mon oncle, que vous pleurassiez de joie ?

ANNA.

Oh ! oui, si l'on m'assurait que vous ne serez pas mon mari.

FATALOS, *d'abord ravi de l'exclamation, paraît tout déconcerté.*

N'est-ce pas là ce qu'on appelle de la naïveté?

ANNA.

Oui, si elle consiste à dire tout ce que l'on pense.

FATALOS.

En ce cas, je m'en vais de peur d'en entendre davantage.

(Il rejoint son oncle.)

SCENE III.

ANNA, *seule.*

Et vous faites bien. Il est parti!... Tant mieux, je pourrai tout à mon aise penser à Fidélio. Sans cet importun j'en aurais appris davantage. Si ce jeune homme m'avait trompée?... Oh! non. Il paraissait de bonne foi, et puis sa voix est si douce!... On n'est pas un trompeur avec une voix comme celle-là. Elle a produit sur moi une impression que je n'avais pas encore éprouvée. Fidélio est à Messine, m'a-t-il dit; vous l'avez vu ce matin, et vous ne l'avez pas reconnu!.. Voilà ce que je ne comprends pas. Il me semble que je le reconnaîtrais entre mille... Il était si gai, si vif... pas plus grand que cela... Il m'appelait sa petite femme... Il me semble encore le voir.

SCENE IV.

FIDÉLIO, ANNA.

FIDÉLIO, *dans le fond.*

Où donc est ma gentille Anna? ... je l'ai vainement cherchée parmi les jeunes filles. Ah!

(Il l'aperçoit et vient doucement derrière une colonne auprès de laquelle Anna est appuyée.)

ANNA.

Pauvre Fidélio!

FIDÉLIO, *à part.*

Elle s'occupe de moi.

ANNA.

Il doit être bien changé depuis ce temps-là.

FIDÉLIO, *à part.*

Un peu.

ANNA.

Il a tant souffert.

FIDÉLIO, *à part.*

Oh! oui.

ANNA.

Si la prédiction du jeune sage s'accomplit, et que je retrouve mon Fidélio, je lui dirai : bon ami, depuis sept ans que tu as quitté Messine, je n'ai pas cessé de penser à toi.

FIDÉLIO, *à part.*

Ni moi non plus.

ANNA.

Nos plaisirs, nos jeux innocens, et cette aimable promesse de nous aimer toujours, sont encore présens à mon cœur.

FIDÉLIO, *à part.*

Comme au mien.

ANNA.

Sans doute tu m'as été fidèle ?..

FIDÉLIO, *à part.*

Je le jure.

ANNA.

Et tu m'aimes ?

FIDÉLIO, *se jetant à ses genoux.*

Toujours.

ANNA, *se levant avec effroi.*

Vous m'avez fait peur. (*se rapprochant.*) Comment, c'est vous ?.. (*Il ote sa barbe.*) Serait-ce toi ? serais tu Fidélio ?

FIDÉLIO.

Eh ! oui.

ANNA.

Mon cœur t'avait reconnu. (*Ils s'embrassent.*) Espion, vous m'écoutiez.

FIDÉLIO.

Pas précisément ; mais j'ai tout entendu.

ANNA.

J'en suis fâchée.

FIDÉLIO.

Pourquoi ?

ANNA.

Parce que je n'ai plus rien à t'apprendre. Mais, toi, dis-moi donc, pourquoi ce déguisement ?

SCENE V.

ANNA, FATALOS, FIDÉLIO.

FATALOS, *dans le fond.*

Voici Monseigneur ; je vais donner un coup-d'œil... (*Voyant Fidélio qui tient la main d'Anna.*) Eh ! bien, ne vous gênez pas, Monsieur l'apprenti philosophe. Venez, venez, mon oncle, vous verrez si c'est à tort..

ANNA, *à Fidélio.*

Sauve-toi.

FIDÉLIO.

Pourquoi donc? Il croirait que je le crains.

FATALOS.

Il paraît qu'il faut peu de chose pour mettre votre sagesse en défaut.

FIDÉLIO.

Peu de chose, dites-vous? Remerciez, Signorina.

ANNA.

Vous êtes galant!

FATALOS.

C'est bon, c'est bon. Par bonheur, on n'y met pas aussi facilement ma surveillance et ma perspicacité. Et vous, innocente Anna, voilà donc la cause de vos dédains?.. N'avez-vous pas de honte de souffrir de semblables libertés de la part d'un esclave?

ANNA.

Pourquoi pas, s'il veut être le mien.

FATALOS.

Peste! quelle ingénuité! (*A Fidélio, qui rit.*) Riez, riez, Monsieur le philosophe, nous nous verrons de près.

FIDÉLIO.

Plutôt que vous ne voudrez.

FATALOS.

Le Gouverneur s'avance... Il faut que je réprime ma colère, mais je reviendrai ici.

FIDÉLIO.

Non, j'aime mieux vous voir à Messine.

FATALOS.

Eh bien donc... demain.

FIDÉLIO.

Non... Ce soir... sur le port... quand l'étoile de Vénus brillera dans le ciel... Vous m'entendez?..

(Il lui serre la main et regarde Anna.)

FATALOS.

Je vous entends.

ANNA, *à part.*

Et moi aussi.

FATALOS, *à part.*

C'est singulier! il n'a pas l'air de me craindre.

SCENE VI.

FIDÉLIO, PHROSINE, AYMAR, MACARONI, JACINTHE, ANNA, FATALOS, Paysans, Paysannes, Matelots et Mousses.

(Phrosine et son cortège paraissent à gauche.)

MACARONI, *aux Paysans.*

A nous, mes enfans.

(Tout le monde vient se placer sur les ruines à droite et à gauche, et l'on voit se former dans l'instant un joli tableau qui diffère tout à fait du premier. Phrosine et Aymar s'arrêtent dans le milieu du théâtre, sous une double voûte de verdure formée par la vigne suspendue à un reste d'entablement et par les branches que tiennent les Paysans. Phrosine paraît sensible à l'intérêt qu'on lui témoigne; cependant sa figure porte l'empreinte de la mélancolie. Macaroni lui montre le siége de verdure qui lui est destiné, et dit bas à Aymar :)

MACARONI.

Êtes-vous satisfait, Monseigneur? Vous le voyez, nous avons fait tous nos efforts pour bien remplir vos intentions.

AYMAR, *se tournant vers la droite.*

Je vous en remercie.

FIDÉLIO, *resté à gauche, s'approche de Phrosine et lui dit vivement à voix basse :*

Il est à deux pas d'ici, (*il désigne le temple*) dans un renfoncement, d'où il peut vous voir et vous entendre... Allons, de la gaîté, trompez tous les regards.

AYMAR, *revenant en scène et remarquant Fidélio.*

Quel est ce jeune homme?

(Tout le monde regarde Fidélio et paraît surpris de voir un inconnu habillé d'une manière si étrange.)

FATALOS.

C'est l'esclave, autrement dit le valet du sage Oreb... Mais il n'est pas trop sage lui-même... Imaginez-vous, Monseigneur...

PHROSINE, *affectant beaucoup de gaîté.*

Majordome, ce siége est charmant, et j'en rends grâce à vos soins. Sans-doute, vous ne l'avez préparé que dans l'intention de nous donner une fête?

MACARONI.

Précisément, Signora.

PHROSINE.

J'ai promis de vous animer par mon exemple, et je tiendrai parole. Je vous l'ai dit ce matin ; je suis heureuse. Les témoignages d'amour que j'ai reçus dans cette journée, ne me laissent rien à désirer.

AYMAR, *à part.*

On ne m'a point trompé.

PHROSINE.

Je veux préluder à vos jeux, et régler moi-même votre danse au son de cet instrument. (*A Aymar.*) Vous permettez, Seigneur ?

AYMAR.

Je ne puis qu'applaudir à l'heureux changement que je remarque en vous ; (*à part.*) et je suis ravi d'en connaître la cause. (*haut.*) Livrez-vous sans contrainte aux mouvemens de votre cœur.

PHROSINE, *à part.*

Il me fait frémir !

(On présente à Phrosine un tambour de basque. Aymar se place sur le siége. Toute la jeunesse entoure Phrosine et se dispose à danser au son des castagnettes.)

AIR.

Venez au temple de Bacchus,
Tristes amans du voisinage ;
Accourez de l'autre rivage,
Bientôt vous ne gémirez plus.

Son tutélaire ombrage
Offre un paisible abri
Au nautonnier hardi
Echappé du naufrage,
A maint couple chéri
Que menace l'orage.

Venez au temple de Bacchus, etc.

La tendre tourterelle,
Fuyant loin de l'autour,
Dans cet heureux séjour
S'en vient, à tire-d'aile,
Roucouler son amour
Près du ramier fidèle.

Venez au temple de Bacchus, etc.

(Sur chaque refrain, tout le monde danse; Phrosine elle-même danse pendant les ritournelles qu'elle exécute sur le tambour de basque. Après avoir chanté, Phrosine vient s'asseoir près d'Aymar. Les danses continuent et s'animent de plus en plus. Chacun redouble de zèle et de vivacité. C'est à qui plaira davantage à celle qui est l'objet de la fête.)

MACARONI.

Après la danse, le repas des noces.

FATALOS.

C'est-là que je brille.

JACINTHE.

Allons, seigneur Macaroni, distinguez-vous; donnez-nous un plat de votre façon.

MACARONI.

Tout est prêt. Ils savent ce qu'ils ont à faire.

(Il frappe deux coups dans la main, avec un air d'importance. Tout le monde sort en courant à droite à gauche.)

FATALOS.

Voilà le plus beau moment de la fête.

(On voit briller plusieurs éclairs à droite.)

Allons, des éclairs à présent !.. et à droite encore !.. Eh bien! mon oncle, vous me croirez une autre fois. (*à part, tournant la tête.*) Oh ! la journée finira mal.

MACARONI.

Le vent s'élève.

JACINTHE.

La mer grossit, et commence à mugir.

FATALOS.

Les nuages s'amoncèlent.

AYMAR.

Il est prudent de regagner Messine, avant que la tempête éclate.

ANNA, *bas à Fidélio.*

C'est bien dommage !

JACINTHE.

Le jour touche à sa fin.

AYMAR.

En restant plus long-temps la traversée deviendrait dangereuse, peut-être même impossible.

PHROSINE, *à part.*

Tant mieux.

AYMAR.

Partons, Phrosine. (*Il donne quelques ordres.*) Voyez si les barques sont prêtes... qu'on les rapproche.

FIDÉLIO, *bas à Phrosine, auprès de laquelle il s'est glissé.*

La nature elle-même conspire contre nous.

PHROSINE, *bas à Fidélio.*

Au contraire. Au milieu du désordre, la fuite me sera plus facile.

FIDÉLIO.

Renoncez à ce projet.

PHROSINE.

L'amour ne connaît point d'obstacle. N'oubliez pas le fanal qui doit me servir de guide : songez qu'il y va de ma vie.

JACINTHE, *revenant en scène.*

Partons, Signora.

FATALOS, *à Anna.*

Allons, ma future... il faut quitter.... votre esclave. Tout le monde est embarqué; et quand il s'agit de fuir le danger, on ne doit jamais rester en arrière.

(On se dispose à partir ; Aymar vient présenter la main à Phrosine.)

MACARONI, *à demi-voix, à Aymar.*

Seigneur, Marcovich et Césario, deux de vos rameurs, demandent à vous communiquer une nouvelle importante.

PHROSINE, *à part.*

S'agirait-il de Mélidore ?

AYMAR.

Fais-les venir. (*Macaroni sort.*) (*A Phrosine.*) Phrosine, montez dans ma barque avec Jacinthe; je vous rejoindrai à Messine.

PHROSINE.

(Elle salue Aymar avec un air de soumission, et se dispose à sortir ; mais en voyant entrer Marcovich et Césario, dont les figures effrayantes la font reculer, elle dit à part :)

Non, non, je ne m'éloignerai pas.

SCÈNE VII.

PHROSINE, AYMAR, MARCOVICH, CÉSARIO.

(Pendant que Marcovich et Césario s'avancent vers Aymar, Phrosine se glisse vers la gauche.)

AYMAR, *avec empressement.*

Eh bien ! que venez-vous m'apprendre ?

MARCOVICH, *d'un ton sinistre.*

C'est fait !

AYMAR.

Ma vengeance...

CÉSARIO.

Est assurée.

PHROSINE, *à part.*

O ciel ! ils ont découvert son asile !

AYMAR.

Mélidore...

MARCOVICH.

Nous le tenons.

CÉSARIO.

Sa retraite est cernée.

PHROSINE, *s'élance entre Marcovich et Césario.*

Qu'ai-je entendu ? Mélidore !... rendez-le-moi,... Barbares, de quel droit osez-vous attenter à sa vie ?

AYMAR.

De quel droit ?.... De celui que donne un amour méprisé !.... Dédaigneuse Phrosine, il n'est plus temps de feindre ! Je sais tout ; je sais que vous l'avez revu, cet amant si fidèle. Vous allez le revoir encore.... Oui, je veux que vous puissiez jouir de ses derniers instans.... C'est une surprise que je vous ménageais. Marcovich, allez.

PHROSINE.

Arrêtez, cruels ! (*Elle tombe à genoux, et les implore tour à tour.*) Grâce ! grâce pour lui ! Que votre vengeance tombe toute entière sur sa malheureuse épouse.

AYMAR.

Son épouse! dis-tu?.... Jamais tu ne porteras ce titre : c'est à tes yeux que nous allons le frapper.

SCENE VIII.

MÉLIDORE, PHROSINE, AYMAR, MARCOVICH, CÉSARIO.

(Mélidore paraît à gauche sur les ruines du temple. Dans ce moment, un éclair très-vif brille, et la foudre gronde. Le ciel est entièrement couvert de nuages.)

PHROSINE, *éperdue, pousse un cri, se relève, court au-devant de Mélidore, et lui dit d'un air égaré :*

Arrête!... Où vas-tu?... Ce sont des assassins... Ne vois-tu pas leur fer homicide?

AYMAR, *à part.*

Maudit soit ce vieillard importun.

(Forcé de se contraindre par respect, il s'éloigne et se promène au bord de la mer, en manifestant de temps en temps son impatience.)

MÉLIDORE, *avec le plus grand sang-froid.*

Pourquoi menaceraient-ils un vieillard qui jamais ne leur fit de mal?.... Reprends tes esprits, ma fille; il est presque toujours dangereux de s'abandonner sans réflexions, aux mouvemens de son âme. Tes cris ont pénétré jusqu'à ma retraite; ils m'ont appris que tu tremblais sur le sort d'une personne qui t'est chère; et certain de l'effet que produirait ma présence, je suis accouru pour te rassurer.

PHROSINE, *qui, pendant cette tirade, débitée lentement, n'a cessé de regarder Mélidore, comme si elle doutait que ce fût lui, se remet enfin, et dit d'une voix mal assurée :*

Sage Oreb....

MARCOVICH, *à Césario.*

Oreb! serait-ce-là cet homme extraordinaire dont on parle tant à Messine?

CÉSARIO.

Apparemment.

(Ils ôtent leurs coëffures et paraissent considérer Mélidore avec une sorte de respect.)

PHROSINE.

Votre aspect vénérable... a produit sur moi une impression que je ne puis définir.... Je me sens renaître....

(Tournée du côté de Mélidore, son regard tendre et animé exprime combien elle est heureuse de le voir échappé au danger auquel elle l'a cru exposé ; elle change de maintien en voyant l'attention avec laquelle Marcovich et Césario regardent alternativement Mélidore et elle.)

Cependant mes craintes ne sont pas entièrement évanouies. . . .

AYMAR, *avec impatience*

Phrosine, je vous attends... Vous l'avez oublié, sans doute.

PHROSINE, *bas à Mélidore, en le saluant.*

Songe au fanal. (*à Marcovich et à Césario.*) Partons.

(Les deux rameurs saluent Mélidore, puis s'éloignent lentement.)

MARCOVICH, *revenant sur ses pas, après avoir parlé bas à Césario.*

Écoute, vieillard ; j'ai fait une réflexion ; tu peux nous servir, et nous ne serons point ingrats.

MÉLIDORE.

Parle.

(Césario revient également, pendant que Phrosine, inquiète de ce mouvement, retient Aymar dans le fond ; mais celui-ci l'emmène et la force de s'éloigner.)

SCENE IX.

MARCOVICH, MÉLIDORE, CÉSARIO.

MARCOVICH.

La sagesse la plus austère n'a jamais su, dit-on, résister à une bourse bien garnie.

MÉLIDORE.

Qu'osez-vous ?..

CÉSARIO.

Trève de morale.

MARCOVICH.

Au fait. Nous sommes à la poursuite de Mélidore, chef d'escadre de notre marine...

CÉSARIO.

Et l'ennemi du seigneur Aymar.

MARCOVICH.

Il n'y va rien moins que de notre fortune à tous deux !..

CÉSARIO.

Si nous pouvons le lui livrer... mort ou vif, c'est égal.

MÉLIDORE.

Voudriez-vous ?

MARCOVICH, *lui imposant silence.*

Chut ! Si par hasard il venait chercher un asile dans cette île, qui n'est habitée que par toi, il faut que tu promettes de nous le livrer.

CÉSARIO.

Nous partagerons.

MARCOVICH.

En frères.

MÉLIDORE.

Malheureux !

MARCOVICH.

Paix !

CÉSARIO.

Il ne s'agit pas de cela. Tu es maître de notre secret... il faut que tu promettes de nous servir.

MARCOVICH.

Oui, il le faut.

(Ils mettent tous deux la main sur leur stylet, tandis que de l'autre ils tiennent Mélidore.)

Tu le reconnaîtras facilement. Il est grand...

CÉSARIO.

Brun...

MARCOVICH.

Fier...

CÉSARIO.

Brave.

MARCOVICH.

Jure donc de le retenir ici, pour le remettre entre nos mains, s'il se présente devant toi.

CÉSARIO.

Allons, allons, jure... ou par Saint-Janvier...

MÉLIDORE.

Eh bien oui, je jure de vous livrer Mélidore, si jamais il se présente devant moi.

CÉSARIO.

Je suis content de toi.

MARCOVICH.

Nous viendrons te revoir.

MÉLIDORE.

Je vous en dispense.

(Marcovich et Césario renouvellent à Mélidore leurs recommandations, et s'éloignent.)

SCENE X.

MÉLIDORE, puis FIDÉLIO.

MÉLIDORE.

O prodige de l'amour!.. La fureur des élémens semble augmenter encore le courage de Phrosine. Mais je serais un barbare de livrer ce que j'aime aux plus affreux dangers. Non, non, je dois m'exposer à tout plutôt que de souffrir qu'elle entreprenne ce périlleux trajet. Je vole sur ses traces... Si je suis découvert, je combattrai mon rival... J'expirerai peut-être aux yeux de mon amante; mais, du moins, je n'aurai pas compromis des jours si précieux.

FIDÉLIO, *qui a entendu les derniers mots.*

Avant tout, Seigneur, conformons-nous au désir de Phrosine, allumons le fanal.

MÉLIDORE.

Cours à la grotte; tu rapporteras un flambeau et mes armes.

(Fidélio sort en courant. Le ciel est en feu. La foudre éclate de tous côtés.)

SCENE XI.

MÉLIDORE, *seul.*

La tempête redouble... et avec elle l'effroi dont mon âme est saisie. Quelle horrible pensée s'attache à mon cœur, et le glace d'épouvante!.. Victime de son amour et de son dévouement, je vois ma courageuse amante s'élancer dans un frêle esquif et lutter contre les flots... Errant sur la plage, et l'œil fixé sur la mer en courroux, je crois l'apercevoir enfin à la lueur des éclairs... Je vole à sa rencontre... je l'appelle... mais, au lieu d'une épouse adorée, la vague écumante n'a jetté dans mes bras qu'un corps froid et inanimé. Grand Dieu! si notre amour vous irrite, lancez sur moi la foudre; mais épargnez Phrosine... Qu'elle aborde heureusement à Messine... qu'elle soit l'épouse d'un autre, je lui rends

ses sermens, son amour... mais au prix de ma vie conservez la sienne.

SCENE XII.

FIDÉLIO, MÉLIDORE.

(Fidélio paraît sur le rocher du fond, et place un très-gros flambeau allumé, dans la lanterne du phare; puis il redescend et donne à Mélidore une épée et un poignard.)

MÉLIDORE.

Maintenant jetons-nous dans une barque; à force de rames nous arriverons peut-être assez tôt pour empêcher Phrosine d'accomplir son projet téméraire.

FIDÉLIO.

Mais, Seigneur, si pendant notre absence, elle abordait dans l'île, et ne vous y trouvait point, quelle serait sa douleur?.. Seule, livrée à d'affreuses conjectures, pouvez-vous prévoir à quelle résolution nouvelle la porterait son désespoir ? . . .

MÉLIDORE.

O ma bien aimée! pourquoi suis-je venu troubler la paix dont tu jouissais ? . . Quel parti prendre ? . .

FIDÉLIO.

Parcourez le rivage, pour attendre Phrosine et la recevoir; d'ici là, quelque secours peut-être. . .

MÉLIDORE.

Et de qui puis-je en espérer ?

FIDÉLIO.

De vos braves compagnons. Pardonnez-moi, noble Mélidore, si j'ai osé sans votre aveu. . . mais, je n'ai pas cru devoir vous laisser plus long-temps exposé à une lutte inégale et dangereuse. J'ai remis à la petite Anna un billet pour le commandant du vaisseau le Syracuse; je l'instruis, en deux mots, de votre retour et de vos périls.

MÉLIDORE.

Mais Phrosine, que peut-être la mer est près d'engloutir!..

FIDÉLIO.

Je vais à sa rencontre, dans le canot qui nous a ramenés de Messine; si mes efforts ne suffisent pas pour le diriger, je me

jeterai à la nage. . . enfin , je ferai tout ce que mon zèle me suggérera pour recueillir ce trésor et le remettre entre vos mains.

MÉLIDORE.

Quoi! tu veux braver seul le perfide élement?

FIDÉLIO.

Peut-il m'effrayer, lorsqu'une femme s'y livre sans crainte? Songez donc au but que je me propose; à la récompense que j'ambitionne. Généreux Mélidore, quand je vous dois tout, me refuserez-vous l'occasion de m'acquitter?

MÉLIDORE.

Va donc... veille sur cet autre moi-même. La mer s'appaise, hâtons-nous. . . Je veux t'accompagner jusqu'à l'endroit où est cachée notre barque.

(Ils sortent par la droite.)

SCENE XIII.

MARCOVICH, AYMAR, CÉSARIO.

(On voit une petite chaloupe traverser le fond et aborder à force de rames. Aymar, Marcovich et Césario en descendent.)

AYMAR.

Par qui ce fanal a-t-il été allumé et dans quelle intention? Nous étions à moitié de la traversée, lorsqu'une vive lumière a brillé sur ces rochers. . . à peine Phrosine l'a-t-elle aperçue que, profitant d'un moment où elle n'était point observée par Jacinthe, elle s'est glissée dans un esquif attaché à sa barque, et a cherché à le diriger vers cette île, en ramant de toutes ses forces. Favorisé par le bruit des vagues, j'ai ordonné à mes gens de la suivre. Où va-t-elle? Une femme braver ainsi les élémens furieux! . . . l'amour seul peut inspirer une semblable audace.

MARCOVICH, *s'avançant pendant que Césario monte sur le rocher.*

Certainement, c'est l'amour. Césario me disait tout à l'heure, qu'il a entendu ces mots articulés bien distinctement par la Signora, et que le vent nous aura sans doute dérobés : « Astre » bienfaisant !. . . Fanal précieux, qui me conduis au bonheur; » redouble ta clarté ! »

AYMAR.

En effet. . . ils portent dans mon cœur une horrible lumière. . . M'aurait-on abusé par un faux avis? . . Mélidore serait-il en ces lieux? . . . Femme adroite et dissimulée, tu frémirais si tu pouvais prévoir jusqu'où ira ma vengeance! . .

CÉSARIO, *mystérieusement et sur le rocher.*

Seigneur, j'entends le bruit des rames...Je crois même destinguer une femme, à la blancheur de ses vêtemens.

AYMAR.

Je vais donc connaître le motif d'une démarche dont la témérité m'étonne! (*à Césario.*) Demeure sur ce rocher.... (*à Marcovich.*) Toi ici... au bord du rivage... ne vous montrez pas... suivez tous les mouvemens de la perfide, et soyez prompts à exécuter les ordres que je vous donnerai.

(La tempête qui avait paru se calmer, redevient plus furieuse; les vagues s'élèvent à une hauteur prodigieuse. A la lueur des éclairs, on voit une femme dans un frêle esquif battu par les vents, traverser le fond de droite à gauche.)

SCENE XIV.

MARCOVICH, PHROSINE, CÉSARIO, AYMAR.

(Aymar se tient sur le devant, à droite. Il s'appuie sur un monceau de ruines. L'esquif reparaît; et poussé par le vent, vient se briser contre le roc sur lequel est allumé le fanal.)

PHROSINE

Grand dieu!.. faut-il que je succombe lorsque j'ai atteint le but de ce périlleux voyage?

(L'esquif s'enfonce dans la mer. Phrosine se tient à la pointe du rocher, en se suspendant à des branches. Elle gravit péniblement et atteint presque le sommet de ce roc escarpé. En apercevant un homme couché sur les ruines du phare, elle s'écrie:)

Est-ce toi, mon bien-aimé Mélidore?

AYMAR, *avec un mouvement de rage quitte sa place et s'élance vers le fond.*

Non, ce n'est pas lui.... tu l'as vu pour la dernière fois... Meurs, perfide!.... Que ce flambeau soit pour toi l'astre de la mort. (*Il fait un signe très-expressif à Césario, celui-ci pousse Phrosine, et elle tombe à la renverse dans la mer.*) Éteignez ce fanal; (*Césario obéit.*) laissez-moi seul.

(Marcovich et Césario s'éloignent par la gauche; des coups de tonnerre multipliés ajoutent encore à l'horreur de cette scène. Aymar frappé de terreur, et la tête cachée dans ses mains, vient tomber sur le siége de verdure qui est en avant, à gauche. On voit une barque, dans laquelle est Fidélio, traverser le fond de droite à gauche.)

SCÈNE XV.

AYMAR, MÉLIDORE.

MÉLIDORE *rentrant par la droite.*

L'espoir renaît dans mon âme. Je dois tout attendre du zèle et de l'adresse de Fidélio. Il ne peut manquer de ramener Phrosine en suivant la direction du fanal dont la bienfaisante lumière..... O ciel ! il est éteint....

AYMAR.

On a parlé !.... Qui est là ?....

MÉLIDORE *à part.*

C'est Aymar !

AYMAR *le prenant par la main.*

Est-ce vous, Oreb ?

MÉLIDORE *avec beaucoup d'émotion.*

Oui, seigneur.

AYMAR.

Vous semblez bien ému.

MÉLIDORE.

Mais vous-même... *(à part.)* Je tremble d'apprendre ... *(haut.)* je vous croyais à Messine.. auriez-vous éprouvé quelqu'accident?. Cette horrible tempête....

AYMAR.

N'est rien auprès de celle qui bouleverse tout mon être.

MÉLIDORE.

Quel motif vous a ramené dans ces lieux ?

AYMAR.

La jalousie. Ah ! vertueux Oreb !.... c'en est fait, j'ai perdu repos.

MÉLIDORE.

Qu'est-ce donc qui vous agite ?

AYMAR.

La pensée d'un crime.

MÉLIDORE.

Il faut la repousser.

AYMAR.

Il n'est plus tems.

MÉLIDORE.

Vous me faites frémir.

AYMAR.

Vous avez su peut-être quel tendre attachement unit Phrosine à Mélidore?

MÉLIDORE.

Oui.

AYMAR.

Mais vous ignorez tout ce que la jalousie me fit entreprendre pour empêcher leur hymen.

MÉLIDORE.

Je ne veux point le savoir.

AYMAR.

Ce rival que j'abhorre! il existe. . . . il a reparu dans Messine aujourd'hui même.

MÉLIDORE.

Peut-être on vous a trompé.

AYMAR.

Trompé!.... Non. Par un mystère que, sans doute, vous m'aiderez à connaître, un fanal, placé sur la pointe de ce rocher, devait guider la perfide vers son amant.

MÉLIDORE.

Qui vous l'a dit?

AYMAR.

Elle-même.

MÉLIDORE.

Comment?

AYMAR.

Je l'ai vue gravir ce roc. Faible et presque mourante, sa voix appelait son cher Mélidore....

MÉLIDORE.

Je frissonne!

AYMAR.

Aveuglé par ma rage....

MÉLIDORE.

N'achevez pas.

AYMAR.

Un ordre cruel trop bien exécuté... l'a plongée dans les flots.

MÉLIDORE.

Barbare! rends-moi Phrosine.

AYMAR.

Qui donc es tu?

MÉLIDORE.

Ce fer va te l'apprendre. (*Il jette ses vêtemens.*)

AYMAR.

Mon cœur t'a nommé.

MÉLIDORE.

Oh! ma Phrosine! te venger et mourir.

(Ils se battent en désespérés à la lueur des éclairs et aux éclats redoublés de la foudre. Dans ce combat à outrance, ils emploient alternativement le poignard et l'épée. Après une lutte longue et terrible, Mélidore va succomber; il fait un faux pas, tombe à genoux et se bat quelque temps dans cette position.)

SCENE XVI.

AYMAR, PHROSINE, MÉLIDORE.

AYMAR.

Va rejoindre ton amante.

(Il lève le bras pour porter le dernier coup à Mélidore. Fidélio a sauvé Phrosine. Tous deux reparaissent dans une barque, tous près du rivage.)

PHROSINE *s'écrie.*

Mélidore!

MÉLIDORE.

Quelle voix! (*il regarde*) c'est elle!.... (*à Aymar*) tremble à ton tour.

(Il se ranime, se releve, pousse Aymar. Ils se battent corps à corps, en cherchant à se frapper de leur poignard. Aymar est renversé. Ce mouvement très-vif a lieu pendant que Fidélio aide Phrosine à descendre.)

SCENE XVII.

MARCOVICH, MÉLIDORE, CÉSARIO, PHROSINE, AYMAR.

(Pendant que Phrosine court se précipiter entre les combattans, Fidélio monte sur le rocher, allume des feux partout, fait des signaux, et disparaît.)

AYMAR, *appelle.*

Marcovich! Césario! à moi!...

(Césario et Marcovich accourent, surprennent Mélidore par derrière. Pendant que l'un d'eux le désarme, l'autre lui passe autour du corps une ceinture, avec laquelle ils le forcent à reculer jusqu'à un monceau de ruines, à gauche.

Là, ils l'attachent à un fût de colonne, après l'avoir lié de manière à ne pouvoir faire aucun mouvement.)

AYMAR, *se relève, leur jette une bourse et s'éloigne en leur désignant Melidore et Phrosine.*

Voilà vos victimes!... Je vous les abandonne.

MARCOVICH.

Suffit.

CÉSARIO.

C'est entendu.

(Phrosine se jette aux pieds d'Aymar; il la repousse et sort par la droite.)

SCENE XVIII.

MÉLIDORE, MARCOVICH, PHROSINE, CÉSARIO.

(Phrosine éperdue, se relève et se traîne aux pieds de Marcovich et de Césario, dont la férocité semble s'être accrue par la récompense qu'ils viennent de recevoir. Elle les implore tour à tour, mais surtout pour Mélidore. Les barbares la repoussent; elle détache son collier, ses boucles d'oreille, ses bagues, et leur offre tout. Ils acceptent... L'espoir renaît dans son âme. Elle croit son amant sauvé; mais bientôt les cruels, avec un sourire affreux, s'avancent vers leur victime et semblent prêts à la frapper. Phrosine s'élance après eux, se suspend à leurs vêtemens, et les entraîne plusieurs fois loin de Mélidore, jusqu'à ce qu'enfin, lassés de sa résistance, ils se la rejettent l'un à l'autre Elle va mesurer la terre. Marcovich, excité par Césario, vient d'un air déterminé vers Mélidore, et lève le bras armé du fatal stylet, pendant que Césario observe et contient Phrosine presqu'inanimée.)

SCENE XIX ET DERNIÈRE.

MÉLIDORE, FIDÉLIO, MARCOVICH, CÉSARIO, PHROSINE, AYMAR, puis JACINTHE, ANNA et FATALOS.

(Fidélio paraît brusquement entre deux colonnes; d'une main il arrache le stylet de Marcovich, et de l'autre lui met un pistolet sur la poitrine. Césario qui veut se dégager, est retenu par Phrosine qui s'attache à lui.)

AYMAR, *en désordre et l'épée à la main, rentre par la droite.*

Que me voulez-vous?

(Il est poursuivi par les soldats de la marine, et par les matelots qui le menaçent. En un instant, tout le fond, compris le rocher, est couvert des défenseurs de Mélidore, qui dirigent leurs armes vers Aymar. La mort l'environne de tous côtés. Au moment où le tableau se forme, un cri général se fait entendre.)

Rends-nous Mélidore.

(On allume des feux partout. Plusieurs chaloupes, portant des fanaux, paraissent à la vue de l'île.)

(Mélidore, détaché par Fidélio, ouvre les bras à Phrosine, qui vient y tomber presque mourante et affaiblie par tant de secousses.)

MÉLIDORE.

Oh! ma bien aimée!...

PHROSINE.

Nous voilà donc réunis!

(Jacinthe et les villageois entourent Phrosine et lui donnent des soins. On a éloigné Marcovich et Césario.)

PHROSINE, *voyant le danger que court Aymar, rassemble toutes ses forces, se jette au-devant de lui, et s'écrie :*

Grâce pour Aymar!

(Mouvement général de surprise; on baisse les armes.)

MÉLIDORE, *avec beaucoup d'énergie.*

Non. C'est au monarque à prononcer. (*à Aymar.*) Tu as abusé de ton pouvoir; pour satisfaire une passion effréuée, tu t'es rendu criminel; tu as fait répandre le sang de nos plus intrépides marins et compromis l'honneur de la nation. Ce peuple, ces braves, Phrosine, moi, tout le monde t'accuse. Tremble! un magistrat coupable est le dernier des hommes.

FIN.



